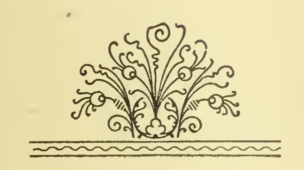
WILLY VAN CAUTEREN

La Guerre et la Captivité

JOURNAL D'UN PRISONNIER DE GUERRE EN ALLEMAGNE



OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DU

:-: :-: GOUVERNEMENT BELGE :-: :-:

BRUXELLES ET PARIS

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, EDITEURS

1919

A mes Frères d'Armes

:-: *en Captivité* :-:

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le plus beau voyage..................................(1899)

Vers le Katanga. - De Banana a Pweto. (Edité par la Société d'Etudes Coloniales). ....(1904)

Zénobie. — *Roman de mœurs bourgeoises.*
(fr. 2.50 chez l'auteur, 32, rue Pletinckx)

THÉATRE

Un Enfer. *(Pièce en 1 acte).*

L'Engrenage. *(Comédie en 4 actes).*

Un Quiproquo. *(1 acte).*

Fête Estudiantine. *(1 acte).*

La « Maison Van Snas ». *(Pièce bruxelloise en 3 actes).*

Le Discobole. *(Vaudeville en 3 actes)*

Le Sacrifice. *(Comédie en 3 actes).*

Prisonniers ! ! *(Pièce militaire en 3 actes).*

« Madame est sortie ». *(Vaudeville en 1 acte).*

5 Conférences sur le Congo.

Traité de pratique Coloniale.

EN PRÉPARATION

30 Histoires de Congolais.

TABLE DES MATIÈRES



- Préface. -

"Non, ne vous étonnez pas, et surtout veuillez ne pas vous excuser de votre démarche : je vous attendais.

J'ai deviné vos pensées lorsque vous êtes venu me trouver; il vous répugne de me poser une demande à la suite d'un échec, et par suite de cet échec même.

Mais vous êtes quand même venu, car vous saviez que votre vieux conseiller, auquel vous avez si souvent confié vos peines, est un bonhomme qui a beaucoup vécu et qui connaît les gens un peu mieux que vous, permettez moi de vous le dire.

Les gens, mon cher, n'ont pas changé, si ce n'est toutefois que la guerre les a rendus moins meilleurs.

Et vous avez tort de vous en offusquer ; chacun a eu sa part d'afflictions, et toutes ces

choses misérables qu'il a fallu vivre, ont en quelque sorte cuirassé les individus d'une carapace de rudesse.

On vous avait pourtant promis une préface, vous l'attendiez en confiance, vous teniez à cette coutume — politesse d'usage — et vous me traitiez de sceptique (oh oui, vous aviez ce petit air là en dedans) lorsque je vous disais qu'il ne fallait pas trop compter sur les autres.

Vous avez un grave défaut : vous croyez trop aux ressemblances, et que le dévouement pour autrui est une pratique courante.

Et voilà que vous revenez chez ce vieil ami de famille auquel vous n'avez pas osé — ou voulu, car son âge l'avait empêché dans la retraite de se créer un grand nom dans la guerre — demander ce que je ne puis plus vous refuser.

Et non, je ne me froisse pas de ce rôle de doublure, car cela me donne l'occasion de dire ce que je pense.

Rassurez-vous, cet avatar est le dernier, pour la chose présente bien entendu, et ne faites pas trop le mécontent.

Voyons, vous avez reçu des lettres de très hauts personnages qui tous rendent hommage à

votre talent et à la justesse de vos jugements; vous avez sur vous un paquet de lettres qui constitueraient la plus belle préface qu'un auteur puisse espérer, et vous faites la moue !

Vous dites, il est vrai, qu'il est des personnes qui sont qualifiées pour chaperonner les jeunes et les débutants et dont le généreux devoir serait de ne pas manquer à cette obligation. Votre travail, que j'ai compulsé avec l'intérêt qu'il mérite, vous y donnait des droits.

Vous avez pour ce travail risqué votre vie.

Votre passé : vos quinze années de séjour sous les tropiques, votre engagement volontaire à l'âge de 38 ans alors que vous étiez en congé de convalescence, votre brillante situation sacrifiée sans hésitation à la cause primordiale de la Patrie, les misères sans nombre que vous avez endurées pendant cette terrible captivité, et votre acte de patriotisme en sauvant au milieu des périls ce précieux manuscrit que vous aviez mis tant de soins à élaborer, oui, je l'avoue, cela vous créait un droit à quelque reconnaissance.

Vous auriez pu, dites-vous, vous faire présenter, comme certains de vos confrères

l'ont fait, par des personnalités étrangères qui en Suisse, en France, en Angleterre se sont émerveillées de votre œuvre.

Et vous avez préféré attendre, perdre des mois, vous laisser devancer par des collègues qui publiaient leurs impressions dans les journaux, pour confier le soin de votre introduction auprès du public, à un monsieur très considérable mais Belge; héros ou grand martyr de la guerre.

Mais vous n'êtes pas revenu prophète dans votre pays, mon brave, pas plus que moi, ni d'autres.

Cela n'existe pas.

Vous vous plaignez de cette terre d'égoïsme où l'on se heurte à l'indifférence ou à l'intérêt.

Hélas, depuis Jésus-Christ, et malgré la guerre, rien n'est changé sous ce rapport.

Et puis, n'eussiez vous sauvé de la débâcle que l'honneur et votre manuscrit, ce sont là deux choses matérielles : conscience et labeur, que beaucoup pourraient vous envier.

Le Gouvernement a apprécié vos mérites sans hésiter; c'est encore la meilleure des préfaces.

Je sais, il y a la question d'amour-propre et de bien d'autres choses, que vous pourriez m'objecter.

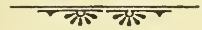
La guerre ne vous a-t-elle donc rien enseigné ?

Consolez-vous, et sortez d'ici un peu regaillardi comme vous le fûtes chaque fois que vous vîntes chercher auprès de votre vieux parrain la pâture dont avait besoin votre sacrée dysthymie.

Ayez confiance en vous, il vous reste une barque et de solides rames.

Et si votre amour-propre (encore une fois) se fut accommodé de quelques périodes emphatiques ou d'une série de phrases pompeuses et dithyrambiques, hommage flatteur d'un écrivain très sûr de son renom, dites-vous que cette lettre (qui n'a pas la prétention d'être une préface) d'un vieux soldat, qui n'a pas plus que vous joui de toutes les satisfactions espérées, est l'expression toute simple d'un encouragement qui sera partagé par des juges bien plus perspicaces encore : vos lecteurs. "

GÉNÉRAL Z.



CHAPITRE PREMIER

LA GUERRE ALLEMANDE

Celui qui écrira l'histoire de cette guerre mondiale aura la tâche très ardue. Cette guerre provoquée par la vanité et les espoirs de prédominance allemande que la Germanie cherche à masquer sous de vaines protestations de pacifisme outrancier auxquelles plus personne ne croit, retombe par un retour de la Justice immanente sur la tête de ceux mêmes qui ont organisé ce massacre barbare, cette boucherie qui restera parmi les siècles comme le stigmate de la honte et de la cruauté froidement résolues.

Le terrain laisse de vastes horizons et parmi les multiples ouvrages qui paraîtront sur cette guerre terrible entre toutes pour son âpreté, les sujets trouveront leur choix de variantes. Pour moi qui ai vécu cette page d'histoire de bout en bout de façon active et spéciale, j'ai l'occasion belle de décrire mes impressions.

Je n'ai pas à parler de choses que l'on connaît déjà ou que les enquêtes auraient révélées.

On connaît la genèse du conflit et ses brusques conséquences. Le sort de notre Belgique qui fut à l'avant-plan pour recevoir le premier et le plus formidable choc, nous intéresse tout particulièrement. Entre une Belgique non préparée à la guerre et confiante jusqu'au dernier moment dans la parole sacrée de son inviolabilité, et une Allemagne puissante, longuement prête et foulant aux pieds sans vergogne tous les traités, brusquant l'invasion par une lâche ruée en masses sur un adversaire mille fois plus faible que lui, il n'y avait aucun doute que celui-ci était sacrifié d'avance. Qu'importe, ce sacrifice fut accepté et on a vu que la Belgique n'a compté que des héros comme défenseurs.

Car tous ces soldats malheureux et voués à une perte certaine furent des héros, le monde entier l'a reconnu.

Pour suivre les phases différentes de ces événements qui ensanglantèrent notre pays, il n'est rien de tel que de se placer dans les rangs d'un régiment appelé l'un des premiers au feu et avec lequel on pourra suivre les péripéties de la lutte du David contre Goliath. Dans l'historique de la guerre une place sera certainement réservée au régiment colonial formé de nos braves coloniaux et créé par arrêté royal du 5 août 1914 sous la dénomination de « Corps des volontaires Congolais ». La mention spéciale que mérite ce corps se justifie par la composition de ses éléments, la nature patriotique de sa formation et sa conduite au feu. Nous suivrons donc l'odyssée de ce corps dans ses faits les plus notoires mais nous voulons qu'en lisant ce volume chacun des acteurs du grand drame militaire de 1914-1915-1916-1917-1918 puisse s'y reconnaître et prendre sa part équivalente. A chacun qui a fait son devoir revient son dû et, en ce qui concerne la seconde partie de cet ouvrage, la captivité en Allemagne, ceux qui furent prisonniers y revivront en uniformité leur vie propre des longs mois de l'exil. Je veux surtout que de nombreux témoins puissent dire que c'est bien le tableau exact de la captivité qui est décrit ici au jour le jour, et je dédie ce livre à mes compagnons d'armes pour qu'ils le conservent en leur mémoire comme un souvenir des jours les plus néfastes qu'ils auront passés dans leur vie.

Lorsqu'au 1r août 1914 furent lancés coup sur coup l'ultimatum de l'Allemagne à la Belgique et la déclaration de guerre qui s'en suivit, le monde anxieux se trouva devant une Belgique peu prète au combat mais résolue à tout pour sauvegarder son indépendance. Les journaux allemands auront beau avoir prétendu que notre neutralité avait déjà été violée par l'apparition des soldats français sur notre territoire, ceci reste la légende allemande qui y a trouvé un prétexte, mais dont le monde civilisé a fait justice. L'apparition d'armées françaises en Belgique lors de la déclaration de la guerre restera une fable allemande

digne de figurer parmi les plus fameuses de sa légendaire « querelle ». Qu'aussitôt le feu mis aux poudres la Belgique souhaitât l'aide et l'assistance de puissances telles que la France et l'Angleterre pour lesquelles les sympathies du peuple étaient connues, cela ne fait aucun doute. La Belgique ne pouvait rien seule et c'est pourquoi, sûre d'être soutenue, elle vola à ses frontières comme un seul homme, fière de démontrer comme au temps de César que le peuple belge est le plus courageux du monde. Electrisé et révolté par la brusquerie et la brutalité germaniques, le peuple éclata en sentiments fiévreux de patriotisme, et le loyalisme ne connut plus de bornes quand on apprit qu'il s'agissait de défendre l'intégrité et l'indépendance menacées du pays.

Au milieu de la fièvre générale et dès le premier jour mes camarades Félix Wilmin, Albert Baschwitz et moi pensâmes à réunir sous une même bannière les coloniaux belges présents en Belgique. Aussitôt dit, aussitôt fait : démarches, lancement de communiqués à la presse et d'appels aux « Congolais ». Réunion pour le 4, *Brasserie Flamande*. Cet appel fut entendu et malgré le peu de temps pour une telle organisation, le 4 août 600 coloniaux se pressaient dans la vaste salle en une séance solennelle, sous la présidence du colonel Chaltin qui avait daigné accepter de prendre la tête du mouvement. Séance mémorable, discours empreints de patriotisme enflammant. Le lendemain réception des délégués par le Ministre de la guerre qui, en nous félicitant de notre initiative, accorda la formation du Corps à titre de régiment indépendant dont l'uniforme serait celui du régiment de ligne et comme signe distinctif l'étoile congolaise. La création du Corps des Volontaires Congolais parut le même jour au *Moniteur*.

Le même jour en assemblée le Corps était constitué et le lendemain partirent nos premiers volontaires pour le dépôt de Saint-Nicolas où le lieutenant Thélie s'occupa immédiatement de l'instruction. Il ne fallut pas plus d'une semaine pour réunir 300 coloniaux qui, avec une bonne volonté remarquable se

mettaient immédiatement à l'ouvrage pour s'instruire militairement. (Il est à remarquer en passant que le Corps eut pu compter plus du double de cet effectif, mais le temps avait fait défaut et, d'autre part une grande partie de «Congolais» avaient déjà entretemps rejoint leur ancien régiment, ou s'étaient engagés volontairement dans leur ville). Tous étaient simples soldats. Ceux des volontaires qui avaient été officiers ou sous-officiers et ceux qui permuttaient de l'armée déposaient leurs galons pour se mettre dans les rangs comme soldats de deuxième classe. Deux aumôniers furent attachés au Corps, les RR. PP. Kenis et Van Uytven, deux anciens africains.

Parmi les volontaires on remarquait ceux revenus du Congo par le dernier bateau rentré à Anvers le 26 juillet. Il y avait des célibataires, des mariés et des « vieux de la vieille » trop âgés pour faire partie de l'armée active mais qui voulaient témoigner qu'ils avaient toujours bon pied bon œil. Un médecin, rentré du Congo, le Dr Daniel, nous rejoignit à Namur où il fut mis à notre disposition. Le colonel Allard avait offert au nouveau Corps le vieux drapeau de la légion des « Chatelers » (premier régiment de chasseurs belges datant de 1846).

Le Corps se composait d'un amalgame de fonctionnaires, directeurs de sociétés, ingénieurs, substituts, avocats, inspecteurs ou agents de sociétés, tous gens occupant ou ayant occupé des situations en vue dans les colonies. Le ministère avait versé au Corps les anciens légionnaires qui étaient trop peu nombreux pour former un corps spécial. Ces camarades se sont parfaitement tenus et leur conduite fut en toutes circonstances modèle.

Le 12 août eurent lieu les nominations que tous durent accepter sans murmurer. Car il faut le dire, à l'armée, certains d'entre nous auraient été d'emblée nommés officiers comme d'anciens collègues le furent. Tout le monde, ou à peu près, était « gradable » et il n'y eut que plus de mérite de voir décerner à quelques-uns les galons de caporaux ou sergents. C'est ainsi qu'on voyait un consul général, un chef de division aux chemins

de fer et son fils, trois substituts, un ancien capitaine de l'armée congolaise, des ingénieurs, des chefs de secteurs, des directeurs de compagnies, deux capitaines de steamers, etc., dont certains avaient encore droit à d'anciens grades à l'armée, être simples soldats ; deux inspecteurs, un ancien capitaine-commandant, deux commissaires de police, des lieutenants être caporaux ; un directeur de société, d'anciens officiers être nommés sergents et deux directeurs aux Finances et à l'Intérieur se voir sergents-majors, etc. On eut pu croire se trouver en présence d'une sorte de garde civique, mais, chacun y mettant le plus d'ardeur possible, l'instruction rapide de cette troupe démontra qu'en très peu de temps on pouvait former avec ces volontés tenaces un corps d'élite. Mais, les événements marchant à grands pas, Liége venant d'être occupé par les Allemands, les « Congolais » témoignèrent de leur impatience d'aller au feu, ce qui contraignit le colonel à demander télégraphiquement au Roi de changer la destination du Corps qui était premièrement Anvers, pour aller directement au front, soit à Namur qui allait subir le siège. N'ergottons plus sur le sort funeste qui attendait le Corps à Namur, ville sacrifiée, et la brillante destinée qui sans doute aurait été réservée à la légion s'il avait été possible de concilier les impatiences avec les événements du moment. Le Corps partit le 17 août de Saint-Nicolas. Sur la place le colonel harangua la troupe forte de 300 unités parfaitement exercées et prévint les soldats que peut-être le même jour si l'on ne pouvait plus atteindre Namur, il aurait probablement déjà fallu faire le coup de feu. Des hourras frénétiques et les acclamations de la population y répondirent. C'est alors que le général commandant la place s'approchant du drapeau y attacha une écharpe aux couleurs congolaises, puis il donna l'accolade à notre colonel ce qui nous procura un moment de poignante émotion.

Le régiment passa par Malines, contourna Bruxelles, continuant par Braine-le-Comte et Charleroi où partout une population enthousiaste salua de vivats les coloniaux. L'arrivée à

Namur se fit sans encombre et le Corps fut cantonné dans la caserne des cadets. Dès ce moment les Congolais furent mis en action et à tous les honneurs. C'est ainsi que s'appelaient tous les postes de corvée et périlleux. Nous ne restâmes que deux jours à Namur et nous partîmes pour Jambes où nous campâmes. Depuis ce moment il n'y eut plus de repos, on ne quittait pas le cantonnement ; six postes de garde étaient confiés aux Congolais. Le 19 août l'ordre arriva d'aller occuper la position avancée de Mozet en avant des forts de Maizeret et d'Andoye par où les Allemands cherchaient à faire une trouée. Il s'agissait de retenir le plus longtemps possible les envahisseurs. Les tranchées que nous occupâmes venaient d'être quittées par les chasseurs. Les Allemands rôdaient aux environs et nous ne restâmes pas longtemps sans apercevoir leurs avant-gardes. Nous défendions la chaussée principale qui mène à Namur. A mi-chemin entre nos positions et le croisement des chaussées menant vers Nanine et Namur, se trouve le château de Goyers. Ce château n'était qu'à 200 mètres devant nous. Notre premier mouvement fut d'aller l'occuper mais nous finîmes par rester dans nos tranchées. Les Allemands avaient vu notre manœuvre. N'ayant pu nous attirer dans le château ils s'y installèrent après que les 10 soldats du génie qui y étaient l'eurent quitté tout en échangeant une vive fusillade avec l'ennemi. Nos cyclistes allèrent reconnaître le terrain et furent accueillis par un feu nourri. Toute la nuit nous restâmes dans nos tranchées. Toutes les routes principales étaient ainsi gardées par nos compagnies. Pendant la nuit nous assistâmes à un feu d'artillerie provenant du fort de Maizeret. Devant nous, au soir tombant nous avions vu trois groupes compacts d'Allemands sortir de la lisière du bois qui formait la limite de notre rayon visuel et qui se déployaient en tirailleurs. C'était l'attaque. Elle s'arrêta au château qui n'était plus défendu. Immédiatement après sur la tour de l'habitation nous aperçûmes un drapeau de la Croix-Rouge hissé par les Allemands. L'obscurité se fit peu après. Un de nos sergents

en se repliant après une reconnaissance fut pris entre deux feux provenant de nos tranchées avec les occupants du château. La cartouchière du sergent fit explosion causant une blessure qui heureusement fut reconnue plus tard comme peu grave. Les alertes et échanges de coups de feu durèrent toute la nuit. Les Allemands nous croyant sans doute en nombre imposant déviè-rent de la route centrale et au loin nous entendions le bruit de leurs trains d'équipages qui filaient par une voie plus détournée dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Le gros des Allemands nous tenait en observation et toute la nuit nous aperçûmes leurs signaux lumineux et nous entendions distinctement leurs commandements. Nous avions l'ordre d'occuper Mozet jusque 11 heures du soir, mais le colonel nous y fit tenir jusqu'au lendemain à 6 heures du matin. A ce moment la retraite devenait plus qu'urgente. Les forts de Maizeret et d'Andoye lançaient leurs obus et shrapnels sur les Allemands et nous nous trouvions en plein milieu du feu de l'artillerie. En bon ordre nous quittâmes Mozet. Un épais brouillard obscurcissait l'air, et tandis que le lendemain nous apprîmes que ce brouillard avait favorisé les plans des Allemands qui par Bouge étaient venus pointer leurs canons sur les hauteurs dominant la position, ce même brouillard fût la cause que nous pûmes échapper aux Allemands qui, en fortes colonnes occupèrent Mozet un quart d'heure après notre départ. Ce que nous prenions pour les patrouilles était la tête de l'armée d'investissement qui venait de franchir le passage de Maizeret.

Sous la protection des feux du fort d'Andoye nous parvînmes à Jambes par Loyers, où nous eûmes à peine le temps d'avaler un peu de soupe. Le bombardement éclatait autour de nous, plusieurs maisons avaient déjà été atteintes et une ferme brûlait. A notre retour à Jambes, on fut heureux de nous y revoir car le bruit avait couru que la moitié de notre effectif avait été anéanti. Le général Michel, commandant la position, nous exprima sa vive satisfaction pour notre conduite. Dans Jambes,

les obus allemands pleuvaient déjà mais on nous assurait que les forts belges et l'artillerie française répondaient avec succès. Des aéroplanes faisaient par dessus nos têtes de nombreuses reconnaissances. Mais Namur ne devait pas avoir une bien importante garnison et comme renforts on ne parlait que de 4 bataillons français. Dès ce moment il nous semble que l'état-major général avait pris ses dispositions pour toutes éventualités.

Mais nous continuions à apprendre que les Allemands ne faisaient aucun progrès, au contraire qu'ils étaient en recul partout sauf en quelques points que nous avions à défendre, en ignorant totalement ce qui se passait dans les forts sauf les nouvelles colportées par certains témoins qui nous apportaient de temps en temps des encouragements. N'ayant pas fermé l'œil de la nuit à Mozet, nous fûmes encore de garde toute la nuit à Jambes, quand à 8 heures du soir retentit l'ordre d'aller occuper la position de Loyers.

Le Corps partit en grande hâte; deux escouades, dont la mienne, n'avaient pu être relevées de leur garde. Ces deux escouades rentrèrent à 9 heures du soir. A ce moment le major commandant la place apprit que les Allemands se disposaient à passer le pont de Lives. Nous étions quinze commandés par le premier-sergent Dierickx qui fut tué le lendemain. Nous fûmes dirigés en patrouille sur Lives. En une heure nous y arrivâmes et nous constatâmes que le poste du génie qui gardait le pont n'avait encore rien aperçu. En face, sur la rive opposée, une vaste minoterie, toutes fenêtres illuminées, était en pleine action et ce bruit continu qui décèle le travail ardent et paisible des ouvriers semblait faire contraste avec la situation réelle du moment. Derrière, à courte distance et se glissant dans l'ombre avançaient à la faveur de la nuit des troupes compactes d'ennemis. Notre mission accomplie nous retournâmes à Jambes n'ayant pas eu l'occasion à nous quinze d'arrêter les Allemands qui n'auraient fait qu'une bouchée de nous. Le lendemain à cette

même place allait se jouer notre destinée. En rentrant à Jambes nous nous y retrouvâmes avec le gros de nos deux compagnies qui venaient de rentrer de Erpent, les ordres ayant changé. Il était minuit. On nous accordait trois heures de sommeil, les premières depuis quarante-sept heures et nous repartîmes à 3 heures du matin pour aller occuper le bois de Lives où nous avions ordre de protéger la retraite des 8e et 10e de Ligne et le 1r Chasseurs qui vraisemblablement allaient devoir se replier. Dans le bois de Lives le génie nous avait creusé des tranchées que nous occupâmes. Pleins d'entrain et de courage nous pensions pouvoir tenir ferme ici et non seulement protéger une retraite possible de nos troupes, mais empêcher l'ennemi d'approcher. Quelques paysans nous racontaient qu'ils avaient entendu dire que les Allemands étaient battus partout. D'ailleurs rien dans la vie normale champêtre ne semblait modifié. Les cultivateurs continuaient leurs travaux dans les champs paisiblement et les vaches broutaient dans la prairie. Hier déjà à Mozet nous avions eu les plus grandes difficultés pour obliger les cultivateurs à évacuer le terrain car ils s'obstinaient avec leur bétail à rester dans notre ligne de tir. On aurait pu se croire en pleine période de paix par une chaude journée estivale. Tout-à-coup la danse des obus commença. Une sérieuse action semblait engagée. On entendait distinctement les grosses pièces de forteresse répondre aux canons de siège et les bruits secs et crépitants des mitrailleuses. Les bataillons français venaient sur le rive gauche de la Meuse d'engager un violent corps à corps avec les Allemands. Mais ceci se passait derrière nous et nous avions à nous occuper de la route de Maizeret par où les Allemands devaient arriver. Autour de nous pleuvaient bombes et shrapnels. Les artilleries se combattaient par dessus nos têtes. Sur le plateau de Bouge, derrière nous, nous entendions distinctement les engagements de l'infanterie française avec des forces allemandes. Peu à peu la violence du combat s'amoindrit et nous en conclûmes que les Français devaient avoir repoussé les Allemands. Tout-à-coup

alors que nous commandions la route militaire Maizeret-Andoye-Dave, ordre nous fut donné de faire un demi-tour sur place car on pouvait nous attaquer par derrière. Mais alors, nous étions donc pris entre deux feux ? ! Et les Allemands n'avaient donc pas été chassés de Bouge ? Peu après nous vîmes arriver venant de Maizeret les premiers soldats belges qui se repliaient sur Namur protégeant eux-mêmes des civils, femmes et enfants qui fuyaient poussant devant eux leur bétail. Ce défilé nous retint longtemps mais nous avions l'ordre de ne quitter le terrain que les derniers.

Quand tous les fuyards furent passés, notre mission étant accomplie, et pas un Allemand ne se montrant à la poursuite, ordre nous fut donné de nous replier vers la vallée de la Meuse et de là sur Namur. La 1re compagnie descendit le long du bois par un sentier escarpé tandis que la 2e compagnie escortant l'auto du colonel partit par la grand'route. Ici notre colonel rencontra un bataillon de chasseurs commandé par un major et qui se dirigeait vers Dave. Un dialogue s'engagea entre les deux officiers supérieurs :

— Mon colonel, dit le major, les Allemands occupent la rive ouest de la Meuse.

— Avez-vous essuyé le feu ? demanda notre colonel.

— Non, dit le major, je me replie vers Dave.

— Alors nous y allons, conclut notre commandant en chef.

Et on partit à la rencontre des Prussiens. Mais la 1re compagnie avait déjà atteint la tête du pont de Lives et se disposait à rentrer à Jambes au pas et correctement. Au bas de la chaussée on retrouva la plupart des chasseurs et lignards dont nous avions protégé la retraite ainsi que les paysans et leur bétail. Tous manifestaient la plus grande frayeur et étaient incapables de nous renseigner. Nous avions beau leur expliquer que les Belges et les Français étaient sur l'autre rive de la Meuse, il n'y avait pas moyen de les faire avancer. Tout-à-coup à la hauteur de la minoterie dont il a été question hier, une salve nourrie de mous-

queterie vint pleuvoir dans nos rangs. Le premier sergent Dierickx tomba le premier frappé d'une balle à la tête, plusieurs des nôtres furent tués ou blessés. Le premier moment fut de la stupéfaction car on croyait fermement que les Belges et les Français occupaient la minoterie d'où venait le feu. Nous pensions à une erreur et malgré le crépitement ininterrompu des salves nous tentâmes de ralier et de reformer tous les chasseurs et lignards entassés au fond de la route pêle-mêle avec les paysans. Nous-mêmes nous hissâmes un drapeau belge et partîmes en avant en chantant la *Brabançonne* et la *Marseillaise.*

La stupeur dut régner dans les rangs ennemis en face de nous sur le versant opposé de la Meuse, car la fusillade s'arrêta un moment pour reprendre ensuite de plus belle. Nous eûmes conscience brusquement de ce qui se passait : les Allemands étaient en face de nous ! Notre premier soin fut d'incendier le pont en bois de Lives qui aurait dû déjà être détruit. Avec de la benzine nous y mîmes le feu mais les Allemands qui avaient vu notre mouvement nous canardèrent de plus belle. Alors, au juger nous ripostâmes contre cet ennemi invisible et abrité. Tout-à-coup sur la chaussée devant nous se dressa une troupe de Prussiens qui avaient passés la Meuse sur un pont de bâteaux. Nous étions donc entourés de toutes parts, encerclés et vraiment engagés le nez en avant dans une véritable souricière. La route de Namur nous était coupée ! Et sur notre gauche s'élevaient de hautes murailles de granit. Plus tard nous apprîmes que toutes les mitrailleuses des hauteurs de la Meuse, sur la rive ouest étaient braquées sur nous et prêtes à nous détruire tous jusqu'au dernier si nous prolongions la résistance. Pas un ne pouvait être épargné. Derrière moi un caporal crie : « les Congolais ne se rendent pas ! » Mais nous n'avions pas le temps d'hésiter une seconde. C'est ce que comprit notre commandant. Entourés de pauvres paysans, de femmes et d'enfants qui se cachaient derrière nous, il ne nous appartenait pas de disposer de leur existence, et pas un n'aurait pu en réchapper.

..........................(7 mots censurés)..........................

Une rage folle s'empara de nous et l'hésitation se lisait sur tous les visages. Les Allemands en profitèrent pour s'approcher à quelques pas poussant devant eux les civils qui s'étaient jetés dans leurs bras et, le fusil sur la poitrine, on nous arracha nos armes et on nous fit jeter à terre tous les objets que nous portions sur nous : besaces, jumelles, gourdes, etc. Certains des nôtres cassaient leur fusil contre les rochers et en rejetaient les morceaux au loin. A partir de ce moment il semble que nous devînmes inconscients et nous se croyions pas encore à ce qui venait de s'accomplir. Tout-à-coup, on nous fit reculer le long du chemin de fer vicinal sur la droite de la route, car la 2e compagnie des Congolais venait de déboucher à la tête du pont de Lives au moment où nous y avions mis le feu. La 2e compagnie ignorait le sort de la première et engageait un feu nourri avec l'ennemi qui dévalait le long du côteau pour s'emparer du pont. Plusieurs des nôtres trouvèrent la mort dans cet engagement qui fut des plus violents. On voyait distinctement tomber un à un sous notre feu les Allemands qui nous canardaient sur la gauche. Notre colonel debout, à côté de son auto dirigeait l'action. A un moment il fut touché d'une balle qui lui frôla la main. Mais alors les Allemands qui avaient pris la 1re compagnie de flanc se montrèrent et prirent les nôtres entre deux feux. Egalement ici des femmes et des enfants se trouvaient sur la route et toute résistance devenait impossible. Plus d'issue, Namur étant pris et occupé, nous étions tous sacrifiés. Vivement nous pûmes enlever notre drapeau de sa hampe et le cacher sous un bloc de rochers, où il fut retrouvé plus tard et ramené en lieu sûr à Bruxelles. Ceci fait, des sacrifices eussent été inutiles. Nos officiers remirent leurs épées et les officiers allemands les questionnèrent :

— Vous avez une caisse, peut-être un drapeau, il nous les faut, sans quoi vous serez tous fusillés.

— Dans ce cas vous devrez d'abord passer sur nos cadavres, fut la réponse.

Les officiers allemands n'insistèrent pas et serrèrent la main des nôtres. Pendant ce temps les soldats allemands envoyaient les nôtres sur le pont en feu, la crosse dans les reins pour les contraindre à éteindre l'incendie ou à traverser le pont dans les flammes. C'est dans ce nouveau danger que nous traversâmes la Meuse.

La conscience de nous-mêmes sembla avoir totalement échappé. Nous avions comme un brouillard devant les yeux et nous devions être comme des gens auxquels on a asséné un violent coup de massue et qui restent étourdis. Jamais de notre vie nous n'aurons passé un moment pareil ; c'est unique dans l'existence d'un homme et à peine descriptible. Quand même par un effort de volonté, comme à travers un rêve au cours duquel on veut à tout prix arracher le bandeau qu'on vous a mis sur les yeux, nous cherchions à percer un mystère dont l'indécision nous torturait. L'armée belge devait avoir opéré sa retraite vers Anvers. Pendant ce temps-là nous occupions l'ennemi. Nos frères d'armes auront-ils eu le temps de s'éloigner et de rejoindre le gros des armées ? Question anxieuse qui travaillait notre semi-torpeur. (Si à ce moment nous avions su que 15,000 hommes s'échappaient de Namur et s'en allaient sur Mariembourg, nous en aurions eu un vif soulagement). Et la garnison de Namur, quel espoir fondait-elle peut-être sur ceux qui retenaient l'ennemi pendant leur retraite ? « Tiendront-ils longtemps ? Aurons-nous le temps d'arriver ?» Tout cela nous le voyions dans un tableau indécis du cauchemar que nous vivions là tout éveillés, mais abstraits. Plus tard nous nous sommes rendus compte par la soif qui nous torturait que nous brûlions de fièvre. Nous fumions interminablement sans nous en apercevoir agravant ainsi notre angoisse crispée d'un mal terrible : la soif ! Et rien à boire... Devenons-nous enragés ou fous ? Et toujours nous fumions davantage, sans relâche, nous martyrisant à la fois le cœur et le cerveau, sans savoir, automatiquement, très probablement pour avoir entre les dents de quoi mordre et assouvir une rage impuissante dans l'enfer que nous piétinions.

CHAPITRE II

VERS LA CAPTIVITÉ

Après les rudes épreuves où l'état moral de nos esprits se heurtait à l'état physique de nos âmes, il semblait que nous n'eussions plus qu'une seule chose à souhaiter : qu'un gouffre profonds entr' ouvrit devant nous et que nous y soyons entraînés irrésistiblement sans espoir de retour; oui, dans le profond silence qui nous étreint il n'est pas une seule pensée qui n'aille à ce néant que l'on sent souhaité par tous. Nous sommes persuadés être sans reproches et avoir fait entièrement notre devoir, mais toujours et encore nous poursuit ce fatal cauchemar d'une situation si absolument imprévue pour chacun. Tués ou blessés, cela entrait dans l'idée de nous tous, mais prisonniers cela jamais! Nous avons beau être envahis par nos pensées bien sombres du triste tableau de réalités qui se déroule autour de nous, sans cesse se représente avec une persistance croissante l'incroyable et inacceptable situation de «prisonniers» qui est, hélas, la nôtre. On se tait, les cerveaux travaillent séparément, chacun pour son compte, broyant du noir à n'en pas douter, mais parfois, n'y tenant plus on entend un des nôtres qui dans un soupir indigné murmure ce mot abhoré et que l'on croyait impossible de prononcer par nous : Prisonniers !!! Pourtant la réalité est là. Malgré la fatigue des journées précédentes, nous marchions, par quatre, sous l'œil mauvais de nos gardiens. Jamais de notre vie nous ne passerons plus par de tels moments. Vivrions-nous cent ans, l'instant précis de ce départ vers l'inconnu, désarmés et vaincus, restera gravé en nous comme la plus affreuse catastrophe de notre existence. Indescriptible est le sentiment qui nous étreint. L'esprit sans suite et comme abstraits, nous sentons cependant sur nos échines le souffle de nos vainqueurs.

Nous sentions aussi que la moindre incartade serait sévèrement réprimée ; mécaniquement nous marchons au pas, à l'allure militaire exigée, toujours en rangs par quatre pour la facilité du contrôle. Après la traversée du pont en bois de Lives nous voici sur la chaussée qui longe la Meuse (rive droite).

En débouchant du pont nous remarquons dans la ruelle formée par une série de maisons avec les magasins à fourrage ou étables y attenant, un alignement de fusils Mauser. Ce sont les armes des lignards qui défendaient cette partie de la route et qui ont dû se rendre sous la pression de la force très supérieure des Prussiens dévalant vers les rives du fleuve. Devant et derrière nous, de longues files de prisonniers marchent en rangs serrés. Ce spectacle nous crispe le cœur. Combien sont-ils les malheureux surpris dans les mêmes conditions que nous ou peut-être bien plus misérablement encore, vaincus par la mitraille qui les décimait sans espoir de défense ? Deux mille, trois mille peut-être. Toute la défense extérieure semble être tombée dans la souricière si bien tendue par les Allemands. Il n'y a pas une heure que tout ce monde, réduit à l'impuissance par la brusquerie de l'événement, ne croyait à la victoire et au salut. Toute cette belle jeunesse, cette force, cette énergie, tout ce beau courage au service de la patrie ; cet élan qui partait droit du cœur, tout cela est brisé. Voilà tout ce qui reste de cette mâle prestance qui une heure auparavant concourait fièrement à

.... (2 lignes censurées) ....

une défense héroïque. Oui, les petits lignards qui, dans les tranchées défendaient les approches de Namur étaient tous persuadés qu'ils faisaient œuvre utile et que leur coopération allait sauver la ville de l'envahissement étranger. Malgré le manque absolu de nouvelles, (3 mots censurés) les «piottes» sont restés jusqu'au bout dans leurs positions, simplement parce qu'aucun contre-ordre n'était intervenu. Il n'y a qu'au moment où, décimés par les obus, les shrapnels ou boîtes à balles qui pleuvaient

avec une précision et une régularité calculées, ils ont avec plus ou moins d'ordre et parfois avec quelque imprécision que l'affolement de moments extrêmement critiques pardonne, quitté des postes où la mort ne les eut pas épargnés. Voilà le pauvre troupeau qui devant et derrière nous s'allongeait en files d'une triste monotonie. Nous repassons devant la minoterie à présent calme et silencieuse dont le bourdonnement laborieux d'hier soir et les éclats de l'attaque d'aujourd'hui me tintent encore aux oreilles. C'est par la rive droite que nous marchons vers Namur ; jusqu'où irons-nous ? Irons-nous jusqu'à la ville ?

Pourtant au loin nous voyons au delà du pont du Luxembourg démoli depuis vendredi, le pont de Jambes toujours intact. Ceci semblait démontrer que la ville se défendait toujours. Sans en savoir davantage, à la hauteur du pont du Luxembourg on nous fait prendre la droite vers les hauteurs du faubourg Saint-Nicolas dont nous voyons flamber quelques maisons. Les habitants nous servent de l'eau dans des seaux. De pauvres femmes en larmes s'offrent à transmettre à nos familles des cartes ou billets que nous griffonnons hâtivement sur n'importe quel chiffon de papier. Arriveront-elles ces missives de l'espoir pour nos familles ? Rien de plus indécis, mais on ne risque que ce qu'on peut. Les gens sur notre passage ont un aspect pour le moins aussi surpris que le nôtre. Pris entre les feux des forts et ceux des Prussiens, ils n'ont eu la ressource que de se terrer au plus profond de leurs caves. Ils n'y sont pas restés bien longtemps. L'avance des Allemands était telle que rien ne pouvait résister à l'envahissement. Et cela s'est fait aussi brusquement que brutalement. Tout le long de la rue qui monte vers Bouge nous voyons des portes et des volets brisés à coups de baïonnettes ou de crosses de fusils. Des lambeaux de rideaux pendent lamentablement au dehors des fenêtres aux vitres cassées ; les devantures des magasins n'ont pas été épargnées, tout a été saccagé. La crainte de voir les troupes ou les habitants se défendre a poussé les Prussiens à enfoncer tout obstacle quel qu'il soit.

Le canon du côté des forts extérieurs de Namur tonne toujours. La ville ne se serait donc pas encore rendue, ou tout au moins les forts ? Ceci nous réconforte sans cependant nous illusionner d'espoirs vains. Ce que nous voyons devant nous suffirait à ébranler toute espérance. Il pleut des Allemands. Il en sort de toutes les encoignures de portes et fenêtres et aux maisons abandonnées paraissent des casques à pointes. Par milliers ils débouchent dans les chemins et dévalent dans les plaines. Comme des fourmis ils grouillent en masses compactes sortant on ne sait d'où en nombre vraiment incalculable. C'est Goliath qui se dresse devant nous et notre amour-propre peut s'en ressentir de n'avoir cédé qu'en présence d'une force cent et cent fois supérieure à la nôtre, gouvernée avec ordre et méthode, avec une précision qui dénote une connaissance approfondie des choses de la guerre et une préparation organisée de main de maître et de longue date. Pygmées nous nous sommes heurtés à un colosse d'airain. Autant se cogner la tête contre du roc. Pourtant dans ce moment tragique il n'en est pas un parmi les nôtres (je parle de ceux qui ont réellement l'âme patriote) qui regrette le geste de défense qui a mis notre pays au premier rang parmi les nations héroïques et qui ne le recommencerait si c'était à refaire. Nous retombons dans la réalité triste, mais déjà un peu atténuée par la fierté qui nous étreint d'un devoir loyalement accompli, en passant entre quatre files de hussards, uhlans, landwehr et autres Prussiens qui nous regardent d'un air goguenard.

Certains exigent que nos Congolais médaillés enlèvent leurs décorations. Une brute arrache même une Etoile de service à l'un des nôtres. Ce vol est accompagné d'un éclat de rire tandis que le geste de révolte esquissé par notre camarade est aussitôt réprimé d'un coup de crosse. Au moment de déboucher sur la plaine de Bouge, qui ce matin a servi de champ de bataille, le prince Adalbert de Prusse, entouré de son état-major assiste au défilé des prisonniers. Ce triste passage en revue ne doit pas

réjouir fortement le fils du Kaiser. En vérité il n'y a pas lieu d'être bien fier d'une capture accomplie dans de telles conditions. Encore semble-t-il qu'on s'en rende quelque peu compte car je dois dire que malgré l'énervement de cette journée de lutte âpre et la fatigue de ce dernier jour d'attaques successives, on a pour nous certains ménagements.

Nous étions depuis peu à vrai dire mais fatalement préparés à tous les traitements. Il est à croire que les réputations de brutalité des Allemands ont porté leur influence sur la mentalité de leurs chefs et qu'on a interdit au moins les excès par trop frappants. On nous conduit sévèrement mais sans trop de brutalité. On ne nous défend pas de prendre de l'eau en route. Il est vrai que le 13e régiment de la garde impériale qui a eu les honneurs de nous capturer en éprouve toute la fierté et ne cache pas sa joie d'avoir eu après tout ce qu'il pouvait attendre d'un corps luttant avec l'énergie du désespoir, relativement peu de pertes à subir. Il est 5 heures et le soleil s'achemine vers le crépuscule dans la direction de Namur où on entend toujours le canon. Une vaste plaine s'étend devant nous. C'est là que les Français que nous croyions tantôt victorieux ont livré la bataille aux régiments allemands. L'assaut contre l'artillerie doit avoir été très meurtrier à en croire les cadavres des fantassins français qui jonchent encore le sol. Là un lignard, la tête emportée, un peu plus loin un turco à la culotte bouffante gît dans une mare de sang. Puis, encore plus loin un pauvre gamin d'une dizaine d'années a été atteint d'un obus et fauché au cours d'une fuite éperdue. Des vaches, des chevaux en plein champ n'ont pas échappé au carnage. Certes on a eu le temps depuis que la bataille est terminée d'évacuer et d'enterrer la presque totalité des morts, mais par ce qu'il en reste on peut se rendre compte de ce que cette terrible journée a dû coûter de vies humaines. On ne le cachait du reste pas du côté allemand. Enfin, nous voici arrivés sur un haut plateau que domine l'église de Bouge, ainsi qu'une vaste brasserie, celle-ci en flammes dont les lueurs nous

éclairent sinistrement toute la nuit. On nous parque dans ce champ qui quelques jours auparavant était encore couvert du blé qui servira aux Allemands à faire leur farine, car tout a été réquisitionné, pris, pillé. Les champs de blé et d'avoine sont convertis en parcs d'artillerie. Il n'y a que depuis ce matin que les Allemands occupent ces hauteurs de Bouge et cependant leur artillerie couvre l'immense plaine qui s'étend devant nous. C'est à perte de vue que leurs canons, mitrailleuses, obusiers couvrant l'espace dans un ordre de bataille impeccable comme s'ils y étaient depuis quinze jours. Précision, ordre, régularité, telle est la note dominante de ce gouvernement militaire ambulant qui sur place s'organise, se forme, prend décisivement corps, nettement, au tranchant de la discipline.

On nous défend de boire de l'eau sous prétexte que les habitants auraient empoisonné les sources avant l'arrivée des Prussiens. Le soir tombe. Nous nous demandons ce qui va advenir pour la nuit. Il est trop tard pour nous donner à manger quoique ce soit. Pas davantage à boire ; il est visiblement impossible d'organiser un service de ravitaillement dans un pareil troupeau humain. Nous estimons être environ 6,000 prisonniers parqués à ce moment. Les Allemands prétendent que nous sommes 10,000 mais ils exagèrent avec intention.

Alignés en files et par quatre on nous fait asseoir et il nous est permis de nous étendre dans l'attitude du repos. Car la nuit arrive et à 7 heures tout le monde doit être endormi. Inutile de chercher où est la paille, elle a été réquisitionnée pour les chevaux. Nous couchons donc sur la terre dure, parmi la bouse des vaches et l'urine des chevaux. Rien à boire, rien à manger. Un ciel chargé de nuages menaçants, l'humidité du soir commençant à nous envahir, voilà la triste perspective qui se présente à nous. Pourvu qu'il ne pleuve pas. Mais comment feronsnous pour dormir ainsi avec des pensées qui nous assaillent sans cesse ? Et par dessus tout le fracas du canon qui tonne sans interruption. Nuit de cauchemar, de terreur, de tiraillement

par les privations. Nuit terrible entre toutes, jamais vécue et à jamais maudite, nuit de défaite !... Elle fut pourtant vaincue par une force après tout encore supérieure à toutes les calamités : la fatigue. Assommés, nous avons dormi comme des brutes inconscientes...

***

Après la guerre des détails inconnus lors de la bataille de Namur doivent nécessairement s'ajouter à ce récit.

Un détachement de 38 coloniaux venant de St. Nicolas tenta de rejoindre le premier contingent. Mais la voie ferrée ayant été détruite autour de Namur, le détachement dut s'arrêter à Charleroi où se livrait du reste une bataille entre le 119e d'infanterie français et les Allemands. Nos coloniaux se joignirent aux Français ; il n'y avait pas d'autres troupes belges. La retraite fut ordonnée. A Nalinnes un grand combat eut lieu, qui dura toute la journée. Au moment du repli, les Congolais servirent d'arrière-garde. Parmi cette petite troupe on compta 14 manquants (tués, blessés et disparus). Le reste put se replier sur Verdun, Laon, Amiens, Rouen, Le Hâvre et Ostende, et le détachement fut finalement licencié.

Les pertes totales du Corps Congolais furent : 4 tués à Lives , 8 blessés à Lives ; 14 manquants à Nalinnes ; 2 tués en Allemagne par des sentinelles ; 8 morts en captivité ; 1 mort en France ; 1 noyé en Suisse ; 2 décédés en Afrique ; 1 mort en Belgique ; Un échappé à Lives fut plus tard blessé sur l'Yzer.

Huit Congolais réussirent à s'évader d'Allemagne.

CHAPITRE III

EN ROUTE VERS L'ALLEMAGNE

Dès 4 heures du matin dans le brouillard qui précède l'aurore les ombres s'étirent et au chuchotement du premier réveil succède bientôt le brouhaha de la ruche qui se reprend à vivre. Triste lendemain d'une triste veille. Autour de nous s'estompent puis se précisent des formes qui enclosent notre champ de captivité plus sûrement que ne le ferait une triple clôture en fer barbelé. On nous avait averti la veille que toute vélléité de fuite ou de semblant de révolte serait puni de fusillade. Cet avertissement était du reste superflu, la bande affamée et famélique des pauvres prisonniers ne tenant plus debout à force de privations et de fatigues, était peu dangereuse. Quant à la fuite il n'y fallait pas songer. S'il pouvait encore rester quelque énergie parmi certains des nôtres ce n'est pas à la fuite qu'on l'aurait employée. Il suffisait du reste de regarder autour de soi pour se convaincre de l'inutilité du moindre projet. Toute la force de caractère qui restait en possession des âmes bien trempées s'employait à reconstituer mentalement l'exactitude de la situation présente et la prévision des événements futurs. On nous avait déjà dit hier que nous partirions immédiatement pour l'Allemagne. Par où, nous n'en savions rien. Absolument isolés, sans nouvelles depuis plusieurs jours de l'extérieur, durant notre séjour à Jambes, nous n'avions pu apprendre que quelques événements locaux publiés par les journaux de la ville et sujets à caution. Où en était la situation ? On nous avait tellement trompés avec des nouvelles fantaisistes et inexactes que nous en étions arrivés à ne plus rien croire et à en rester aux conjectures. Aussi aucun d'entre nous n'eut-il pu dire par quelle route ou par quelle voie nous allions pouvoir être évacués. En proie à nos réflexions et

sans nous communiquer nos appréhensions, nous nous efforçons de nous rendre compte de notre situation. L'aurore qui précise les choses et les gens, nous montre une plaine couverte de soldats couchés ou accroupis en un tableau digne de tenter le pinceau d'un Detaille. Mais ces soldats sont de pauvres héros réduits à la captivité la plus ténébreuse. Un matin clair succéda au matin de la journée précédente qui avait permis aux Allemands grâce au brouillard d'établir leurs positions fortifiées sur les hauteurs dominant la position de Namur. Ce matin-ci éclaire d'un ciel limpide l'exacte réalité. Ce que nous avions vu hier n'est rien en comparaison de ce qui nous est donné de contempler aujourd'hui. Non seulement il pleut des Allemands mais il en sort de terre comme des fournis. C'est une véritable armée que nous avons devant nous, commandée par un fils de l'Empereur, aguerrie et expérimentée par les échecs subis à Liége. Une armée bien décidée à passer à travers tout, coûte que coûte, par la force du nombre, l'outillage modèle et une connaissance approfondie des aîtres. (On sait ce que Namur recélait d'espions.) Le parc d'artillerie que nous avons devant nous, nous émerveillerait, s'il n'était effrayant de supériorité écrasante. Nous en arrivons à croire une armée aussi bien équipée invincible, et nous nous prenons à craindre pour les armées alliées.

C'est le moment le plus poignant de la journée et cela nous plonge dans de bien amères réflexions. Ce n'est que plus tard, quand quelqu'un de compétent en la matière nous aura assuré que l'artillerie française n'a rien à envier à l'artillerie allemande que nous reprendrons quelque confiance. Les forts de Namur tirent encore, quelques-uns du moins, car le canon tonne toujours. Mais nous ne songeons même pas à démentir mentalement les assertions des sentinelles allemandes toujours loquaces lorsqu'il s'agit de nous apprendre de mauvaises nouvelles, quand ces braves prussiens racontent à haute voix que la ville de Namur s'est rendue.

Vers 6 heures du matin on nous fait lever et nous devons nous apprêter à partir. Partir ? Pour où ? Et nous n'avons rien mangé depuis hier midi !

Vraiment depuis que nous sommes en campagne ce n'est pas notre estomac qui sera redevable de la moindre reconnaissance. Cependant quoique prisonniers on ne peut pas nous laisser crever de faim. Nous croyons les Prussiens capables de tout mais ceci se passant chez nous, cela nous semble une impossibilité. Cependant nous partons. Nous quittons la plaine Saint-Nicolas, de Bouge, laissant derrière nous ce village en ruines d'où émergent encore les quatre murs fumants de la brasserie qui s'est consumée lentement durant toute la nuit. Nous ne marchons heureusement pas longtemps, ce n'est qu'une marche de tactique. C'est pour continuer le siège que les Allemands nous font évacuer le plateau de Bouge. Nous les gênons dans leurs mouvements. C'est à Champion dans une plaine que nous nous arrêtons à 6,000 prisonniers environ. Cette plaine limitée d'un côté par un couvent de sœurs de charité converti en établissement de la Croix-Rouge a souffert également du bombardement d'hier à en juger par 5 ou 6 vaches éventrées par des obus et que nous voyons étendues, les membres roides, les corps déchiquettés, lamentables débris, au milieu de leur champ de pâturage. On nous fera du reste enterrer ces bêtes inutilisables pour la consommation. Nous nous demandons toujours si la faim qui nous tenaille va être apaisée de quelque façon que ce soit. On nous permet seulement d'aller puiser de l'eau dans une ferme qui fait face à la plaine et dont les trois occupants, un vieillard et deux pauvres vieilles tremblent de peur et n'osent même pas se plaindre alors qu'on sait que tout a été pillé et que pour se nourrir ces pauvres gens doivent demander du pain aux Prussiens. Pendant ce temps-là les provisions et le peu de vin de ces vieillards sont consommés par les envahisseurs. Il en sera de même du reste tout le long de la route désolante d'uniforme misère. Vers 9 heures on nous annonce qu'un peu de soupe sera

servie à chacun de nous. Nous voilà à la recherche de récipients car nous n'avons absolument rien de ce genre sous la main. Pour notre part à cinq camarades nous avons réussi à dénicher une vieille boîte à conserves vide ayant contenu du corned beef et abandonnée par un soldat prussien. D'autres n'ont rien trouvé et doivent attendre que ceux qui ont une gamelle ou un récipient quelconque consentent à les leur passer. Plusieurs ayant échoué partout se passeront totalement de nourriture. Ainsi servis nous avons chacun la valeur de quatre à cinq cuillerées d'un potage douteux, sur la saveur duquel nous ne songeons pas à discuter, mais sur lequel au contraire nous nous précipitons comme de véritables affamés. Quelque peu restaurés mais non pas repus, nous pouvons, en attendant un nouveau départ, nous vautrer sur l'herbe dans la promiscuité des bouses de vaches. Le soleil darde des rayons de feu, et quoique nos Congolais en ayent vu bien d'autres sous le rapport de la chaleur, nous cuisons positivement aux ardeurs de messire Phœbus qui décidément nous accablera pendant cette journée entière. Depuis notre arrivée dans la plaine de Champion jusqu'à notre départ vers 2 heures il n'a pas cessé un seul instant de circuler sur la route des pièces d'artillerie et longtemps encore, et toujours, partout, sur toutes les routes que nous parcourerons nous assisterons au même défilé de pièces d'artillerie, canons, rechanges et accessoires. Les approvisionnements ne font pas non plus défaut et il est certain que les Allemands ont eu le souci de ne rien négliger même pas les détails. Les chariots à provision et surtout les cuisines roulantes ont le don de nous émerveiller. Le « chop » est préparé soit en route soit au repos, mais à quelque moment que ce soit de la journée ou de la nuit, ces cuisines portatives peuvent être transportées à travers routes et champs et fonctionner à la minute précise fixée. Ceci est un des côtés également admirables du fonctionnement d'un rouage administratif indépendant du système de guerre parmi lequel il voisine, et qui vient si à point compléter ce qui constitue l'indispensable

intendance. Des chariots (non pas réquisitionnés chez des civils mais appartenant tous ainsi que tous les autres véhicules au service militaire) transportent les sacs des soldats allemands ce qui permet à ceux-ci d'effectuer presque sans fatigue les 40 kilomètres par jour dont il est question dans leurs journaux et qui leur donne l'avantage du déplacement. Ceci est à rapprocher de notre système qui veut que le soldat porte le sac au dos. Tout en constatant, il ne nous est pas interdit d'apprécier l'énorme avantage que nos ennemis sont arrivés à obtenir sur nous par leur organisme logiquement étudié. Pendant que nous voyons « défiler » la popote qui va un peu plus loin porter le réconfort aux troupes affamées nous avons le loisir qu'on ne nous dispute pas, de ravager le champ de betteraves voisin du camp. Ami lecteur, avez-vous jamais mangé de la betterave crue ? Non ! Eh bien, je ne vous recommande pas ce mets que je devrais qualifier de bestial. Mais quand on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent on trouve à la betterave crue une saveur suffisante pour apaiser l'irrésistible faim. Nos officiers font comme nous et tel major ou colonel qui la veille encore était fièrement à la tête de son régiment donnant des ordres énergiques, mange, d'un air contrit et lamentable un quart de betterave crue débité en tranches à l'aide d'une cuiller dont on a aiguisé le manche. Un officier prussien arrive armé d'un appareil photographique qu'il braque en tous sens sur nous en prenant force clichés au milieu de notre indifférence. A 2 heures arrive l'ordre d'un nouveau départ. Notre longue file s'aligne à nouveau sur le ruban que forme la belle chaussée de Namur à Louvain. Nous passons sous le feu de quatre batteries autrichiennes,[1] bombardant le fort d'Emines. Un roulement de feu d'artillerie, on n'entend plus que le tonnerre des batteries et le bruissement des bombes sortant des gueules ouvertes s'élançant en spirales dans un bruit assourdissant de gigantesques fusées allant au loin, très loin, s'écraser, éclater avec un vacarme de feu et de fer déchaîné, sou-

(1) La guerre n'était pourtant pas déclarée le 24 août 1914 entre la Belgique et l'Autriche.

levant des nuages de poussières dispersés en trombes. L'engin de destruction aura encore fait son œuvre. Et cela recommencera ainsi plusieurs fois à la minute. On se représente les centaines de boulets tirés à courts intervalles allant se jeter au milieu des forts à l'endroit précis pointé à plusieurs kilomètres de distance et frappant indifféremment hommes, chevaux, bâtiments, ouvrages de défenses, etc., semant la mort, la panique, l'effroi et la destruction. Sur certains forts il est tombé plus de 6,000 boulets en une journée. Qu'on s'imagine une coupole supportant le choc continuel et sans désemparer de plusieurs milliers de coups d'obus et de shrapnels. Nous laissons à gauche le fort de Cognelée déjà réduit au silence. Traversons le village de Leuze-Longchamps, triste et abandonné par tous ses habitants. Les maisons sont saccagées, les meubles jonchent le sol, parmi les débris de toutes sortes, bouteilles à vin ou Cognac vides ayant fait les délices de ces messieurs les Prussiens. Rien n'a été respecté et après avoir tout saccagé, les habitants ont été tous faits prisonniers sous l'inculpation d'avoir tenté de défendre leur bien. Le bourgmestre s'est dévoué en se présentant avec sa femme comme ôtages, donnant ainsi la liberté à ses administrés. Le spectacle est partout lamentable. Quelques rares habitants sont restés et montrent la tête craintivement dans l'encoignure des fenêtres. Quelques femmes viennent avec des seaux d'eau au milieu de la route et nous permettent de remplir les bouteilles vides que nous avons ramassées sur la route. Nos gardes nous laissent faire, indifférents en apparence, mais il est visible qu'ils ont reçu des ordres précis pour ne pas nous brutaliser. Certains mêmes désirent causer et donnent des nouvelles qui par leur invraisemblance sont d'avance écartées.

Du reste nous avons encore trop de ressentiment à l'égard de ceux qui nous ont pris pour nous laisser aller à des conversations pacifiques avec eux. Toujours cheminant dans la poussière qui à présent nous aveugle et nous noircit comme des nègres, nous avançons sous la chaleur tropicale d'une belle après-midi

d'août. Je commence à m'apercevoir que j'ai peut-être été imprudent d'entreprendre cet exode vers Berlin sur des sandales.

On s'arrête à 5 h. 1/2 à l'entrée d'Eghezée. On nous parque dans un champ de blé dépendant du château de Faucourt dont le propriétaire est le comte de Bergyck, bourgmestre du village. Nous sommes autorisés pour nous coucher à enlever les gerbes des diseaux prêts pour l'engrangement. Tout ce qui ne coûte rien aux Prussiens nous est généreusement octroyé. L'attitude des habitants est émouvante. Les gens s'empressent les larmes aux yeux de nous apporter des victuailles de toutes sortes, pommes de terre bouillies, poires, pommes, pain, soupe, bière, bref tout ce que les Allemands leur ont laissé. Sans les habitants d'Eghezée nous crevions littéralement de faim. Aussi est-ce avec une reconnaissance émue que nous nous rappellerons éternellement la courageuse et généreuse intervention des gens de ce village. On peut même se procurer du tabac et des cigarettes. Nous payons ces extras, tandis que pour fermer les yeux sur ces libertés les sentinelles allemandes se laissent offrir des cadeaux sous forme de tabac, vin, etc. ; ce qui revient absolument au même, car il paraît qu'ici comme partout ailleurs ce qu'on ne donne pas aux Allemands, ils le prennent. C'est pourquoi on ne peut assez admirer sans réserve le loyalisme des Eghezéins qui malgré les réquisitions et les saignages à blanc pratiqués chez eux jusqu'à la misère, ont encore trouvé le moyen en se privant sans doute, d'apporter à de pauvres compatriotes prisonniers le réconfort si nécessaire à leur détresse. Et la joie d'avoir bien fait se lisait dans les yeux de ces braves gens qui courraient, se multipliaient pour nous servir la pauvre pitance dont nos estomacs aux abois avaient besoin. Le sommeil succède vivement à de telles émotions et bientôt nous tombons affalés sur nos bottes de paille, nous collant les uns aux autres en chien de fusil comme nous l'avons si souvent vu faire par les nègres, et c'est lourdement abattus par la fatigue que nous nous endormons. Nous avions entendu pendant toute l'après-midi le bruit

du canon. Les forts de Namur répondent toujours au bombardement. Vers la soirée plus rien : c'était la reddition.

Le 25 août, lever à 4 heures du matin. On ne nous donne rien à manger : il nous reste la ressource de consommer le restant de nos provisions d'hier. Les habitants reviennent avec quelques nouvelles victuailles, mais on voit que c'est la fin, qu'il ne reste plus rien pour eux-mêmes. Nous partons à 6 h. 1/2 en traversant le village. Celui-ci a été assez épargné, les habitants s'étant laissés dépouiller de tout au profit des envahisseurs. Parmi les nôtres se trouve un ancien Congolais, brave homme âgé de cinquante-trois ans qui habitait avec sa femme et sa fille une petite maison avec jardin où il passait agréablement sa vie depuis son retour du Congo. Le village où il s'était retiré s'appelle Noville-Tavier et est voisin d'Eghezée. Les gens de ce village reconnaissent notre brave camarade et c'est à qui viendra lui serrer la main. Malheureusement les nouvelles ne sont pas bonnes. Depuis que notre ami s'était engagé dans le «Corps des volontaires Congolais», il était sans nouvelles de chez lui, ce qui le rendait très inquiet. En passant à Eghezée on ne peut lui apprendre que la triste réalité : sa maison avait été saccagée ; sa femme et sa fille avaient heureusement pu se sauver sur Bruxelles. On voyait des gens pleurer en racontant les événements qui venaient de se passer. Notre volontaire sans avoir la ressource d'aller contempler la dévastation de sa maison, à vingt minutes du chemin que nous parcourons, doit reprendre tristement le pas militaire laissant derrière lui une angoissante situation.

Un spectacle assez ironique est celui des inscriptions que les Allemands ont écrites à la craie sur la plupart des maisons. Ici on lit : « Bonnes gens, ne plus rien demander, n'ont plus rien, ont tout donné ». Plus loin : « 3 femmes, 2 hommes, 4 enfants, complaisants, n'ont plus rien ». Dans une autre maison, il est indiqué que « 2 médecins militaires, 3 officiers et 12 hommes ont logé, et qu'ils ont été très bien soignés par les habitants ». C'est terriblement frappant d'ironie. On voit sur le seuil des

portes des bouteilles vides, des pots, des vases, des ustensiles divers, prouvant surabondamment que ces messieurs ont fait bombe et ripaille au détriment des habitants déjà si peu riches. Comme certificat de complaisance un écrit attestant qu'ils ont été « accueillants ». Mandrin et Cartouche n'agissaient pas autrement. Quant à indemniser les habitants en or monnayé comme on l'a fait croire dans les journaux, il n'en a été nulle part question. *Rien n'a été remboursé chez les particuliers.* Nous passons par Noville-sur-Mehaigne et Petit-Rosière où le spectacle est des plus lamentables. Plus d'inscriptions sur les portes, tout à été mis à sac. Quelques maisons en ruines fument encore . A travers les volets arrachés, les vitres cassées, les portes brisées en mille éclats, le regard pénètre jusqu'au fond des maisons vides. On devine que tout ce qui existait de provisions ou d'articles de consommation a été pillé. Mais on voit encore des salles à manger en désordre, des chambres à coucher bouleversées, où quelques coins seuls ont échappé à l'ouragan de la sauvagerie. Sur une console accrochée à la muraille on voit encore de petits objets naïvement pieux, vierges et saints de modeste provenance, tasses émaillées ou prix gagnés aux foires du hameau. Aux murs un crucifix ou un bénitier semblent braver les colères impies par leur présence intacte au milieu du carnage qu'il appartient au Dieu des croyants de flétrir.

Nous dépassons sur la route un couple lamentable de braves vieux âgés de quatre-vingts ans au moins, débris abandonnés au milieu de ces ruines, et retrouvant enfin après avoir jugé que tout était perdu et fini pour eux, le peu d'énergie qui peut rester à de malheureux vieillards acculés à la plus ingrate des misères qui les conduira à la tombe, et se risquant à quitter le lieu qui abritait leur vieillesse, mais où l'on ne peut plus se procurer ni pain ni eau, et s'engageant sur la route sans but, sans vie, sans courage, ne sachant que faire ni où aller, le regard fixe, la face hâve et couverte de poussière grasse et terreuse. Le pauvre vieux soutenant de ses faibles forces sa vieille compagne, voilà

le spectacle qui nous arrachait des larmes. Les vieux n'ont plus de larmes pour pleurer. Ceux-ci avaient dû subir toutes les misères de la vie, à voir leur état sordide. Pourtant sur la grande barbe blanche du vieux paysan coulait un filet de pleurs que la poussière de la route venait sécher sur place. Quant à la vieille maman, son visage n'était plus que rides et il semblait que toute pensée avait quitté l'âme usée et à bout d'épreuves de cette lamentable carcasse se traînant courbée sous le dernier fardeau d'une injustice, la plus cruelle qui soit et qui appelle la vengeance du Ciel.

A Petit-Rosière nous bifurquons laissant à droite la chaussée venant de Wavre. Nous arrêtons dans un champ où nous croyons devoir passer la nuit, mais nous ne restons qu'une heure, pour repartir ensuite sur Perwez. Encore et partout les Allemands surgissant le long des routes en nombre très conséquent. On ne sait d'où ils sortent mais il en vient de chaque fourré. Il en est ainsi dans la ville de Perwez militairement occupée. Cela nous cause un malaise qu'on peut difficilement définir. Voir son propre pays dévasté et occupé par une armée de casques à pointes est un spectacle infiniment poignant. Nous avons l'air d'être déjà les esclaves chez nos ennemis devenus nos maîtres. Les habitants n'ont pas fui et viennent nous voir passer. Une sentinelle allemande garde chaque seuil de maison et nous pouvons juste recevoir un peu d'eau que les gens de Perwez nous offrent tristement les larmes perlant aux yeux.

Une maison de la place porte les traces d'un éclat de bombe. Tout le dessus de l'habitation a dû être évacué. Ce boulet est, paraît-il, le résultat d'une erreur et le général en chef commandant les troupes allemandes a trouvé moyen d'exprimer ses regrets à l'aide d'une affiche imprimée placardée dans toute la ville et invitant la population à ne pas s'affoler à la suite de cette « méprise » regrettable, et à continuer à vaquer tranquillement à leurs affaires. Elles doivent être belles les affaires de ces gens et de ce pays dévasté. C'est à peine si l'on ose s'aventurer dehors.

Les provisions doivent avoir reçu un rude accroc car on nous affirme qu'il n'y a plus rien à obtenir dans toute la ville. Un passage de sauterelles n'aurait pu faire plus complètement table rase que cette invasion de Huns. Passé Torembais-Saint-Trond où l'on ne voit personne mais où les inscriptions cabalistiques réaparaissent avec la même cruelle ironie. Les bouteilles vides jongent ici encore le sol, les Allemands n'ont pas eu la pudeur de cacher leurs larcins en jetant au loin les « cadavres » de leurs bouteilles. Nous traversons un bois où une odeur infecte et cadavérique nous prend à la gorge. Ici a eu lieu une rencontre des Belges avec les avant-gardes allemandes. Les traces de charroi sont encore très nettes et il est établi que les chariots allemands ont passé sur la chaussée sur front de trois afin de gagner du temps. Les voies cyclables et les tertres protecteurs ont été envahis, et partout on a passé outre. On nous arrête dans un champ où l'on nous oblige à voler des pommes de terre que nous cuirons nous-mêmes pour notre repas du soir. On voit que toutes les précautions ont été prises méthodiquement, suivant un ordre régulier et des points posément repérés. Nous passons encore Sauvenière et faisons notre entrée dans Gembloux entre une triple haie de soldats allemands. Jamais nous n'aurions crû en voir autant.

Au loin, nous distinguons la bute de Waterloo surmontée du Lion. Ce symbole national serait-il la lueur d'espoir qui nous viendrait si bien à point en ce moment ?... Gembloux est « conquis » depuis plusieurs jours, cela se voit bien. Les maisons sont occupées par les états-majors allemands et sur plusieurs portes on lit des inscriptions en langue teutonne donnant la désignation des personnages et leurs attributions, qui ont pris possession des immeubles. Parfois on voit émerger des lucarnes des toits ou des fenêtres-tabatières des greniers, des têtes de bourgeois. Ce sont les propriétaires des maisons qu'on a autorisés à rester « chez eux », pourvu qu'ils ne descendent pas de leur dernier étage. Toute la grand'route de Gembloux est ainsi

germanisée. Ici, il n'y a même plus moyen de se procurer de l'eau. La consommation a été trop forte. On nous achemine vers l'Institut agricole pour nous parquer dans la plaine qui en dépend et qui convient à merveille, clôturée qu'elle est de tous côtés par les hauts murs des annexes et dépendances de l'institut. N'empêche que le soir on braquera 6 mitrailleuses la gueule dirigée sur notre campement afin qu'à la moindre alerte ou panique on puisse ouvrir le feu sur nous. Nous sommes autorisés à réunir la paille qui nous est nécessaire pour nous servir de litière et on nous laisse cuire nos pommes de terre sous la cendre. Ce sera notre unique repas de soir. Le coup d'œil sur le camp ne manque pas de pittoresque. Ces préparatifs de campement et de popote sont évidemment très curieux, mais combien notre esprit est ailleurs ; tout ce que nous éprouvons est infiniment triste. Les dames de la Croix-Rouge belge circulent parmi nous et s'offrent de faire parvenir de nos nouvelles à nos parents. Nous tentons encore cette chance pour ce qu'elle peut valoir en espérant que cet unique moyen de faire connaître aux nôtres notre sort actuel réussira. A mi-voix les quelques personnes qui peuvent nous approcher nous racontent des scènes d'horreur qui se sont passées à Gembloux.

Vers le soir on amène dans le camp une trentaine de prisonniers civils ramassés dans les environs du champ de bataille d'Anderlues et que l'on qualifie soit de francs-tireurs, soit de détrousseurs de cadavres. La vérité est que pour faire nombre on s'est emparé de tous ceux qui se trouvaient à portée, indistinctement, coupables de s'être défendus ou non. Ces malheureux font triste mine et se traînent lamentablement. On prétend qu'on en a déjà fusillé trois. Nous retrouverons la plupart de ces prisonniers dans le lieu de notre captivité. Vieillards, enfants, tout y est, auxquels viennent se joindre quelques femmes (28). Ces gens sont coupables de s'être enfermés chez eux, et de s'y être barricadés pour éviter qu'on leur vole leurs dernières ressources. D'autres ont suivi leur curé dans leur église qu'ils

croyaient inviolable. Rien n'a servi, tous ces refuges sacrés à plusieurs titres n'ont pas trouvé grâce devant la barbarie des envahisseurs, et après avoir tout saccagé, tout rasé, pillé et ruiné, les malheureux villageois ont été traînés en Allemagne où on leur apprendra à subir le joug allemand. C'est la première fois pensons-nous que de pareils faits se passent en temps de guerre moderne. Tandis qu'en Allemagne on représente la Belgique et la France comme les pays les plus barbares de la civilisation ! C'est l'éternelle histoire de la paille et de la poutre. Le couvre-feu ayant sonné nous voilà étendus sur l'immense plaine n'ayant pour couverture que notre capote de lignards et comme literie quelques brins de paille. Il nous reste la ressource de nous coller à nouveau les uns contre les autres pour ne pas trop souffrir du froid. Par surcroit le ciel se couvre, quelques gouttes d'eau tombent et nous avons l'affreuse appréhension de devoir coucher sous la pluie, dans le froid pénétrant d'une nuit terrible, en proie au cauchemar vécu de se savoir prisonniers des Allemands dans notre pays, à quelques pas de notre capitale, et d'avoir mérité ce sort injuste pour avoir fait notre devoir, rien que notre devoir, dans un élan patriotique, que malgré toutes les adversités subies et entrevues, nous ne regretterons pas !...

26 *août*. — La pluie n'a pas persisté, ce n'était qu'une fausse alerte. Etant donné l'occupation allemande c'est certainement d'ici que nous partirons vers l'Allemagne. Au lever on ne nous donne toujours rien à manger. Nous cherchons à nous procurer quoique ce soit en nous adressant aux dames charitables de la Croix-Rouge. La réponse désolante est invariable : il n'y a plus rien à avoir dans tout Gembloux, les Prussiens ont tout pris. Il ne reste plus rien, et des gens très honorables qui craignent de se nommer à cause des fonctions officielles qu'ils occupent, nous affirment qu'ils ont dû livrer sous menaces tout ce qu'ils possédaient, et que pour se procurer du pain tous les habitants doivent se présenter à la distribution quand celle-ci se fait aux troupes. Il ne nous reste d'autre chose à faire qu'à achever de

consommer ce qu'il nous reste de pommes de terre de la veille, encore que nous ayons partagé avec quelques soldats français encore plus malheureux que nous car on ne les a nourris que d'injures. Près de nous sont parqués 250 prisonniers français, zouaves, turcos, chasseurs d'Afrique venus de Dinant où ils se sont battus comme des lions. Il paraît que les turcos ont chargé sur 1 kilomètre de distance à la baïonnette sous la mitraille de l'artillerie allemande, tombant comme des mouches et immédiatement remplacés par la rangée suivante qui, fauchée à son tour, était aussitôt remplacée par une autre file. Sur 3,000 qu'ils étaient il n'en reste plus qu'à peine 500 !... Ils sont toujours dignes dans l'adversité et leur attitude est résignée, eux qu'on ne se représente qu'au combat aux avant-lignes, toujours en tête et chargeant avec impétuosité l'ennemi.

Vers 10 heures on nous sert... un gobelet d'eau mélangé d'une cuillerée de farine. Croyez-moi si vous le voulez mais les 6,000 prisonniers réunis là ont dû se contenter de cette infecte mixture pour toute la journée. Je me trompe, on nous avait promis du pain et du lard, mais ce pain nous ne l'avons pas vu; quant au lard, chaque homme a reçu vers 1 heure un petit morceau gras sans un filet de maigre que tous ont dévoré à belles dents sans plus attendre. Pour cette distribution on nous avait réunis par rangs de quatre debout en plein soleil de 10 h. 1/2 du matin à 1 heure de l'après-midi.

A 2 heures nous partons enfin pour la gare. Nous y voyons tout d'abord y arboré le drapeau germanique. Les bureaux de la gare sont remplis de fonctionnaires et de soldats allemands. Le bureau du chef de gare est converti en mess. Nous voyons aussi les deux coffre-forts éventrés qui jonchent le sol. Du buffet en face et qui est fermé on ne peut plus obtenir qu'un peu d'eau. Le buffet a également son inscription prouvant qu'on y a été très « complaisant » pour messieurs les Allemands.

On nous embarque dans des fourgons à bestiaux, 55 prisonniers, plus 3 sentinelles. En temps ordinaire ces fourgons contien-

nent 6 chevaux ce qui représente la place de 48 personnes debout. Les soldats allemands qu'on transporte vers la frontière sont installés sur des bancs, tandis que nous nous devons nous accroupir par terre sur un plancher sale et puant, sans la moindre paille. Nos soldats sentinelles ont un banc. Notre train se compose de 961 prisonniers. D'autres trains nous ont précédés et d'autres suivent. Nous savons vaguement qu'on nous dirigeait sur Hanovre, et c'est la seule indication que nous ayons pu donner à nos parents. On nous prévient que pendant notre temps de détention nous ne pourrons pas correspondre avec les nôtres ni rien recevoir de chez nous. C'est docilement, sans heurts, et comme fatalement obligés de faire ainsi que nous nous embarquons vers l'inconnu.

Que nous réserve l'avenir ? Nous pensons moins à nous-mêmes qu'au sort qui attend notre pauvre pays. En ce moment où nous allons quitter le sol natal nos espoirs sont faibles. Nous laissons notre pays aux mains de conquérants avides et puissants. Nous avons à vrai dire été seuls jusque maintenant à défendre notre territoire et comme suprême espérance nous pouvons toujours souhaiter l'intervention des puissances alliées retenues sans doute jusqu'à présent par des nécessités de tactique, pour venir au moment choisi nous délivrer et rendre à notre patrie la liberté qu'elle a si bien défendue jusqu'au moment fatal où elle a été écrasée par le nombre. Tous nos sacrifices ne seront pas vains. Pendant de longs jours nous avons arrêté l'élan de l'envahisseur permettant ainsi aux Alliés de mobiliser, de se concentrer et d'organiser leurs plans d'attaque et de défense. Cela aux prix des sacrifices que l'on sait. Aussi sommes-nous fiers d'être Belges et cette fierté nous soutient. Qu'importe que nous ayons été arrêtés comme des malfaiteurs, parqués comme des bandits dangereux et encaqués comme un troupeau de bestiaux dans des fourgons empuantis ; c'est la tête haute qu'on regarde bien droit devant soi, et toutes les avanies ne sont plus rien à côté de la fierté qu'on éprouve d'être un enfant de notre belle et libre

Belgique qui connaîtra peut-être des épreuves aussi rudes que pénibles mais qui jamais ne périra. Un peuple aussi courageux ne disparaît pas . Quelque peu réconfortés par ce baume de raisons, nous partons avec l'espoir d'un prompt retour !...

Notre train file à une allure qui ne dépassera pas 10 kilomètres à l'heure. C'est ainsi que pour arriver à Munster nous aurons mis quarante-sept heures alors qu'en temps ordinaire le même trajet se couvre en sept heures. On nous a fait faire un grand tour, nous promenant à travers certaines villes populeuses afin que la foule puisse voir passer tous ces trains de prisonniers qu'on disait être des Français. Aussi nous montre-t-on le poing partout, on nous tire la langue, et les femmes et les enfants nous lancent des imprécations qui en langue allemande prennent ces intonations gutturales qui rendent les expressions, celles mêmes qu'on voudrait voir doucereuses ou aimables, aussi caverneuses et grossières, qu'on confondrait aisément les compliments avec les injures. Malheureux enfants auxquels on apprend à haïr, dès leur âge le plus tendre, dans une langue brutale, peu en harmonie avec leurs frimousses de gosses et qui ne savent pas que ceux qu'ils insultent inconsciemment se sont conduits comme ils seraient fiers de voir se conduire leurs pères.

Depuis notre départ de Gembloux, tant que nous avons voyagé sur territoire belge, nous avons dans toutes les villes et villages traversés, reçu des habitants que nous savions cependant saignés à blanc par l'occupation allemande, des provisions diverses, pommes, poires, pommes de terre, tartines ; mais hélas nous sommes nombreux et les parts pour chacun sont minimes. Nos sentinelles se sont conduites humainement en acceptant des vivres des habitants pour nous les passer, eux s'étant évidemment servis les premiers.

C'est la ligne Tamines-Landen que nous prenons. Nous passons Perwez, Ramillies et Jauche où les habitants surtout dans cette dernière commune viennent nous apporter des fruits, des tartines et de la bière ; heureux réconfort pour des affamés.

Dans le fourgon nous partageons en frères tout ce que nous recevons. Un heureux accident nous fait rester trois quarts d'heure à Jauche à la grande joie des braves gens qui nous abandonnent tout ce qui leur reste. Ce qui fait presque passer inaperçu cet événement qui eut pu avoir les conséquences les plus graves. A peine étions-nous en gare de Jauche que nous ressentons un choc des plus violents qui nous précipite avec force les uns sur les autres. De nos trois sentinelles l'une tombe sur la voie et les deux autres, lâchant leur arme, s'apprêtent à fuir. Un train qui nous suivait vient de nous tamponner violemment. Nous croyions tous à ce moment précis que c'est un train de secours qui nous arrive et qu'on a tiré sur l'arrière du nôtre un boulet de canon, mais il n'y a moyen de rien voir. Les sentinelles se sont ressaisies et toutes penaudes rejoignent leur place. Nous nous tâtons mais personne n'est blessé. Le dernier fourgon seul a reçu toute la violence du choc et est très endommagé ; l'un des nôtres étant tombé sur la baïonnette d'un soldat s'est blessé. Pourtant le train tamponneur est plus fortement atteint. C'est un convoi allemand et on nous apprend qu'un wagon a été complètement écrasé et que 5 soldats allemands auraient été tués. Pendant que se déroulent ces événements nous grignottons de petits bouts de pain et quelques poires judicieusement partagés. On semble étranger au danger que l'on vient de courir. Au contraire nous souhaitions presque qu'il eut été beaucoup plus grave au risque d'un peu de casse pour quelques-uns des nôtres mais qui aurait pu être le salut pour les autres. Nous arrivons à Landen à 6 h. 1/2, où les habitants viennent nous apporter quelques fruits et un peu de pain. On peut acheter aussi du tabac et bientôt par tout le train nous fumons comme des Turcs. Dans l'obscurité nous nous arrangeons comme nous pouvons, cherchant à nous étendre pour la nuit. C'est chose difficile car il n'y a guère place pour 58 hommes dans la position couchée. Enfin, patiemment nous parvenons à nous enchevêtrer les uns dans les autres, et c'est ainsi, incommo-

dément accroupis comme des singes que nous avons passé une nuit à nulle autre semblable et comme jamais de notre vie nous avons cru devoir en passer une pareille. Liége fut traversé la nuit ; quelques lueurs blafardes, le silence d'une ville assommée par l'effort et dormant comme nous d'un terrible et profond sommeil de bête fourbue.

De temps en temps quelques-uns de nous se réveillent dans le fourgon et changent leur position pour une autre non moins pénible, aux imprécations de quelques grincheux brusquement atteints d'un coup de botte ou de coude. Pendant nos insomnies et durant toute la nuit nous entendons le passage continuel de trains chargés venant d'Allemagne et transportant vers le théâtre de la guerre des pièces d'artillerie, de remonte et tout ce qui servira à approvisionner les armées qui continuent cette équipée guerrière. Toute la nuit ces trains chargés nous croiseront. C'est bien ce qu'il fallait aux Allemands, ce passage libre par la Belgique.

........................(3 lignes censurées)........................
....

Toujours la nuit, aux premières lueurs d'un jour indécis, nous passons Verviers, Herbestal, où nous laissons à la frontière toute notre âme de Belges malgré tout pleine d'espoir, puis Welkenraed. Allons-nous encore sangloter ? Comment puis-je, et en quels termes, décrire la torture atroce qui s'empare de nous ?... Impuissants, enchaînés, nous sommes en Allemagne!...

A Welkenraed nous voyons de nombreux trains et convois en partance. Sur certains des inscriptions fantaisistes et naïvement ridicules attirent notre attention. Des pancartes, grossièrement illustrées annoncent aux portières que tel train ira à Paris, se dirigeant ensuite sur Saint-Pétersbourg en passant (*sic*) par Londres. Pas présomptueux pour un sou messieurs les Allemands. Un autre train ira annoncer aux Français leur indignité d'avoir accepté d'entreprendre une guerre avec la puissante Germanie, et on prévient les ennemis de toutes sortes

de représailles. Depuis le 1er août les Allemands annoncent ainsi leur marche rapide vers Paris. Ils n'y sont pas encore !... Un mannequin habillé en soldat du régiment de ligne belge est pendu à l'avant d'une locomotive, et sur un wagon de 1re classe on lit encore cette inscription tracée à la craie : *Zug nach Deutsch-Ostende* (train vers Ostende-allemand). Nous avions déjà remarqué en gare d'Herbestal un panonceau sur lequel on lisait : *Belgien grösser Deutschland,* avec une flèche dirigée vers la Belgique. (Belgique, Allemagne aggrandie). Ils croyent déjà nous avoir conquis et annexés, les lascars. C'est peut-être un peu tôt pour l'annoncer.

A Aix-la-Chapelle nous passons à 8 h. 1/2 ; à 13 heures à Gladbach, par Julich ; à 15 heures Dusseldorf que nous traversons par une pluie battante. Un employé de la gare vient me dire d'un ton confidentiel qu'il a habité Anvers et qu'il n'a jamais eu à se plaindre des Belges ; que la plupart des Allemands regrettent cette guerre avec nous mais n'osent le dire, et qu'ils en veulent surtout aux Français. (Plus tard nous apprendrons que c'est avant tout aux Anglais puis aux Russes qu'ils en veulent). Cependant les visages qui nous contemplent sont remplis de ces sentiments de haine qui prennent une expression encore plus rude quand il s'agit des Allemands peu enclins à la grâce et à la magnanimité.

A partir de notre entrée en Allemagne les distributions de nourriture ont cessé. Nos sentinelles reçoivent des vivres des dames de la Croix-Rouge allemande. Nous ne comptons plus. Nos gardes-chiourmes dont nous n'avions pas eu à nous plaindre, semblent se retrouver chez eux et se ressaisir. Un peu de morgue ne leur sied pas trop mal. Le naturel est revenu au galop. Deux de nos gardiens cependant semblent avoir reçu une certaine éducation et le prouvent en restant sur une réserve polie, nous passant de l'eau dans leur gobelet, nous prêtant leur couteau pour découper du pain (le restant d'hier), et adressant par intermittance la parole à ceux d'entre nous qui peuvent converser

avec eux. Ces gens-là appartiennent à la landsturm qui est l'arrière-ban des rappelés. Ce sont des vétérans de trente-cinq à quarante ans qui forment chez eux une armée de seconde ou de troisième ligne. Notre troisième sentinelle mérite une attention spéciale. C'est celle qui à Jauche avait dégringolé à bas du wagon plus vite que la frousse le lui avait permis. Notre larron n'avait pas dû avoir inventé la poudre. Plus bête certes que méchant quoique l'envie ne lui ait pas manqué à certains moments de jouer de la crosse, le bonhomme avait la rage d'appeler à la portière chaque fois que nous passions dans une station, Panda, le nègre du Corps Congolais. Panda est un garçon très instruit ayant fait ses études à l'athénée d'Ixelles où il est resté jusqu'en troisième moderne. Venu en Belgique à l'âge de six ans avec un haut fonctionnaire de la colonie il y est resté pour y accomplir de solides études, puis est allé occuper au Congo les fonctions de chef de culture. Il passe ses congés en Belgique et porte l'Etoile de service. C'est à ce titre qu'il avait été admis dans le Corps où il n'est nullement déplacé à aucun point de vue. Vous voyez alors le paysan au casque à pointe obligeant le brave Panda à venir s'exhiber aux imbéciles curieux et hébétés qui venaient le regarder comme une bête fauve. Notre gardien s'improvisait alors en Hagenbeck et présentait « son » sujet aux masses bouffies de ridicule, ne s'imaginant pas ce que son attitude avait pour nous de stupide. Pourtant à chaque arrêt il se vantait d'avoir dans son fourgon un « mal-blanchi » qui avait oublié de se laver parce qu'il n'avait pas de savon et qu'il lui manquait une brosse. Cette plaisanterie grosse comme une outre prussienne avait le don de provoquer partout une folle hilarité. Ah ce que nous l'avons entendue la quotidienne et sans cesse répétée même bourde invariablement resservie aux mêmes places par les mêmes gens, aux mêmes heures, en wagon, en détention, en corvée, à la cuisine, sur la plaine, à l'infirmerie ! .Chaque fois que Panda passait, les Allemands ouvraient leur large museau à dents pointues et se bourraient les côtes d'énormes coups de poing

en se désignant le nègre : «*Sehen Sie eins, da ist der Neger, er ist nicht gewaschen, er hat keine Seife und keine Bürsche, ach, ach, ach* !...» Toute la facétie allemande tenait dans cette « bonne blague », qu'à n'en pas douter on rapportait encore chez soi pour s'en faire des gorges chaudes au coin du foyer, en face d'une table garnie de schweinerei et de sauerkraut, un grand pot de Münchner bier et la grande pipe de porcelaine à bonne portée. Pour en revenir à notre « Gugusse », notre bonhomme avait encore le don de se signaler aux populations en agitant à chaque pont ou à chaque barrière sa baïonnette qu'il brandissait comme un sabre de général en signe d'allégresse en poussant de hauts hourrahs pour attirer l'attention des passants sur sa présence dans le train. Il tenait absolument à faire voir aux gens qu'il avait fait à lui tout seul 10,000 prisonniers car tel était le chiffre de « son » convoi qu'il était si fier d'escorter. Si le public n'acclamait pas le train, il provoquait la foule et saluait tous les réverbères. Ses collègues eux-mêmes haussaient les épaules, mais Auguste continuait à agiter les bras. Je vivrais cent ans que j'aurais toujours cette figure de clown devant les yeux. Comme cela le rendait parfaitement heureux et quiet, nous le laissions faire sans le troubler car il n'eut pas fait bon d'apprécier à trop haute voix les accrobaties de notre Cerbère. Et puis les pauvres d'esprit ne sont-ils pas toujours du royaume des cieux ? Tant que l'on ne contrarie pas les déments on n'a rien à craindre d'eux. N'était-ce l'étroitesse du lieu, le manque de nourriture, d'air, de lumière, de confort, et le point d'interrogation qui se dressait devant notre avenir nous eussions pu nous estimer heureux. On se contente de bien peu de choses quand on n'a rien ou que le peu qu'on a pourrait encore être plus désagréable. Une croûte de pain, une pomme, un peu d'eau et une pipe de tabac, voilà les délices dont nous jouissions présentement.

A 17 heures nous passons Elberfeld, le pays aux chevaux savants, où les animaux doivent sans doute avoir plus de sens commun que les gens, attendu que les gens se conduisent comme

des écervelés en nous traitant de *schwein Franzosen*. A 18 heures arrêt à Haspen où les gens de la Croix-Rouge viennent nous apporter à chacun une tasse de café et une demie-tartine de pain sec. Après vingt-six heures de fourgon voilà tout ce qu'on nous accorde ! Nous passons un bien vilain quart d'heure. Pour rien au monde nous n'aurions demandé quoique ce soit aux gens qui viennent nous regarder comme des sujets de jardin zoologique depuis qu'un des nôtres ayant offert 5 francs pour acheter un pain s'était vu rabrouer avec la dernière grossièreté par un individu qui déclarait qu'il préférait nous voir couper le cou que de nous donner du pain ou de l'eau. Nous remarquons que les civils sont plus hargneux encore que les militaires. Certains par gestes et par paroles ne nous estiment bons qu'à être pendus. Notre estomac est mis à rude épreuve. On se demande combien de temps cela va durer encore car nous sommes à bout. On nous envoie par groupes, par rangs de quatre, faire nos besoins. C'est le seul moment depuis le départ où nous voyons nos collègues des autres wagons. Ils ont comme nous les traits tirés par la faim, mais on se tait dans l'espérance que malgré tout ce dont nos ennemis sont capables ils ne pourront nous faire mourir par la faim. Quand nous partons, les dames de la Croix-Rouge accompagnées par le public, saluent le départ du train par un chant patriotique à réveiller tous les morts et les blessés qui doivent affluer dans l'hôpital de la ville. On nous annonce que dans la station suivante on nous fera manger. En attendant nous devons reprendre notre position de dieux boudhistes pour le repos de la nuit. De toutes choses c'est le sommeil qui vient et s'accomplit de la façon la plus naturelle quand on est assommé par les privations et les fatigues d'un voyage accompli debout.

A 3 heures du matin nous arrivons en gare de Minden, où l'on nous fait descendre et où on nous sert à tous une excellente soupe avec deux petits pains et un morceau de saucisse. Qu'on juge de l'avidité avec laquelle nous nous jetons sur ce délice.

Nous retiendrons le nom de Minden. A 6 heures nous arrivons à Hanovre où l'on débarque nos officiers. Ils nous font des signes d'adieu sans rien pouvoir nous dire et nous repartons à Uelzen où à 11 h. 1/2 on nous sert une réconfortante rata. Un peu regaillardis et assurés désormais de ne pas mourir de faim, nous repartons une heure plus tard pour arriver enfin à Munsterlager, lieu final de nos périgrinations à travers l'Allemagne et endroit choisi pour notre détention.



CHAPITRE IV

A MUNSTER-LAGER

Notre arrivée à Munster-lager ne fut l'objet d'aucune manifestation. Pas de foule. Le major de la place et une section de vétérans du 38e de la landsturm nous attendaient pour nous recevoir. La gare de Munster est une petite station froide, insipide, et sans le moindre caractère spécial : à peine une station de petit village. L'aspect est peu accueillant mais nous n'avons pas le choix de notre villégiature. A peine débarqués on nous aligne sur quatre rangs et on nous prévient de la part du major que toute tentative de fuite ou de désobéissance sera punie de la peine de mort. « *Tout chacun qui tentera de s'enfouir sera fousillé tout-à-coup* », s'écrie le major.

On nous conduit au camp par de larges allées tracées à travers les sapinières qui s'étendent de tous côtés à perte de vue. Il paraît que le pays est ainsi jusqu'à la mer. Différents camps sont installés parmi les éclaircies des sapinières et occupent un vaste emplacement avec leurs baraquements et annexes. Des prisonniers viennent nous regarder à travers les treillis qui enclosent ces camps de concentration, mais sont maintenus à distance par les gardiens afin d'éviter toute communication avec les nouveaux venus. Ceux qui nous ont précédés sont pour la plupart des Belges pris à Liége. Très peu de Français.

Du village nous n'avons rien vu. Ce ne sont pas l'hôtel, le miniscule casino où quelques officiers jouent à la «Kleine Garnison» et les quatre ou cinq maisons qui peuvent être considérées comme une agglomération. Il paraît que Munster est situé au Nord-Ouest, mais il ne nous sera jamais donné d'y aller. En attendant nous traversons le bois de sapins, ce qui nous rassure tout au moins quant à la question de salubrité. Nous sommes dans un

immense camp que nos militaires comparent à Beverloo. Nous débouchons dans une vaste plaine couverte de bruyère odorante et sur laquelle poussait auparavant une forêt de sapins. Nos collègues venus avant nous sont casernés dans de vastes bâtiments tout clôturés et pourvus de distance en distance de guérites occupées par des sentinelles sans cesse l'arme au bras. Ces casernements servaient aux régiments pendant les périodes de manœuvres et en dernier lieu de concentration des troupes qui prennent actuellement part à la guerre. C'est dire que tout est aménagé pour recevoir de nombreux prisonniers. Cependant avec le contingent qui arrive aujourd'hui par plusieurs trains et que nous évaluons à 6,000 hommes environ, nous serons trop pour occuper les bâtiments. Le chiffre actuel des prisonniers est de 27,000 assure-t-on, ce qui est beaucoup pour un seul camp. On nous conduit donc dans la plaine sise au bout des campements établis et là nous voyons un vaste emplacement long de 200 mètres environ sur 70 de large. Au milieu sont installées 10 tentes longues de 20 mètres sur 8 de large et qui peuvent contenir chacune 520 prisonniers. Au centre de la série des tentes existe un petit lazaret, sorte de maison danoise contenant 10 lits et servant de dispensaire et de lieu de visite pour tous les camps environnants. Un mignon purgatoire servant d'anti-chambre au cimetière. Nous voilà donc au nombre de 5,200 hommes dans un emplacement étroit pour une telle troupe, attendu que nous n'avons même pas chacun $3^{m}3$ de déplacement. Le tout clôturé de hautes planches s'élevant à 4 mètres du sol, nous laissant juste le loisir de contempler les cimes des sapins et le dessus de la chaîne de collines qui au loin semble être la ligne de faîte de l'Elbe. En dehors du camp sont les cuisines A, B, C et D qui fonctionnent de 11 heures du matin jusque 1 heure pour servir la soupe qui compte comme repas de midi. Nous sommes versés dans différentes tentes qui se trouvent actuellement au complet. Plus une seule place à y trouver. Les hommes sont couchés par terre sur de la paille étalée en couches plus que minces. Une

couverture sert pour deux hommes. Le premier jour nous tombons mal pour la distribution des vivres du soir. On avait déjà donné un « pistolet » (petit pain) aux occupants des tentes. Ceux-ci sont priés de les restituer afin qu'ils nous soient octroyés. Depuis notre départ de Gembloux après le « copieux » repas que nous y avions fait et se composant d'eau addionnée de farine, nous sommes donc restés dix-sept heures sans manger. Après quoi à Minden et à Uelzen nous avons eu un bol de soupe et à Munster un pistolet. Nous nous endormons sans indigestion et passons cette première nuit péniblement au grand dam de nos reins et de notre carcasse pourtant rudement cuirassés par les épreuves. Le lendemain de notre « introduction » nous recevons chacun un demi-pain pour deux jours, mais dès la seconde distribution on a réduit la ration à un tiers de pain pesant 1 kilo pour deux jours et par homme. C'est vraiment trop peu et les gens se plaignent amèrement de la faim. Notre premier repas servi dans des gamelles, dans des seaux, dans des bassins, à la fortune du pot, quoi, se compose d'un potage épais et un morceau de saucisson. Rien à réclamer pour des estomacs aux abois, mais combien tout cela est loin du *Restaurant de la Monnaie* ! Nous voici donc dans le lieu de notre captivité. Pour combien de temps sommes nous ici ? Ceux qui y sont depuis trois semaines se le demandent encore plus que nous. Au début, encore sous le coup de l'énervement et du manque de raison calme et réfléchie on se livre à de folles conjectures et probabilités. Les chiffres les plus fantaisistes sont avancés, mais les plus sages plus tard s'accorderont pour « fixer » la captivité à environ deux mois. Des optimistes parlent de n'avoir à rester que quinze jours, d'autres, pessimistes, prétendent que nous serons encore ici dans un an. C'est dire que les avis sont partagés. Tout cela fait passer le temps qui s'annonce avec une sombre monotonie. On nous a encore prévenus que le moindre effort pour fuir ou la désobéissance aux ordres donnés seraient punis de la façon la plus sévère.

Voici la composition journalière des repas. Le matin à 7 heures une demi-tasse de café ; le midi, un bol de soupe et le soir à 6 heures, un petit gobelet de café, de thé, de cacao ou de lait au riz. Une fois par semaine ce breuvage est remplacé par un « pistolet », un petit morceau de saucisson ou un petit morceau de fromage. Avec notre demi-tiers de pain quotidien nous arrivons juste à nous « caler les joues » mais non à nous rassasier. Il est parmi les prisonniers de solides artilleurs mesurant 1m80 et plus, qui doivent avoir un estomac... d'artilleur et en souffrir cruellement. On nous a tout enlevé : couteaux, fourchettes, pipes, tabac, allumettes et tous objets tranchants ou servant à faire du feu. On nous autorise à conserver nos montres et notre argent. Pour avaler notre soupe et pour couper notre pain nous sommes très embarrassés ; mais comme il faut s'en tirer quand même, des artisans avisés et improvisés ont confectionné des cuillers en bois, des couteaux faits avec des morceaux de ferraille quelconques. Les gourdes coupées à la hauteur du goulot sont converties en gamelles. On invente le fil à couper le pain, confectionné d'un fil de fer trouvé au hasard et terminé de deux petits bouts de bois. Cela constitue une scie qui coupe parfaitement et proprement le pain. Quelques-uns avec une planchette et des boutons de culotte font un jeu de dames ; certains ont sauvé leur jeu de cartes, d'autres ont fabriqué un jeu de dominos à l'aide de petits cartons, d'autres encore jouent au bouchon. Bientôt pour charmer leurs loisirs les prisonniers jouent à ces jeux divers qu'ils ont inventés la plupart eux-mêmes, mais on devra peu après, prendre la sévère mais juste mesure d'interdire la passion des jeux d'argent, ce sport étant devenu par trop abusif. Sur la « place publique » du camp les scènes les plus diverses occupent l'attention. On croirait se trouver dans certains coins à quelque foire suburbaine. Sur des bancs, le long de la clôture du camp, s'installent des jeux de tric-trac, de cartes, de dominos, de l'ancre. Il y a aussi des bonneteurs, bref tout ce qu'on voit à une kermesse ou ducasse de vil-

lage. On joue ferme, jusqu'au moment où un sergent prussien surgit et empoigne le propriétaire du jeu qu'il conduit en prison après avoir dispersé les clients. Il y a un coiffeur qui a sauvé sa tondeuse et qui coupe les cheveux pour 10 centimes. Aux quatre fontaines les prisonniers lavent leur linge à l'aide du quart de brique de savon qui a été distribué le deuxième jour de l'arrivée. Nous pouvons enfin faire un brin de toilette. Celle-ci comme on pense, aussi incomplète que possible, mais voilà huit jours que nous n'avions plus pu nous laver. Ce manque forcé de propreté, de soins et d'assainissement, seront pour nous une torture au moins égale à celle de la faim. On nous dit bien que plus tard nous pourrons nous procurer des effets de rechange mais cela n'empêche qu'en attendant nous courrons avec une chemise puante, un caleçon d'une nuance douteuse et des chaussettes poisseuses. C'est à présent que nous regrettons le plus de n'avoir pu prendre nos sacs avec nous, malgré leur poids, car ils nous eussent été ici de la plus grande utilité. Pauvres sacs, ce que nous les pleurons. Certains y avaient laissés des papiers importants, de l'argent, des objets de souvenir, du linge, et des masses de petites choses qui constituaient notre indispensable. Ne plus se peigner, se raser, se brosser les dents, passer à la baignoire, quelle torture pour ceux qui sont habitués à la fréquentation quotidienne d'un cabinet de toilette. Que de regrets pour les raffinés de la propreté, mais combien vains ! On nous permettra bien une fois de passer à la douche installée à l'extérieur du camp mais la période de froid qui sévit ensuite nous empêche de renouveler cette bienfaisante épreuve. C'est par bandes de trente que nous sommes allés l'autre jour à tour de rôle, Belges, Anglais et Français à la salle de douches. Sur la pelouse nous nous sommes déshabillés et puis, nus comme des vers, nous nous sommes précipités dans de grands baquets au-dessus desquels giclent les douches en spirales. Malheureusement comme je l'ai dit, cet exercice sanitaire et nécessaire n'a pas eu de lendemain.

Comme règlement d'intérieur les Allemands ont abandonné l'administration aux Belges, c'est-à-dire que chaque tente est placée sous la direction d'un adjudant qui devient chef de tente, et qui, aidé des sergents-majors et d'autres gradés organisent les corvées diverses.

.... (22 lignes censurées) ....
....

La vie au camp n'offre guère de bien attrayantes distractions. A part les jeux il n'y avait que les promenades et les causettes qui restaient comme occupation. Une seule fois on est venu chercher des hommes pour une corvée de désouchage dans les sapinières, travail que tous s'offraient à faire le plus souvent possible comme étant préférable à l'oisiveté. Il n'y a qu'au moment où je me suis mis à écrire cette partie de l'histoire de la guerre que j'ai trouvé le temps un peu moins long. Il est matériellement impossible de se faire à une vie pareille, pourtant il faut s'y accoutumer par la force d'habitude. Rien qu'à voir défiler nos compagnons d'infortune il y avait de quoi se distraire. On voyait dans la cour de notre enceinte les éléments les plus disparates. Des soldats qui avaient réussi à se réhabiller en civil, en tout ou en partie, d'autres qui avaient troqué leur uniforme usé contre un autre plus séant pensaient-ils, d'autres qui tenaient par la coiffure au régiment de ligne, par la tunique aux chasseurs, et par le pantalon à l'état-major de l'artillerie, étaient à croquer et auraient obtenus un franc succès en temps de carnaval. Les braves garde-civiques de Saint-Trond capturés au nombre de 100 environ, et qui ont été pris par surprise alors qu'on leur avait dit qu'il ne s'agissait que d'un simple dépôt d'armes, mettaient un cachet bien national dans cette troupe hétéroclite. D'autres étaient coiffés de leur énorme shako converti en chapeau fendu, d'autres ornés de casquettes anglaises et chaussés de savattes qui sentaient encore le coin du feu, avaient une allure de «bleus» de revue à la Ambreville. Par dessus tout c'était le manque de nouvelles qui nous était le plus pénible.

Pendant près de quinze jours nous sommes restés absolument isolés du restant du monde. À peine savions-nous de temps en temps que les Allemands devaient avoir remporté quelque succès, parce qu'alors les cuisiniers et les hommes de garde poussaient des hourras réglementaires. Des soldats belges et français occupés aux corvées de la cuisine ont été au début obligés de pousser des hourras à l'unisson des cuisiniers allemands. Peu à peu les journaux locaux se sont infiltrés dans les camps. Un médecin de Saint-Trond, faisant partie de la garde-civique qui avait été fait prisonnier dans cette ville, et connaissant bien la langue allemande, avait la primeur des informations. Un artilleur fortuné payait 2 marks par jour pour pouvoir lire quatre journaux allemands. La cupidité n'a pas de patrie, aussi l'appât du gain primait chez les Teutons autant que ce geste eut pu avoir d'adeptes dans d'autres pays. Les sentinelles elles-mêmes, partagées entre la pitié de voir de solides jeunes gens crever la faim, et le bénéfice à en tirer, nous vendaient de temps à temps et pour autant que la plus grande discrétion était sauvegardée, des morceaux de pain, de lard, du tabac, etc. Dès lors une détente s'opéra parmi les prisonniers de guerre. On était plus à l'aise, on s'habituait graduellement à supporter son sort malheureux. Pour dire vrai « on se faisait une raison » puisqu'il faut bien cesser de désespérer d'une situation peu enviable mais certes non sans issue. C'est vers la fin de nos misères qu'allaient nos espérances, mais je dois le reconnaître, lorsque les nouvelles étaient rares ou embrouillées, quoique cela nous privait du plaisir de pouvoir épiloguer, cela nous démontrait par le fait même que les Allemands n'avaient pas de bonnes nouvelles à répandre. Et Dieu sait s'ils savaient prodiguer des informations tintamaresques, démenties ensuite par les faits ; on en déduisait que cela allait très mal pour les Boches et cela primait tout. Laissant de côté la lie qui en aucune circonstance n'aura voix au chapitre, parmi tous ceux qui avaient un atôme de raisonnement, si l'on avait demandé ce qui était préférable,

oubien d'être libérés de suite mais retourner chez nous alors que les Allemands occupent notre pays, oubien rester en captivité jusqu'à l'écrasement de l'ennemi contraint de demander la paix, c'est à l'unanimité de ceux qui comptent, que cette dernière éventualité seule aurait été admise. Tout plutôt que le joug prussien, tout même devenir Chinois mais pas Allemands. Nos ennemis ont accumulé tant de haines parmi les nations civilisées, sans s'en rendre compte dans leur morgue hautaine de ne rien voir de plus beau qu'eux-mêmes, que cette haine s'est accentuée en un dégoût le plus profond. Alors que ces gens venaient en Belgique librement s'accaparer des emplois à titre de « volontaires », pour apprendre le commerce et la langue française, privant ainsi sans s'en préoccuper certains de nos nationaux du pain dont ils ont besoin, qu'on leur laissait prendre pied dans la haute finance et dans le commerce, s'infiltrant partout et cherchant à dominer dans toutes nos industries, pendant qu'on les laissait faire, ces gens nous espionnaient et fomentaient une guerre impie, sourde et sans merci. Aussi les plus indifférents et les plus calmes se sont-ils levés comme un seul homme pour flétrir l'acte le plus ignoble que notre siècle ait eu à enregistrer. Le voile est déchiré, la flétrissure restera à jamais. Et qu'on ne nous parle plus jamais d'ingérence étrangère dans notre pays. Nous avons suffisamment montré ce que nous étions et ce dont nous sommes capables pour n'avoir plus à admettre la moindre main-mise sur notre privilège national qui doit rester intact et que notre devoir nous commande de défendre contre tous par tout ce qui a un nom belge.

Lorsque les nouvelles étaient jugées peu concluantes il restait toujours la ressource de broder à l'infini les commentaires les plus fantaisistes. Et cela prenait toujours au début. La principale « fabrique de canards » comme on l'appelait, c'était la cuisine. Les aides à la cuisine, qui revenaient à 6 heures du soir racontaient autour des tentes les potins qui s'éparpillaient de groupes en groupes jusqu'au coucher, et qu'ils tenaient affir-

maient-ils des cuisiniers, des sentinelles ou même d'un sergent quelque peu plus communicatif que les autres. D'après les nouvelles que ces malheureux apprenaient dans leurs journaux muselés par l'impérialisme, qu'on juge des ragôts qui parvenaient jusqu'à nous. Pourtant certains faits se confirmaient de temps en temps et nous servaient de point de repère. Au début de notre captivité on entendait pousser des hochs et des hourras. C'était la lecture des journaux par le corps de garde, qui provoquaient ces manifestations bruyantes, destinées à nous impressionner. Les sentinelles, les cuisiniers et les recrues que l'on exerçait devant notre camp sur la plaine en leur faisant tirer des coups de feu à blanc pour ne pas nous déshabituer de ceux qui nous tintaient encore aux oreilles, tous ces gens applaudissaient aux bonnes nouvelles. La garde se changeait aux sons du chant national : le *Wacht am Rhein*. Pourtant cela ne dura pas car bientôt on n'entendit plus ni hochs, ni hourras, ni *Wacht am Rhein*. Nous en concluions que cela devait se refroidir chez nos amis les Allemands.

Je me suis amusé à collectionner par dates les potins, nouvelles et autres canards qui se répandaient journellement afin de les comparer au retour avec les dates chronologiques des faits réels écrits par l'histoire de l'exacte vérité. Le soir après avoir grignotté notre pain gris et bu notre café, nous nous étalions sur ce qui s'appelait une couche, mais n'en était pas en réalité, car le peu de paille qui s'était éparpillée nous avait laissés sur la terre nue ; on causait, on jasait, on commentait les cancans et canards. Et quand les nouvelles avaient été bonnes ou arrangées telles, on s'endormait vers 7 h. 1/2, heure du couvre-feu, d'un sommeil plus ou moins incertain mais nécessaire en tous les cas pour réconforter nos infortunes.

Les nuits étaient uniformes. Dès le coucher il fallait faire le silence le plus absolu. Un soir, ce silence n'ayant pu être obtenu à temps par la 8e tente, tous les occupants de celle-ci furent sortis à l'extérieur et durent passer la nuit debout au garde-

à-vous, sur la place en face de la tente. Aussi cette expérience n'eut-elle pas de réédition. Malgré les oreillers les plus disparates, paille, bols, ou comme le mien, deux bûches de bois recouvertes d'un peu de paille, on finissait par s'endormir, mais le lendemain au lever on gémissait le rhumatisme, la bronchite ou la fièvre. Contre ces misères mêmes on se cuirassait et l'on peut dire que si la détention forcée n'est pas une école d'éducation elle en est une de force morale et physique dont les plus résolus pourront se vanter d'avoir triomphé.



CHAPITRE V

JOURNAL DU CAMP

(J'ai un instant hésité à publier ce chapitre V. Il renferme quelques informations naïves, qui par la suite ne pourront manquer d'être controuvées. Je me suis décidé cependant à maintenir intégralement tout ce qui a été écrit dans les camps de misère. Tout cela ne représente-t-il pas en effet l'exacte vie que nous menions avec ses appréhensions insensées, ses espoirs fous, ses croyances dans les moments précis tragiques ? C'est en somme une tranche de vie que je ne veux pas enlever à ces mémoires).

Maintenant assurés d'avoir à prendre nos quartiers à Munster pour un petit temps, on s'organisait pour réduire au minimum les ennuis et peines de notre captivité. C'est ainsi que se formaient des ménages de 3, 4 ou 5 amis qui mettaient en commun leur avoir pour acheter quelques extras à la cantine et les partager ensuite équitablement. Une affaire d'Etat cette cantine ! On commence par nous la promettre dix jours avant son fonctionnement. Puis les chefs de tentes et leurs adjoints des sections furent seuls autorisés à y acheter une quantité très restreinte de victuailles. Pour plus de 500 occupants des tentes on distribuait une dizaine de pains, une trentaine de « pistolets », une vingtaine de couques ou petits pains, 3 ou 4 kilos de saindoux et une dizaine de briques de savon. On s'imagine aisément la façon dont une telle répartition était en mesure de satisfaire chacun. Cela dura plusieurs jours, les cantines n'étaient pas accessibles aux communs des prisonniers. Nos gardiens et autres Cerbères de haute envolée durent s'étonner de voir que les prisonniers ne songeaient qu'à se procurer du pain et autres victuailles alors que les journaux allemands ne cessaient de répéter que les *kriegsgefangenen* étaient des mieux nourris et certes mieux que

les leurs dans les pays alliés. La vérité est que les estomacs les plus modestes souffraient du manque de nourriture. Il n'y avait franchement pas moyen de se rassasier même au strict nécessaire. Il n'était pas possible de réduire les rations à portion plus congrue. Mais il semblait qu'il suffisait que la nourriture nous soutienne en vie. Pour les gens qui représentaient une valeur d'échange cela devait suffire. Bon, encore un souvenir qui nous restera pour joindre à notre provision de reconnaissance envers nos vainqueurs provisoires.

Par un de ces hasards qu'on ne s'explique pas, nous trouvons un jour un bout de journal allemand daté du 19 septembre qui emballait un morceau de lard. Nous y lisons une information qui nous intéresse, car elle décrit le régime des prisonniers allemands en Angleterre. Ces prisonniers peuvent jouer au billard et à tous autres jeux ; ils peuvent fumer et se promener à la ville voisine ; il leur est loisible de se procurer tout ce qu'ils désirent et se faire envoyer de l'argent et des colis. Ils peuvent correspondre en liberté avec le dehors. Ceux qui travaillent reçoivent un salaire dont ils peuvent disposer. Les détenus ont la même nourriture que les soldats anglais.

Voilà ce qu'un journal allemand imprime. Quand on rapproche le régime des prisonniers allemands et le nôtre, nous qui avons défendu l'intégrité de notre sol et versé notre sang en faisant notre devoir, on regrette plus amèrement encore de n'être plus à la guerre, le fusil en mains pour continuer la lutte plutôt que de croupir dans une oisiveté odieuse pour des gens courageux et obligés à une honteuse inaction, traités avec la dernière humilité. Nous sommes sâles et dégoûtants ; on a toutes les difficultés pour se rechanger et faire un bout de toilette. Les latrines ne sont qu'une longue planche percée de plusieurs trous qui inspire, on le conçoit, une répugnance indescriptible et constituant le plus parfait foyer d'infection et de puanteur pestilentielle qui puisse se trouver.

On nous a promis de nous permettre l'achat prochain de

vêtements de rechange, mais après un mois de détention on avait tout juste pu se procurer un caleçon et une chemise.

Les soins à donner aux malades méritent une mention spéciale. Un minuscule « lazaret » contenant 10 lits et devant lequel des centaines de malades se présentaient chaque matin, la plupart inutilement, est desservi par deux jeunes aides-médecins qui perdent la tête. Devant le lazaret se promène un artilleur qui a dans la poitrine deux balles qui ont pénétré à quelques centimètres de profondeur. L'homme ne souffre pas trop, mais il ne peut remuer le bras gauche. Il a fait tout pour être admis à l'infirmerie, on lui a dit qu'on lui extrayerait ses balles plus aisément en Belgique à son retour !... En attendant on lui a mis un peu de teinture d'iode sur ses plaies. Un autre soldat a le bras cassé et trois doigts de la main gauche brûlés. Comme il encombre le lazaret depuis deux jours on l'en chasse et il doit aller se coucher sous une tente. Un malheureux civil, un vieillard de soixante et onze ans, nommé Francis Van den Branden qui habitait à Gelderen près d'Aerschot, avait été amené à l'infirmerie. Il avait un pied démis et plusieurs côtes cassées, résultat de mauvais traitements infligés par les soldats prussiens.

Les civils sont particulièrement mal traités. On en a traîné à Munster environ 800 qui ont été capturés dans les environs de Louvain, Aerschot, Saint-Trond et tous les endroits par où les envahisseurs ont passés. Les Allemands prétendent que les civils ont mutilé des blessés et morts allemands pour les détrousser. En réalité on s'est emparé de tout le monde sans distinction. Ces malheureux sont parqués dans un vaste bâtiment et couchent par terre sans paille ni couvertures. Sur leurs vêtements on a peint à la couleur blanche l'inscription au dos : « Munster » et sur le devant : « KRGSGFG » (*kriegsgefangenen*) — prisonniers de guerre. Un des prisonniers civils a pu nous raconter qu'il se trouve ici avec ses deux fils âgés de quinze et dix-huit ans et demi ainsi qu'un neveu. Ils viennent de La Plante où ils ont été faits prisonniers par des soldats qui, après avoir

mangé et bu tout ce qu'ils ont trouvé, les ont enchaînés et emmenés. Ils étaient liés, les mains derrière le dos et par quatre. Ils sont restés enchaînés durant cinq heures et ont dû marcher de La Plante à Huy à pied, la crosse dans les reins, le revolver sous le nez. Ces gens n'avaient pas fait le moindre mouvement de défense ni de révolte. Il en est de même pour ceux qu'on a arrêtés dans les environs de Louvain et qui sont venus faire nombre. Nous les voyons lorsque les plus malades viennent à la consultation dans notre lazaret. Ce sont de pauvres vieillards exténués de fatigue et courbés sous le fléau de l'adversité. Nous parvenons à savoir que certains sont restés enfermés pendant trois jours dans leur église avec leur curé avant d'être pris, après quoi quelques-uns avaient pu se faire porter une couverture par leur femme. Un de ces malheureux pris à Wesemael laisse chez lui sa femme et huit enfants. Il prétend que jamais il ne reverra les siens. Si le régime de Munster continue ils sont condamnés à « crever » comme des chiens, disent-ils. Et ces paysans jurent tous que pas un d'eux ne s'est rendu coupable du moindre fait contraire à la guerre. Nous leur jetons des roles de tabac, mais les sentinelles rejettent celles-ci brutalement du pied et menacent ceux qui approchent des crosses de leur fusil. Les civils ne peuvent rien recevoir. Revenons-en au vieux qui avait été admis en traitement à la suite de violences qu'il avait subies pour n'avoir pu courir aussi vite que les jeunes. Le lendemain ce malheureux avait rendu le dernier soupir et alors seulement on avertit ses trois fils également prisonniers dans le camp. Nous avons à plusieurs témoins suivi cette agonie et cela nous fendait le cœur. C'était infiniment triste. Alors que les journaux allemands impriment que les prisonniers allemands qui décèdent en captivité en Angleterre sont enterrés avec les honneurs militaires, on ne prend même pas garde aux soldats qui meurent à Munster. Cela arrive fréquemment et n'est pas pour nous étonner vu la grande affluence des prisonniers, mais on ne fait rien pour sauvegarder l'état sanitaire. Un

artilleur est mort d'une pleurésie par suite du manque de soins. A ce propos disons que ce malheureux soldat laissait une veuve et trois orphelins en bas-âge dans la plus grande misère. Spontanément les prisonniers ont décidé de faire une collecte au profit de ces pauvres gens et elle doit avoir été fructueuse.

On a pris la précaution de nous vacciner contre la variole et contre la fièvre typhoïde, cette opération en trois fois.

Quand nous sommes arrivés dans le camp et que les premiers d'entre nous ont payé leur tribut à la fièvre, (2 mots censurés) les chefs de tente en ont été vivement émus. Fièvres malariennes, hématuries, dissenteries, etc., autant d'épouvantails qui sonnaient redoutablement par leur consonnance à leurs oreilles profanes. On ne parlait rien moins que de nous mettre à l'écart, de nous envoyer dans un camp isolé afin d'éviter la contamination de toutes ces maladies africaines. Les médecins ne savaient à quels saints se vouer. Toutefois les plus savants décrétèrent enfin que celui d'entre nous qui aurait la fièvre viendrait chercher de la quinine, et que celui qui serait atteint de dissenterie n'avait qu'à le faire savoir pour qu'il soit soigné à l'infirmerie. Voilà une consultation qui eut pu être signée par le Dr La Palice. Un des nôtres atteint de rhumatismes se vit octroyer deux comprimés de quinine tandis qu'un autre pour se remettre d'une fièvre fut badigeonné d'une couche de teinture d'iode. On conçoit que nos compagnons se méfient des morticolles tudesques et préfèrent à bon droit souffrir en silence. Nous savons donc par un médecin militaire allemand que en cas de fièvre on prend de la quinine. Il est permis aux profanes d'ignorer en quelles circonstances on administre la quinine, mais un médecin doit savoir que cette drogue est une médicamentation préventive propre à éviter la fièvre ou à en empêcher le retour par son emploi fréquent. Jamais à l'état aigu on n'administre de quinine, ce médicament occasionnant l'hématurie qui provoque dans la plupart des cas la mort. Nous voilà donc bien livrés, et n'était-ce l'expé-

rience que nous possédons des maladies qui nous sont familières, nous n'aurions guère de belles perspectives comme fiche de consolation. Quelques dissentériques ont été emmenés dans les hôpitaux civils ; plusieurs autres, atteints de la maladie du sommeil ont été évacués sur l'institut de Hambourg. Pourvu qu'on ne les fasse pas servir de sujets d'expérience et en profiter pour leur inoculer un tas de virus et autres poisons sous prétexte de se perfectionner dans la connaissance de la maladie du sommeil pour l'étude de laquelle on dépense en missions spéciales de si fortes sommes d'argent.



Pour les malheureux privés de nouvelles il est intéressant je crois de faire connaître celles qui nous parvenaient du dehors par toutes sortes d'infiltrations. Il est utile de dire que nous étions loin d'accepter les yeux fermés les fantaisies incohérentes qui parfois nous étaient données pour Evangile. Dans notre cénacle privé, petit état-major ou bureau d'informations, n'étaient compulsés ou discutés que les faits approchant de la sincérité et de la logique par leur coordination. Tous les jours nous consultions la carte du théâtre de la guerre. Nous pouvions ainsi examiner sûrement les événements qui s'opéraient sur le front des batailles et rejeter les données douteuses ou prêtant fortement à caution. Sans en être absolument persuadés, ces derniers devaient être en majorité, personne ne pouvant avec grande utilité nous venir en aide pour témoigner de la véracité des divers faits, et les journaux s'étant montrés tellement discordants, partiaux et faux par obligation, que nos déductions étaient encore ce qu'il y avait de mieux à prendre dans tout ce fouillamini. Il ne faut pas être grand clerc en somme pour observer que, si les journaux allemands racontent que les Prussiens ont eu le 20 une rencontre avec les troupes françaises à La Ferté-sous-Jouarre, que le 23 cette même armée a combattu les mêmes

Français à La Ferté-Millon, puis le 26 aux environs de Soissons, cela signifie très bien pour nous que les Allemands reculent et battent en retraite. (C'était le moment, nous l'avons appris plus tard, où s'est placée la fameuse retraite de la Marne dont les journaux allemands n'ont pas autrement parlé).

Ces faits se passant également sur le front des autres lignes, il est bien simple d'en conclure que les Allemands sont en recul partout. Que nous importent après cela que les feuilles locales appellent cette stratégie « un mouvement rétrograde de leurs troupes pour prendre une position plus avantageuse en présence de l'ennemi en désarroi ». Nous lisons entre les lignes et nos stratégistes en tentes, comme on pourra nous appeler, finissaient par voir clair. En tout ceci la nécessité tenait lieu d'arbitre. A partir du 31 août quelques potins se sont mis à circuler. On prétendait à cette date que le général von Bullow avait trahi et livré 82,000 prisonniers devant Anvers. On disait aussi que la flotte allemande avait été en partie anéantie. Cependant, des armées de mer il ne sera plus du tout question jusque vers le 20 septembre, moment où les journaux allemands publient la liste de 10 navires anglais qui auraient coulés. De la flotte allemande ou de batailles navales il n'en est nullement question, ce qui fait que nous sommes parfaitement édifiés à ce sujet.

Le 1er septembre les feuilles allemandes publient que les Allemands sont à 70 kilomètres de Paris. Des prisonniers anglais auraient été faits entre Mons et Tournai (?).

Le 2, à la cuisine, on aurait appris que les Allemands étaient entrés à Paris et on a obligé les aides-cuisiniers belges à pousser des « hochs ». De l'entrée des Allemands à Paris, nous y étions déjà habitués, et toutes les informations de ce genre nous laisseront froids. Les Prussiens n'avaient-ils pas commandé un grand banquet dans le palais de Versailles pour le 2 septembre, anniversaire de Sedan ? Depuis ce festin manqué nous restons sceptiques. On emmène au camp voisin environ 300 prisonniers civils venant de Louvain. Les malheureux font peine à voir.

Les sentinelles en profitent pour raconter au sujet de ces gens des histoires de brigands qui ne tiennent pas debout. Est-ce à nous qu'on fera accroire que ces pauvres vieux dont certains dépassent quatre-vingt-six ans, et ces adolescents dont plusieurs ont à peine dix ans, sont des tortionnaires qui ont assailli les Prussiens et les ont martyrisés ? L'Histoire fera raison de ces stupides racontars. Tant pis pour l'Allemagne si elle n'admet jamais la vérité. L'opinion désintéressée nous suffira. En attendant de tels procédés crient vengeance. Parmi ces prisonniers, le premier soir de leur arrivée il en est deux qui sont devenus subitement fous. Quatre civils et un sergent belge préposés à la garde des bourgeois essayèrent de les calmer. Il s'en suivit une panique aggravée par l'arrivée des sentinelles qui en profitèrent pour tirer dans le tas, tuant le sergent et 6 prisonniers civils. Le lendemain on proclama officiellement dans les tentes que 7 prisonniers avaient dû être fusillés par suite d'insubordination !

Le 3, la note comique fait son entrée au camp sous forme d'une nouvelle sensationnelle. D'après une sentinelle loquace et toute heureuse d'en savoir tant, 23 forts de Bruxelles ont été pris. On lui demande si le *Fort-Jaco* (brasserie renommée à Bruxelles) et celui de la porte de Hal (vieux musée), sont également pris. 3,000 Russes auraient été faits prisonniers en un seul jour, la moitié de la France serait prisonnière, toute la Belgique annexée et le Roi prisonnier. Les Allemands sont à deux étapes de Paris. Un zeppelin aurait bombardé Anvers, endommageant quelques maisons, et un boulet dans un champ aurait tué 5 vaches. Voilà beaucoup de nouvelles pour un seul jour.

Les sentinelles se suivent et les informations aussi. Ces « landsturm » ont des têtes de vieux bourgeois qu'on a arrachés du coin de leur feu ou de derrière leur comptoir d'épicerie. L'un d'eux, si le dicton est vrai que l'on porte toujours le physique de son emploi, doit être certainement charcutier, car il arbore par dessus ses épaules une massive tête de

veau dans la... bouche de laquelle le citron est remplacé par une pipe allemande en porcelaine de dimension. Du haut de leur mirador, car les sentinelles veillent sur nous perchées sur des estrades de 2^{m2} de tour, logées tout le long et au haut des palissades, au nombre de 16, elles nous contemplent de leur air placide et nous glissent de temps en temps le long des planches un de ces « canards » dont elles espèrent se réjouir à voir nos mines. Le contraire était le plus souvent vrai. Deux landsturm connaissaient le français, ce qui leur valut quinze jours après notre arrivée d'être nommés sergents. La langue française aura donc servi à l'avancement de deux soldats prussiens. L'un d'eux avait tenu une charcuterie (c'est le métier de prédilection des Allemands) à La Hulpe–lez-Bruxelles, et vivait en Belgique depuis trente-deux ans où il avait épousé une Belge dont il avait un enfant, restés à Bruxelles. Klaus, comme il s'appelle, nous changeait la monnaie. Le change produisait : 8 marks pour 10 francs en or ; 7 marks pour 10 francs en argent ; 60 marks pour un billet de 100 francs. Ce change favorable nous semble être un excellent signe des temps. Nous voyons pour la première fois des billets de 1, 2 et 5 marks allemands. Klaus est plutôt amical, car sans doute, pense-t-il, à sa charcuterie de La Hulpe et le besoin qui se fera peut-être bientôt sentir d'avoir à y retourner pour y gagner sa vie. L'autre landsturm qui parle français a une bonne tête d'Allemand comme on en voit dans les caricatures du *Kladeradatsch*. Certains prisonniers affirment sans erreur possible que notre homme est un chef de rayon de la maison Tietz, de Liége ou d'Anvers. Ce qui fait qu'on a baptisé notre sergent du nom de son patron : Tietz. Mais Tietz ne restera pas longtemps dans l'enceinte de notre camp car il reçoit une autre fonction. Il est remplacé par un gaillard peu commode, qui, détail qui a son importance, à eu un fils tué à Liége. Ce qui nous vaut, on le croira aisément, un redoublement de sévérité. Celle-ci s'exercera surtout aux latrines, lieu choisi par les fumeurs pour aller y savourer leur

cigarette. Quoiqu'à plusieurs reprises on ait défendu avec persistance de fumer, les amateurs de tabac n'ont jamais été plus nombreux. Aussi les panaches de fumée qui s'échappent des water-closets décèlent-ils la présence des délinquants. On fouille alors minutieusement tous ceux qui sont aux urinoirs. Malheur à ceux qui sont attrapés par notre « feld-webel » ou gardien en chef. Une infraction ne vaut pas moins de quinze jours de cachot. Même punition pour les joueurs d'argent pris sur le fait. Depuis la toute dernière observation faite aux fumeurs et la menace de faire tirer les sentinelles sur eux, le prix des cigarettes a légèrement augmenté. Une cigarette vaut selon les jours de 50 centimes à 1 franc. Certains autres jours des « fabricants » sur place fabriquent des cigarettes à l'aide de papier parcheminé provenant de paquets de biscuits et de tabac à 15 pfennigs le paquet, qui pour la circonstance se vendent M. 1-50. Ces « sibiches » valent 30 centimes.

En passant, donnons un aperçu des vivres que l'on peut se procurer par l'entremise des aides-cuisiniers. Un pot de miel vaut M. 1-25 ; un pain jusque 5 marks ; un demi-kilo de beurre 10 francs ; un paquet de chocolat fr. 2-50, etc. Un malheureux affamé a un jour payé fr. 2-50 pour un tiers de pain. Depuis l'établissement de la cantine les prix officiels sont 75 pfennigs pour un pain ; 50 pfennigs pour un pot de miel ; 10 pfennigs pour un paquet de petits biscuits, 2 pistolets, une tablette de chocolat ou un morceau de savon.

Revenons-en à nos potins et nouvelles. *Le 4 septembre* on publie dans les petites feuilles locales qui ressemblent à nos « feuilles de choux » de petits patelins, que les Russes sont en progrès en Autriche et que celle-ci demande, inutilement d'ailleurs, des secours à l'Allemagne. Naturellement on ne peut tout cacher mais on a soin pour pallier à la mauvaise impression, de « sortir du tiroir » une victoire allemande plus ou moins fictive. C'est ainsi qu'on nous apprendra que 400 canons ont été pris aux Français, on ne sait trop où, que nos colonies (Congo), ont été

envahies par le Cameroun et que 172,000 Russes (excusez du peu) ont été faits prisonniers. Où, on n'en sait rien.

Quoique *le 4 septembre* nous ayons passé sept heures et demie sur quatorze en appels sur la plaine ou devant les tentes, pour nous compter, pour la distribution du pain, l'appel pour la soupe, le café, ou pour savoir combien n'ont pas été vaccinés, nous parvenons encore à apprendre par le *Hannoversche Zeitung* du 4, obtenu comme on pense, l'aveu d'une défaite des Autrichiens par les Russes. Un zeppelin aurait bombardé Anvers et le Roi Albert serait blessé à la main d'un éclat de bombe en dirigeant en personne la retraite de Malines. Le beffroi de Malines aurait été bombardé. Le Gouvernement français, d'après le même journal se serait transporté à Bordeaux.

On apprend aussi que le nouveau pape (Pie X serait-il donc mort ?), a été élu sous le nom de Bénédict XV. Les Français seraient en retraite sur la Marne et la forêt de Compiègne est en feu. L'Angleterre aurait acheté la flotte portugaise ! Les Français en évacuant Paris y ont laissé tout à l'abandon notamment les canons (des invalides vraisemblablement) avec lesquels les enfants jouent !... En outre de ces nouvelles, Klaus raconte à l'un des nôtres que si nous savions ce qui se passe en ce moment à Bruxelles notre cœur bondirait de joie !!!?

Le 6, un potin nous apprend que le drapeau américain flotterait sur Bruxelles, Liége et Anvers. Un journal du 5 publie que l'armée allemande, à 50 kilomètres de Paris, aurait été coupée dans ses ravitaillements par une armée franco-anglo-belge qui aurait attirée l'ennemi en France entre Douai, Maubeuge et Verdun. La situation de l'Allemagne serait assez critique, mais on pense bien que cet aveu ayant dû en coûter, on s'empresse de rassurer le peuple en disant qu'on appelle d'urgence l'armée bavaroise à la rescousse. Ces potins font grande impression dans le camp où des groupes se forment et commentent les événements en parlottes animées sous la lueur blafarde des luminaires.

Le dimanche des touristes viennent papillonner autour du camp cherchant à nous compter, à nous photographier et nous regardant comme des bêtes curieuses. Toutes les caricactures de Hansi se rencontrent dans notre plaine, et ce n'est pas nous qui nous en amusons le moins. On demanderait pourquoi nous rions, à la grosse *Frau Liebkenmilch* qui se ballade là sous les sapins, coiffée d'un chapeau jaune et affublée d'une robe verte, tandis que sa *jung Fraulein Bette* gambade autour d'elle très visible de loin grâce à son chapeau vert et sa robe jaune, elle aurait fort à faire pour nous le dire. Le père, *herr professor*, une énorme pipe à la bouche, observe notre monde à travers ses volumineuses lunettes, semblables à des phares d'automobiles, le chef coiffé du légendaire chapeau en velours, la plume blanche pointant à l'arrière son panache blanc. Le *lange sohn Heinrich* perché sur ses hautes échasses semble un mât de télégraphie sans fil planté là par erreur ; et tandis que des gens-là (l'élite du tourisme allemand) nous photographient et se font des réflexions très commentées à notre sujet, nous suivons paisiblement la longue file des prisonniers qui en ligne passe à la cuisine, le bol à la main, pour s'y faire verser la soupe du midi.

On parle le 7 de la prise de Reims sans combat, et l'on prétend que le peuple de Paris serait mécontent du Gouvernement français et que des bruits de révolution circuleraient. Sans attendre que ces racontars soient démentis il est inutile de dire que nous n'y croyons nullement. L'Angleterre ne prendrait part à la guerre que pour la faire prolonger et en profiter pour s'emparer des colonies allemandes.

Le 8 nous nous étonnons de voir dans le *Hannoversche Zeitung* qu'un corps d'armée allemand aurait été anéanti à Amiens et que deux corps d'armée sont complètement isolés. Cette nouvelle n'a pas été confirmée. Lorsque les nouvelles sont bonnes ou paraissent être telles à travers l'hypocrisie de la presse baillonnée, nous nous sentons l'âme légère ; l'air au moins nous appartient. Cette liberté-là ainsi que celle de la pensée, on ne nous les enlèvera pas !

Un soir vers 6 h. 1/2 un souffle de poésie passa. Alignés en file le long de notre tente nous attendions docilement qu'on nous appelle pour nous verser notre demi-gobelet de café du soir, qu'on puisait dans un seau ayant servi pendant le jour au lavage du linge et des pieds de plusieurs artilleurs ou lignards. Le soleil à l'occident se couchait dans une superbe auréole de feu parmi les sapins et la plaine de bruyère. Le coup d'œil ne manquait pas de grandeur et nous restons quelque temps en extase devant ce tableau qui nous émeut par sa beauté rustique. Nous nous abandonnons un bon instant à la contemplation, muets et respectueux. Mais tout–à–coup une grosse voix, épaisse et bourrue s'élève et s'écrie : « Alleie, vous ne voyez pas qu'il y a déjà presque plus de cafeie dans les séaux ! »... La fleur des Marolles avait rompu le charme de la fleur de poésie...

Le soir du 8 une nouvelle parvient que nous ne pouvons contrôler. Il paraît que le *Berliner Tageblatt* du 6 aurait osé affirmer que 90,000 Allemands auraient été tués à Amiens mais que ce serait accidentellement, et que la flotte aérienne des zeppelins aurait été brûlée à Ans (???). Ces nouvelles nous laissent rêveurs ; il y a parmi nous de mauvais plaisants qui exagèrent à plaisir les moindres nouvelles afin de s'amuser des suites de leurs fantaisies répandues dans le camp. Aussi, les « grands ciseaux du rédacteur en chef » ont fort à faire pour couper les ailes à maints canards. D'autre part certains pessimistes qui malgré cela étaient sans cesse à l'affût de nouvelles, se faisaient une spécialité de ne jamais accepter l'augure des bonnes informations. Il suffisait parfois de donner une nouvelle pour qu'on n'y coupe pas. Des « Jean-tant-pis » il n'en manquait pas, aussi cherchait-on plutôt à les éviter.

En allant « à la soupe », nous voyons dans les rangs des prisonniers 5 curés et 17 infirmiers de Beverloo (camp militaire belge). On n'a rien respecté !

C'est ce jour 8 septembre qu'est mort le vieux Van den Branden dont j'ai parlé. Deux jours après décédait un autre vieillard

âgé de quatre-vingt-quatre ans habitant Rosendael (Belgique) Pauvre débris venant mourir sans secours ni soins dans un pays qu'on dit civilisé. C'est ici qu'apparaît dans toute son horreur l'aveu fait au Reichstag lorsqu'il fut question de la Belgique : « *Cette guerre nous l'entreprenons contre le droit des gens, mais elle nous est nécessaire* ». On fait tout ce qui est possible pour nous empêcher de communiquer avec les autres prisonniers lorsque nous sortons du camp pour aller à la soupe. C'est ainsi que nous croisons tous les jours des civils, des soldats anglais au nombre d'environ 300 et des Français qui sont 84. On nous tient à distance respectueuse. On nous défend même de regarder entre les palissades qui nous enclosent dans notre camp. Sévérité excessive car il n'y a rien à voir pour nous qu'une morne plaine. Défense aussi de sécher notre linge sur les tentes, et comme il nous est défendu d'approcher à plus de 2 mètres de la clôture, il nous reste la consolation de sécher notre chemise et notre unique mouchoir en les transportant sur notre dos ou en mains tout en nous promenant. Il y a des moments où l'on ne voudrait pas être vus accoutrés comme nous sommes, sur nos boulevards. Quant à nous cela ne nous fait plus rien, nous y sommes habitués.

D'après le *Hannoversche Zeitung* du 8, il paraît qu'à Maubeuge les Allemands ont pris 4 forts, 400 canons, 4 généraux et 40,000 prisonniers. Les « forts de Termonde » auraient été pris sans coup férir par les Allemands. (C'est ainsi qu'à défaut de victoires sérieuses on entretient le moral du public allemand en lui parlant de prises de forts qui sont de vieux ouvrages désaffectés qui n'existent plus qu'à titre historique.) D'Autriche les nouvelles sont plutôt mauvaises. C'est la retraite devant les Russes, mais, comme d'habitude, on atténue fortement les événements défavorables quoiqu'il apparaisse que pour épargner les susceptibilités des patriotes germains on ne ménage pas plus qu'il ne faut les mauvais coups que reçoivent les Habsbourgs.

Le 10, comme potin de cuisine, on ne parle rien moins que du

renversement du Gouvernement allemand. Bethmann-Hollweg aurait démissionné, et l'Empereur serait en désaccord avec son entourage. Il serait question de paix et on cite même que la France exigerait 7 milliards et l'ancienne frontière, et la Belgique demanderait 2 milliards. Quant à l'Angleterre et à la Russie ces puissances s'opposeraient à la paix et demanderaient à continuer la guerre à outrance. Le siège d'Anvers serait abandonné par les Allemands pour empêcher que l'Angleterre ne viole la neutralité de la Hollande. 10,000 Russes seraient à Anvers. A Bruxelles les emplois civils seraient occupés par des Allemands. Par contre on dit qu'une patrouille française aurait été surprise à Cologne (!?).

On avait promis la libération à 4 habitants de Namur prisonniers ici. Ceci n'était qu'une feinte car au moment de les faire partir, les Allemands saisirent sur ces gens de nombreuses lettres et de l'argent pour l'affranchissement de celles-ci, remis par des prisonniers à ceux qu'ils croyaient voir rentrer en Belgique. Aucune sanction cependant ne fut prise.

Par chance nous avons joui jusqu'à présent d'un beau temps admirable. C'est, depuis quinze jours, la première pluie que nous subissons en nous rendant pour la deuxième fois au vaccin contre le typhus. Cette opération se fait dans une vieille écurie délabrée et puante. Un officier boche circule dans les rangs et appelle un certain Hougardy pour lui communiquer « une bonne nouvelle ». Cette bonne nouvelle signifie que, la mère du prénommé étant Allemande et que son frère marchant en Prusse, il est par conséquent invité à quitter son uniforme belge pour prendre du service en Allemagne. Chez l'ennemi ces cas de « transformation » n'ont pas été rares. Sans compter les Alsaciens-Lorrains qui ont dû servir l'Allemagne. Parmi nos sentinelles se trouvait un bonhomme qui avait une bonne figure joviale qui ne ressemblait à aucune autre « tête de boche ». Nous ne fûmes pas peu étonnés lorsqu'un jour notre homme nous glissa du haut de sa « chaire » tandis que nous stationnions en dessous de lui : « Allons mes vieux on me dit de vous faire circuler parce

qu'on ne peut pas rester près des planches, tâchez de vous débiner un peu pour éviter la rouspétance ». Cette phrase était débitée avec un accent parisien impeccable. L'énigme fut éclaircie par notre soldat lui-même qui nous dit qu'il habitait Paris depuis dix-sept ans où il avait obtenu la petite naturalisation française. Lors de la déclaration de la guerre il fut incorporé dans l'armée de la République et envoyé aux avant-postes. Lorsqu'il vit les troupes prussiennes il se rappela qu'après tout il était Allemand et il ne tira pas. Son détachement ayant été fait prisonnier, lui fut considéré comme citoyen germain et versé dans le contingent de l'empire ; c'est ainsi qu'un soldat français était notre sentinelle, affublée d'un uniforme allemand.

Le feld-webel (sergent-major), pour faire venir les chefs de tentes donnait un coup de sifflet. Pour que tout le monde rentre dans les tentes, soit pour une communication, soit pour aller se coucher, ce sont deux coups de sifflet qui retentissaient. Pour un rien on nous faisait rentrer sous les tentes, lorsqu'on sortait un mort du lazaret, pour appeler une tente à la corvée, pour distribuer un courrier, etc. Alors retentissaient sous nos habitations de toile les cris les plus divers : « Entrez, silence, sortez !... » Un vrai charivari s'en suivait et tout le monde finissait par se retrouver sans savoir pourquoi ni comment dans la cour. Ces cris assourdissants nous resteront en mémoire également.

Comme nouvelles intérieures, du 11, nous apprenons qu'il y a de nombreux cas de fièvre, et que la quinine fait complètement défaut. Les nuits sont froides, il n'y a plus le moindre brin de paille sur la terre. Impossible de s'en procurer : les chevaux de la cavalerie en ont besoin. On prend note de ceux qui n'ont pas d'argent. La cantine allant s'approvisionner en linge (chemises, caleçons, mouchoirs et chaussettes), il s'agit de savoir combien seront en état de s'en procurer contre numéraire.

Les journaux déclarent être sans nouvelles des armées allemandes entrées en France. A partir de cette date d'ailleurs, les

nouvelles qu'on publie au sujet des opérations des troupes seront tellement ambigues et triturées ridiculement afin de les rendre avalables, qu'elles ne peuvent plus servir qu'à nous indiquer que cela va très mal pour les armées du Kaiser ; tandis que les bourgeois simplistes et convaincus que la presse de l'empire ne peut pas se tromper, gobent docilement les histoires de manœuvres, de tactique et de mouvements stratégiques, le tout naturellement à l'avantage de la valeureuse Allemagne. C'est naïf. D'après un potin, l'Allemagne aurait prétendu que la guerre aurait été déclarée suivant une fausse interprétation dont elle n'est pas responsable. Cela sent l'oignon comme on dit. Nous avions déjà la fausse dépêche d'Ems, ne renouvellons pas ce petit jeu du reste inutile.

Le 12 pendant la nuit nous avons subi une tornade d'une violence extrême : c'est un véritable cyclone. Nos tentes donnent des signes de détresse et la 5ᵉ se déchire en partie. Ce qui fait que dans les autres, déjà bondées, on est obligé d'héberger une trentaine de réfugiés. Les malades sont nombreux ; il s'en présente tous les jours de 3 à 400 à la visite, mais il faut être très courageux pour être malade car on doit attendre pendant deux heures exposés aux intempéries, et les trois quarts des malades restent devant la porte sans rien obtenir.

Nouvelles : un zeppelin aurait été détruit à Gand. Les Français auraient été aperçus à Francfort (?). Les canards vont leur train. Cologne serait en feu. L'incendie aurait été allumé non par les Alliés mais par les révolutionnaires allemands. La Suède et la Norwège auraient déclaré la guerre à l'Allemagne à la suite de la capture d'un vapeur norwégien.

Le 14.— Une inspection médicale a lieu, présidée par un général. Elle ne donne du reste aucune amélioration. Quoique on ne voie que rarement les journaux puisqu'il n'y en a qu'un ou deux qui puissent circuler, il y a toujours des loustics qui prétendent les avoir lus tous. C'est ainsi qu'on prétend que le *Kölnische Zeitung* confirme l'incendie et la « prise » de Cologne par les

Français qui auraient fait de grands progrès le long du Rhin. Les Allemands auraient été refoulés au-delà de Maestricht et d'autre part auraient perdu une bataille près de Dinant d'où ils battent en retraite. Les journaux prétendraient également que tout cela seraient des mouvements stratégiques.

Le 15. — On a entendu tonner le canon cette nuit. Il semble que cela vienne du côté de Brême ou de Hambourg.

Le 16, on apprend que 2 coloniaux belges : Bouhon et Van der Ceulen ont réussi à la faveur de la tempête d'avant-hier à se sauver. On procède à un appel de toutes les tentes et on en profite pour nous faire un sermon. Mais les mines allongées des Allemands décellent leur dépit. Nos amis sont loin !...

Le journal «*Volkswille*» de Hanovre, que je viens de lire, insinue que l'armée allemande qui investit Verdun, sous les ordres du Kronprinz, aurait pris cette ville et que la grosse artillerie bombarde les forts. On ne cache pas que de grandes batailles sont encore à gagner, que contrairement à ce qui s'est passé en 1870 on n'a pas encore pu faire des armées entières prisonnières, et que l'ennemi quoique battu à présent n'est nullement anéanti. Il reste de grands sacrifices à faire sur lesquels il convient de ne pas épiloguer. Une grande bataille est engagée sur la Marne depuis deux jours, mais on est sans nouvelles des opérations. Nous verrons pendant plusieurs jours suivants la même information à peine paraphrasée — toujours sans nouvelles des armées opérant en France — et à peine quelques succès partiels sur lesquels nous sommes du reste fixés. C'est tout ce dont les lecteurs allemands ont à se contenter. Les socialistes proposent la paix (c'est du bureau international qu'il s'agirait), mais les socialistes allemands ne seraient pas tout à fait d'accord sur les textes. On sent encore la main de fer de l'Empereur peser sur les décisions de ses créatures de tous poils. Les Russes seraient contournés par les Allemands. Dans un organe du 15 on prétend être toujours sans nouvelles des armées qui combattent autour de Paris, et les Allemands en concluent

que tout va bien ! Pour nous c'est significatif.

Le 17, les journaux qui nous arrivent un peu plus facilement nous apprennent que Coblence serait inquiété par les Français. Les Allemands qualifient d'odieux guet-apens le fait que les Français ont contourné et peut-être anéanti le corps d'armée qui combattait à Montmirail. Dans un journal de Hanovre du 15 septembre nous apprenons les premières nouvelles de l'occupation des Allemands à Bruxelles. Nous y lisons la courageuse attitude de notre bourgmestre M. Max, quoique la presse allemande s'évertue à dénaturer toutes les mesures prises par notre maïeur. Celui-ci aurait suspendu la publication d'un journal en trois langues publié par les Allemands et que ceux-ci avaient rendu officiel. M. Max aurait publié lui-même un organe écrit à la machine à écrire et qu'il aurait fait distribuer à ses concitoyens par la police. Les informations qui sont publiées dans cette feuille sont mises à caution par les Boches qui ont cependant fort à faire pour sortir du maquis dans lequel notre bourgmestre les a entraînés. Bravo, Monsieur Max !

Le 17 encore, inspection de tous les prisonniers devant les tentes, par un envoyé spécial de l'Empereur suivi de deux généraux et un état-major. Cela ne fait aucune impression. L'envoyé, l'air maussade et renfrogné, passe rapidement et questionne quelques vieux, mais tout le succès est pour notre nègre Panda ! J'ai l'impression qu'on va encore lui demander s'il est lavé, s'il a du savon, une brosse, etc. ; mais les inspecteurs ne lui posent que des questions banales : ce qu'il gagne, d'où il vient, s'il a de l'argent en poche, etc.

Le soir une bonne nouvelle circule dans le camp. Il paraît que dès demain, suivant la convention de Genève, nous pourrons correspondre avec les nôtres et on prédit que sous peu de jours une bonne nouvelle nous serait communiquée. Est-ce la liberté ? Tous le croient !!! Ces nouvelles comme bien l'on pense sont colportées avec forces commentaires d'un bout à l'autre du camp. Le soir, sous les tentes, on se surprend à chanter en sour-

dine la *Brabançonne,* la *Marche Lorraine* et la *Marseillaise.* Cela me rappelle la scène finale du premier acte d'*Alsace* joué au théâtre Réjane l'an dernier.

Le 18, un potin de cuisine parvient et personne n'y ajoute foi. Le dernier fils de l'Empereur aurait été tué (il s'agit de la blessure du prince Oscar). Les journaux ne disent plus rien.

Le temps s'est encore assombri. On nous conduit au troisième vaccin contre la fièvre typhoïde. C'est sous la pluie que nous nous rendons à l'infirmerie centrale où on nous oblige à nous dévêtir devant la porte. On nous immunisera peut-être contre le typhus, mais nous risquons presque certainement de récolter une bonne bronchite. En revenant du vaccin je note ce petit fait en passant. Un petit sergent dans nos rangs est reconnu par quelques-uns de ses amis du même régiment qui nous regardent passer au travers les treillis d'un camp. Aussitôt ce sont des exclamations de joie : « Tiens, je te croyais mort, c'est donc toi ? Tous les camarades du 11e te croyent tué. Je suis bien heureux de te savoir vivant, les copains seront bien contents ! » Et le petit ami court porter la nouvelle à ses compagnons.

La pluie fait rage et le camp est transformé en un véritable cloaque de boue et de mélange de détritus. On glisse à chaque pas sous la rafale. Les tentes gémissent et quelques-unes portent des traces de déchirure. Vers 6 heures c'est un ouragan formidable, vrai cyclone qui s'abat sur nous. On se terre sous sa couverture, on croit à chaque instant que la tente va céder. Il pleut pendant trente-six heures consécutives, aussi les nouvelles seront-elles rares ; les armées d'après les journaux en ayant profité pour mieux se retrancher.

Le 19, on vend des cartes postales. Voilà un fait établi et non pas un canard : on peut écrire chez soi !!! Cependant on ne peut dépasser dix lignes écrites en langage clair. Une carte où il est question que nous sommes 27,000 prisonniers et une autre où il est dit que nous souffrons du manque de nourriture sont retournées. On prétendra tous les jours suivants que les cartes

sont parties, mais le lendemain on prétendra au contraire qu'elles n'ont pu être expédiées, les Allemands évacuant la Belgique (?!!!).

Les Allemands font bien accroire qu'ils ont fait 172,000 prisonniers aux environs de Paris, et que l'on construit des baraquements pour les recevoir, mais on n'entend plus les hochs et les hourras traditionnels. On installe la lumière électrique ce qui fait présager par les pessimistes que nous resterons encore longtemps en captivité. La vérité est que personne n'en sait rien pas même le herr von Bissing, le grand manitou de notre camp. Nous restons plusieurs jours sans la moindre nouvelle. Ce n'est que le 22 qu'un potin nous arrive par l'entremise d'un adjudant autorisé à aller voir un ami de son régiment, malade dans un camp voisin et qui aurait recueilli quelques nouvelles par un curé. Les Allemands seraient refoulés à 70 kilomètres au nord de Paris. Une aile allemande repoussée à Charleroi-Ligny-Libramont. Il y aurait eu une boucherie : 60,000 Allemands hors de combat, 7,000 Français tués. Les Allemands auraient été défaits par les Anglais et les Belges à Courtrai.

On nous prévient qu'un office pour les protestants aura lieu le lendemain et jeudi une messe sera donnée sur la place pour les catholiques. L'office protestant n'a pas lieu, nos lignards et artilleurs n'étant probablement pas de fidèles adeptes des doctrines de Luther.

Le jeudi 24 a lieu la messe solennelle sur la place devant les tentes, par un prêtre allemand. La presque totalité des prisonniers assistaient à l'office et le coup d'œil était impressionnant à voir. Toute cette foule d'habitude bruyante, soudain recueillie et observant un silence profond. Les garde-civiques de Saint-Trond donnaient les répons. Cela ne manquait pas d'allure, et la mise en scène, de la plus grande simplicité, faisait planer sur cette cérémonie un air de parfaite sincérité. Le curé prêcha en français avec un fort accent allemand, mais qui dénotait cependant une très bonne connaissance de la langue française. Le thème du sermon portait sur la consolation qu'offre la prière

dans les situations douloureuses et en l'occurence la prière pour la paix s'impose. C'est ce qui se fait non seulement en Allemagne mais aussi en France et en Belgique. Où l'Allemand perça au travers de l'habit, c'est quand le prêtre conseilla aux prisonniers de ne pas chercher à fuir, que la frontière était trop éloignée et qu'il faut se résigner à son sort. La messe se termina, fort réussie, et sembla avoir réconforté les croyants qui ne cachaient pas leur émotion. Il n'y a qu'un mot à ajouter, c'est qu'il eut été préférable que ce soit un des 5 curés belges prisonniers dans le camp voisin du nôtre qui fut venu dire la messe et nous y intéresser davantage. Malgré la conviction très certaine de l'officiant, il n'en est pas moins vrai que celui-ci ira tantôt dans l'église allemande prêcher en présence de ceux qu'il a appelés tantôt nos frères, de ceux qui ont envahi notre patrie au mépris de tous les traités, et pour la victoire desquels notre curé de tantôt entonnera le tout premier le chant guerrier.

En date du 25 nous apprenons par un journal socialiste que les Allemands avoueraient avoir perdu en France un énorme pourcentage de leur effectif et qu'ils devront peut-être reculer pour se reformer. L'Autriche avouerait être impuissante à arrêter l'invasion russe. Trois lanciers auraient été faits prisonniers à Ciney et auraient déclaré que la Belgique serait entièrement évacuée par les Allemands sous peu. Le bourgmestre M. Max aurait été nommé secrétaire de la légation des Etats-Unis à Bruxelles.

Un Zeppelin ou un Perceval a plané au-dessus du camp, venant de la direction de Brême et se rendant vraisemblablement à Berlin. On a parfaitement suivi les évolutions pendant une demi-heure.

A l'heure des potins, on répand qu'Anvers est défendu par les Anglais ; Liége et Namur sont repris par les Alliés. Les Allemands reculent sur toute la ligne. On dit même que jusque Namur ils auraient battu en retraite en bon ordre mais depuis là jusqu'à la frontière ç'aurait été la débandade

Une affiche socialiste en ville annoncerait qu'on a trompé le peuple pour obtenir l'emprunt. Celui-ci couvert, on sera obligé d'avouer que les mauvaises nouvelles se succèdent avec une effrayante rapidité.

Le 28 on nous annonce que les civils de plus de quarante-huit ans et de moins de seize ans sont rentrés chez eux par la Hollande. Les femmes seules, au nombre de 48 sont parties. Une d'elles a accouché pendant sa captivité. Voilà un prisonnier de plus à ajouter à la liste.

Un aviateur français aurait jeté des bombes sur des villes allemandes. Un grand combat aurait eu lieu entre Waterloo et Libramont. (Il s'agirait plutôt de Watreloos près de Lille et Libremont en France). Les Russes auraient incendié 60 villes et villages en Prusse orientale, ne laissant rien derrière eux. Ce sont des représailles terribles mais l'Allemagne l'aura voulu.

Nos sentinelles qui au début de notre captivité nous lançaient volontiers d'un petit air qu'ils s'efforçaient de rendre malicieux, quelques petites nouvelles destinées à ramollir nos courages, étaient devenues muettes comme des carpes. C'était à notre tour de les considérer d'un air goguenard. Ils devaient se demander d'où venaient nos mines réjouies lorsque leurs journaux n'avaient pas pour eux des nouvelles encourageantes. Pourquoi diables étions-nous joyeux et avions-nous le moral remonté ? Nos vieux landsturm éprouvaient auparavant un vrai plaisir à nous apprendre de temps en temps des : *Belgien ganz kapout, Frankreich ganz kapout, Rusland ganz kapout, England ganz kapout, Brüssel, Antwerpen, Paris, alles, alles, alles kapout.* C'est tout ce qu'ils pouvaient dire. Cela représentait pour eux la fin de tout et la gloire de l'empire. A nous voir renseignés malgré toutes les consignes ils semblent en avoir pris leur parti. Un soir que la nuit s'annonçait froide et humide et que nous faisions les cents pas devant les tentes avant de rentrer coucher, tandis que nos sentinelles (doublées la nuit) s'apprêtaient sur leur mirador à passer une veillée exécrable,

on en vit quelques-unes qu'on avait réchauffées à l'aide de genièvre qui disaient tout haut leur opinion. Ici un socialiste prétendait devant 200 prisonniers que les Belges étaient de braves gens qu'on n'aurait pas dû provoquer à la guerre, que lui, s'il avait 1 mark il le partagerait de préférence avec un Belge. Une autre sentinelle près des latrines, tout en permettant à ceux qui le voulaient de fumer comme des Turcs, disait du haut de son piédestal que les heureux c'étaient nous car nous serions plus vite libérés qu'eux, et qu'il n'y avait plus de gloire pour l'Allemagne. Naturellement ce sont là propos de soldats ivres, mais c'est tout de même là le reflet de la pensée du peuple.

Le 27, potin ! Tirlemont repris, 2 généraux prisonniers. L'état-major belge serait sorti d'Anvers pour une destination inconnue. Un aviateur anglais aurait laissé tomber une bombe sur Dusseldorf et un Belge en aurait jeté une autre sur Maestricht, par erreur pensant que c'était Aix-la-Chapelle ??! Les Alliés seraient entrés en Allemagne et auraient occupé Burn au sud de Coblence (?). Eupen serait en feu. Une grande détente règne dans le camp et on ne se gêne plus pour chanter et mener grand bruit.

Le 28, le *Hannoversche Kurier* du 27 publie : « Paris, 25 septembre. Opérations en France. Armée française :

» 1. Sur notre aile gauche notre avant-garde a combattu au nord de Noyon un ennemi supérieur et a été obligé de reculer un peu. Après l'arrivée de renfort les troupes françaises ont repris la position. Le combat prit un caractère très sérieux ;

» 2. Au centre, il n'y a rien de nouveau ;

» 3. Sur l'aile droite les combats durent toujours. Sur la Haute-Meuse les Allemands purent avancer jusque Saint-Mihiel. Ils n'arrivent pas à traverser la Meuse. »

Le journal allemand ajoute : « Les gros canons de 32 centimètres sont arrivés en face de Verdun et le bombardement des forts pourra donc être poussé à fond. (Il est à noter que les Allemands bombardent Verdun depuis vingt jours).

Et voilà tout pour informer les lecteurs au sujet de faits de guerre et de batailles qui durent depuis dix jours sans discontinuer et tellement violentes aux dires du *Berliner Tageblatt* qu'en un seul jour les adversaires ne purent avancer de 500 mètres. Maigres mais significatives, les nouvelles allemandes. Et le public se contente donc de ça ? On votera une muselière d'honneur à MM. les journalistes germains. Le susdit journal écrit plus loin que le croiseur-protégé *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse* a coulé, mais les Allemands prétendent l'avoir coulé eux-mêmes, après avoir détruit ses munitions. (Ceci afin de faire échec aux informations anglaises qui ont assuré que c'est un bateau anglais qui aurait coulé le navire allemand). On apprend, d'autre part, mais on ne sait d'où viennent ces bruits, que les Russes auraient pris Breslau, que 400,000 Russes sont devant Königsberg et que 2 millions d'autres Russes sont sur la route de Berlin ! Le pont de Düsseldorf aurait sauté et les Allemands auraient détruit leurs tunnels et travaux d'art par où nous étions passés. Nous voudrions bien pouvoir y croire.

Le 30 il est à signaler que pendant la nuit du 29 au 30 un grand mouvement de cavalerie et d'artillerie s'est produit dans le camp. Pendant plusieurs minutes on entendit le bruit caractéristique d'une armée en marche, clairons sonnants en tête. Sous les tentes les prisonniers se demandent ce qui se passe. Certains se rechaussent vivement pensant que ce sont les Russes ou les Français qui viennent nous délivrer ! Que se passe-t-il ? Il ne nous a pas été possible le lendemain de le savoir, mais certes il s'est produit quelque chose. (Bombardement de Brême ?).

Autre nouvelle plus matériellement inquiétante en ce moment. Le pain qui doit être distribué aujourd'hui n'est pas encore arrivé à 4 h. 1/2 alors qu'il devait être distribué vers 11 heures du matin. Cela devient angoissant et on voit de pauvres malheureux qui déjà ont épuisé leur mince tranche de pain depuis la veille, se coller aux planches pour regarder par les interstices si le pain nécessaire arrive. Il s'amène enfin à 4 h. 3/4 et tout le

monde avec avidité d'y mordre à belles dents dès la distribution.

1er *octobre.* — Le *Hannoversche Anzeiger* du 30 septembre est abracadabrant d'incohérence dans ses informations. Mais, je le pensais hier, on laisse percer le bout de l'oreille en étant obligé de reconnaître que le public allemand commençait à se lasser d'entendre toujours dire que les armées sont en présence et que durant de longs jours on n'enregistre aucun progrès ou victoires des forces allemandes. C'est désespérant. L'organe tranquillise de singulière façon ses non moins singuliers lecteurs en disant que les informations de guerre ne sont pas faites pour le *vulgum pecus*, mais intéressent uniquement le parti militaire. Qu'on se rende bien compte, dit-il, qu'on ne prend pas d'assaut en quelques jours des villes fortifiées, qu'il faut avoir de la patience et que les victoires en seront d'autant plus méritoires qu'elles auront été chèrement achetées. Ce que le journal n'ajoute pas, c'est que le parti militaire n'a pas toujours parlé ainsi. On reste des journées sans nouvelles des armées belligérantes et l'on dit que tout va bien ! C'est incroyablement « colossal » ! Quel dommage que nous n'ayons pas, ne fût-ce que pour un seul jour, un journal français à lire.

Ce soir on répand le bruit que deux forts d'Anvers auraient été pris. Nous y croyons tellement peu que nous nous réunissons à quelques-uns entre deux tentes pour chanter. A peu de distance un autre groupe tous les soirs chante la messe, et celle-ci finie, les deux groupes se joignent et chantent des chansons patriotiques : le *Drapeau*, *Sambre-et-Meuse*, et même la *Brabançonne*. Les Allemands laissent faire n'y voyant goutte, s'imaginant que c'est la messe qui continue, et vous pensez bien que personne ne songe à les détromper.

2 *octobre.* — Dès le matin une singulière musique déambule entre les camps et nous écorche les oreilles. Il y a dans cette musique un tambour, une grosse caisse et une quinzaine de flûtes. Invariablement ces malheureux sifflent le même air, avec la patience que mettent les nègres à chanter leurs mêmes

chants parce qu'ils sont à court de variété. Ce bruit perçant ne crève donc pas le timpan de ces grands dadais qui comme des gosses soufflent dans de petites flûtes de bazar ? C'est risible et ridicule. Il est de ces contrastes dans l'austérité proverbiale de l'Allemagne qui ne s'expliquent pas.



CHAPITRE VI

CHANGEMENT DE CAMP

Une nouvelle qui nous réjouit nous parvient vers 10 heures. Les Coloniaux ont à préparer leur « baluchon » et se tenir prêts pour 13 heures. Où allons-nous ? Que va-t-on faire de nous ? On n'en sait rien et on n'ose se le demander. Peut-être irons-nous dans un des baraquements où nous aurons chacun un lit et où nous serons 50 par chambre. Peut-être changeons-nous tout simplement de camp. Mais qu'importe, tout est préférable que de rester dans ces immenses tentes sans lits, au milieu des pestilences. Cependant on nous dirige vers la gare où nous constatons qu'on divise les Coloniaux, qui sont encore 210, en trois groupes. Nous prenons le train, mais pour trois destinations différentes; on nous assure que notre premier groupe va à Celle. Le deuxième groupe est désigné pour Göttingen et le troisième va à Minden. Nous remarquons que dans les wagons à bestiaux dans lesquels on nous embarque on a installé des banquettes. Quel changement avec notre arrivée... D'aucuns en déduisent que notre sort va s'améliorer, puisque l'on prend quelque considération pour nous. Certains mêmes vont jusqu'à penser qu'on nous achemine graduellement vers le chemin du retour. Nous passons par les gares que nous avions déjà vues à l'aller, mais à présent aucune manifestation n'a lieu sur notre passage. On fait à peine attention à nous. Partis à 2 heures nous débarquons à 5 h. 1/2 à Garsen, petite station voisine de Celle. Par voie de terre nous nous rendons à Scheuhen où se trouve le camp de Celle. (Celle-lager). On nous compte, on nous inscrit sur des listes, on nous fait remettre notre argent, on nous envoie coucher sous une tente basse surélevée à 1m50 de terre, sur la paille, tandis qu'autour de nous tombe la nuit qui nous empêche

de voir où nous sommes et quel est le nouveau séjour de notre malheur.

Dès le lendemain l'état de nos nouvelles misères nous est révélé. Nous sommes dans une immense plaine clôturée de fils barbelés. Dans une première enceinte nous voyons quelques squelettes de tentes en construction, mais ces tentes à l'encontre de celles de Münster qui étaient toutes en toile et très hautes, sont ici construites en lattes et pièces de bois. Sur ces carcasses on pose une grosse toile, et voilà les tentes. Comme hauteur, 1^{m}50 à sa partie centrale, se rabaissant à 50 centimètres aux bords.

Le 3 octobre, aussitôt levés on nous met au travail. Tout est encore à faire et il est visible qu'on nous a envoyés trop tôt pour la question du logement. Hâtivement on termine deux tentes dans lesquelles nous nous installons. L'appel du matin a lieu à 6 h. 50. On prend le café à 7, puis à 7 h. 1/2 on se met au travail. A 11 h. 1/2 arrêt. Soupe à midi. A 1 heure deuxième appel pour le travail jusque 5 heures. On nous classe par équipes. Les uns sont charpentiers, d'autres maçons, d'autres débardeurs ou bien s'occuperont de la besogne dans le camp.

Scheuhen où se trouve le camp des prisonniers est un petit village voisin de Celle et est desservi par un chemin de fer vicinal. Ce petit railway a fort à faire en ce moment, et est très encombré attendu qu'il transporte tous les matériaux pour la construction du camp. Lorsque nous y arrivâmes il n'y avait comme je l'ai dit, que quelques tentes basses dans lesquelles il faut ramper à quatre pattes pour s'y introduire. Elles comptent 50 places. Une vraie étable que nous garnissons de paille et de planches avec un goût rudimentaire que l'on devine. La lumière y fait totalement défaut. Il n'y a pas d'eau. La canalisation n'est pas faite et on commence à peine à creuser les fossés. On doit attendre qu'il pleuve, heureusement cela se produira pendant quelques jours, pour avoir de quoi se laver. Les cuisines sont en plein air ; quelques chaudrons, des baquets d'eau où en passant on peut

rincer son bol, deux tables, voilà les accessoires de la cuisine. Nous ne sommes que 80 coloniaux et une cinquantaine de lignards du 8e. A part une baraque qui sert de corps de garde et les 5 ou 6 tentes achevées il n'y a dans le vaste camp grillagé que les carcasses de tentes, et plus loin dans une deuxième enceinte nous voyons une série de baraquements en construction qui se dessinent. Nous avons reçu un bol, deux couvertures et un essuie-mains. De plus, par 5 hommes il y a un bassin pour se laver. Si en ce moment on demandait aux prisonniers ce qu'ils désireraient le plus, ce serait : Se laver les pieds, secondo boire un grand verre de bière. On peut fumer près des grillages extérieurs. Une cantine assez bien fournie est à la disposition des prisonniers à certaines heures. Les prix sont abordables. Comme on nous a enlevé tout notre argent lors de notre arrivée, nous devons demander tous les dix jours une somme de 3 marks à la fois à valoir sur notre provision.

Le camp doit être terminé par adjudication en quelques semaines. La proximité des forêts de sapins, domaine de l'Etat et les fabriques voisines de briques, à Celle et dans les environs, permettent d'apporter les matériaux à pied d'œuvre rapidement. Nous sommes dans la partie la plus pauvre et la plus dénuée de l'Allemagne. La plaine est la même qu'à Münster mais ici nous sommes à découvert. Toujours la petite bruyère et au fond les bois de sapins. C'est pourquoi ces grandes étendues de terrains stériles conviennent admirablement pour l'établissement de camps. Le bétail même y est menu. En particulier on remarque une race de moutons de petite taille se nourrissant très sobrement, se contentant de la maigre herbe qui pousse dans la plaine.

Le commandement du camp est sous les ordres d'un amiral (un amiral malade, nous assure-t-on, en pensionné depuis cinq ans). L'élément militaire composé des plus vieux landsturm se trouve sous les ordres d'un ober-leutnant de réserve qui dans le civil est notaire. Cet officier n'a rien à voir avec les prisonniers, ce que nous regrettons presque car il a l'air d'un brave homme.

Tout en ménageant notre fierté, qui jamais ne devrait souffrir le moindre abaissement devant nos ennemis, nous aimions autant avoir affaire à des gens polis et ayant des sentiments d'humanité plutôt qu'à des brutes rugueuses. La direction du camp et des prisonniers est dévolue à un vieux lieutenant de réserve acariâtre et atrabilaire dont le surnom redouté est herr Mayer. Le herr leutnant Lenz commandant du camp sous les ordres généraux de l'amiral Bertram, que nous verrons fatalement tous les jours à l'œuvre, mérite qu'on fasse de lui un portrait tout à fait spécial. Fonctionnaire des domaines forestiers impériaux, Lenz est officier de réserve. Agé de quarante-cinq à cinquante ans, il porte dans un masque qu'il veut rendre impénétrable les signes d'une haine farouche vouée à tous les ennemis de son pays. Il ne connaîtra ni miséricorde ni faiblesse de sentiments. Discipliné jusqu'à l'extrême, il forcera tout le monde à plier sous son joug exigeant, prisonniers et Allemands placés sous sa férule. Dès 6 heures du matin, heure de l'arrivée du train de Celle où il habitera provisoirement, tout le monde doit se trouver aligné à l'appel qu'il présidera chaque jour. Le dénombrement des prisonniers, les comptes par équipes de travailleurs, prendront chaque jour un temps indéfini quelque intempérie qu'il fasse. Lenz ne sera jamais content, tous les prisonniers devront lui être journellement présentés y compris les blessés qui ne peuvent se tenir debout et les malades qui gémissent sous les tentes. Il inspirera aussi bien la terreur aux captifs qu'aux subalternes allemands. Ceux-ci seront fréquemment houspillés par lui devant le front des prisonniers et les observations pleuvront à plaisir. Tous, un à un, officiers et sous-officiers, s'en lasseront et demanderont leur changement où leur envoi au front. Quelques-uns y réussiront. Mais les plus à plaindre sont les deux feld-webels sous-officiers connaissant le français et qui assistent à l'appel. L'un d'eux, professeur d'allemand à Bordeaux, l'autre, industriel, se révolteront souvent intérieurement sans pouvoir toujours dissimuler une haine qu'on sent

tenace et qui ne finira pas avec la guerre, contre le despote qui, grâce à des galons que ces autres ont par leur instruction, leur éducation et leur situation un mérite peut-être supérieur de porter. Ils devront cependant toujours plier, et leur rancune ne s'en affermira que plus profondément. Le lieutenant Lenz aura en tout carte blanche de l'amiral qui a confiance dans sa poigne. La bête noire de tous est également détestée de tous : ce sera notre seule consolation. Infatigable dans son besoin de tracasser il fouillera le camp dans ses moindres recoins, ne laissant de répit à personne, surgissant dans les endroits où on ne l'attendait pas et sévissant impitoyablement contre tout et contre tous. C'est un dompteur sans pitié et sans cœur, et je crois bien qu'il a difficile de se trouver satisfait de lui-même. Quand on le voit arriver de loin il est prudent de s'éloigner en hâte, car s'il vous rencontre alors que vous croyez ne pas être en défaut il trouvera moyen *toujours* de vous punir, que ce soit pour un bouton mal cousu à votre tunique, pour un papier qu'il voit traîner par terre non loin de vous, soit pour un motif futile que l'on ne soupçonne pas. C'est une brute qui ne parle pas mais qui crie, qui aboie et qui exige que tout le monde tremble à son approche. Non seulement il ne laisse rien passer, mais il n'accorde aucun repos ni aucun répit. Il fera faire une besogne de travers pour avoir le plaisir de hurler et de sévir. Les prisonniers sont ses esclaves et il les traite comme des serfs. Jamais son visage ne décellera un pli de contentement. Nous sommes très bien livrés avec un tel tortionnaire qui exigera de tous ses sous-ordres une égale brusquerie.

Deux feld-webels (sergents-majors) toujours de la réserve, et causant très bien le français dirigent les appels et surveillent les travaux du camp. En général ceux qui parlent français sont plus doux et plus sociables. Il semble qu'ils mettent leurs actes en harmonie avec la langue qu'ils causent, et leur caractère s'en ressent. Ce qu'il y a de rèche et de rugueux dans le dialecte germanique disparait dès qu'on parle une langue plus douce à

comprendre. On dirait presque qu'un homme poli ne devrait s'exprimer qu'en langue latine, quoiqu'en Allemagne, je dois le dire, on soit en général très poli (en temps de paix). Mais ici où nous avons affaire surtout à l'élément militaire qui a le pas sur tout, il n'est que trop visible que la politesse dominante est celle des talons joints. Quand un bonhomme de quelque poil qu'il soit, frappe fortement les talons de ses bottes les uns contre les autres, cela signifie le superlatif de la déférence. En Allemagne on salue avant tout avec les pieds. Tout cela poussé à l'extrême.

Celle est une petite ville de 25,000 habitants, située dans la province de Hanovre, à 6 kilomètres du camp. Nos malades y sont conduits et y jouissent d'une hospitalisation relativement confortable en comparaison de notre vie de camp. La nourriture y sera abondante au début. Le service y est assuré par des sœurs et une dame de la Croix-Rouge. Mais il n'y a pas de médicaments et on doit se contenter de pansements et de frictions. Un blessé français s'y trouve dépourvu totalement de soins médicaux et chirurgicaux. Il est mort quelques jours après. Les draps de lits ne sont jamais renouvelés et on cite le cas de malades devant se coucher dans des draps ayant servi pendant plusieurs semaines et qu'on ne renouvelle pas à leur départ. A part ça le traitement est humain. Les malades ont des livres français et des illustrés à lire. Ils ont chacun leur lit et peuvent jouer à des jeux divers. Ils sont l'objet de la même surveillance que tous les autres prisonniers. Toujours les maladies tropicales sont le cauchemar des médecins. Nos malades ont dû revenir au bout de huit jours pour céder la place à des blessés que l'on attendait incessamment.

Pendant les huit premiers jours, nous avons été occupés aux besognes les plus diverses. Les plus mal partagés sont çeux qui vont du magasin à la gare chercher des marchandises qu'ils chargent sur un chariot préhistorique, qu'ils traînent comm[illegible] vieux canassons. Le lendemain de ce travail de cheval, les [illegible]

heureux sont employés au déchargement de ferrailles ou de poutrelles. Nous qui sommes habitués à une toute autre existence, nous souffrons moralement et certes plus que les jeunes soldats, fils de campagnards, accoutumés à la vie rude des champs. Etre attelés à un chariot, transporter des briques, décharger des planches, creuser des fossés, ne sont certes par des besognes en rapport avec nos aptitudes. Et tout cela au service de nos ennemis sans aucun intérêt pour nous. Aussi est-on assez lymphatique à la tâche. Cela se conçoit.

Certains des nôtres travaillent pour des entrepreneurs privés qui ont obtenu une adjudication dans le camp. Ceux-là reçoivent le matin et l'après-midi une grosse tartine avec un morceau de saucisse. Quant à ceux qui travaillent au camp proprement dit, ils sont au service du Gouvernement. C'est-à-dire qu'ils peuvent «se brosser». L'Etat à toujours été, et partout, le patron qui payait le plus mal.

Nous formons à huit une petite équipe qu'on a baptisée « l'équipe d'élite », car c'est comme la mouche du coche celle qui ne se fatigue pas outre mesure. (Bien entendu quand le boule-dogue ne vient pas à passer). Et, nous n'avons pas honte à l'avouer, quand nous pouvions ne pas « nous la fouler » nous ne rations pas l'occasion. N'empêche que malgré tout quand on n'y est pas habitué, lorsque pendant toute une journée on a transporté des bâches et des planches, fabriqué des baraques, creusé des fossés, etc., on est littéralement rompu, les membres brisés et tout courbaturés. Aussi est-ce avec une lassitude réelle que l'on s'affale sur sa pauvre paillasse. Quant à moi je n'ai presque plus le temps pour tenir mes notes au courant. Ce n'est pas chose facile, car il faut profiter de tous les petits moments volés sur le travail pour griffonner ses souvenirs. A Münster, j'avais comme bureau de travail une boîte à biscuits en carton. Ici cela va encore mieux. Allongé de tout mon long sur ma paillasse et couché sur le dos, j'écris sur mon genou. Dans cette position dont on devine le confortable, je continue ces notes.

Et je sens que je dois écrire ces mémoires ici, dans ce milieu dont je décris les misères. Une fois rentré dans les foyers on oublie volontiers les tracas et avanies subis, et l'on est enclin à l'indulgence pour les autres. Or cette indulgence enlèverait à la saveur qui sied au récit d'événements vécus. Peut-être au retour certains faits relatés dans ce livre paraîtront puérils vu le sujet qui prend place au cours du conflit le plus grave qui ait mis aux prises notre patrie. Mais comme l'exilé, le prisonnier sevré de détails, doit se contenter d'un journal très rudimentaire qu'il établit lui-même avec les éléments puisés à toutes sortes de sources et dont il s'empare. Que cela ne soit ni très fidèle au point de vue de la documentation, ni de grande actualité, cela n'en constitue pas moins la vie réelle avec ses peines et ses espoirs qui sont l'existence même des prisonniers, telle qu'ils se la remémoreront, qu'ils la raconteront aux leurs, et que les familles de prisonniers chercheront à connaître pour savoir ce que leur parent faisait durant la captivité en Allemagne. Et quand, rentrés dans nos foyers, nous nous souviendrons des heures passées, alors que nous étions prisonniers de guerre, nous repasserons en revue tous ces petits faits que je renseigne ici fidèlement comme le vade-mecum du souvenir.

Les nouvelles pendant ces huit premiers jours sont plutôt rares. On sent qu'il y a une consigne de ne rien dire, mais les entrepreneurs civils et les ouvriers ne peuvent pas toujours tenir leur langue et ils racontent les potins du journal de leur village. C'est ainsi que dès le 2 octobre depuis notre arrivée on nous serine aux oreilles sur tous les tons qu'Anvers s'est rendu. C'est une leçon apprise. Les paysans qui sont restés ici ont leur religion éclairée par des nouvelles où tout le chauvinisme allemand trouve à s'épancher. Il ne faut pas oublier que nous sommes ici en plein centre socialiste, et qu'ici plus qu'ailleurs il faut entretenir le feu sacré auquel tout bon Allemand ne peut rester insensible.

Jusqu'au 8, quoique d'après les dires Anvers s'était rendu,

on prenait encore tous les jours des forts. On jongle avec les forts.

Le 8, il arrive 200 lignards venant du camp de Soltau. De là les nouvelles ne sont guère réjouissantes. Il paraît que dans ce camp on est extrêmement sévère. Il y a 1,500 prisonniers qui sont traités comme des chiens. Les sentinelles les frappent à coups de crosses et de baïonnettes. Pour la moindre infraction on lie les prisonniers au poteau où ils restent ligottés pendant plusieurs heures. En outre on leur arrache leurs vêtements et on les frappe. Voilà un traitement barbare qui, si nous l'appliquions aux nègres, nous vaudrait dix ans de travaux forcés. Il y a également à Soltau trois curés qui avaient demandés à ne pas être astreints à des corvées. Pour prouver leur mansuétude à l'égard des ecclésiastiques, les Allemands leur ont fait porter des bottes de paille et ce au pas de course sous les coups de crosses des sentinelles. Les potins rapportés par ceux du 10ᵉ sont assez réconfortants. Il paraîtrait que d'après quelques artilleurs faits prisonniers au fort de Waelhem, ceux-ci assurent que les Allemands auraient eu 60,000 tués devant les forts en deux jours de temps. Dinant serait aux mains des Français et ceux-ci s'apprêteraient à reprendre Namur aux Allemands qui s'y seraient retranchés. Les journaux annoncent que pour traverser la Nèthe les Allemands ont eu de grandes pertes, ayant dû reconstruire jusque six fois les ponts démollis par les Belges. Le soir sous les tentes on s'est permis un petit extra. Quelques chanteurs se sont produits dans les répertoires les plus divers. Ce sont quelques bons moments gagnés sur notre existence de captifs. Et de fait, après le « souper », la meilleure heure était celle précédent le coucher. On se racontait les nouvelles du jour, nos espérances, et quand les potins nous paraissaient favorables, nous chantions. On s'endormait alors bercés de semblants d'illusions.

Le temps est malheureusement gris et triste. La brume et la pluie tous les jours.

Le 9 octobre fut une journée de neurasthénie. Nous pensons à

Anvers. Que s'y passe-t-il en réalité ? Les arrivants de Soltau avaient rapporté quelques bonnes nouvelles des artilleurs de Waelhem, mais on sent que ça manque de précision. Le temps paraît long. Les Allemands passent des heures entières à faire des listes et à nous compter. Quoiqu'il ne vienne à la pensée de personne de tenter une fuite impossible, on nous recense sans cesse, quatre fois par jour, et si par hasard il manque quelqu'un, parti au lazaret par exemple, et qu'on a oublié d'annoter pour le renseigner, on attend dans le froid pendant des heures entières jusqu'à ce que l'erreur ait été reconnue.

Le 10 *octobre* on nous annonce avec plus d'insistance que jamais la prise d'Anvers. Que faut-il en croire ? Depuis dix jours les journaux ne parlent que de la reddition d'Anvers. Ce n'est qu'Anvers qui intéresse tout le monde à défaut d'autres nouvelles des divers terrains d'opérations. On sent qu'il faut un succès aux Allemands, et si les journaux ne disaient rien, même qu'à présent on les reçoive régulièrement, sur les chantiers les entrepreneurs et les ouvriers se chargeraient de nous entretenir les ouïes de tous les « canards » les plus énormes qu'on sent acclimatés ou implantés chez eux, comme on enfonce un clou dans une planche. Quand un entrepreneur vient chercher son équipe de prisonniers, quand un ouvrier en conduit d'autres sur un chantier, quand un Belge va à la cantine, quand on va porter du bois à la cuisine, chercher un outil au magasin, c'est l'antienne invariable : *Antwerpen ist gefallen.* Ils nous lancent cela comme s'ils avaient un malin plaisir de nous annoncer que notre père et notre mère sont décédés. Que c'est intelligent et courageux donc, de venir sans cesse rabâcher aux oreilles de pauvres prisonniers désarmés que leur patrie est à feu et à sang et que leur dernière forteresse, suprême espoir de leurs sentiments patriotiques est tombée ! C'est encore pis que l'obsession de la politesse des talons joints.

Ce matin je rencontre un nouveau feld-webel qui m'a l'air d'avoir une bonne tête. Comme il vient vers moi et que je tiens

à être poli envers qui que ce soit, je le salue. Il répond très aimablement à mon salut et il s'approche. Je crois même un instant qu'il va me serrer la main, mais sur ses lèvres éclose un sourire patelin et satisfait. Il me glisse presque confidentiellement : « Vous savez, *Antwerpen ist gefallen* ! *gestern abend.* » Et il s'en va, avec son petit sourire entendu et piètrement béat.

Le dimanche 11, nous pensions avoir un peu de repos. Ah oui, contrairement à toutes les règles de l'humanité on nous force à travailler comme en semaine avec la différence qu'au lieu de reprendre le travail à 1 heure, on ne recommence qu'à 2. Mais pendant l'intervalle entre le repas et la reprise du travail il faut se faire couper les cheveux, se faire raser, se laver, et laver son linge. Or, comme nous sommes 500 et que d'autre part il n'y a pas d'eau, personne ne trouve moyen de se laver et très peu arrivent à se faire couper les cheveux. Quant à moi je profite de l'heure de liberté pour écrire. Ces vexations sentent l'indécision et la nervosité de nos ennemis que nous ne considérons nullement comme nos vainqueurs, au contraire. Le malheur a voulu que la Belgique entière ait été envahie par les Allemands et que les valeureux défenseurs de notre pays ont succombé sous le nombre, les uns un peu plus tôt que les autres. Mais cette situation n'enlève rien à notre confiance dans le succès final. Savoir que les Boches ont mis deux mois et demi pour traverser notre pays alors qu'ils pensaient en arriver à bout en une huitaine de jours en lui opposant les légendaires pompiers de Dusseldorf savoir aussi que le dernier mot reste à dire, car rien de définitif n'est fait, cela nous suffit pour le moment. Et nous pouvons redresser fièrement la tête dans l'adversité. Ici dans ce pays socialiste on sent qu'on a cherché par bien des moyens (et ici tous sont bons), de ménager la chèvre et le choux. On a leurré d'espoirs tous les ouvriers et les paysans en les flattant dans leurs intérêts privés et en faisant vibrer les fibres patriotiques que chaque Allemand possède en lui. Les journalistes qui ont eu l'impudence de dévoiler la vérité et des faits réels ont été con-

damnés, notamment celui qui avait osé écrire dans un organe allemand que les troupes impériales avaient perdu 80,000 hommes devant Reims et que de ce côté il n'y avait plus de forces allemandes. Ce journaliste a été condamné à un mois de prison. D'autres procès de presse ont lieu à huis-clos. Tout cela est significatif. Le mot d'ordre est donné, il ne faut que des victoires, et les défaites on n'en parlera pas. Pour nous, quand nous lisons qu'une forte bataille met aux prises les belligérants et qu'on n'en connaît pas encore les résultats, il nous semble que huit jours après, les mêmes journaux pourraient en donner les détails ou tout au moins les résultats. A défaut de quoi nous sommes en droit de croire que ce qu'on cache ou qu'on n'ose pas avouer est défavorable au parti qui détient le pouvoir de maquiller ou de taire les informations. Et c'est ainsi que nous reconstituons l'histoire avec plus ou moins de chances. Mais ici les gens sont entretenus dans des sentiments invariables de chauvinisme à outrance. Le militarisme a repris tous ses droits et tous les citoyens au passage de l'armée rejoignent les talons instinctivement. On ne retrouve presque plus le sectarisme qui en temps ordinaire ne se laisse pas influencer. Il est vrai que les grands manitous des partis ont été enrégimentés et qu'il ne reste plus ici que le menu fretin. L'élément intellectuel étant en campagne, il ne reste donc que les infirmes et de pauvres ouvriers dont la présence est absolument nécessaire sur les chantiers. Ces gèns vous posent des questions enfantines tels que de savoir si Liége est aussi grand que toute la Belgique, et si Calais est dans notre pays. On ne leur a permis de connaître que des nouvelles favorables aux armées allemandes et ils tombent des nues quand on leur dit qu'à Liége il y a eu 102,000 tués, qu'à Anvers il y en a eu énormément et que nous tenons leurs informations pour un bluff qu'eux seuls gobent par persuasion. Quelques-uns hochent la tête, cependant on sent que si ces gens connaissaient l'exacte situation, les doctrines du parti seraient bien vite remises en pratique et le combat reprendrait contre l'ennemi universel :

le militarisme. Parmi les soldats il y a plus de retenue. Ces vieux réservistes ne sont pas insensibles aux succès de leurs armes dont on ne manque pas de les tenir en haleine. Les autorités ont donné ordre aux sentinelles de ne plus avoir de conversations avec nous. Cela vaut mieux pour eux car pas un ne parvenait à nous émouvoir par des nouvelles à sensation, ils finissaient eux par se désappointer devant notre optimisme. La plupart de ces landsturm sont des braves vieux qui ne feraient pas de mal à un éléphant. Ils ont revêtu leurs vieilles houppelandes datant d'une trentaine d'années et pour compléter l'équipement de ces gardes civiques, on a été obligé de dévaliser quelques musées de vieilles ferrailles. Les sabres ressemblent à des rapières, les tuniques déteintes et rapiécées, les fusils à un coup où manque la baïonnette et dont la courroie est remplacée par une ficelle ou un vieux cordon de rideaux de fenêtres, tout cela fait ressembler nos valeureux épiciers et marchands de chandelles à autant de don Quichottes enrégimentés et regrettant visiblement leurs boutiques. Un d'eux vient tous les matins serrer les mains de trois de nos camarades qui travaillent dans les bureaux à établir des listes et aux écritures. Ce vieux soldat pleure chaque fois qu'il vient dire bonjour à nos amis ; on ne sait pas pourquoi. Il y a certaienment en Allemagne une masse de gens auprès desquels la guerre est absolument impopulaire. Parmi les curieux qui viennent nous voir le dimanche à travers les grillages de notre camp on en voit qui voudraient nous plaindre. Quoique nous n'ayons nullement besoin de pitié, celle-ci ne pouvant qu'offusquer notre fierté, cette attitude est préférable à toute autre incorrecte. Un acte auquel on ne se serait pas attendu c'est celui que nous avons vu faire dimanche par le notaire ober-leutnant qui sur son alezan parcourait la clôture extérieure du camp, éloignant les curieux ou leur criant sur un ton très énergique que les prisonniers n'étaient pas des animaux curieux comme ceux qu'on va voir au jardin zoologique. Tout ici doit trembler devant la supériorité militaire. Un simple lieutenant

a droit aux égards d'un général dans un autre pays. Cela serait peut-être bien si ce n'était outré à l'extrême. Une nuit « l'ours » étant resté au camp s'était levé vers minuit, et la sentinelle ne l'ayant pas aperçu assez vite pour crier à la garde, la punition ne se fit pas attendre : toute la garde dut faire l'exercice et des portez-arme jusqu'au matin en pleine pluie.

Le 13, jour de malheur dit-on, nous apprenons par les journaux du 12 la nouvelle de la prise d'Anvers. Nous hésitons malgré tout fortement à y croire.

A Celle a eu lieu un meeting de protestation contre l'emploi de soldats prisonniers au travail. On ne connaît pas le résultat du meeting mais en tous cas la seule mesure qui ait été prise l'est contre les prisonniers. Pourquoi ? Chilosa ! J'ai déjà dit que les entrepreneurs donnaient deux fois par jour aux prisonniers qu'ils employaient, une ration de pain avec de la saucisse. L'exécuteur des hautes œuvres a fait cesser cet « abus ». Un seul jour ceux qui travaillaient dans le camp avaient réussi à obtenir un peu de soupe à 3 h. 1/2. Le lendemain l'ours étant revenu fit jeter ce qui restait de soupe dans les chaudrons, privant ainsi les affamés d'une maigre pitance, restant de casserole, qu'ils n'avaient certes pas volés. Toutes ces avanies nous faisaient dire que chaque fois que l'ours était de mauvaise humeur c'est qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles de la guerre. Or comme cela arrivait presque tous les jours... A ce prix-là on pouvait bien un peu souffrir.

Un des nôtres surpris par Lenz ne se pressant pas à la besogne répliqua que sans nourriture suffisante il est impossible de travailler comme un esclave. Herr leutnant le souffleta de son gant et fit lier notre ami au poteau pendant dix heures. Après ce brillant acte de courage un sermon nous fut donné à l'appel, au sujet de nos obligations, et pour la centième fois on menaça de fusiller les coupables à la moindre infraction.

Le 14, 5 prisonniers sont condammés à une et deux heures de poteau pour avoir désobéi, fumé entre les tentes ou été surpris

ne travaillant pas. On commence à trouver le temps long. Le manque de nouvelles exactes y est pour quelque chose. Toutefois le soleil s'est montré pour la première fois depuis que nous sommes ici. Mais les matinées et les soirées restent toujours froides. Une nuit il a même gelé. Brrr, ça sent l'hiver, et personne n'ose y songer car dans ce pays la saison doit être des plus pénibles.

Les journaux annoncent qu'après la prise d'Anvers les fugitifs belges et anglais se sont rendus en Hollande et en Angleterre mais que le groupe principal se serait dirigé vers le sud où il se serait fusionné avec des forces françaises et anglaises. La poursuite doit avoir donné lieu à maints combats et suivant l'allure des communiqués nous pouvons nous rendre compte qu'une très grande bataille et une série de sérieux combats ont dû avoir lieu sur la côte franco-belge. Le gouvernement belge se serait transporté au Hâvre ou à Bordeaux. A la suite de cela on lit dans les journaux allemands la proclamation suivante du Roi Albert : « Le Gouvernement belge exprime ses remerciements au Gouvernement français pour la généreuse hospitalité qui lui a été offerte. Il communique au peuple Belge toute son admiration pour la défense héroïque opposée à l'envahisseur et l'exhorte encore à résister jusqu'à l'extrême limite de ses forces. L'issue de la guerre sera favorable aux Alliés qui nous restent fidèles ; aussi la Belgique sortira-t-elle agrandie de cette lutte, territorialement, investie d'une grande puissance morale et d'une influence mondiale considérablement augmentée.»

L'insertion de ce communiqué donne lieu à ce commentaire de la presse allemande : « Que de paroles en de pareilles circonstances ».

Eh bien elles nous suffisent, ces paroles, car elles représentent le caractère de notre nation qui ne se laisse pas abattre même dans l'adversité, et devant l'iniquité d'une invasion de barbares pillant et rançonnant tout ce qui se trouve sur leur passage, elle lève toujours et malgré tout fièrement la tête confiante en son devoir largement accompli, et pleine d'espoir dans une

justice autrement immanente à celle qui dépend pour un moment de la brutalité de l'envahisseur. Et le soir sous la tente, serrés les uns contre les autres, nous sentant les coudes, nous avons, après l'énoncé des nouvelles, des paroles de réconfort les uns pour les autres, et, comme nous le devinons, comme ceux des nôtres restés au cher pays, nos cœurs se lèvent vers de légitimes ambitions. Une fierté sans borne pour le pays dont les enfants sont aussi patriotiquement inébranlables dans leur confiance s'empare de nous et réchauffe nos enthousiasmes. Que nous importe l'opinion ironique et peu courageuse de l'ogre, qui devrait de honte se tappir dans sa tannière plutôt que de trouver des mots dédaigneux à l'égard de ceux qui ont montré une valeur dix fois supérieure à la leur en opposant leur faible effectif en sacrifice à la patrie. On dit encore que le Président de la République aurait télégraphié au Roi des Belges ses félicitations au sujet de la brillante conduite des troupes belges. Le Roi aurait répondu par quelques mots. Et à cela on trouve à ajouter comme commentaire : « Serait-ce le mot de la fin ? »

Non ce ne sera pas le mot de la fin, car ce mot-là sera autrement historique.

Le 15 arrivent au camp 80 prisonniers civils venant de Halle qui changent de camp. Ces gens ont été pris dans les villes allemandes de villégiature et à bord de paquebots. Certains sont prisonniers depuis avant la guerre. Il y a parmi eux des Russes, des Anglais et des Français. Il y a aussi 1 Japonais. Ils arrivent à 3 heures et repartent à 6. C'est par erreur qu'ils sont venus dans notre camp ; on les envoie ailleurs. Non sans que nous ayons pu surprendre malgré la surveillance des sentinelles qui nous tenaient en respect, quelques paroles de bon augure pour nous et recevoir quelques journaux du 14. Naturellement ceux-ci ne contiennent que des victoires allemandes que nous mettons comme d'habitude au point selon les probabilités, sans nous lasser de l'incessante phraséologie don Quichotesque à laquelle nous sommes déjà accoutumés. Les prisonniers qui furent nos

hôtes de passage étaient tous des gens très soignés et bien mis, munis de leur valise et parmi lesquels il y a paraît-il des officiers qui n'ont pas eu le temps de rejoindre leur régiment. Parmi eux se trouvait aussi entre autres le chef de la Croix-Rouge de Russie. Cela nous a quelque peu distrait.

Le 17, on nous annonce avec des ménagements à coups de massues, la prise d'Ostende ; mais nous apprenons aussi que 5 millions de Russes s'apprêtent à pénétrer en Allemagne. Dieu sait combien d'autres événements se passent en ces périodes dans notre pays et qui nous sont cachés. Que de choses peuvent être dites et écrites dans le pays de la schlague et du chauvinisme exclusif ! Nos compatriotes restés en Belgique doivent aussi en savoir quelque chose de l'occupation allemande. Nous pensons que quelques Allemands parmi les plus lucides doivent commencer à vouloir pénétrer les ténèbres dans lesquels on les envoûte car ils louchent de nos côtés en voyant la belle confiance qui se lit sur nos visages. A présager que nous connaissons la vérité et que nous voyons plus loin qu'eux, ils doivent se prendre à penser que peut-être on se joue d'eux avec assez de désinvolture. Le réveil pour les Allemands sera amer et cuisant.

A la suite d'une intervention des entrepreneurs auprès de la Kommandantur, il est établi que tous les prisonniers recevront une ration supplémentaire consistant en une tranche de pain et un bout de saucisse offert par les entrepreneurs de travaux. Ceux-ci sentaient qu'ils avaient à y gagner. Cette mesure qui s'adresse directement à nos estomacs, qui ont abdiqué tout parti, satisfait tout le monde. Comme il fallait s'y attendre une licence ne pouvait aller sans restriction. Elle se présente sous la forme de défense de fumer. On fumait trop parait-il et l'argent partait en fumée au lieu que les prisonniers songeassent à s'acheter des chemises, chaussettes et autre lingerie. Comme la mesure est restée sans effet, on nous distribue à tous un caleçon et une chemise. Ce « don » est porté d'office au débit du compte de ceux qui ont déposé de l'argent.

Le 19 on nous envoie 4 « Groenendaels » pour nous garder. C'est-à-dire que nous avons immédiatement baptisé ainsi les 2 sergents et les 2 caporaux hanovriens « très énergiques » qui nous étaient donnés comme gardiens. De fait sur les chantiers et sur les terrains de travaux on était sans cesse suivis sur les talons d'un de ces chiens de garde qui ne nous laissaient pas un instant de répit. Le lendemain ce sont 3 canons d'un vieux modèle qui sont pointés sur le camp. Ils doivent être peu dangereux, car le jour même quelques vieillards en uniforme de canonniers se mettent à tourner autour de ces engins tandis qu'un sous-officier plus criard que technique fait la théorie en lançant à travers la plaine des exclamations gutturales qui vont se perdre dans la colline qui limite l'horizon.

Le 21 les journaux nous apprennent le combat naval sur les côtes de la Hollande sans pouvoir cacher cette fois la perte de 4 torpilleurs allemands plus 1 sous-marin coulés. Pas de pertes anglaises. Ce qui s'appelle dans la presse germanique : « une glorieuse journée pour la marine allemande attendu que 4 torpilleurs ont coulé en combattant jusqu'au moment de disparaître sous les flots ». Il ne faudrait pas beaucoup de glorieuses journées pareilles pour la flotte allemande.

La nouvelle tactique du général Joffre (ramener vers les plaines du Morvan 600,000 hommes de troupes de l'est) est fort commentée par les journaux allemands, qui en déduisent des considérations devant servir d'Evangile. Divers organes apprennent avec infiniment de restrictions que les troupes franco-anglo-belges ont donné bien du fil à retordre aux Allemands à Ypres, à Nieuport et dans le Pas-de-Calais. Des engagements très sérieux ont eu lieu et les journaux allemands n'en cachent pas l'importance ni la gravité, tant au point de vue des effectifs en présence que la gravité des combats. Quant aux résultats...

Lorsqu'un journal allemand publie le récit d'une action, celui-ci se termine invariablement par ces mots : « le combat continue ». C'est comme dans les romans-feuilletons à clé, où on remet au

lendemain la suite au prochain numéro. Ce qui ne nous empêche pas de conclure nous, d'après les commentaires qui suivent les communiqués des dépêches françaises, que l'on nous sert de temps en temps, que des résultats sont acquis et cela au détriment des troupes allemandes.

Nous sommes bien placés pour savoir la valeur des combats actuels se passant dans les plaines célèbres qui virent les journées des Eperons d'Or. Les petits-fils de nos communards flamands, descendants des Van Artevelde et autres héros qui illustrèrent notre indépendance, se sont levés comme aux temps jadis et leur vieille bravoure réveillée des siècles a vibré. Le cri de ralliement a retenti dans nos campagnes. L'ennemi abhorré qui n'a respecté aucune commune de notre pays a trouvé à qui parler. Et à voir l'ahurissement qui se lit sur le visage de ceux qui se disent nos vainqueurs, devant la résistance héroïque qu'opposent nos troupes et nos frères des Flandres, il nous vient un immense regret de ne pas être aux côtés de ces vaillants.

On nous donne, pour 500 prisonniers, à se partager 100 cartes-postales imprimées d'un modèle spécial. Ces cartes sont libellées comme suit :

A envoyer directement à la famille.
Je me trouve à.........................
Nom et prénoms.........................
Compagnie.........................
Régiment.........................
Escadron.........................

Notice.........................

Mais le lendemain de la distribution, on prétend que le courrier est trop volumineux et que si l'on continue à utiliser toutes les cartes il sera interdit d'écrire (?!).

Il y a aujourd'hui, 23, deux mois exactement que nous fûmes cernés par les Allemands et faits prisonniers. Ce souvenir attris-

tant est mitigé heureusement par une nouvelle encourageante qui filtre à travers les visqueuses informations de la presse muselée dont l'uniformité commence à lasser l'opinion publique représentée par les charpentiers et autres artisans allemands qui travaillent aux ouvrages du camp. Ceux-ci se sont mis en grève réclamant une augmentation de salaire. C'est un signe des temps. Pendant la période « héroïque » qui a suivi la mobilisation et les premiers succès si chèrement achetés, les cœurs patriotiques vibraient à l'unisson. Pas de note discordante. On aurait plutôt abandonné à la caisse de guerre les salaires acquis sur les chantiers pour des travaux dont les résultats devaient servir aux besoins et au bien de la patrie, mais maintenant la corde sensible a quelque peu fléchi. Les vivres sont chers, le pain commence à manquer, et depuis trois mois que la bouillante Allemagne guerroie, elle n'a même pas traversé la Belgique malgré ses hordes considérables déchaînées sur les frontières. Pas d'argent, pas de Suisses. Des salaires à présent, sans quoi plus de main-d'œuvre. On se fatigue de tout, même des informations sensationnelles. Le patriotisme biaise vers une question de gros sous. Ah, il y a un mois on n'aurait pas osé parler de grève. Eh bien, si nous piétinons ici en plein milieu de ce pétrin, au moins les Allemands y sont-ils avec nous et à leur détriment.

Les nouvelles de la guerre sont donc à n'en pas douter fort mauvaises pour nos gardiens, et leur ressentiment contre les Belges est bien grand, attendu qu'on donne comme corvée à une partie des prisonniers d'aller enfouir dans le massif de sapins qui longe le camp, les excréments que les soldats allemands sont allés y déposer au cours des manœuvres qu'ils font constamment aux environs du camp.

Au rapport du 24 on nous prévient qu'il est permis d'écrire les cartes au crayon ou au crayon à l'anyline mais pas à l'encre ! Il est cruel pour nous de recevoir sans cesse des observations concernant l'envoi et la réception des courriers. Or depuis que nous sommes ici nous n'avons encore rien reçu et nous sommes

persuadés que nos cartes n'ont pas été expédiées. La faible ressource que nous avons de faire savoir aux nôtres que nous sommes en vie s'échappe donc, et il ne nous reste plus qu'à attendre la fin de la guerre pour nous présenter en chair et en os. Un des nôtres reçoit cependant la visite d'une de ses parentes qui habite Verviers. Notre ami est Belge et fait ses études en Belgique, tandis que ses parents habitent Saint-Pétersbourg (sa mère est Russe). Pour faire savoir où il était, il avait écrit à un parent habitant Aix-la-Chapelle. De là ce parent partit en auto à Verviers. Là un étudiant italien rappelé dans son pays s'apprêtait à partir. Arrivé en Italie il s'adressa au consul de Suède qui voulut bien s'entremettre pour prévenir la mère de notre camarade à Saint-Pétersbourg. Celle-ci écrivit à la parente de Verviers par la même voie et cette dame parvint après bien des tours et des détours jusqu'ici. Elle ne put d'ailleurs que s'entretenir d'affaires de famille.

Le 25 arrive pour l'un des nôtres le premier mandat-poste venant de Bruxelles. Cela signifie donc que les relations postales sont établies et que nous pouvons espérer recevoir quelques nouvelles de chez nous. Nous commençons à nous fatiguer un peu de la monotonie vraiment par trop lassante des nouvelles publiées par les journaux. Un jour on nous annonce 10,000 prisonniers russes, le lendemain ce sont de nombreux prisonniers anglais ou français qui se sont rendus. Et les canons pris, et les torpilleurs coulés, on ne les compte plus. On conçoit qu'une telle débauche de chiffres débitée avec une complaisance non mesurée soit de nature à réjouir les âmes ardentes de nos Allemands, mais on ne sait trop si c'est sur commande, par ignorance voulue ou par pure jobardise que les Boches suivent leurs journaux comme les moutons de Panurge. Ce doit être très agréable, mais légèrement inquiétant car tout cela est trop beau. Toutes ces victoires qui finissent par un sur-place prolongé ne disent rien qui vaille. La résistance des Alliés au passage du canal de l'Yser doit être dure à digérer et les mouvements rétrogrades des Alle-

mands qu'on a beau appeler manœuvres de tactique, sont bel et bien de la reculade. Nous plaignons tous les jours ceux des nôtres restés au pays et qui ont dû endurer les horreurs de la guerre. Pas un de nous qui n'ait eu sa famille en danger, et l'étendue des malheurs nous est encore cachée. Il vaut peut-être mieux que nous ne sachions pas car nous sommes impuissants ici, et il est préférable de garder tout son sang-froid dont nous avons besoin. Certains de ceux qui nous emploient semblent vouloir nous plaindre. Ils savent que ce n'est pas nous qui avons attaqué. Un jour ils en rejettent la faute sur les Anglais, un autre jour ce sont les Russes qui prennent toutes les responsabilités. Que nous importe ! Quand les Allemands viennent nous dire que nous avons fait « la bête » en ne laissant pas passer librement leurs armées par notre pays ou que nous nous sommes laissés berner par la France ou l'Angleterre, nous sommes heureux de leur répondre que nous n'avons rien à regretter, et leur ébahissement est grand quand nous leur déclarons que si c'était à refaire nous recommencerions exactement ce que nous avons fait. Nous ne sommes pas à vendre, et le honteux marché proposé de nous acheter a été repoussé du pied. Il en sera toujours ainsi pour ceux qui ne connaissent pas le Belge. Nous sommes prisonniers ! C'est bien regrettable car nous préférerions de beaucoup encore combattre pour notre liberté, mais toute la Belgique ou presque est prisonnière. Tout le monde chez nous a dû défendre son bien, malheureusement à armes inégales. Nous avons offert sans esprit de retour nos bras et notre vie à notre patrie contre des hordes de vandales aussi nombreuses que des épis de blé dans les champs. Que nous importe que ce geste ne soit pas apprécié par les brutes rugueuses qui en place de cœur ont un boulet de canon, au moins avons-nous été les premiers à nous ruer contre l'ennemi, et pour ceux qui n'ont pas marché et qui sont restés chez eux, souhaitons qu'ils soient peu nombreux, mais ne les envions pas s'il ne leur est pas arrivé malheur, au contraire. N'empêche que les Boches ne cessent de nous dire

que c'est bien notre faute si nous avons la guerre et ils continuent à prétendre que les Français avaient franchi la frontière belge, ce qui a forcé les Allemands (avant même la déclaration de guerre) de pénétrer en Belgique par la force. Or jusqu'à leur entrée en France, les Allemands n'ont vu que peu ou pas de Français sur territoire belge ; qu'importe, pour la cause, il faut que les Français aient tiré les premiers, et c'est le motif qu'on invoque pour violer tous les traités en piétinant sur l'honneur de la parole sacrée et en détruisant tout un pays. Tas de brutes !... Mais pour notre satisfaction et notre légitime orgueil il nous a été permis de tenir, ce qui est un grave échec pour les troupes allemandes, pendant trois mois, dans notre petit pays. Trois mois pour aller de Visé à Ostende, c'est un peu long ! Et Furnes est en ce moment aussi difficile à atteindre que Paris. De cela vous ne dites rien ? Vous ne rentrez pas sous terre d'avoir, au prix d'énormes sacrifices fait 200 kilomètres en Belgique en trois mois ! Où sont les pompiers de Düsseldorf que vous vouliez déchaîner contre la Belgique !... Et que pensez-vous de votre plan d'invasion que je lis dans un journal allemand du 19 février 1913 ? Vous deviez traverser la Belgique en deux jours, être à Anvers à la fin du second et empêcher l'armée de mobiliser. Vos trains d'Aix-la-Chapelle étaient prêts jour et nuit, à preuve que vous donniez les mouvements à suivre en cas de mobilisation le matin, le midi ou le soir. Ah elle est bien bonne la plaisanterie de « bouffer » la Belgique en deux jours et la tenir en tutelle. Non, ce sont trois mois qu'il a fallu, trois mois à la risée universelle, au grand ridicule rejaillissant sur vous et, nous en sommes un peu fiers, à notre honneur tout entier.

Nos jours se suivent et se ressemblent sauf le dimanche où l'on a fini par nous accorder l'après-midi de repos que nous employons à raccommoder nos hardes qui en ont fortement besoin. Nous n'y faisons plus attention mais il est certain que les gens qui voyent l'accoutrement de quelques-uns d'entre nous ne peuvent s'empécher de sourire. Il y a parmi les prisonniers

un clown de cirque qui fait la joie de nos pauvres soirées en exécutant les tours les plus cocasses. Cela tue le temps. Heureusement nous sommes armés de belle confiance dans la justice finale pour nous aider à voir passer les jours et les jours. Qui eut cru que nous en arriverions à ce point de venir en Allemagne traîner aussi misérablement nos existences de prisonniers ? A force de nous être raconté nos trop courts moments de combats et retorqué par des manœuvres de tactique illusoires l'ensemble des plans de campagne et la possibilité pour nous de battre en retraite vers la France, nous en sommes arrivés à croire que réellement rien n'était à tenter avec chance d'en sortir de ce côté. Nous avons bel et bien été pris comme des souris dans un piège irrémédiablement tendu devant nos pas au moment où nous nous y attendions le moins. Il n'y a plus à ergoter, nous finissons par reconnaître pour la centième fois que nous avons fait tout ce qu'il y avait à faire, exécuté exactement tous les ordres, heureux encore de n'être pas tous massacrés dans cette aventure. En attendant nous nous morfondons dans un camp triste, morne et désert, tandis que le froid commence à piquer, présage de la neige et des gelées.

Voici la troisième garde de landsturm qui nous quitte. Tout le monde ici sera décidément appelé sur le front. Nos sentinelles sont actuellement de vieux bonshommes toujours un peu plus vieux que les précédents et qui eux n'iront sûrement pas à la guerre. C'est tout ce qui reste ici de l'Allemagne en uniforme (1).

Le 30 est un bon jour pour nous, attendu que nous apprenons par les journaux quelques nouvelles qui nous surprennent par leur étrange précision à laquelle avant tout nous n'étions pas accoutumés. Nous en présageons que l'heure est arrivée de dire enfin la vérité. Sous quelle pression, nous n'en savons rien, et nous ne songeons pas à le savoir pour le moment. Nous apprenons ici par les journaux de source officielle où perce malgré tout le ton chauvin, que la bataille de l'Yser a été la plus terrible

(1) Du moins le pensions-nous à cette époque.

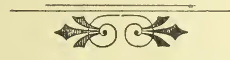
que l'histoire ait connue. On se serait battu pendant dix heures dans les rues de Dixmude. Quant à Ypres et Furnes il n'y a rien de changé dans ces villes qui tiennent toujours. Si au début de la guerre on nous avait dit que les Allemands mettraient le siège mémorablement soutenu par les Belges, devant Ypres, on ne l'aurait jamais cru. En attendant les Allemands affirment que de la Meuse à la Nèthe ce n'est qu'un fleuve de sang, un champ de carnage où l'horreur se le dispute à l'effroyable. Les hécatombes de vies humaines ne se comptent plus, et ces terribles épreuves laissent notre armée qu'on représentait pour le reste d'un débris, aussi vaillante qu'au début de la guerre. A Lille les Allemands ont obtenu un succès en poursuivant une aile française jusqu'au moment où sous forme de réserve, des Indous armés de baïonnettes et de grands couteaux *(sic)* se sont dressés devant les Allemands en leur causant de grandes pertes. (Nous lisons que cela signifie un taillage en pièces.)

Poursuivant leurs aveux, les journaux allemands sont obligés de signaler l'arrivée sur les côtes belges de 5 torpilleurs français qui ont coopéré avec succès au bombardement des positions allemandes par les Anglais, à Ostende. Ces communiqués officiels ne sont pas suivis des commentaires habituels. En ce qui concernent les opérations à l'Est, en Russie, il nous revient, toujours le même jour, que les troupes austro-allemandes ont dû évacuer les villes de la Pologne du sud, Varsovie, Ivàngorod et Augustow, qu'elles avaient conquises. C'est devant une formidable ruée de Russes que la retraite s'est opérée. On avoue donc ce fait capital mais on le met encore une fois sur le compte de la tactique des généraux allemands et autrichiens qui ont tout le talent nécessaire pour décréter s'il y a lieu de se retirer en bon ordre pour se reformer plus loin ou bien pour discuter s'il serait très utile de prendre l'offensive en ce moment d'infériotité numérique. En attendant les Alliés austro-allemands continuent à se retirer devant les forces russes. C'est peut-être le point le plus capital de cette guerre.

Le 31 nous lisons que la Turquie aurait fait des démonstrations contre la flotte russe, ce qui équivaudrait à la déclaration de guerre. Cette nouvelle du reste attendue n'est pas pour compenser les bonnes nouvelles d'hier qui ne sont pas démenties comme nous aurions pu nous y attendre. Le *Hannoversche Zeitung* du 31 nous met, sans le vouloir bien entendu, un vrai baume sur le cœur en publiant la proclamation en date du 20 à l'armée belge.

Nous arrivons ainsi au 1er novembre, jour de Toussaint, qui s'annonçait calme, froid et mortel comme l'est ce jour dans les pays civilisés. Nous croyions le passer dans le recueillement et le souvenir. Nous allons encore plus que les autres moments penser aux nôtres, à nos foyers, à notre patrie. Nous nous lavons dans les nombreuses tentes restées vides, malgré la hâte qu'on avait mise à les construire, mais aucun prisonnier n'arrivant plus, elles nous servent de lavoir et de salle à manger. Les uns rapiècent leur tunique ou leur pantalon, les autres se promènent sur la place, pour se réchauffer. Au dehors quelques curieux viennent, comme tous les dimanches, nous regarder. On avait déjà exigé de nous de la tenue dans les mouvements, de la rectitude dans les rangs et des soins dans la façon de s'habiller, mais sans nous en favoriser les moyens. Le laisser-aller des prisonniers indifférents à la coquetterie, ne plaisait pas aux autorités allemandes qui ne voulaient pas que le public puisse dire en nous voyant déguenillés et flous que ce sont là les petits Belges qui ont tenus en échec pendant trois mois les formidables armées germaniques. Mais aujourd'hui une surprise autrement grande nous attend. On fait aligner les sous-officiers belges et on leur communique les commandements en langue allemande dont ils doivent prendre note. On leur fait faire pendant trois quarts d'heures les exercices mentionnés. A la suite de quoi il leur fut accordé un bol de soupe qu'ils durent aller chercher au pas militaire. Nous en étions ahuris et indignés. J'avoue avec plaisir que la plupart des coloniaux refusèrent d'aller chercher le bol

de soupe, qui leur était octroyé comme prix de leur exercice forcé. Je ne pus m'empêcher de faire la remarque à un feld-webel allemand avec lequel nous avions des relations courtoises de gens du monde, que c'était sans doute pour plaisanter les sous-officiers avant de leur faire gagner une assiette de soupe, qu'on leur avait fait exécuter un dimanche, jour saint, des exercices commandés en langue allemande qu'ils ne comprennent pas. Il prit la chose en badinant, se félicitant de voir les Belges si disciplinés.



CHAPITRE VII

LA VIE AU CAMP

Lorsque la guerre sera terminée, et que rentrés en Belgique nous pourrons lire à notre aise le palmarès des actions de courage de notre armée qui déjà émerveille le monde entier, nous en éprouverons une bien grande et légitime fierté. Chez nous en ce moment on connaît, avec difficulté sans doute toute la vérité, malgré la censure allemande qui doit s'exercer avec rigueur. (On dit qu'un journal, *The Times*, s'est vendu 100 francs à Bruxelles.) Qu'on juge d'après cela ce que nous devons avoir de difficultés pour être à peu près informés. Mais nous le sommes tout de même. Les journaux tout en agrémentant leurs citations de commentaires désobligeants sont parfois forcés de reproduire des articles de journaux anglais ou français. Pensez donc avec quel plaisir nous lisons le 2 novembre que le 7e régiment de ligne a été décoré de l'Ordre de Léopold par le Roi Albert, pour avoir soutenu une bataille acharnée sur le canal de l'Yser, d'une durée de quatre jours jusqu'au moment où les Français purent arriver à la rescousse, ayant été retardés par un accident de chemin de fer. La débandade aux frontières russes continue. Le Cameroun a été victorieusement envahi par les Français et les Anglais. Rothchild aurait offert 17 millions pour les dégâts commis en Belgique, et l'Australie a fait don à notre pays d'une somme de 100,000 livres sterling en témoignage de son admiration pour la preuve de courage et d'humanité dont la Belgique a servi d'exemple aux yeux du monde entier. Vrai, c'est presque une fête pour nous, lorsque le soir le « bureau de la presse » donne connaissance des nouvelles qui nous réconfortent tant.

Le 3, les commandements en allemand reviennent sur le tapis. Nous avons cette honte de voir s'exercer une section du 8e de

ligne commandée en langue allemande. Notre sang ne fait qu'un tour. De quel droit veut-on nous faire marcher à la prussienne? Nous ne sommes pas Allemands que je sache et nous ne le serons jamais. C'est une violation du droit des gens commise avec la dernière lâcheté sur des prisonniers sans armes et sans défense. Que nous importent les privations, les mauvais traitements, et le manque de considération dont nous n'aurions que faire. On nous a tout pris, nos bras ne nous appartiennent plus, on peut nous faire travailler comme des bêtes de somme, nous priver de nourriture, nous loger comme des cochons qui font l'honneur de la porcherie allemande. Mais ce qu'on ne peut atteindre, ce à quoi on ne peut pas toucher, c'est à notre esprit et à notre pensée. Ceux-ci restent libres malgré toutes les pressions. Elles sont garanties par les lois de l'humanité. L'Allemagne aurait-elle encore l'impudence de fouler aux pieds cette chose sacrée dans le monde des hommes : la liberté de la pensée et de la conscience ? L'Allemagne serait-elle tombée si bas ? Ces réflexions enflamment mon cerveau, la fièvre me gagne. Je passe en hâte mes carnets de notes à un camarade et j'attends dans les rangs comme les autres, la suite de cette pitrerie. Je suis bien décidé de refuser de me laisser commander en allemand, advienne que pourra, et je me tiens prêt à répondre à haute voix devant tous que jamais on ne me commandera en allemand. Je suis Belge et je le resterai jusqu'au fond du cœur. Je sais à quoi je m'expose, mais rien ne m'importe et je serre les dents avec force pour ne pas crier : Vive la Belgique !

Ce fut le moment le plus critique que j'aie passé jusqu'alors en captivité. Sur ce l'appel prend fin. La provocation n'a pas eu lieu. Ce n'est pas pour aujourd'hui...

Le soir je me suis entretenu avec le feld-webel Ohse pour lui soumettre franchement le cas. En homme du monde, il m'a très sympathiquement écouté et il n'a pu s'empêcher de murmurer : « Que c'est malheureux que de telles choses arrivent ! » Je lui ai demandé si je pouvais, le cas échéant, écrire au consul

des Etats-Unis d'Amérique à Hanovre pour lui demander une consultation. Il me répondit que cela me serait probablement autorisé. Je suis tranquille ; ainsi j'aurai au moins utilisé les moyens légaux à ma disposition pour éviter à mes compatriotes le ridicule et la honte de faire des pas de parade aux commandements allemands (1).

Trois lettres sont arrivées de Bruxelles pour nos amis. Pour 500 prisonniers c'est peu. Depuis plus de deux mois que nous sommes en captivité nous n'avons reçu aucune réponse ni nouvelle de la Belgique. Que va-t-on penser chez nous et sait-on seulement que nous sommes ici ? Un simple mot ferait tant plaisir. Que sont devenus les nôtres ? Où sont-ils ? Ont-ils souffert ? Sont-ils en sécurité ? Autant de questions qui demeurent sans réponse, et il y aurait de quoi se montrer abattus certains jours si les nouvelles de la guerre qui sentent la déroute des plans allemands sur toute la ligne ne parvenaient à chasser les approches de neurasthénie.

Un général suivi de l'amiral, ont passé l'inspection du camp. Ils ont trouvé la soupe détestable, le pain mauvais et les tentes trop encombrées et sentant le renfermé. (Je vous crois mon général). Des 80 tentes il n'y en a toujours que 10 d'occupées ; quant aux baraquements dans le camp voisin, on en active la construction. Le lazaret et le logement du corps de garde sont déjà finis et occupés.

Le 5. — Nos parents et amis nous diront certes à notre retour qu'ils nous ont écrit plusieurs fois. Pourtant nous sommes toujours comme sœur Anne. Des trois ou quatre lettres reçues par des nôtres il découle que tout semble aller bien et quoique toute correspondance soit passée au crible de la censure et que même les timbres d'affranchissement soient arrachés pour voir s'il n'y a rien d'écrit derrière, nous comprenons que tout va bien. Nous savons même qu'à Bruxelles les facteurs des postes ont fait grève pour ne pas servir les Boches.

(1) Toutefois après cet incident il n'a plus été question des commandements en allemand.

Le 6. — Nous lisons avec plaisir, mais combien souvent entre les lignes, que les armées alliées remportent des succès qui nous font bien augurer de la suite. Naturellement les Allemands y voient eux un présage de la continuation de la lutte jusqu'à meilleur résultat pour eux. Mais n'ont-ils pas déjà assez avec ce qui est déjà fait ? Pourquoi prolongent-ils la lutte ? Il est évident que pour nous il est préférable que l'Allemagne reçoive la forte leçon qu'elle a si bien méritée et que les choses aillent jusqu'au bout. Mais il est visible qu'elles n'iront plus bien loin. Quoique livrés à nos simples réflexions nous savons bien que l'argent, ce nerf de la guerre, commence à manquer, que la tactique allemande qui résidait dans l'avantage de son avance est manquée, que ses sur-places masqués par de vagues affirmations d'avancement lent mais sûr, sont autant de défaites. Que les maladies de beaucoup de généraux commandants de corps d'armées ne sont pas étrangères au fiasco des combinaisons allemandes ; que les Alliés ayant eu le temps de rassembler leurs forces et, profitant de l'expérience de la guerre, ont pris nettement l'avantage. Les pauvres vieux qui composent la cinquième garde depuis que nous sommes ici devront partir un de ces jours. On les a vaccinés hier. Certains nous ont dit avoir de nombreux enfants. L'un d'eux en a 10, un autre 9, un autre 6. Les reverront-ils ? Voilà ceux que la guerre atteint le plus, et quand ceux-là seront partis, l'Allemagne pourra se vanter d'avoir mis son formidable engin de guerre en branle sans en épargner le moindre atôme. Oui, on a vu que l'Allemagne était forte, que sa puissance était quasi inégalable et qu'elle pouvait à juste titre se croire invincible. Ceci ne laisse aucun doute pour ceux qui ont vu de leurs yeux ce qu'il en était. Mais pour cette fois il faut croire que le Dieu des armées et même Dieu tout court aura abandonné à son sort l'irrascible Allemagne qui depuis quarante-quatre ans bernait le monde entier avec de faux simulacres de garanties de paix. Le masque est tombé, mais trop tôt pour ne pas avoir vu la figure qui se cachait der-

rière et que crispe un affreux rictus de désappointement. On ne peut même pas invoquer la déveine puisque les Prussiens ont mis tout en œuvre pour avoir depuis le début tous les attouts dans leur jeu. Seulement il aurait fallu pour réussir être meilleur joueur et compter avec ses adversaires. Ces sâles petits Belges qui vous les retiennent depuis plus de trois mois au lieu de les laisser passer en France et en Angleterre le jour de la déclaration de guerre ! Ces vilains Flandriens qui habitent un pays coupé de canaux et qu'on peut convertir en marais par le simple déclanchement des écluses. On a cru faire la guerre à des paysans balourds, et voilà que ceux-ci se révèlent des stratèges à la mode du bon vieux temps. *Allas poor Germania !* Et vous jugez, camarades de Belgique, ce que nous sommes fiers de ce qui se passe chez nous, et combien notre captivité nous en est allégée.

La presse allemande s'est vue obligée de rendre compte de l'entrevue de notre Roi avec le Président Poincarré, le général Joffre et les ministres Millerand et Ribot à Dunkerque où se trouvait également lord Kitchener. C'est avec un légitime sentiment de patriotisme que nous avons lu que les chefs d'Etats sont allés saluer ensuite la Reine à Furnes où a eu lieu une grande revue (parade disent les Allemands) au son de la *Marseillaise* et de la *Brabançonne.*

Si nous étions Allemands, il y aurait lieu de nous énerver un peu plus de lire tous les jours dans les journaux, les mêmes informations disant : « nos troupes avancent lentement mais sûrement ». Nous voudrions bien savoir ce que signifie cette « marche en avant » qui depuis quatre semaines reste sur place devant Ypres et Nieuport. Disons, mieux, nous savons ce que cela veut dire. En attendant nous continuons à jouir de certaines prérogatives, c'est-à-dire d'être considérés comme des prisonniers nº 1. Il y a quatre numéros dans les prisonniers de guerre. Le nº 1 est dévolu aux Belges, le nº 2 aux Français, le nº 3 aux Russes et le nº 4 aux Anglais. Cette numérotation s'établit selon l'estime ou la préférence de MM. les Allemands. Ce qui

tend à dire que les Anglais occupent le dernier échelon de la haine germanique, et de fait cette aversion pour l'Anglais est poussée à l'extrême. C'est sur l'Angleterre que retombent tout le poids et les causes de la guerre. C'est elle qu'on rend responsable de tout ce qui est arrivé et de tout ce qui adviendra dans la suite. Et les prisonniers anglais sont « soignés » en conséquence.

Le 10. — Les jours se suivent avec la même monotonie. Pas un brin de verdure dans toute la vaste plaine qui nous entoure. Un peu de bruyère uniformément couleur de « brûlé » qui brise net la vue. Au loin quelques sapins qui cachent ce qui reste d'horizon. Il pleut ou bruime sans cesse. Les doigts sont gelés, les pieds, à force de stationner dans la boue visqueuse, se crispent de froid. Les corvées se font plus rageuses à force d'en voir la stupide inutilité ; les appels durent toujours des heures car les Allemands ne savent pas compter et s'imaginent qu'il n'y a moyen de faire marcher des soldats, fussent-ils prisonniers, qu'en criant à tue-tête. J'ai trop souvent assisté à l'inutilité des criailleries chez les nègres pour savoir où l'on peut en arriver avec ces agitations maladives. Bref nous perdons beaucoup de temps, mais comme ici le temps n'est pas de l'argent, nous ne demanderions pas mieux que de nous en moquer, si tout cela n'était par surcroit bien triste. Avec cela pas le temps de se laver. Le lever se fait alors que la nuit n'est pas dissipée et le peu d'eau qu'on peut obtenir un quart d'heure avant l'appel par l'unique pompe enfin installée est glaciale et on en a peur.. Quelques carottiers, s'échappant à leurs risques et périls peuvent, en se glissant le long des tentes parvenir jusqu'à la leur pour prendre un bassin et se débarbouiller tant bien que mal dans un coin de tente vide. Mais ceci est un vrai jeu de cache-cache, pour éviter de se faire voir d'un sous-officier quelconque, auquel cas celui qui est pincé va au poteau pour quelques heures ou se voit privé de ration. Ah, il faut bien aimer sa patrie pour avoir la force de caractère de supporter toutes ces misères. Mais on les endure et le « cafard » est vite passé. Pour ceux qui ont des idées

moroses il y a toujours un groupe qui se charge de rétablir l'ambiance. Et, le soir, même si l'on rentre harassé, tout souci s'oublie, c'est l'heure des nouvelles et des récréations. On a pris le pli une fois rentrés dans les tentes, de chanter en guise de prière du soir la *Brabançonne*, la *Marseillaise*, le *God save the King* et même l'hymne russe que quelques-uns connaissent. Bien entendu ceci en sourdine, car si l'on se faisait pincer on prendrait quelque chose pour son rhume.

Un jour on apprend qu'Anvers aurait été repris par les Alliés. Grand brouhaha, les hymnes nationaux sont bissés sous les tentes. Le lendemain la nouvelle n'est pas confirmée et l'on se rend à l'évidence que ce doit encore être un « canard ». C'est malheureux, mais le soir retentit quand même notre vaillante *Brabançonne*, ainsi que les airs nationaux des Alliés.

Le jeudi 12, on annonce que le curé de Celle donnera une messe dans les baraquements et tous les prisonniers sans distinction de religion sont obligés de s'y rendre. Ceci n'a pour but que de masquer l'arrivée de 200 prisonniers français qu'on veut ne pas mettre brusquement en contact avec nous. Mais les Français arrivent sur la fin de la messe, et à leur vue le sang des Belges ne fait qu'un tour. On sifflote, puis on chantonne la *Marseillaise*, mais bientôt n'y tenant plus c'est à pleins gosiers que retentit l'hymne national français. Qu'on juge de l'émoi. L'amiral et herr Lenz qui se trouvaient sur le plateau ne font qu'un bond en se précipitant sur les prisonniers. Mais c'est trop tard et l'effet a été obtenu.

A l'appel du soir, tandis que devant la Kommandantur on fouille les Français, un officier allemand vient annoncer que tous les prisonniers belges seront privés de nourriture le lendemain pour avoir entonné un hymne défendu en Allemagne. Nous haussons les épaules (en catimini) et on en prend philosophiquement son parti. On se passera de soupe et de ration de pain en l'honneur de la France...

On s'est donc serré la ceinture. Ceci se passait le vendredi

13 novembre. Quelques-uns y voient une malice de ce jour réputé néfaste, mais la grande majorité considère que c'est un beau jour. Les prisonniers français qui viennent d'arriver ont été pris le 9 novembre dans les environs de Dixmude. Leurs nouvelles sont donc pour nous des plus récentes. Elles nous réchauffent et réconfortent notre confiance. Les Prussiens recommençaient un peu trop librement à annoncer des avantages marqués. Les faits réels sont tout autres. Il y a des alternatives de succès et d'arrêt. Les Allemands obtiennent parfois des avantages dûs à leur très grand nombre et à la puissance de leur artillerie. Il est bien difficile de les dénicher lorsqu'ils se retranchent, se terrant comme des lapins. Les Alliés ne veulent pas détruire ni bombarder nos villes et villages flamands tandis que les Allemands n'y regardent pas. C'est ainsi que tous les dégâts se sont commis en Flandre. Tous les belligérants ont perdu énormément de monde dans les combats, mais ce que nous ne savions pas, car cela était soigneusement caché par la presse muselée allemande, c'est que les Boches ont eu le plus de pertes et que leurs prisonniers sont très nombreux. Nous voilà donc rassurés, il peut pleuvoir, greller et geler, dans le plus profond de notre âme chante la *Brabançonne*.

L'amiral vient tous les jours faire sa visite au camp. Il paraît qu'il est rarement satisfait. Nous l'avions pris au début pour un bon homme, plutôt enclin à la bonté et compatissant au malheur des gens. Mais c'est tout le contraire. Il n'y a pas le moindre atôme de miséricorde dans l'âme d'un Allemand. Depuis les échecs subis par la flotte allemande, notre amiral est devenu très hargneux et c'est de lui que viennent toutes les calamités qui tombent sur le camp. Il assiste parfois à la rentrée des prisonniers sur l'heure de midi. Un jour, un des nôtres n'ayant pu descendre assez prestement d'un toit sur lequel il travaillait et n'ayant pu rejoindre à temps la file de prisonniers qui attendait pour la rentrée en groupe, l'amiral houspilla fortement notre camarade. Celui-ci tenta poliment de se justifier, mais

d'un mot son haut interlocuteur lui cloua le bec. Ce mot fait partie du vocable qui s'emploie dans les milieux orduriers. En effet on est en droit de s'étonner d'entendre un officier général répondre à un soldat : *Maul zu* (ferme ta gu...). Voici la réponse de M. l'amiral Bertram à un de nos coloniaux des plus honorables.

Nous lisons fréquemment dans les journaux des plaintes de prisonniers allemands en Angleterre et en France, alors que nous savons que ces gens sont mieux traités que nous, mieux nourris et mieux logés. Il faut être stoïque pour accepter notre sort. Qu'on en juge. La ration de pain et de saucisson (ou de fromage) qui nous était donnée par les entrepreneurs et qui, quoique ne leur coûtant que 20 pfennigs était la bien-venue, malgré qu'elle soit encore insuffisante pour la valeur des travaux fournis. Eh bien brusquement, sans aucune raison, on vient de supprimer cette ration. Cependant les entrepreneurs continuent à payer la valeur de cette nourriture. Il nous reste donc « pour tout potage » : un bol de café le matin, un bol de soupe le midi et un sixième de pain (420 grammes), et un bol de café noir. Ah que n'avons-nous plus nos armes et que ne sommes-nous plus en campagne !

Un fait mérite encore d'être signalé. Un soldat belge atteint de rhumatisme resta sans soins pendant quarante-huit heures sous prétexte que le rhumatisme est une maladie trop peu apparente pour permettre un diagnostic, et que tous ceux qui veulent tirer la « carotte » s'en disent atteints. Au bout de deux jours cependant le malade, à bout de souffrances, dut être transporté à l'hôpital de Celle. On le porta à la gare sur une échelle en guise de brancard.

Le 15 sont arrivés 34 prisonniers civils russes, et nous étions curieux de voir quelques-uns de nos Alliés. Mais notre enthousiasme fut bien déçu. Il s'agissait de quelques jeunes hommes habitant depuis plusieurs années en Allemagne et arrêtés comme n'étant «ni chair ni poisson». Certains n'avaient pas répondu au rappel de leur classe en Russie et étaient donc réfractaires.

Nos Allemands semblent les tenir en observation, mais comme nos Russes parlent tous uniquement l'allemand et que certains ont des pièces attestant qu'il ont demandé la naturalisation allemande, nous les tenons à l'écart comme sujets «non désirables». Il est à présumer que bientôt on les coiffera d'un casque à pointe et qu'on leur mettra en mains un fusil prussien. Grand bien leur fasse, nous pouvons toujours les regarder de haut et ne pas envier les faveurs non assez dissimulées que leur accordent les autorités allemandes. Ah que nous eussions été heureux de voir de vrais Russes et de serrer des mains loyales. Mais nous avons les Français qui depuis qu'ils sont ici, ont égayé le camp par leur caractère éveillé. On fraternise et on apprend toujours quelque chose de neuf. Nous arrivons ainsi tout doucement au 17 novembre, jour de la fête de notre Roi. Comme bien l'on pense il ne nous était pas permis de faire ce que nous voulions ni quoique ce soit. Mais au lieu d'un *Te Deum*, comme nous n'étions pas libres aux heures où a lieu d'habitude cette solennité, c'est au lever , à 5 h. 1/2 du matin, que nous chantâmes tous sous la tente une patriotique *Brabançonne*. C'est ici au loin en pays étranger si peu hospitalier, au milieu de gens haïssables et haïs que l'on sent tout ce que notre patrie est pour nous. L'amour du pays n'a jamais été plus vivace, et l'on comprend mieux à présent que l'on peut faire de grandes choses pour sa patrie bien-aimée.

A présent il gèle à pierre fendre et sous nos minces tentes basses nous grelottons de tous nos membres. Il y a parmi nous des «Congolais» qui n'ont plus passé d'hiver en Europe depuis plusieurs années.

Dans un cas analogue se trouvent les braves «Zouzous», nos zouaves d'Algérie qui regrettent bien leur soleil d'Afrique après ce qu'ils disent regretter le plus : leur fusil. Pour écrire, je dois mettre mes gants de laine que j'ai achetés à la cantine.

Le 18, grand événement pour le camp. On annonce l'arrivée de 3,400 Russes, faits prisonniers à 70 kilomètres de Varsovie.

Ils arrivent en effet en colonnes serrées et ce n'est pas une mince affaire que de caser tous ces gens-là. Heureusement qu'il y a assez de tentes vides restées si longtemps sans emploi. Parmi nos Russes, il se rencontre les races les plus diverses, gens des steppes, types Mongoles, Kurdes, Caucasiens, Asiatiques, Juifs et toute la kyrielle des moujicks qui semblent tout désorientés de se trouver pour la première fois de leur vie si loin de chez eux. Nous nous saluons très amicalement et nous frayons avec ceux d'entre eux qui nous comprennent. Ils ne savent pas grand chose, sauf en ce qui concerne les opérations en Russie et aux frontières de la Prusse orientale. Ceci nous rassure encore, car il paraît que l'Allemagne aura fort à faire. Les progrès des Russes sont certains, mais lents, ce qui est compréhensible. Quant à l'Autriche, à cette date il ne lui resterait plus que quelques places fortes que la Russie n'aura pas de peine à enlever. Naturellement nos nouveaux compagnons de captivité constatent comme nous la grande puissance des canons allemands et en général la solide organisation de l'armée germanique.

Il se conçoit que l'arrivée de nos alliés russes a jeté quelque perturbation dans le camp. On passe son temps à distribuer les rations de vivres depuis le matin jusqu'au soir car les cuisines manquent d'organisation. D'autre part, dès le deuxième jour il se répend un bruit, sans doute colporté par la population civile , et prétendant que des germes de choléra ont pu être amenés par les Russes, et il s'en suit des mesures sanitaires qui traînent quelque peu. Les Russes sont très chaudement couverts et équipés pour combattre durant l'hiver. Sous leur capote ils portent des vestes en peaux de mouton et ils sont coiffés, les uns des casquettes bien connues, les autres de bonnets en poils de chèvre. Leurs insignes militaires, boutons, ornements divers ont été arrachés par les Allemands, soit que ces objets aient suscité la curiosité de ceux-ci au point de vue collection, soit qu'on ait voulu enlever tout prestige militaire à des prisonniers en les représentant sous les aspects les plus minables

possibles. Les Russes ont reçu défense de se mêler aux Belges et aux Français. On leur reproche encore d'être couverts de vermine, ce qui hélas, n'est que trop vrai. Nous aurons donc tout subi. Mais qu'importe, autant vider la coupe jusqu'à la lie. Le soir sur le terre-pleine du camp on assiste en groupes aux danses et chants russes si harmonieux dans ce décor hivernal qui se prête bien à ce genre de délassement. On ne doit pas toujours conserver ses idées moroses, cela n'avancerait à rien, et quoique le ventre vide et l'esprit vague, il faut chercher à tuer le temps. Les Français et les Belges ont également formé des groupes au milieu desquels des troubadours nouveau style amusent leurs camarades. Les Russes tournent autour de nous en quête de tabac, car ce sont d'enragés fumeurs. Pour une cigarette ils offrent en échange des boutons, des petites médailles, etc. Avec un paquet de tabac on peut obtenir des ceintures avec plaques en cuivre, des médailles commémoratives, des gobelets et même de petites icônes. La faim semble se faire rudement sentir dans les rangs russes. Le bol de soupe et le sixième de pain ne sont guère suffisants pour ces estomacs de colosses. Aussi ceux qui ont de l'argent assiègent-ils la minuscule cantine autour de laquelle il a fallu organiser un sérieux service d'ordre. C'est par milliers que les affamés vont journellement acheter leur pain au milieu de la cohue, et pas même la moitié de ces malheureux n'arrivent à se faire servir. Il est triste d'assister à ce défilé, et, si les Allemands, pour justifier de leur parcimonie en pain prétendent que les vivres commencent à manquer, et que les paysans allemands se plaignent de disette, au moins devrait-on avoir la pudeur de cacher que moyennant finances on peut se procurer ce qui manque aux Allemands pauvres.

Dans les journaux, à côté des informations tirées en longueur et des articles dithyrambiques à l'adresse de la Turquie qui sous la poussée de l'Allemagne fomente la guerre-sainte, à côté donc de tout cet amalgame de nouvelles où la Germanie se réjouit

de voir les Musulmans s'apprêter à s'élancer à la curée des Chrétiens, on lit des poésies naïves et vaguement intéressantes. Elles exhaltent le courage germain et les prouesses des Teutons, ou bien l'arrivée de M. von Bülow à Rome. Les soldats passent leurs loisirs entre deux assauts à composer des vers. C'est ainsi que la bataille de Tamines et bien d'autres sont martyrisées par des versificateurs qui, s'ils ne manient pas mieux le fusil que la lyre, doivent faire bien piètre figure sur un champ de bataille. On s'imaginerait volontiers que les mœurs d'un peuple suivent ses aspirations artistiques. Elle est loin la poésie de la réalité, et l'on retombe d'un autre monde quand on se trouve en plein milieu de la race. Ici ce ne sont qu'imprécations plus grossières et gutturales les unes que les autres. A tous propos et même sans propos on traite tout de *schweinerei* (cochonnerie). Les soldats ne s'alignent-ils pas vivement, le gradé allemand se croit obligé de s'exclamer : *Was ist dass für eine schweinerei* ? Il est vrai que nous sommes dans le pays des cochons et que la *schweinerei* fait partie de la nationalité allemande. Avec leurs *Donnerwetter* et leurs *Helligenteuffel*, le vocabulaire boche se trouve idéalement enrichi. Chez nous tout cela ne ferait peur qu'aux moineaux.

Le *business* (ici *geschäften*) ne perd pas ses droits même pendant la guerre. Aussi les autorités se sont elles vues obligées d'agrandir la cantine devenue trop petite afin de permettre aux prisonniers de dépenser tout ce qu'il leur reste d'argent. Les Russes sont les plus affamés, et pour se procurer du pain ils vendent tout ce qu'ils trouvent sous la main, gourdes, médailles saintes, leurs effets et jusqu'à leurs bottes. Les amateurs font d'excellentes occasions. Cependant on se méfie en ce qui concernent les vêtements à cause des petits habitants qui y ont élu domicile. De temps en temps on apprend que quelques planches de la cantine ou du magasin à pain ont été enlevées et que quelques pains ont disparu. Ce sont les Russes qui ont volé et personne ne songe trop à les blâmer ; la faim excuse bien des choses.

Le 26 on nous invite (c'est-à-dire que tout le monde est obligé de s'y rendre), à aller entendre la messe. Le curé prédicant nous lit une production littéraire qui dans son ensemble est une bien belle page. On s'adresse à nos sentiments d'honneur et on flatte notre amour-propre. Le thème se conçoit : « Il n'est pas déshonorant d'être prisonniers ; nous avons pris les armes pour la plus noble des causes, la défense de notre patrie. Le sort nous a été malheureux et nous avons reçu l'ordre de déposer nos armes. A ces ordres nous avons été obligés d'obéir, c'est pourquoi nous avons tout perdu sauf l'honneur qui reste intact. On nous respecte, nous sommes des frères, et si nous sommes ici ce n'est qu'en attendant que nous retournions dans nos belles patries. Dieu fera tout pour le mieux».

Toutes ces théories sont fort belles, mais dès la sortie de la messe nous attrapons des coups de crosses et des coups de poings de nos «frères» germains parce que nous ne courons pas assez vite pour rentrer sous nos tentes.

Nous ne vivons plus d'illusions, et en la triste réalité nous savons que nous couchons sur de la mauvaise paille, groupés ensemble comme du bétail, que notre nourriture est loin d'être suffisante, que nous sommes sans nouvelles des nôtres, que ceux-ci n'ont pas reçu nos cartes, et que, à côté de ces choses matérielles nous assistons à ce flagrant déni de sens moral, de voir une Allemagne chrétienne pousser devant elle les musulmans et autres hérétiques qu'elle traite en d'autres temps de mécréants, et combattre aux côtés d'une Turquie d'un autre âge, prenant ainsi tout ce qui lui est bon pour ruer sur les ennemis de sa politique.

Le 27 on nous fait assister à une promenade qui ressemble plutôt à un cortège de carnaval. Pour prouver que l'Allemagne n'est pas encore à court de réserves, on a équipé environ trois cents jeunes gens précédemment réformés, et ces vaillants défenseurs, armés de flingots en bois blanc et à un coup, ont déambulé derrière un orchestre de foire, tout autour du camp,

précédés de l'inévitable Lenz, tout fier de jouer pour quelques instants au militaire. Mais nos jeunes recrues n'ont rien du prestige qui s'attache au métier, et ce ne doit pas être de leur faute s'ils ne savent pas marcher au pas, car parmi eux il y a pas mal de boiteux, de borgnes et autres mal bâtis. Si c'est là tout ce que l'Allemagne a encore à mettre en ligne, c'est pitoyable, et ce n'est pas en nous les promenant sous les yeux afin que nous vissions bien tous ces futurs héros qu'elle parvient à éveiller en nous d'autres sentiments que la commisération. Si le prêtre leur fait un sermon avant leur départ que peut-il bien leur dire après ce qui nous a été dit ?

Il neige, il fait bien froid, beaucoup ont faim, que faire ? Le caractère cependant reprend le dessus, et le Belge n'est pas en reste de trouvailles. On se réunit sous un luminaire et l'on entonne quelques chœurs. Les Russes dansent leurs *troïkas*. Quelques *ketjes* ont à leur tour inventé une nouvelle danse : *Le Pas de Calais*, qui tout en n'étant qu'un remue-ménage de bras et de jambes n'en déchaine pas moins la gaité. Pauvres réjouissances de captifs ! Mais tout cela maintient le moral et si nous sommes affamés et déguenillés, nous n'en restons pas moins bien fiers de nous-mêmes.

Depuis que les Russes sont arrivés, on a adjoint à nos gardes quelques nouveaux boule-dogues forts en gueule (comme on dit dans *M*me *Angot*). Tant qu'ils grognent, nous n'attachons aucune importance à leurs vociférations, mais parfois le Prussien reparait dans tout son éclat. Les sabres sortent du fourreau et pour un simple rassemblement, la soldatesque s'imagine qu'il faut jouer de la baionnette. Un soldat Belge reçut ainsi un fort coup de tranchant, et, le bras en sang, il alla faire sa réclamation au commandant du camp, le *herr* Lenz, dit Mayer. Pauvres de nous qui nous figurons qu'on peut faire valoir une juste protestation quand il s'agit de brutalités de militaires. C'est peu connaître l'Allemagne que de s'illusionner à ce sujet. Le soldat blessé l'apprit à son détriment, car en sus du coup de sabre

reçu, le commandant lui octroya un jour de prison pour avoir osé s'en plaindre. Un petit vent de révolte souffle dans de tels moments, et on sent qu'on ne pourrait pas toujours se maitriser lorsque l'on voit se commettre des lâchetés par des gens armés contre des gens inoffensifs et sans armes. Nous au moins ne sommes pas des esclaves! Malgré ces moments d'humeur, la note vaillante reprend vite ses droits.

Aujourd'hui nous avons lu avec un extrême plaisir la façon dont les «*ketjes* de Bruxelles» ont accueilli les Boches dans notre capitale. Le *Hannoversche Zeitung* reproduit un article du *Matin*, le journal des gavroches parisiens et bruxellois, ajoute cet organe. Nos petits Marolliens ont paraît-il troué leurs chapeaux et y ont passé une carotte pour singer les casques prussiens. Lors de la réquisition des chevaux à Bruxelles, les gamins, au nombre de 500, seraient arrivés sur la place du Palais de Justice traînant une quantité de petits chevaux de bois, chevaux de carton, petits ânes boîteux, etc.; deux cents autres *ketjes* s'amenant au pas de parade et commandés par un état-major général, firent leurs farces également place Poelaert, s'ingéniant à mimer le «pas du dindon» pendant un quart d'heure. A un commandant allemand qui demandait ce qu'ils faisaient là, ils avaient répondu : « Mais nous marchons sur Paris».! A la réponse du commandant : « Mais vous ne marchez pas, vous restez sur place», la réplique aurait été : «C'est comme vous faites pour aller à Paris». Les toitures du quartier des Minimes se seraient garnies de tuyaux de poêles, cheminées de tous calibres braqués sur la place du Palais de Justice où les Allemands avaient installé leurs canons. Pour qui connaît nos habitants des bords de la Senne, il n'y a pas de doute que la *Zwanze* nationale doit avoir joué pas mal de tours pendables à ceux qui croyent être entrés en maîtres chez nous. Et en Belgique comme en France, le ridicule tue. Faute d'autres nouvelles de chez nous on peut au moins, en s'en rapportant au caractère gouailleur du Bruxellois, s'apercevoir

que nos compatriotes ont encore su tirer leur plan dans des moments que nous pouvions imaginer pénibles.

Nous en arrivons ainsi au 1er *décembre*, ce qui entame le cinquième mois de la guerre. Celle-ci semble n'avoir pas beaucoup progressé depuis un certain temps. Il est vrai que nous devons nous contenter de connaître les nouvelles par les journaux allemands et cela n'est pas peu dire. Nous savons que le *bluff* et la fantaisie sont du domaine de chaque pays, mais ici cela dépasse les bornes. Cependant on se fait à tout et il n'est plus aussi difficile de rétablir l'équilibre même au travers toutes les exagérations. Quel plaisir c'est pour moi qui ai été chargé d'éplucher les journaux de donner connaissance des événements et de voir l'impression que produisent les nouvelles favorables sur nos camarades. Nous avions trouvé le moyen ingénieux de nous éclairer sous les tentes basses. Nous étions donc arrivés à enfreindre le règlement qui prescrivait d'aller se coucher à l'heure des poules dans la plus grande obscurité. A l'aide d'une boîte vide de conserve et un chandelier de fortune nous avions confectionné un luminaire parfait. Un ouvrier nous avait procuré un paquet de bougies, et voilà comment on s'éclairait tout juste ce qu'il en fallait pour pouvoir lire les journaux plus à l'aise. C'était la plus agréable heure de la journée, celle où nous nous étions nous-mêmes entièrement libérés et où nous pouvions nous imaginer être un peu chez nous. En se rappelant ces instants, je me ressens infiniment heureux de ma modeste coopération au relèvement des esprits.

Nous avons appris que le Roi Albert avait été blessé au bras, à la tête de son armée ; en Angleterre allait se publier un mémorial en l'honneur de notre Roi. Le prix Nobel serait décerné aux fugitifs belges. L'Italie dans sa séance d'ouverture des Chambres a acclamé un hommage rendu à l'héroisme du peuple belge. Nous sommes donc à même de dire que tout marche certainement bien pour la Belgique. Nous savons que le Reichstag se réunit le 2 décembre et qu'après une courte déclaration du chan-

celier de l'Empire qui déclarera que tout va bien sur le théâtre de la guerre, on passera sans discussion au vote de 5 milliards de marks, chiffre pour le nouvel emprunt qui doit être voté à l'unanimité. Nous nous attendons, au sujet de cette réunion des Chambres, à quelques nouvelles victoires allemandes fortement diluées dans un bain de patriotisme ; cependant pour tout potage il n'y a eu encore que la fausse prise de Belgrade.

Le 3 décembre nous assistons à la seule chose qui ait été proprement faite par les Allemands depuis que nous les connaissons de plus près que nous l'eussions voulu. Un Russe étant décédé on lui fit des funérailles imposantes eu égard aux circonstances. Une musique militaire venue de Celle précédait le corps en jouant des marches funèbres ; ensuite venait le corps porté par des soldats russes. Le cercueil était recouvert d'une couronne aux couleurs de *la Prusse*. Derrière suivait une délégation des Russes, ainsi que l'Etat-major allemand du camp, le *herr leutnant* Lenz en tête. Les Belges et les Français avaient sollicité de pouvoir suivre les délégations, mais les autorités avaient décliné cette proposition. Toutefois, on passa outre et certains d'entre nous purent suivre le corps de notre allié. Dans son ensemble, cette cérémonie fit grande impression par sa solennité et sa dignité. Le restant des prisonniers derrière les grillages du camp suivaient des yeux le passage du cortège. Les chants liturgiques alternant avec d'autres chants funèbres étaient réellement émotionnants.

La séance du Reichstag étant terminée et ayant tenu ses promesses patriotiques, on nous envoya une commission de contrôle qui vint visiter le camp. Des généraux ou amiraux vinrent pousser leur tête à l'entrée de nos tentes basses et déclarèrent que nous nous étions très ingénieusement installés. A notre remarque qu'il pleuvait par la toiture, qu'il faisait humide, obscur et que la paille moisissait, il nous fut répondu que les prisonniers allemands en Algérie sont encore plus mal soignés que nous. Le soir on demanda aux Russes et aux Belges, très

étonnés de cette amabilité, de chanter des chœurs. Personne ne se doutait que c'était pour réjouir ces messieurs qui écoutaient de la Kommandantur, ce qui leur donne l'occasion de prétendre ensuite dans leur presse que les prisonniers sont parfaitement heureux.

Dans le *Journal de Hanovre* du 6 décembre, je lis l'information par laquelle deux prisonniers belges de Munster écrivent à une société de Hanovre dont la raison sociale a été supprimée par la censure, qu'ils étaient très heureux et bien soignés, qu'ils avaient du linge et étaient pourvus d'argent ; que leur famille ne devait s'inquiéter de rien attendu qu'ils ne manquaient d'aucun confort. Le journal souligne, par le commentaire, que la presse étrangère ferait bien de méditer cette lettre qui prouvait qu'en Allemagne les prisonniers sont bien soignés. Nous n'avons pas le plaisir de connaître ces heureux prisonniers belges dont la mentalité doit être exceptionnelle.

.... (4 lignes censurées) ....
....

Pour plus de vérité la grande majorité est toujours là pour déclarer la façon dont nous étions traités à Munster jusqu'au 2 octobre. Ici, nous avons un sixième de pain par jour, contenant 15 % de farine de pommes de terre, du sang de bœuf, de la sciure de bois et autres saloperies, une tasse de café le matin, un bol de soupe le midi, un bol de thé le soir, et c'est tout. Nous couchons sur d'infectes grabats, toutes choses que j'ai déjà dites, et nos latrines sont de véritables foyers de typhoïde. Si quelqu'un peut se trouver heureux et soigné dans un tel milieu, il faut se demander dans quelle tourbe il a vécu jusqu'à présent. Il est aussi malheureusement vrai que par la crainte, la pression et la faim il n'est pas plus difficile que cela de soutirer de certains pauvres paysans dépourvus de bon sens, des aveux au sujet de faits qui sont diamétralement opposés à la vérité. Et c'est toujours à ceux-là que les Allemands s'adressent. Je crois plutôt qu'ils inventent. Nous lisons dans

les journaux que les prisonniers Allemands et Autrichiens parviennent à faire connaître chez eux dans des lettres qui sont naturellement imprimées par des journaux allemands, leur mécontentement en captivité.

De nous, on ne saura, grâce à la censure, que des insignifiances. A ce sujet, je ne puis faire mieux que de donner connaissance de la relation d'une visite faite par un journaliste allemand dans les camps d'Allemagne. C'est un véritable chef-d'œuvre de stupidité, et si cela nous a fait hausser les épaules, c'est que nous sommes habitués depuis le temps que nous vivons en contact avec les germains à leur talent inventif contre tout bon sens. Voici la production en question.

« Un personnage allemand qui a visité un camp de prisonniers étrangers dit, à propos des soldats belges : Les soldats belges ont toujours une masse de nouvelles. Où ils les ont apprises nous n'avons guère pu nous en assurer. Aussitôt que l'un de nous s'approchait d'eux ils l'appelaient et demandaient : « Savez-vous déjà que les Russes se trouvent devant Berlin ? Avez-vous déjà appris que Strasbourg aurait été repris par les Français ?» Les nouvelles de cette espèce les Belges en ont toujours. Tous les arguments du monde ne leur feraient pas croire le contraire. Il est très intéressant de causer à des Français cultivés. Ceux-ci sont perpétuellement étonnés, tantôt parce que l'Allemagne a tant de soldats, tantôt parce que les chemins de fer belges sont occupés par les Allemands, et surtout parce qu'ils sont si bien traités (?). Plus d'un Français m'a déclaré que la majorité du peuple français prend part à la guerre sans enthousiasme et sans entrain. Un peintre de Toulouse m'a dit : «Qu'est-ce qu'on me veut, qu'est-ce que je comprends à la guerre ; je suis soldat depuis cinq jours et c'est pendant ces cinq jours que j'ai pour la première fois de ma vie tiré un coup de fusil».

A d'autres, le sort de leur patrie n'est pas aussi indifférent. Ils sont abattus et démoralisés et quand on les interroge toutes leurs réponses sont identiques : « Tout cela ne sert tout de même

à rien. » Et à leur sentiment de l'inutilité de cette guerre contre l'Allemagne se mêle toujours une colère contenue contre les Anglais qui les ont sournoisement mis à l'avant-plan. Comme symptôme de cet avis des Français, je puis citer un petit incident qui s'est passé sur le chemin de fer de Courtrai. Je me trouvais devant une voiture à bestiaux dans laquelle se trouvaient cinq Anglais et trois Français. Un des Français me demande une cigarette ; je la lui donnai et lui conseillai, moitié en plaisantant, de se faire donner des cigarettes par ses amis les Anglais qui paraissaient richement pourvus de tabac. Là-dessus l'homme tourna la tête avec mépris vers les Anglais et murmura entre les dents : « Ah ! il faut leur casser la tête. » J'ajoutai avec étonnement : « Mais ce sont cependant vos amis. » Le soldat français sourit du bout des lèvres en disant : « Oui Monsieur, amis par force. » Telle est l'opinion des soldats français sur leurs amis les Anglais, et celle des Anglais est réciproque. Comme je demandais à un Anglais comment il trouvait les soldats français, il répondit en riant : « Ils ont belle allure, mais je n'en ai pas encore vu un seul au feu. »

Si nous avons des nouvelles de la guerre, c'est par les journaux allemands. Il y a belle lurette que nous ne gobons plus ce qu'on rapporte de la cuisine au camp. Nous avons mieux que cela. Il s'agit pour nous de voir à travers l'hypocrisie de la censure, autrement appelée populairement « Anastasie », où s'arrête l'invention bonne à charmer les lecteurs allemands et où commence pour nous l'intérêt des opérations. Dans tout ceci nous agissons par déductions et par plans. Nous procédons aussi pour étayer nos opinions, par l'absurde que nous laissons pour compte aux lecteurs indigènes.

Nous avons appris que les inondations de l'Yser se retiraient et qu'ainsi le principal ouvrage naturel aux mains des Alliés allaient leur échapper. Les Allemands étaient parvenus, disent-ils, à construire des digues et des chaussées à travers les plaines inondées. Le lendemain on est obligé d'avouer que les pluies

avaient repris et que le terrain était à nouveau submergé. Le surlendemain les Allemands construisent des radeaux sur lesquels ils placent des canons à tir rapide. Ils avancent dans les marais ayant de l'eau jusqu'au cou et nagent jusqu'à 20 mètres de la rive sur laquelle ils parviennent à prendre pied. Nous étions déjà à court d'haleine en apprenant ce tour de force, lorsque la suite du communiqué nous apprend que les Alliés en voyant arriver les Allemands se sont précipités dessus et ont engagé un corps-à-corps à la baïonnette. A cet endroit le récit devenait passionnant. Quel beau succès pour les Allemands s'ils étaient parvenus à rompre les lignes Alliées, et avec quelle emphase ils eussent pu enregistrer cette victoire. Mais, comme par le plus subit des hasards, le récit s'arrête là et c'est par un point final que se termine ce beau début de bataille. Inutile de vous dire qu'il ne faut pas être grand clerc pour discerner que voilà un succès pour nos armes que nous tenons pour absolument certain. N'empêche que tous les *Hannoversche Zeitung* de l'Allemagne entière auront sous l'équivoque, fait accroire à la possibilité d'un beau fait d'armes pour les troupes germaniques. Nous ne sommes peut-être pas plus malins que d'autres, Messieurs les journalistes allemands, mais c'est ainsi que nous avons des nouvelles. Si vous trouvez que votre méthode vaut mieux, eh bien ! sur ce chapitre nous sommes encore une fois en désaccord.

La prise de Lodz que nous apprenons le 9 décembre donne encore lieu à un jonglage de chiffres de prisonniers qui aurait de quoi stupéfier des esprits moins prévenus que les nôtres. On avance les chiffres de 1,500, puis 5,000 ; le soir 12,000 et c'est à 24,000 qu'on arrête le nombre de prisonniers russes faits à Lodz.

Le 10 décembre, 2,700 prisonniers russes nous quittent pour aller combler les marais dans le nord de la Prusse vers la frontière hollandaise. Nos mauvaises langues prétendent qu'on ne doit pas avoir fait de prisonniers russes dans ces derniers temps

et qu'on va promener ceux-ci à travers l'Allemagne pour faire de la réclame. Tout est possible dans ce pays bluffeur. Que penser aussi de la naïveté des conceptions allemandes qui frisent, on ne pourrait dire si c'est la légèreté ou la désinvolture. Les Allemands tantôt s'imaginent avoir conquis la Belgique et prétendent la germaniser définitivement, tantôt ils vantent notre pays et ses richesses dont ils feront profit en venant s'installer en négociants chez nous après la guerre. Le seul grief qu'on ait contre nous semble être que nous n'avons pas laissé passer suivant le programme allemand, les hordes germaniques à travers notre pays, et d'avoir maintenu en échec aux yeux du monde entier un si puissant adversaire. Cela même, on nous le pardonnera car l'intérêt prime tout et en polititienne cauteleuse, la *Germany* nous enverra le plus tôt possible après le rétablissement de la paix, ses mercantis et autres pirates du commerce et de l'industrie. Elle nous tendra la main, cette Allemagne qui, on en trouve une allégorie dans la *Marseillaise*, est venue chez nous « égorger nos fils et nos compagnes»!. Et l'on voudrait que nous oubliions cela ? Pour qui nous prend-on ? Dussions-nous bien étonner l'Allemagne, nous fermerons systématiquement notre frontière à de nouvelles tentatives d'envahissement. Aucun prétexte ne doit plus être admis car on peut être dupe une fois mais pas deux. Nous, Belges, lorsque nous devons par une nécessité quelconque nous expatrier et accepter un emploi à l'étranger, nous ne songeons nullement à nous enquérir de l'armement du pays dans lequel nous sommes, qui nous fait vivre, ou de chercher à acheter les plans du dernier canon inventé. Tandis qu'en tout Allemand il s'agit de voir plus que jamais un espion et de le chasser comme il le mérite même s'il nous offrait sa pacotille pour une croûte de pain. On nous trouvera rigoristes, on nous traitera d'irréductibles têtus, tout cela devra nous importer bien peu ; nous prendrons dès le début des moyens aseptiques contre tout ce qui pourrait venir de la Germanie, comme si sans aucun doute possible elle emmenait à sa suite le choléra ou la peste. L'Alle-

magne sera stupidement étonnée de voir que nous refuserons de lui serrer la main qu'elle nous tend ; mais nous lui montrerons les ruines encore fumantes de nos maisons, nos champs ravagés, la misère et la mort répandues par elle pour sa seule ambition de briller par dessus toutes les autres nations. Il y a de la casse chez nous qui ne se raccommodera pas, même avec de la colle recollant le fer, *made in Germany*. Voilà les réflexions qui germent dans les cervaux de captifs qui ont vingt-quatre heures par jour pour ne songer qu'à leur patrie, à ses peines et à sa plus prochaine renaissance (1).

Les journaux socialistes sont ébahis mais contents, au milieu de la tempête qui heurte les uns contre les autres tant de peuples, de pouvoir paraître sans être trop souvent suspendus pour quelques crimes de lèse-majesté, et ils entreprennent des discussions de sentiment au point de vue du parti. Dans une revue d'opinions des grands conducteurs du socialisme, on place par catégorie les Allemands en tête. Nous n'en attendions guère moins, mais, en ceci nos avis avec nos ennemis sont naturellement divisés. On omet de parler de Liebknecht, le seul qui ait eu le courage de ses opinions en refusant en séance solennelle du Reichstag de voter le nouveau crédit de guerre de 5 milliards. Pour avoir été le seul à conserver envers et contre tous l'opinion maîtresse du programme socialiste, il est non seulement conspué par ses congénères mais mis au ban du parti. (2). Pendant la guerre on déchire le programme, mais comment en rejoindra-t-on les morceaux après ? On trouvera des biefs et on brûlera à nouveau sans vergogne ce qu'on aura adoré. Il y aura eu dans l'histoire du socialisme allemand une parenthèse sur laquelle il conviendra de fermer les yeux de crainte d'avoir à rougir de ce qu'on a toléré. En ce qui concerne l'opinion des « compagnons » des autres pays, le parti la qualifie de dérangement momentané dans l'esprit de gens habituellement très sensés et pondérés.

(1) Il est toujours bon de tenir compte des dates. A cette époque il n'était encore nullement question du boycottage commercial de l'Allemagne.

(2) L'année suivante il fut emprisonné.

Mais, depuis la guerre, ces « esprits clairvoyants » sont précipités dans l'erreur et l'obscurité la plus profonde, à l'encontre des socialistes allemands qui combattent parce que l'Allemagne attaquée (??) doit sauvegarder ses intérêts et vaincre dans le but d'avoir une paix durable. Donc ce sont les envahisseurs qui ont raison, et les plus irréductibles chefs du parti rouge n'en démordront pas. Ils prétendent que les autres, les Vaillant, les Vandervelde, les Guesde ont carrément tort lorsqu'ils encouragent l'appel aux armes pour la défense de leur pays contre l'ennemi, cet ennemi ayant dans ses rangs des « compagnons » qui doivent combattre sans se préoccuper qu'ils brûlent tous leurs saints rouges et qu'ils suivent le sabre et le goupillon aussi docilement que des chiens suivent leur maître. Il n'est pas un de ces citoyens mattés et agenouillés devant l'idôle impérialiste qui se souvienne qu'il n'y a pas bien longtemps le compagnon Jaurès s'est fait tuer pour ses idées sur le maintien de la paix. Puisque la guerre n'a pu être empêchée par les apôtres de la guerre à la guerre, du moins doit-on s'en prendre avant tout à ceux qui ont pris le parti de la nation responsable de la provocation. Et cette nation c'est l'Allemagne. Il n'y a qu'elle seule à soutenir mordicus le contraire.

Si le Pape parvient, comme il en est question en ce moment (10 décembre 1914), à provoquer les préliminaires de la paix, ce sera pour lui le plus beau des rôles dans lequel les peuples le verront auréolé de la vraie puissance divine supérieure à la justice des hommes. Ce ne serait que le juste redressement du crime commis d'avoir été impuissant à arrêter cette guerre impie. Ce serait pour la papauté la plus belle des gloires. Mais il n'en sera rien.

En regard de cela on verrait se proclamer la faillite d'un genre de socialisme dont les actes n'ont jamais été (en ce qui concerne l'Allemagne) en aussi grande contradiction avec les opinions fondamentales. Nous, prisonniers, nous entrevoyons vaguement la fin de la guerre. Elle doit, d'après nous, trouver son épilogue

au sein des puissances neutres, mais nous attendons plus de complications que d'arrangements. C'est le sort des « conférences». La guerre finirait un peu plus tard sur la question financière Le nerf de la guerre va manquer et avec lui le nerf du commerce et de l'industrie. Demandez à l'Allemagne ce que cela signifie, elle le sait mieux que tout autre. (Nous n'avons pas encore entrevu à cette date la question du manque de vivres.) Quant au socialisme dont on était en droit d'attendre quelque chose, on voit qu'il s'est lui-même engagé dans la lamentable aventure. Cependant il se ressaisira, et reprendra tardivement ses droits au renversement de l'idôle. Il voudra, après la chute, être convaincu d'avoir été trompé. De cela, nous ne nous occuperons pas, mais ce sera vraiment pour nous une belle vengeance de voir les loups s'entredéchirer entre eux. Anarchie, révolution, militarisme, impérialisme, tout cela dans un même chaudron, quelle belle soupe !

Je ne suis naturellement pas le seul à émettre des avis sur l'évolution des faits et choses pendant cette guerre qui a certainement fait couler (et en fera encore couler) beaucoup d'encre. Mais ici nous ne savons pas tout ce qui s'écrit. A peine, ai-je dit, avons-nous les journaux locaux. Il est certain que je me rencontrerai dans mes réflexions sur des points déjà discutés avec des ouvrages peut-être déjà parus, mais cela ne changera rien à ce que j'écris ici au jour le jour. Hier même après avoir écrit mes considérations sur le rôle du socialisme allemand, je lus dans le *Volkswille* de Hanovre (un journal qui fut socialiste avant la guerre et qui le redeviendra après), les opinions émises par un des chefs du parti socialiste américain au sujet de la guerre. J'eus désiré reproduire cet article, mais le lendemain je n'ai pu retrouver le journal. Le leader américain pour avoir été du même avis que les Vandervelde et consorts est fortement rabroué par l'organe au socialisme en suspens. J'ai été frappé de voir comment j'avais, avant la lettre, été en concordance d'idées avec ce que les neutres ont dit des partis Allemands. Nous sommes ici devenus

fatalistes et nous n'attendons pas plus du socialisme que de la papauté.

Il ne faut pas croire que nous passons notre temps en vaines récriminations sur notre sort, en inutiles jérémiades, ou que nous restons les coudes aux genoux, les yeux dans le vague, à rêver, à maudire ou à nous morfondre. Notre sort quoiqu'il en coûte, nous devons l'accepter ; rien ne pourrait y changer. Nous devons attendre la fin de la guerre avec patience et en élevant nos âmes. Ce qui nous entoure, le pays, les gens, le militarisme qui grouille autour de nous, tout cela nous indiffère. Nous faisons juste ce qu'il faut pour terminer la corvée dont on nous a chargés, et nous ne discutons jamais avec les sous-officiers chargés de nous surveiller. Ceux-ci se rendent parfois compte des diverses catégories de prisonniers auxquels ils ont affaire. A divers points de vue, ils ont à se surveiller eux-mêmes pour ne pas commettre d'impairs qui n'échapperaient pas à l'attention de tous les prisonniers. On rencontre naturellement et inévitablement autour de la pompe ou de la marmite à soupe des gens qui sont des collègues pour nous, mais qui se laissent surprendre des conversations par lesquelles on apprend qu'ils sont parfaitement en tranquillité, ayant de la soupe à manger et une botte de paille pour dormir. Celui qui ferait l'étonné en entendant ce langage, trouverait la réponse aussi simple que ces gens eux-mêmes : « Mais oui, dans mon pays je dois travailler du matin au soir, et je n'ai bien souvent pas une assiette de soupe à manger». A cela que répondre ? Il y aurait beaucoup à leur dire mais le plus sage est de se taire afin que chacun soit convaincu dans ce milieu déjà si misérable, qu'il a raison. C'est l'histoire de l'existence entière, de la vie dans toute sa brutalité, qui se reflète jusqu'ici. Et ici, le plus malheureux en d'autres temps est le plus heureux. Mais ce n'est pas le moment d'ergoter sur les plaies ou les tares de l'humanité. C'est pourquoi on respire à l'aise quand on se retrouve dans un milieu approprié aux loisirs de l'esprit, et si nous n'avions pas trouvé cela, nous eussions,

beaucoup d'entre nous, été réellement désorientés. Parce que, comme dit l'*Ecriture Sainte*, l'homme seul est malheureux. Et il ne suffit pas d'être un grand nombre, il faut surtout en captivité pouvoir rester en connexité spirituelle avec au moins des égaux. A cela on évite de devenir crétin. Nos heures de délassements, le soir, étaient faites de ce qu'on trouvait de mieux pour nourrir nos cerveaux de choses utiles, encourageantes, fortes et édifiantes. C'est notre réconfort. Notre petite académie finit par être le « dernier grabat où l'on cause ». Et le soir quelques camarades des autres tentes viennent s'asseoir au pied de nos lits pour écouter le journal qui à présent s'édite à la bonne franquette sur du papier à emballer les saucisses, que nous nous procurons à la cantine, et sur les pages duquel nous avons réuni la quintessence des informations du jour. A la lueur de notre bougie, nous avons l'air d'une bande de conspirateurs, et les résultats des batailles ou des plans de guerre sont tantôt acclamés, tantôt critiqués ou discutés. Ceci se passe bien entendu sans trop de bruit, mais comment assez réfréner les enthousiasmes ! Un des nôtres, tailleur à la Kommandantur, a confectionné deux petits drapeaux belges et français, qui à nos yeux représentent l'emblême de la patrie, et que nous avons cloués sur les montants de la cloison de notre tente, ce qui lui donne un pauvre petit air de fête. Ces petits drapeaux ont leur histoire. Pour confectionner le drapeau belge on a pris un morceau d'étoffe noire taillé dans un fond de culotte d'adjudant, le jaune vient d'un brassard d'entrepreneur et le rouge provient du collet d'un caban de lieutenant allemand. Le drapeau français a été fabriqué, le rouge provenant d'une culotte de zouave, le blanc d'une chemise d'artilleur, le bleu d'une capote de soldat du 43e. Nous sommes fiers de ces petits emblèmes qui nous consolent des drapeaux allemand et prussien que l'on hisse devant la Kommandantur à l'occasion des victoires sur les Russes.

Le 13 *décembre* nous voyons arriver 2,000 prisonniers venant de Munster qu'on a évacué. Les civils russes, les Louvanistes

et ceux de Visé sont également de la caravane. Nous revoyons quelques amis, et l'un des nôtres reconnait son frère, soldat au 11[e] de ligne, qu'il croyait tué. Nous ne pouvons pas encore communiquer ensemble car on lâche contre nous une meute de chiens policiers qui nous obligent à rentrer précipitamment sous nos tentes.

Le lendemain 14, tous ceux qui habitaient le camp quittent les tentes pour aller prendre possession des baraquements enfin achevés. Cette petite ville en bois offre tout le confort désirable. On y est à l'aise dans les baraques ; chacun y occupe un lit spacieux avec une paillasse en copeaux. On ne regrettera pas les tentes. Au moins, on pourra rentrer chez soi la tête levée, ce qui nous avait manqué pendant deux mois et demi, et respirer un peu d'air pur. On pourra se laver, on aura des latrines propres ; on nous promet même l'électricité. Mais naturellement on veut nous faire payer ce luxe de confort. Les gardiens, nos *landsturm* ont également fêté l'inauguration et ont bu plus que de coutume. Leur brutalité native les reprend et ils dégaînent à tous propos. On ne voit pas encore bien clair et on ne sait de quel côté se font les rassemblements pour les appels. N'empêche, on doit le savoir et certains l'apprennent à leur détriment. C'est un système acquis en Allemagne de procéder partout par panique et affolement. En criant et en frappant, la gent militaire s'imagine terroriser et amener l'ordre. Ce n'est pas notre genre et si on avait laissé faire simplement nos gradés on aurait eu le calme, l'ordre et la rapidité d'exécution de tous les mouvements. Mais cela est trop simple. Les sous-officiers allemands d'ici se souviennent qu'ils ont un sabre au côté dont ils sont jaloux de se servir, alors que leurs collègues sur le front s'en servent pour eux. C'est ainsi qu'un gros lourdeau de *Feld-webel* du nom de Jum-Bosch se trouve à l'entrée de la cuisine où doivent défiler les prisonniers pour prendre leur bol de soupe. Il manie son sabre de gauche et de droite, comme s'il était sur un champ de bataille. Il n'est pas toujours heureux dans ses coups et un

pauvre Russe qui s'était trouvé à sa portée en reçut plus que de raison ; il a une profonde blessure à la tête et est mené tout sanglant à l'ambulance. Des milliers de témoins sont là pour confirmer le fait scandaleux qui dépeint le sentiment de toute la soldatesque allemande. Ah ! que ne puissions-nous nous venger et qu'inutile serait le sacrifice que nous nous sentons tous prêts à faire, mais qui serait sans aucun profit pour personne, au contraire. Le lendemain de cette aventure tragique, nos gardiens ont été munis de matraques en caoutchouc qu'ils inaugurent sur l'échine des Russes, qui ne s'en émeuvent pas. Les Russes en général sont indolents et placides. Ils semblent étrangers à tout et ne vivre que pour manger et fumer. Le reste ne les intéresse pas, et ils déambulent lentement entre les baraques couverts de leur longue capote grise qui les fait ressembler à une bande de chameaux.

Encore un trait bien allemand. Nous avons appris que des comités de Croix-rouge de France, de Belgique et de pays neutres avaient envoyés des souscriptions pour venir en aide aux prisonniers en Allemagne. On vient donc demander que ceux qui désirent recevoir un cadeau à la Noël s'inscrivent sur une liste et qu'on choisira ceux qui sont dignes de recevoir un «don». Inutile de dire que dans ces conditions les inscriptions sont rares et que le beau geste de ceux qui s'intéressent à nous n'a plus qu'une portée toute morale. Notre cœur les en remercie profondément. Nous communiquons à présent ouvertement avec les nouveaux arrivés et nous apprenons les faits qui se sont passés à Munster depuis notre départ. Comme intermède on nous sert le suicide d'un sous-officier alsacien qui s'est tué d'une balle de fusil parce qu'il devait se rendre prochainement au front. Il a été enterré simplement suivi de la garde sans armes et sans musique. Un aviateur vient de temps en temps porter des nouvelles à notre amiral. Ce sont les distractions du camp.

Parmi nos nouveaux compagnons d'infortune nous trouvons des jeunes gens bien instruits et dont la conversation est

édifiante. Ils ont passé par bien des avatars. Tandis qu'en Prusse orientale les habitants ont eu la ressource devant l'invasion russe de s'en aller ou de s'engager à l'armée, nos populations civiles belges ont été surprises par une guerre d'invasion d'un nouveau genre. Tout ce qui s'est trouvé sur le passage des troupes allemandes a été tué ou traîné en captivité. Ah! que ne l'ont-ils su à l'avance! Au moins les derniers hésitants eussent pu s'enrôler comme volontaires et grossir les rangs de l'armée belge. Cela eut fait autant de défenseurs en plus, et au moins chacun eut pu défendre son patrimoine et sa patrie. Tandis que maintenant ces gens ont tout perdu sans avoir pu riposter. Les Allemands ont fait circuler et vendre à Munster un journal imprimé en français (à Cologne). Cet organe hebdomadaire contient les informations les plus décourageantes pour les prisonniers. Ce n'est pas même la traduction littérale des journaux allemands, mais les données les plus tendancieuses sur les faits de guerre qu'on arrange d'une façon bien allemande et faussement impressionnante. Aussi ne le lisait-on plus et les éditeurs en sont-ils restés pour leurs frais. A côté de cela, je lis encore des pamphlets et documents en français, traductions, de journaux allemands ou publications d'associations commerciales de Berlin à l'usage des prisonniers et des nations neutres. Ces productions reproduisent toujours la même antienne comme *leit-motiv* : l'Allemagne n'a jamais voulu la guerre! toutes les autres nations la préparaient depuis 1906 pour étrangler l'Allemagne. L'esprit de revanche de la France est déjà traité de chevaleresque et parfaitement compréhensible. Aux Russes on peut encore tendre la main car ils ont montré qu'ils étaient courageux et vaillants défenseurs de leur patrie. Quant à l'Angleterre, c'est la pieuvre aux nombreuses tentacules, qui a déclanchée cette guerre dont personne ne voulait, pour s'assurer la suprématie commerciale et mondiale au détriment de l'Allemagne.

L'ennemi c'est donc l'Angleterre qui sur son île se gare des

coups qu'elle voit se prodiguer aux autres. On voudrait visiblement nous entraîner tous à maudire l'Angleterre et à lui déclarer la guerre. Ah ! si l'Allemagne réalisait ce rêve, comme elle nous ouvrirait ses bras ! (Pense-t-elle que nous consentirions à tomber dedans avec la même volupté ?) Quant à la Belgique neutre, elle avait préparé la guerre de connivence avec la France et l'Angleterre, et elle n'a que ce qu'elle mérite ! Les atrocités allemandes dont on se plaint sont autant de mensonges, et les francs-tireurs de Visé et de Louvain ont voulu eux-mêmes leur malheur. (Alors que nous savons par d'innombrables témoins présents ici que les civils n'ont pas même eu les moyens de se servir d'armes). Les Allemands n'ont fait partout que se défendre ; ils n'ont nulle part attaqué. Alors qu'est-ce qu'il faut ? Les incendies, c'est la fatalité et une nécessité de guerre, de même que l'emprisonnement des femmes et des enfants. Cela à leurs yeux ne correspond pas même aux méfaits commis en Belgique sur les négociants allemands qui ont été chassés avec plus ou moins d'énergie. On oublie de dire que quand la Belgique a chassé tous les espions et marchands établis chez nous pour nous exploiter et nous surveiller, que la populace, dans un sentiment de haine envers l'Allemagne qui venait de violer brutalement notre territoire, ait donné libre cours à son hostilité contre l'envahisseur coupable, qu'on a donné tout le temps normal à ceux qui n'étaient plus à leur place de s'en aller ; que les civils n'ont pas été molestés et que la police a partout protégé les nationaux allemands. Tandis qu'en Allemagne tous les étrangers ont été appréhendés et conduits en captivité, enfants, vieillards, femmes, tous les citoyens que l'Allemagne a traités de francs-tireurs, tous ceux qui gênaient sa politique d'invasion, et qu'elle a provoqué des bagarres. Sa justification devant le monde et entre autre sa circulaire « aux Américains », ne sera pas prise au sérieux. Il semble que l'Allemagne eut mieux eu à faire pour se justifier que de se servir de pamphlets dont les écrits sont démentis par les faits. L'Allemagne admire l'hé-

roïsme des défenseurs de Liége, mais déplore que ce « triste héroïsme » se soit employé à molester des femmes(?). Elle ne se rend pas compte de ses non-sens, la pudibonde Allemagne, parce que les héroïques troupes de Liége ont été traînées en captivité de ville en ville et maltraitées honteusement à Eupen, à Aix-la-Chapelle, à Cologne, etc., où des femmes crachaient à la figure de ces héros désarmés et où les enfants leur jetaient des pierres. Ah ! la Belgique aurait dû laisser passer en libre transit les armées allemandes se rendant en France ! On nous aurait même indemnisé ! L'Allemagne met à prix notre patriotisme et a cru que nous étions à vendre. Elle a mis sur le même rang notre honneur national belge avec la pacotille allemande qui se vend et qui s'achète. Un peuple qui se dégrade à ce point serait dans notre mémoire éternellement haï et banni des nations civilisées. Après nous être défendus légalement et loyalement nous attaquons le système éhonté de l'Allemagne. Qu'elle se défende à son tour si elle le peut, mais autrement que par des moyens déloyaux. Ayant souffert de l'exil je ne passerai pas mon temps ici à inventer des faits imprécis ou à amplifier à plaisir des histoires imaginées. Je décris la vie des prisonniers en captivité sans m'acharner à de vaines critiques. Tout ce qui est « de bonne guerre », tout ce qu'on peut sans dégradation pour ceux qui le font admettre comme étant des faits de droit commun à tous les pays, considérer comme de la simple rigueur que confère le droit du vainqueur, tout cela nous l'admettrons. Mais tous les passe-droits, toutes les vexations, cruautés inutiles, brutalités bestiales, etc., cela je le mettrai en lumière le plus que je pourrai. C'est la vengeance contre les mauvais traitements.

Nous avons eu connaissance d'un beau poème attribué à Emile Verhaeren, dans lequel l'éminent poète décrit les horreurs commises par la soldatesque allemande sur les personnes de jeunes filles et d'enfants. Ces vers sont reproduits par les journaux allemands, mais comme toujours on traite cela de mensonge odieux qu'il s'agira d'éclaircir par les moyens

d'enquêtes pour punir les calomniateurs. En conclusion toutefois ce commentaire qui en dit long : « Au surplus si ces faits sont exacts (jeunes filles violentées, les seins coupés, petits enfants mutilés, etc.,) c'est la faute des Belges eux-mêmes, et tant pis pour eux ! c'est la guerre ! » Toute l'Allemagne polémiste est dans ce commentaire .... On dirait que nos ennemis ne connaissent plus la valeur ni l'étendue des dégradations. On découvre des documents prouvant que la Belgique avait des traités d'alliance avec la France et l'Angleterre contre l'Allemagne. Je ne sais ce que la presse Alliée aura répondu à tout ce ramassis d'ergotements et ce que je lirai à mon retour sur tout ce que j'aurai bien pu effleurer de près ou de loin dans mes notes, mais je pense le deviner comme étant au courant des choses de chez nous. Si la Belgique avait été prête à la guerre, l'empereur d'Allemagne n'aurait pas dû, lors de son dernier voyage en Suisse déclarer, dans un discours, qu'il n'avait pas les mêmes appaisements au sujet de la défense de la Belgique qu'en ce qui concernait la Suisse. La politique belge est-elle donc si inconnue en Allemagne pour que celle-ci ne sache pas que la fraction majoritaire de la Chambre s'est longtemps opposée à l'augmentation de l'effectif de l'armée ? Qu'en pleine Chambre M. Woeste a assez souvent proclamé que la Belgique n'avait rien à craindre de l'Allemagne qui avait donné sa parole d'honneur de respecter la neutralité belge, et que par conséquent il n'y avait pas lieu d'augmenter l'armée.

.... (4 lignes censurées) ....
....

Il faut au contraire tout prévoir, et nous avons eu malheureusement très peu de temps pour nous apprêter à ce que nous croyions impossible. Et eussions-nous pris des précautions qui, on le voit à présent n'étaient pas superflues, n'aurions-nous pas bien fait ?

La guerre aura été une leçon, mais les rêves de Brialmont

et de Léopold II, ainsi que les prévisions de notre Roi actuel eussent dû s'accomplir plus tôt.

........................(3 lignes censurées)........................
.... Ah ! que n'a-t-on décrété d'urgence la nation armée ? On n'aurait pas vu des milliers de civils n'ayant pu faire acte de défense du pays entrainés malgré cela comme prisonniers de guerre, parce que l'Allemagne voit en tout homme un ennemi pouvant porter les armes contre elle et lui nuire. Ah ! que ne l'a-t-on fait vraiment au lieu de considérer les non-combattants comme des bourgeois ayant le droit de se reposer et surtout de ne pas se servir d'armes pendant que d'autres qui ont également femme et enfants, des maisons, des valeurs à défendre ou à préserver vont faire le coup de feu et arrêter le plus longtemps possible l'armée envahissante. On eut évité cette sinistre plaisanterie d'avoir vu l'Allemagne prendre tous les hommes valides ou non comme des combattants, alors que la moitié peut-être pouvait former le contingent de l'armée. Voilà les réflxions que se font les prisonniers pendant leur captivité, alors que l'on prétend que leur pays a prémédité la guerre contre l'Allemagne.

Le temps est heureusement très clément et semble fait pour adoucir nos misères. Il y contribue en tous cas énormément car au 15 décembre, alors que l'on s'attendait aux plus cruelles et dangereuses intempéries, les souffrances de l'hiver nous sont épargnées. Quel changement pour nous d'habiter les baraques. Ne plus avoir à se courber pour entrer dans des niches à chiens. Le soir on sent un tel bien-être que l'on chante jusque bien tard, sans oublier la note patriotique, à la barbe des Allemands qui heureusement ne nous entendent pas. La nourriture n'a guère varié, mais cependant, nous devons dire que vu les circonstances, le manque d'abondance et la misère qui doivent régner en Allemagne, ajoutés à l'habitude qui nous fait une seconde nature, on trouve en général à apaiser sa faim. Certains cepen-

dant manifestent toujours d'un appétit aiguisé par le grand air. Ceux-là sont à l'affût de ce que le hasard peut faire tomber entre leurs mains, carottes, navets, oignons, etc. En prévision de l'hiver, les Allemands ont enterré en sillons des quantités de pommes de terre. Ceux qui connaissent les cachettes s'y glissent afin de déterrer quelques patates qu'ils cuisent sous la cendre. Ce sport ne va pas sans risques. Un des prisonniers ayant été surpris volant des pommes de terre fut condamné à cinq jours de poteau à raison de deux heures par jour. Lorsqu'il comparut devant le lieutenant Lenz, celui-ci lui demanda la raison du vol. Il lui fut répondu que c'est la faim qui pousse à commettre ces larcins. Ce à quoi le commandant du camp trouva à répliquer bourrument : « Mais vous mangez ici comme des cochons !» Si le lieutenant Lenz se place au point de vue que nous comprenons, il a raison.

A défaut de nouvelles sur ce qui se passe chez nous, toutes choses qu'on nous cache soigneusement, nous nous intéressons à tout ce qui se dit au sujet des événements qui se déroulent sur la situation des Alliés. C'est ainsi que nous découvrons un article du *Berliner Taggeblatt* du 17 octobre et signé d'un critique militaire allemand autorisé. Voici ce qu'il dit : « Dès le début la combinaison de nos opérations militaires prévoyait la possibilité d'encercler le reste de la garnison d'Anvers qui n'avait pu s'embarquer à Ostende. Nous espérons si cela ne nous a pas encore réussi que cela peut toujours se faire, notre marche en avant sur Dunkerque continuant irrésistiblement. Il n'est pas impossible en effet que ce soit de ce côté que les 30,000 Belges qui le 14 octobre passaient par Ostende ayent essayé de se sauver. D'autre part, il se peut que les troupes belges fortes de deux divisions réussiront à se joindre à l'armée anglo-française. Nous ne discuterons pas l'influence de l'arrivée des Belges sur la position des Alliés et leur stratégie de défense. Le rétablissement et la réorganisation de ces troupes, certes démoralisées, n'est pas impossible, d'autant plus qu'on doit reconnaître

qu'elles ont combattu avec plus de bravoure et de ténacité que l'on pouvait en attendre, vu l'opinion que l'on se faisait couramment de l'armée belge. En effet, il n'a pas été question jusqu'à présent de reddition en pleine campagne. Lorsque les voûtes des forteresses s'écroulent et que les coupoles volent en éclats, la résistance de troupes aguerries d'autres armées cesserait également. Certains croyent que les restes en fuite de l'armée belge manqueraient de matériel de guerre et surtout de munitions. Cela n'est pas mon avis. L'important pour les Alliés c'est l'accroissement de leurs troupes numériques. L'armement et leur équipement seront faciles à obtenir des dépôts français .... On pense généralement que la prise de Dunkerque par les Allemands rendra très difficile le transport des troupes anglaises en France. Cela n'est pas, la possession de Dunkerque n'étant entre nos mains que la septante-cinquième partie de la côte française. (*signé* : major S. Moraht.) »

Le major Moraht est un des rares Allemands qui prévoit des difficultés dans la poursuite de l'armée belge. Or son article est écrit du 17 octobre. Et nous sommes le 24 décembre, et l'on sait que la concentration de nos troupes s'est parfaitement effectuée. La retraite était prévue et bien combinée. Cela n'empêche que les journaux imprimaient leurs pronostics très pessimistes sur la prise prochaine de Ypres, Dunkerque et Calais. On ne donnait plus que quelques jours de résistance à ces villes mais on n'a pas compté sur l'Yser.

En guerre, Messieurs les Allemands, il s'agit de compter avec tout et de ne rien prévoir à la légère sous peine de se voir prendre en flagrant délit d'inconséquence. Combien de fois ne nous a-t-on pas seriné que Paris était tombé, ou même Ypres, Dunkerque, Calais et même Londres ? Nous avons reconnu la magistrale organisation militaire allemande, mais nous sommes loins d'idolâtrer la précision de ses plans. D'où il appert que tout colosse, fut-il d'airain, peut être ébranlé sur ses bases par un plus petit que soi .... Et le bluff ne sera jamais une arme bien dangereuse.

CHAPITRE VII

FIN D'ANNÉE

25 *décembre* 1914. — Noël, Noël, rien qu'à l'énoncé de cette fête sainte qui évoque entre toutes la paix et la fraternité des races chrétiennes, les haines devraient faire trêve, sous peine de quoi il n'est plus possible de croire à rien. Noël, à ce nom seul les hommes devraient se découvrir avec respect, et l'humanité pour un jour, pourrait se souvenir que les hommes doivent s'aimer les uns les autres. Utopie d'autant plus cruelle que chacun est persuadé être dans son droit en haïssant son prochain jusqu'à la mort. Que croire, puisque rien n'est vrai ? On est certain au moins d'une chose, c'est qu'il y a un Noël de paix et un Noël de guerre. Le jour saint n'y gagnera rien. Que doit-on faire chez nous en Belgique, où dans chaque foyer manquera un fils, et où Noël sera fêté par l'envahisseur tandis que les Belges, n'étant plus chez eux que sur un pied de partage avec l'ennemi, devront se contenter du peu qu'on laisse et qu'on n'a pas pris. Noël amputé, blessé, cette année sera sanglant, et le vieux bonhomme qui tous les ans porte dans sa hotte des joujoux pour les enfants, ne les laissera plus glisser par la cheminée dans les souliers des petits. Il parcourera les routes, le vieux bonhomme, et frappera aux portes des hommes en leur disant, les larmes aux yeux, que leur place est sur le champ de bataille ; et de sa hotte il tirera un fusil et des cartouches qu'il mettra aux mains des mâles. Que fait-on chez nous ? Combien d'hommes seront tués le jour saint de Noël, combien de familles pleureront les leurs en ce jour béni et solennel ? On pense à nous, c'est certain, et nous pensons aux nôtres avant de songer à nous-mêmes. Mais si la Noël à la maison doit être triste et lugubre, au moins restera-t-il aux nôtres la consolation de se

recueillir hors la présence, au besoin toutes portes closes, des responsables de tous les maux. La guerre et Noël se fêtant le même jour, quelle hérésie!.... Nous pensons à la mère-patrie beaucoup plus que les autres jours. Mais le bonhomme Noël tire ici une affreuse grimace qui fait penser au diable. Ah! le prêtre n'a pas osé venir ; nous n'avons pas eu de messe, pas de sermon. On a bien fait, c'eut été une sinistre comédie.

Les Allemands ont planté un arbre de Noël dans une de leurs baraques et y ont donné des réjouissances largement arrosées. A travers les grillages nous les voyons tenir leurs assises accompagnés d'un orchestre de trois musiciens. C'est plutôt triste de voir parodier de la sorte une fête sainte, mais nous n'avons pas le courage de plaindre ces gens qui au milieu de leurs réjouissances n'oublient pas de cracher leur haine contre nous. Et quel bonheur pour nous de ne rien leur devoir à tous ces gens. Quel bonheur aussi qu'en ce jour où nous serions peut-être enclins à la pitié, nos ennemis ravivent sans cesse nos plaies. Noël de haine, de misère et de sang, nous croyons donc à la possibilité de choses les plus sacrées foulées aux pieds. Et nous nous souviendrons chaque année à pareille époque que ce n'est pas la Noël que nous avons fêtée le 25 décembre mais la guerre, la captivité, les privations, l'avanie, les insultes, la bestialité des hommes et la faillite de la charité.

Il fait beau temps aujourd'hui, froid mais sec, et un soleil resplendissant nous a donné sa note gracieuse, brillant pour nous comme pour tout le monde, partageant entre tous gratuitement son sourire. Ah! que nous eussions été heureux de respirer à l'aise dans un coin quelconque, de la seule beauté qui ne s'achète pas, celle dont tous les parias de la terre peuvent jouir en liberté : la beauté de la nature. Comment, pas même ça ? nous dira-t-on. Oui, même pas ça! Derrière nous, nous entendons des voix humaines qui nous raccrochent singulièrement aux calamités terrestres. Nos gardiens, leur matraque en main, nous chassent en rangs et l'on doit se presser pour éviter de

donner le plaisir à l'un de ces méprisables individus de caresser nos échines. Il est permis en ce jour de Noël à une catégorie de gens qui ont la force des armes pour eux, d'injurier et de frapper d'autres hommes qui eux au moins ont fait autre chose que le chien de garde, mais qui ont défendu les armes à la main leur patrie envahie. Et qu'en mots élégants les insultes déferlent en ce jour saint : *schweinlouders* ! Ah ! si nous ne répondons pas pour éviter aux Allemands d'avoir le plaisir de nous emprisonner, du moins avons-nous la réplique dans nos cœurs ; non certes n'est pas *schweinlouder* celui qu'on pense.

Les nouvelles de l'Yser, de l'Alsace et de la flotte doivent être bien mauvaises pour les Allemands, car ils n'ont pas eu la délicatesse de saisir l'occasion du jour pour adoucir quelque peu leurs instincts. Ils ont crûment laissé deviner leurs appréhensions.

Défense avait été faite de fumer, mais en guise de cadeau de Noël on a parqué tous les prisonniers dans un enclos où l'on a permis pendant une heure à chacun d'en « griller une ». Un officier a daigné passer dans l'enclos en jetant une cinquantaine de cigarettes sur lesquelles les Russes se sont précipités. On annonce aussi, toujours en guise de cadeau de Noël, qu'un bataillon (2.400 prisonniers) est puni de privation de pain parce que un homme, un seul homme a été surpris dans le camp fumant une cigarette. Cela fait une économie de 380 pains, et les réflections à ce sujet permettent toutes les suppositions. La justice allemande qui punit tout le monde pour un coupable peut conserver pour elle son cachet national car elle n'aura sur ce chapitre rien à reprendre à qui que ce soit. Les étudiants polonais ont reçu des présents venus de Pologne ce qui semblent les réjouir et les satisfaire. Pour nous, rien. Je dois à la vérité de dire que 6 artisans, cordonnier, peintre ou charpentiers belges ont reçu un gilet de laine et 5 marks, dons de la Croix-rouge de Verviers, pense-t-on. La nourriture est plus mauvaise que d'habitude, c'est pour nous souvenir que nous sommes en jour saint de Noël où

chacun, sauf les Allemands pour nous, fera quelque sacrifice. Et l'on sent qu'il leur en coûte encore énormément de nous donner cette nourriture de cochons (comme l'a dit si élégamment l'autre jour le lieutenant Lenz). Nous terminons le jour de Noël dans le calme. Nous pensons à nos frères qui défendent encore là-bas l'honneur de la patrie et nous les envions. Mais rengainons nos inutiles envies et espérons que les nôtres en ce moment sont occupés de nous confectionner le plus beau cadeau de Noël que nos âmes puissent rêver : la Victoire !.

Et nous nous inclinons avec respect et profonde admiration vers nos frères plus heureux que nous qui, grâce aux armes qu'ils ont encore entre leurs mains solides, ne sont pas des « *schweinlouders* » !...

Pas de chants, pas de fête, rien que nos pensées et nos ardents souhaits qui volent vers notre patrie, voilà de quoi a été faite notre nuit de Noël...

26 *décembre*. Lendemain de Noël. Comme c'est encore un jour férié on nous groupe pour nous compter. Cela ne semblera pas bien extraordinaire mais ici cela représente une affaire colossale ! On ne me croirait pas si tous les témoins n'étaient là, mais pour compter 2375 prisonniers, rien que pour les compter, on les a retenus en rang par un froid piquant, le matin du 26 décembre pendant 2 heures 10 minutes et l'après-midi, n'ayant pu terminer le matin, pendant encore 1 heure 30 exactement. Et les Allemands trouvent cela naturel. Qu'on n'aille pas dire que c'est pour nous ennuyer qu'ils font cela, ils ont bien d'autres ressources ; non, uniquement parce que, aussi nombreux soient-ils, ils ne savent pas compter. Ah Pilatus, énigmatique Pilatus que nous n'avons jamais connu parce que dès le premier jour vous avez été en traitement à l'hôpital de Celle et en même temps inscrit sur les listes du camp de Scheuen, Pilatus, mon bon, vous nous êtes redevable de longues stations sur le plateau dénudé, par toutes les températures, mais aussi pour la rage des Prussiens qui ne savaient à qui s'en prendre, ne pouvant s'en prendre

à eux-mêmes. Et Pilatus effacé d'une liste s'y retrouvait le lendemain et les comptes recommençaient.

Cette fois, on nous annonce pour corser la farce, que le deuxième bataillon, dont nous sommes, est privé de pain, parce qu'un homme, un seul homme, d'une des seize baraques, a jeté un bassin d'eau par la fenêtre. Ceci procure aux Allemands un nouveau gain de 380 pains. Demain ce sera le tour du dernier bataillon, et ainsi tout le camp aura été privé. Pendant ce temps la cantine fait fortune. On a fait venir un wagon de pains qui brusquement ont augmentés de 20 pfennigs.

On les vend donc 1 mark. Ceux qui ont de l'argent peuvent s'en payer. Quant aux autres, ils se mettent la ceinture. Si vous lisez les journaux allemands, vous y verrez que les prisonniers sont parfaitement bien traités et ne manquent de rien. S'ils se plaignent, c'est parce qu'ils font le difficile ou c'est par esprit de contradiction. Les soldats allemands du corps de garde vendent, en les passant par les fenêtres, leurs pains aux prisonniers, pour 1 mark ; me croira-t-on ? Voilà ce que des milliers de témoins peuvent attester, mais on n'aura garde d'invoquer ces témoignages. A côté des tortures matérielles, les Allemands, dans leurs cervelles bornées, ne s'imaginent certainement pas que parmi ces prisonniers, qu'ils considèrent comme du bétail, il y a des gens qui ont un cœur et un esprit. Et les tortures morales sont encore plus cruelles que les autres. Se trouver ici gardés par des brutes conscientes, n'avoir aucune nouvelle de chez soi ni des siens, savoir que tous les êtres qui vous sont chers se sont trouvés en plein milieu des plus violents bombardements, s'imaginer que leur maison et leurs biens sont détruits, et ignorer ce que vos parents sont devenus, eux ne sachant également pas ce qui vous est advenu ! Et pendant ce temps de lourds malotrus vous privent de nourriture, vous insultent et frappent de leurs matraques. Ah ! on deviendrait mauvais à la fin, si on ne rongeait son frein en pensant que nos ennemis sont en train de recevoir sur les champs de batailles la rude correction qu'ils méritent.

A ce prix-là, souffrons encore, tout aura bien une fin. Nous en arrivons à souhaiter que les prisonniers allemands soient aussi mal traités que nous, dans ce cas nous n'en aurions pas le moindre remord.

Le dimanche 27 décembre nous vaut encore une série d'appels probablement parce que hier le compte aura été trop juste. Les autorités avaient retiré des rangs trois prisonniers travaillant dans des services spéciaux, pour les placer dans une baraque plus rapprochée de la Kommandantur. Naturellement, le compte des prisonniers en rangs se trouvait diminué de trois. Pendant plus d'une heure, on a compté, recompté les prisonniers, les plaçant par quatre, puis par huit, les comptant de face, de côté, de dos. Finalement, l'officier en se retournant vit qu'il avait placé les trois hommes qui devaient changer de baraque derrière lui, et que c'étaient ceux-là qui manquaient dans les files. Ceci est difficile à croire, quoique absolument authentique, mais en pratique cela ne s'est encore vu dans aucun pays de la terre.

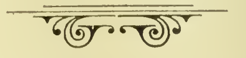
29 *décembre*. — L'autorité militaire a décidé de pratiquer une perquisition dans chaque baraque. Après des ordres et des contre-ordres qui nous promènent de la plaine aux baraques, les soldats viennent fouiller dans les logements des prisonniers. On saisit tout ce qu'on trouve de louche : couteaux, bottes russes achetées, objets pointus, argent et bijoux. L'alerte a été chaude. Le lendemain la chinoiserie se corse. Nous étions bien installés entre camarades dans les baraques, mais cela était trop beau. Brusquement tout cela a dû être changé. Alors que jusqu'à présent on nous avait tenu le plus possible à l'écart des Russes, on nous les a imposés avec une brusquerie bien allemande. A 6 heures du soir, au moment où l'on ne voyait plus clair, on a divisé toutes les baraques pour y introduire les Russes qu'il s'est agi de répartir entre nous. Les lits devaient être occupés de telle façon qu'un Russe soit couché entre deux Belges. Cela ne semblera rien à la lecture, mais il faut savoir

que l'on n'a accordé jusqu'ici aucun soin de propreté aux Russes, qui grâce à leurs vestes en peaux de chèvres et leurs bonnets en poils, ont hébergé la vermine qui indispensablement se met dans tous ces foyers propices. Ces Russes se comprennent très bien entre eux et vivent la même vie. Il y a une grande différence entre eux et nous. Naturellement l'occasion n'a pas échappée à ces Messieurs de l'autorité pour mettre tout en œuvre afin de nous jouer des tours pendables. Cette occasion était toute trouvée. Voilà pourquoi on nous a parqués méli-mélo avec les Russes. Ils espéraient, nos chers Allemands, bien nous contrarier et nous voir bientôt couvert de ces poux moscovites qui engendrent le typhus. Ils ont été déçus. Ils n'ont pas eu l'occasion de nous dire qu'entre Alliés on peut bien vivre étroitement et souffrir des mêmes maux. Nous avons accepté stoïquement ce sort nouveau et les Allemands en sont restés pour leurs frais. Nous avons enseigné aux Russes à bien se laver et à entretenir le linge, et le lendemain de l'aventure il n'y paraissait pas trop. Et nous pouvions crier à la barbe des Allemands déconfits: Vive la Russie ! ...
Et ainsi, tout ce qu'on s'évertue à nous ménager comme avanies et mesquineries s'ébrêche contre le mur de fer qu'oppose notre inébranlable confiance.

Le soir de Noël, nous avions, en guise de fin souper, pris notre thé, où le sucre brillait par son absence, avec notre morceau de pain sec quotidien. Ce soir de réveillon nous avons soupé d'un bol de riz avec le pain habituel. Et de tout cela, nous ne songeons même pas à nous plaindre. L'abnégation est une belle chose quand on sait pourquoi on la subit. Nous n'avons pas les moyens de nous réjouir, mais nous n'avons pas non plus de motifs d'être mélancoliques. Nous n'avons pas toutes les nouvelles que nous voudrions connaître dans les détails et nous en sommes toujours un peu au défaut de grives. L'ennui est d'être ici inactifs, alors qu'il y a encore du beau travail à faire, de savoir notre pays aux mains de barbares, qui disent

et écrivent trop souvent qu'ils ne le sont pas pour ne pas en être convaincus, et de ne pas être fixés sur le sort des nôtres. Pour le reste nous ne doutons pas un moment du succès final. Malgré tout ce qu'on pourra nous dire, et je passe sous silence les puérils coups d'épingles dont on cherche journellement à nous piquer, ou ce qu'on peut écrire, notre idéal reste immuable. C'est notre soutien. Avant de désirer notre liberté, je jure que la très grande majorité, et certainement tous ceux qui raisonnent, aspirent avant tout à l'évacuation totale de notre pays par l'ennemi. Et nous ne souhaitons ce déblayage que de la même façon dont s'est faite l'invasion : par les armes. Notre honneur, qui depuis longtemps est sauf, ne peut s'accommoder que de cette seule solution ; car nous ne nous imaginons pas une paix tandis que les Prussiens occupent les territoires qu'ils ont envahis. Cela durera un peu plus longtemps et, d'optimistes à outrance que nous étions au début de notre captivité, nous en sommes arrivés au calme et à la pondération. Nous ne faisons plus de calculs de probabilités et nous laissons aux événements le soin de nous apporter les suites heureuses. Ainsi nous avons pris notre parti.

Les journaux nous apportent comme diversion d'étranges élucubrations sur des intentions brigandesques de l'Allemagne qui se berce d'illusions au sujet de la Belgique, sur laquelle la Prusse s'imagine avoir mis la main après y avoir mis le pied. Je signale simplement le fait pour montrer à quel degré nos ennemis ont poussé le sens de leurs droits. Nous laissons passer la caravane.



CHAPITRE IX

L'ANNÉE 1915

1er *janvier* 1915. — Jour nouveau d'une ère nouvelle. Année de grande signification pour nous tous, et surtout année d'espoir. Dans nos souhaits sans protocole que nous nous faisons en ce jour, un seul domine : la liberté de notre patrie et nos droits proclamés. De cela nous sommes sûrs, et nous nous réjouissons de n'avoir rien à regretter de ce qui a été fait. Le temps est charmant et le soleil nous sourit. Dans cette guerre où le courage aura eu bien des malheurs, et où il fut permis que ce soient les voleurs qui gardent les volés, au moins le climat nous aura-t-il été pendant les plus mauvais mois d'une douceur inusitée. Aussi doit-on reconnaître que les maladies sont très rares. La mortalité a été jusqu'à présent insignifiante. Il est mort un second Russe, qu'on enterre aujourd'hui avec le même cérémonial que l'autre. Il n'y a du reste que cela que les Allemands fassent bien et c'est le seul moment où les prisonniers qui suivent le corps, se sentent la liberté de marcher au pas qu'il leur plaît. Mais dès que le mort est enterré les matraques ressortent : la vie de prisonniers recommence. Je dois aussi reconnaître que ce sont toujours les mêmes qui attrapent les coups et que, si c'est la fatalité qui le veut ainsi, eh bien ! les battus n'ont alors vraiment pas de chance. Le tout est de ne pas se trouver sur le chemin des dispensateurs de brutalités et de faire en sorte que si l'on échappe aux griffes des Cerbères par un sentier, on ne retombe pas dans leurs bras au détour d'une autre route.

Le 2 janvier est mort au lazaret un jeune Louvaniste civil, âgé de vingt ans. C'est le premier Belge qui meurt ici. On l'a enterré le 4 avec grande simplicité. Les civils de Louvain et quelques soldats belges et français ont suivi le corps. Il y avait

trois officiers allemands délégués qui escortaient le curé. C'était un triste spectacle que cet enterrement dans la neige qui tombait à gros flocons. Le cortège passant dans le bois de sapins tout blancs, dans le silence impressionnant d'une telle cérémonie, avait de la grandeur malgré sa simplicité. Au cimetière un poète de Louvain lut des vers flamands qui, très bien dits, et bien sentis, allèrent droit au cœur des assistants. La plupart pleuraient. Le curé prononça quelques paroles en mauvais français, et le retour commença. Ainsi repose en terre ennemie un jeune homme dont le seul tort fut de s'être laissé prendre par les armées envahissantes. Néanmoins, on se sent allégé d'avoir pu enterrer décemment un de nos compatriotes ; et cela nous change de Munster où ces cérémonies de funérailles n'étaient pas dignes d'une nation civilisée.

Il est de plus en plus question du rapatriement des civils. Les uns se raccrochent à cet espoir comme le naufragé à une épave, d'autres restent sceptiques et attendent. Ils ont été si souvent leurés ! On les a comptés, recomptés, recensés, alignés, etc., comme de vulgaires militaires, et de là encore partent toutes les suppositions. Les « pékins » font des pétitions, envoyent des suppliques, expliquent leur cas, détaillant le degré de leur non-culpabilité, et tous se reprennent à rêver tout haut d'espérances. L'élément militaire souhaite la rentrée des civils comme la réparation d'une injustice et pour le bonheur de quelques-uns, mais leurs calculs sont autres. Les « guerriers » ont pris leur rôle au sérieux et ont commenté les faits de guerre. La situation des armées est l'objet de toutes leurs discussions et ils s'y sont passionnés. On pense au retour et on en parle même. Mais avant tout il faut que nous rentrions dans une patrie déblayée d'éléments étrangers. Faute de quoi il ne peut être question pour nous de retour. Nous avons de la famille, des intérêts en suspens, des désirs, mais tant que nous sommes soldats nous devons faire honneur à notre uniforme et laisser battre notre cœur à l'unisson de tous ceux qui souhaitent la libération de la Belgique. On écrit

trop souvent que le soldat allemand a le monopole du patriotisme, de l'abnégation et du courage moral et physique pour que nous puissions estimer ne pas être en reste d'amour patriotique.

Une sorte de juge a questionné les civils, surtout les Louvanistes, au sujet des événements qui se sont déroulés à Louvain. Les suites de cette enquête diront ce que ce questionnaire a voulu signifier. Certains Louvanistes ont dit avoir signé des déclarations absolument véridiques qui prouvent que dans les troubles de Louvain les troupes allemandes ont eu seules les torts. Et les « canards » de reprendre leurs vols.

Les fêtes de Noël et du nouvel an nous ont laissé quelque répit, en ce sens que les informations des quartiers généraux se sont montrées plus muettes que d'habitude. On en reste aux conjectures. Les journaux passent en revue les événements de l'année écoulée et émettent leurs espoirs pour l'an nouveau qui commence. Il serait difficile d'être plus optimiste que ne le sont les Allemands sur leur situation. Leur point de vue, qui doit pénétrer dans toutes les âmes germaniques par la persuasion d'un juste droit, ne souffre d'aucune variante. Le « querelleur allemand », expliqué par les Allemands eux-mêmes, est une sorte de portrait très flatté d'une personnalité très imbue de sa suffisance. On conçoit que notre conception soit diamétralement opposée, et que nous avons maints sujets d'en converser. Le portrait par notre pinceau subit des retouches qui changent pas mal de traits à la physionomie générale du modèle. Nous n'attendons pas de l'Allemagne qu'elle se grandisse en reconnaissant ses torts ; elle ne le fera pas, et, si son Dieu l'abandonne elle trouvera un bief ou une simple périphrase pour dire que son «Gott» est assez puissant pour lui ménager toutes les assurances pour l'avenir. D'ici là .... En attendant, nous constatons que si la face du monde doit changer par la défaite de l'Allemagne, le monde commence déjà à changer graduellement. Et si l'Allemagne vaincue s'étonne qu'aucun cataclisme ne vient

précipiter le globe terrestre dans le plus obscur des néants et que les peuples, malgré la catastrophe germanique, reprennent en une ère nouvelle et bienfaisante une « *kultur* » et une culture qu'on croit outre Rhin être l'exclusivité d'une nation, que ce soit ahurissement ou stupéfaction, mais on verra que la lumière perce et pénètre où il faut et au moment fixé par les faits inévitables. C'est très joli de s'arroger le beau rôle exclusivement, mais rien ne dit que l'admiration que l'on a pour soi-même doive s'accorder avec la conception des idées voisines dont on dénie l'estime. Un nuage d'ombre semble descendre sur la nation conquérante, qui par le glaive veut imposer sa manière de voir. Qu'on lui réponde par le glaive et voilà où l'on aurait tort ! Cependant les imprévus et les complications ne sont pas encore à leur fin dans cette guerre néfaste pour celui qui l'a déclanchée, et qui devra lui rester néfaste jusqu'au bout et jusqu'au but qu'il faut à présent atteindre. Et on en aura fini une bonne fois des prétentions. Chacun peut vivre et le doit. Il le faudra bien même après l'écroulement des rêves de suprématie allemande. Mais pour la Germanie les visées auront subi les mécomptes en égale proportion à son ambition. Et ainsi le voudra la justice immanente. On pleurera sur tous les maux créés pour l'amour d'une nation en rage d'arrivisme ; on déplorera peut-être ce qui fut mal fait, et le monde reprendra son cours de choses usuelles. Quand ? .....

Si nous retombons dans l'actualité, il nous semble que rien ne va vite, sauf la mort. Mais des symptômes sont là, qui malgré notre claustration parviennent jusqu'à notre clairvoyance. La victoire du plus fort ne fait pas la victoire du droit, mais n'oublions pas que c'est en se reposant sur sa force seule que s'est basée l'Allemagne pour vaincre. Que l'indignité de ce qu'elle appelle son droit, invoqué par la brutalité, saute aux yeux de ceux qui sont restés les spectateurs neutres du conflit, et voilà que le vrai droit reprend son équilibre. Si celui-ci s'accentue au point de contrebalancer la force première, l'on trouve devant

soi plus qu'on avait prévu. Nous pensons que dans les hautes sphères on doit songer à tout cela. Notre triomphe sera lentement acquis mais en sera d'autant plus réfléchi. Chacun aura eu le temps de mûrir ses actes. De la clairvoyance du peuple allemand, nous ne doutons pas, mais ce n'est que dans l'avenir que nous verrons cette évolution, et lorsque le malheur aura frappé ses coups. Quand un peuple, aussi imbu soit-il de chauvinisme ou de nationalisme, se sent trompé dans les promesses qu'on lui a faites, et qu'il se rend compte qu'il a trop bénévolement suivi par contrainte des chefs de file qui représentent le militarisme et un impérialisme outranciers, ce qui est le cas qui nous occupe, ce peuple qui au fond abhorre l'excès, tout en estimant l'idole par nature, peut parfaitement se persuader que l'on a été trop loin et qu'il s'agit de s'arrêter au bord du précipice. C'est par les yeux et par la volonté du peuple que sont bridées les fougues directrices des gouvernants. On précipite parfois les événements mais gare à la culbute. Nous ne pensons plus à de la brusquerie, la guerre ne finira peut-être pas par le peuple. Le peuple allemand est encore trop docile à ses maîtres, mais le réveil des luttes des classes sera cruel. J'ai déjà dit que nous n'y comptions pas de si tôt. Mais une éventualité nouvelle se présente pour hâter les conclusions directement matérielles. Que cela vienne de l'Italie, de l'Amérique ou d'autres nations décidées à en finir avec l'ennemi de tous les peuples et de tous les règnes : le dictatorisme à son extrême pinacle, il faudra bien alors que finisse le règne entrevu du dieu irréel des empires et des races. Ce dieu, il n'en faut pas, il n'y en aura pas, il ne peut en exister. Que l'on ne dise pas que nous sommes vassaux de l'Angleterre parce qu'avec l'aide de cette puissance nous avons dû abattre l'aigle impérialiste qui se jetait sur nous comme un vulgaire vautour. Ce mot de vassal est le *leitmotiv* de l'Allemagne et elle s'en sert à satiété. Quant à nous, il ne nous conviendra de nous laisser endommestiquer par personne. C'est pour la liberté que nous combattons et nous ne nous soumet-

trons à aucun joug.Les peuples unis pour l'indépendance peuvent sans craindre de se laisser englober l'un par l'autre, lutter coude à coude contre le danger commun. Telle a été l'Alliance balcanique contre la Turquie, ce peuple le plus arriéré et le moins civilisé de l'Europe, qui s'imaginait pouvoir gouverner lui aussi des peuples de races luttant pour leur affranchissement contre l'esclavage. Aujourd'hui, comme des larrons, qui se ressemblent et s'assemblent, l'Allemagne s'unit à la Turquie avec des arrière-pensées qui ne nous échappent pas, pendant qu'on nous parle de péril jaune, pour le cas où nous nous servirions de la massue japonaise. Des mots, et rien que des mots, voilà ce dont se berce l'Allemagne, et avec quoi elle cherche vaguement à illusionner les neutres, et à convaincre les nations qui lui sont hostiles. Ce n'est pas pour se laisser endoctriner par l'opinion teutone que les ennemis du vautour germanique lui ont opposé leurs armes. Et les grands ont obtenu assez d'assistance des petits Belges et des petits Serbes pour que l'équilibre de prépondérance soit bien établi.

Ces réflexions nous mènent au 14 *janvier*, jour de l'an Russe. Ce jour passe inaperçu, les pauvres Russes semblent vivre abstraitement et dans l'attente de la fin. Nous ne les comprenons pas et ne connaissons pas leurs aspirations sauf en ce qui concernent quelques intellectuels dont le raisonnement sur la guerre, ses suites et ses conséquences est sensiblement égal aux nôtres. Pendant ce temps-là les Allemands nous considèrent comme un troupeau de bétail, car pour eux il n'existe aucune distinction entre les prisonniers. C'est à peine si nous représentons pour eux un chiffre ou un numéro matricule. L'uniforme seul ou le galon semblent les préoccuper ; la preuve c'est qu'ils avaient arrêté à Liége un jeune télégraphiste de quinze ans qui à cause de son uniforme et malgré ses dénégations, avait été considéré comme soldat et trainé en captivité. Un contrôleur des tramways de Liége, qui portait une casquette à galons a été pris longtemps pour un officier de l'armée belge et avait été interné comme tel

à Magdebourg, lieu de captivité des officiers. Quand on reconnut l'erreur, le contrôleur de tram fut simplement transféré à Munster au camp des soldats. Le malheureux n'a rien gagné au change ! Lorsque les vieillards de plus de soixante-cinq ans ont été libérés, on a cependant retenu ici un ancien major pensionné, qui doit à cette particularité de n'avoir pas été licencié. Et ce vieillard promène sa monotone résignation parmi la nôtre. Un jeune homme de vingt ans qui avait été arrêté à Audenarde avec son patron est devenu subitement fou, et depuis lors il cherche quelque chose. Il cherche, il cherche, et sans doute ne pense-t-il plus à la liberté ni aux événements de cette année terrible. Sur ce point il est heureux.

On a pris quelques mesures d'intimidation. A la suite de vols de pommes de terre qui avaient été constatés et à cause du manque de vivres qui se fait de plus en plus sentir, on a prévenu tous les prisonniers qu'on tirerait sans merci sur ceux qui s'aventureraient dans les environs des magasins à provisions.

On ne nous serine plus à tout bout de champ : *Belgien kapout, Frankreich kapout, Russland kapout, England kapout.* Et pour cause ! A cela les prisonniers répondaient : *Deutschland kapout* ! Ce vocable vient d'être sévèrement interdit. Celui qui s'en servira encore sera puni de deux jours d'arrêt. Qu'on nous fiche plutôt la paix et on n'en parlera plus.

Au 15 *janvier* on a inauguré la soupe aux betteraves. Celui qui s'en plaindrait serait probablement puni. Et voilà comment nous avalons cette horrible mixture dont on prive les cochons dont on a certainement déjà dépeuplé l'Allemagne. C'est un signe certain des temps, cela prouve bien des choses, et nous pensons qu'il y a encore d'autres armes bien plus terribles pour une nation tenace qui se cramponne à sa planche de salut que le fer et le feu. Que nous en subissions les conséquences, cela ne fait pas de doute, et nous attendons stoïquement. Nous avons tout subi, nous avons été couverts de puces et de poux, nous avalons nos soupes aux betteraves comme si nous n'avions

de notre vie eu d'autre subsistance. Nous avons gagné avec la patience le raisonnement et la force de caractère pour résister à tout, car nous savons que c'est pour la patrie que nous souffrons en silence.

Deux civils Louvanistes, MM. Kleintjens, professeur à l'université et professeur de flamand des princes royaux et son beau-frère, professeur dans une université américaine, viennent d'être renvoyés en Belgique. Nos vœux les suivent.

17 *janvier.* — La soupe aux betteraves n'a pas eu son lendemain. Il parait que le médecin s'est formellement opposé à ce genre de gavage. Il a évité là des maladies dont les conséquences eussent été des plus déplorables.

Nous lisons dans les journaux, qu'à Soissons les Allemands auraient remporté un succès sous les yeux de l'Empereur lui-même. C'est l'occasion naturellement d'un afflux de chants de victoire dans le style connu. Les parades et les redondances sont le fort allemand. Le cinéma aura certainement été de la partie. Mais ce qui est le plus curieux, c'est que la presse allemande écrit que son encre avec laquelle elle imprime ses communiqués est seule indélébile et sera encore visible dans cent ans. Les communiqués français à son avis, sont un tissus de mensonges auxquels préside le généralissime Joffre en personne, et avec lesquels on leurre les populations françaises. Seulement nous ne comprenons pas bien pourquoi dans le même journal qui nous donne ces assurances de sincérité, on lit en première page que le nombre de prisonniers faits à Soissons est de 1,700 et 14 officiers. A la seconde page ce nombre est de 3,150 et 14 officiers, et à la troisième, le chiffre est rétabli à 1,350 et 14 officiers. Dans un autre journal il est question de 5,000 prisonniers. Il est typique de remarquer que l'organe qui donne ces précisions se demande comment le général Joffre , qui rédige lui-même ses communiqués, annoncera à ses lecteurs la capture de ces « 1,300 prisonniers » ! Après cela on peut tirer l'échelle, et la menace de ne plus publier les bulletins français fera peut-être

plaisir à la mentalité allemande ; quant à nous ,elle nous laisse froids sinon rêveurs.

D'après un journal de Hanovre, nous apprenons qu'en France on se plaint du traitement des prisonniers en Allemagne. A cela l'autorité aurait répondu que c'était un mensonge, que les prisonniers sont traités suivant la loi commune du droit des gens, ni plus ni moins. Ce à quoi nous répondrons lorsque le temps en sera venu, que nous comprenons d'une toute autre façon la manière de traiter des hommes. Cette manière devrait différer du traitement que l'on fait subir aux animaux. Encore pour ceux-ci existe-t-il une société protectrice. Et les gens qui écrivent dans leurs journaux comment sont soignés les prisonniers n'en savent rien car ils ne viennent pas les voir. Nous sommes les premiers à reconnaître qu'il faut dans un camp où se trouvent de nombreux prisonniers de nationalités différentes, une discipline rigoureuse capable de maintenir l'ordre. Ceci peut se faire sévèrement et même pointilleusement. Il doit en être ainsi partout. Mais les insultes et les coups de baïonnettes ou de matraques sont des lâchetés inutiles, tout juste bonnes à entretenir parmi nous le souvenir haineux de l'Allemagne. Que dans ce pays on mène également les soldats à la *schlague*, et avec la plus extrême rigueur, c'est l'affaire de ceux qui l'admettent, mais nous serons à jamais réfractaires à ce genre de soumission dégradante. Si cela fait partie du bagage *kulturel* que l'Allemagne prétend vouloir lancer sur le marché mondial, c'est encore une marchandise qui ne franchira pas notre frontière. Nous ne demandons nullement qu'on soit aux petits soins pour nous, ou que l'on nous prodigue d'hypocrites marques d'attention. Nous aurions à remercier, et nous tenons sur ce point à conserver notre plus stricte neutralité. Nous sommes ici désarmés, simplement dans l'attente de la fin des hostilités et hors d'état soit de nuire, soit d'être utiles. On nous fait travailler, c'est logique. Mais qu'on n'attende pas de nous que nous fassions des prodiges pour mener à bien une besogne qui ne profite qu'à des ennemis

exécrés. Tant que nous faisons juste ce qu'il faut, sans que nous refusions d'exécuter les corvées, c'est tout ce qu'on peut suffisamment exiger. Nous savons obéir, et pour le reste nous n'avons pas le droit de discuter. Si un Allemand nous raconte des histoires sur la vaillance de ses compatriotes et les succès de l'armée prussienne, nous ne pourrions pas répondre, à moins d'opiner. Cela, on le conçoit, nous répugne. Cependant, un des nôtres qui travaillait dans la cuisine des soldats se permit de discuter avec ceux-ci, en leur représentant les choses d'une autre façon à celle qu'ils ont pour obligation de connaître. Cela finit par le droit du plus fort qui est souvent celui du plus lâche ; car notre compagnon fut attiré dans la cuisine et rossé d'importance par trois individus qui s'acharnèrent sur lui, alors qu'il ne pouvait se défendre. Notre impartialité nous oblige à reconnaître que la mentalité seule des individus est en jeu et que le règlement, s'il est violé, l'est par des gens que l'on n'a pas choisis pour garder des prisonniers. Depuis que nous sommes sortis du camp des tentes pour entrer dans celui des baraques, les appels ne sont plus présidés par *herr* Lenz. Ils sont commandés par un *Feld-webel-lieutenant* dont j'ignore le nom, mais qui dans le « civil » est commissaire de police (1). Cet homme ne dit jamais un mot plus haut que l'autre ; il connaît la discipline et semble avoir la routine des mouvements des foules. C'est l'homme qu'il fallait. D'un air résigné mais calme, il conduit les appels comme par obligation, se trompant régulièrement dans ses comptes, car tous ses collègues font de même, mais reprenant ses chiffres résolument sans trop s'émouvoir, et, toujours de son air placide, congédie les files ou envoie les équipes au travail. Pour lui c'est le strict nécessaire, et il prouve qu'il sait le faire bien. Il juge inutile d'insulter les prisonniers des noms les plus grossiers, et en échange il obtient des alignements corrects et l'attention qu'il lui faut pour mener à bien sa tâche. En voilà un qui doit avoir compris ; mais peut-être bien n'avancera-t-il point.

---

(1) Feld-webel-lieutenant Wibeck, parti au front russe peu après, et tué quelques jours après son arrivée.

Le 17 est mort au lazaret un civil louvaniste qui a été foudroyé par une attaque d'apoplexie. Il a ici avec lui ses deux fils et son frère pris en même temps que lui à Louvain. Il a été mis en bière tout nu, car après l'y avoir placé on a retiré le linceul. On l'a enterré le 19, suivant le cérémonial que nous connaissons déjà.

On dirait que « la grande faucheuse » se fait plus cruelle car ce jour on apprend deux nouveaux décès de civils qui sont morts au lazaret. Pauvres gens que l'on représente dans toute l'Allemagne comme des brigands, des francs-tireurs auxquels on endosse les cruautés que les soldats prussiens ont commises chez nous et qui motivent (?) l'envoi en exil de ceux qui sont innocents. C'est à douter qu'il y a encore une humanité clairvoyante dans notre malheureuse Europe.

Savoir qu'en plein XXe siècle de telles ignominies se passent au su de toutes les nations civilisées, nous cause un malaise qui accroitra encore dans l'avenir nos sentiments de révolte contre la nation coupable. Mais nous devons ménager momentanément nos esprits et nous réserver plus utilement ; tout vient à point à qui sait attendre.

Depuis quelques jours nous avons parmi nous un nouveau compagnon de captivité et qui ne figurera jamais sur aucune liste. Il s'agit d'un petit pinson qu'un des nôtres a capturé dans la neige. Le petit oiseau a été adopté par nous et recueilli avec la plus grande joie enfantine. C'est le vrai compagnon d'infortune des captifs, accessoire indispensable à notre roman d'exil. Notre pinson vient manger dans la main le grain que nous avons pu nous procurer difficilement en nous cotisant. Une belle petite cage est son chalet, qui cependant est une prison. En tout état de cause notre locataire est plus heureux que nous, car il est entouré des plus délicates attentions. Il apprendra dans sa cervelle d'oiseau à savoir que parmi les hommes il en existe encore qui ont du cœur et des sentiments d'attachement. Et s'il pouvait connaître, le petit pinson, ce que font les humains entre eux,

il ne chanterait peut-être plus. Ne lui disons donc rien, et qu'il continue à chanter, son inconscience le sauvegarde des vilenies des hommes.

Le 20 les Russes dont on nous avait encadré nous quittent. Ils vont vers le Nord, dit-on, s'occuper de travaux agricoles. C'étaient de braves *fieus*, un peu rugueux, mais très serviables avec leur mine de chiens battus. Ils nous étaient sympathiques malgré leurs puces. En nous quittant la plupart avaient de grosses larmes dans les yeux.

Les nouvelles continuent à être vagues et nous ne pouvons exactement suivre ce qui se passe. Mais comme par un bienfait providentiel, il nous tombe sous les yeux aujourd'hui 21 le journal *Kölnische Zeitung* du 19 janvier 1915, que tous les Allemands n'auront peut-être pas eu l'occasion de lire. C'est dommage, car ils eussent été singulièrement édifiés. Quant à nous, un article on ne peut plus intéressant écrit par un Allemand habitant l'Amérique et qui est documenté comme pas un, nous met un baume sur le cœur. C'est la première fois qu'une page aussi audacieuse a été écrite, ou du moins publiée. Nous nous demandons comment il est possible qu'un tel article ait été toléré par la censure. En tous cas, nous en ferons notre bréviaire, et aux heures sombres nous le relirons. Je le reproduis *in-extenso* pour qu'on voie comment nos espérances se soutenaient et combien nous sommes d'accord avec les conclusions de cet Allemand qui a eu l'audace doublement téméraire d'ouvrir les yeux de ses compatriotes.

« Lettre d'un Allemand d'Amérique à ses confrères d'Allemagne. (Lettre publiée par le *Times* et reproduite par la *Gazette de Cologne.*)»

Pour le peuple Allemand, la paix avec la liberté.

» L'Allemagne est condamnée à une décadence certaine. Banqueroute dans l'art du gouvernement, surpassée au point de vue

armement, se trouvant sous la condamnation morale du monde civilisé, uniquement amie de l'Autriche et de la Turquie, deux puissances en décadence, combattant avec désespoir contre des armées trois fois supérieures et qui seront aidées et renforcées par des puissances neutres dans le cas où la décision tarderait, et malgré cela l'Allemagne continue à verser le sang de ses héroïques sujets dans un combat désespéré qui peut reculer d'échéance mortelle, mais pas l'éviter. Et encore de la destruction de l'Empire allemand peut découler son salut à la condition qu'il revienne à plus simple conception des choses. Leipzig commença et Waterloo finit la délivrance du peuple français de la domination effroyable du serpent corse. Sainte-Hélène a donné la victoire finale, Sedan mit le petit Napoléon à genoux, et les hommes d'État sur les ruines laissées par lui, fondèrent la République. Est-ce que les Allemands veulent avoir à tout prix leur Waterloo, leur Sedan et aussi leur Sainte-Hélène ? Un million d'hommes ont déjà été sacrifiés, un million de familles allemandes sont délaissées. Est-ce que d'autres millions doivent encore mourir et d'autres millions pleurer avant que le peuple allemand n'ait appelé la caste militaire et impériale devant le tribunal de son intelligence et de la liberté humaine ? Les Allemands sont complètement justifiés par l'incapacité et l'échec de leurs dominateurs. La diplomatie allemande et le militarisme sont complètement déchus. Le Kaiser traître, et ses séides, à Berlin et dans les capitales étrangères, ont forcé l'Allemagne à une guerre contre les puissances unies, la France, l'Angleterre et la Russie. Bismark ne l'aurait pas fait ainsi. Avant d'envoyer ses armées au combat, avant de donner libre cours à l'Autriche, il aurait tiré l'Angleterre et la Russie par l'oreille et isolé la France comme il avait fait en 1870. Le vieux Kaiser dont les capacités surpassaient l'ordinaire, était plus intelligent que son neveu, car il croyait bien faire de n'avoir pas confiance dans son seul jugement et il était assez entreprenant pour appeler de grands esprits à la rescousse. Guillaume II était lamentablement servi à Vienne

par un ambassadeur aveuglé par la haine des Russes. A Saint-Pétersbourg par un autre qui assurait à son propre gouvernement que la Russie n'entrerait pas dans la lutte, et à Londres par Lieknowsky dont les premières suppositions étaient habituellement fausses et les secondes arrivaient toujours trop tard pour rendre quelque service. L'Allemagne a rendu inévitable l'alliance de l'Angleterre et de la Russie, deux puissances qui n'avaient pas d'intérêt commun si ce n'est le désir de la mater. Le jugement néfaste de l'État-major a culbuté l'Allemagne dans un tombeau, creusé par une diplomatie incapable. L'Empire marchait à la guerre contre trois grandes nations qui sont capables de lui opposer des forces doubles aux siennes. Maintenant le monde a pu contrôler cette discipline de fer et sa valeur, la préparation de quarante ans de son peuple. Et de nouveau la machine gigantesque de l'impérialisme s'est détraquée. Pas par incapacité ! L'armée allemande était gigantesque dans sa force, dans son armement, dans sa bravoure. Elle a été surpassée, car elle a essayé l'impossible. La première marche en avant vers Paris était considérée comme inarrêtable, c'était le plan de l'État-major. Si la France était anéantie, la Russie pourrait être épuisée. Mais elle n'était pas inarrêtable, puisqu'elle a été repoussée. Après avoir refoulé les Allemands de la Marne jusqu'à l'Aisne et les frontières belges, cette défaite importante a été inscrite dans le livre de l'histoire et annoncée au monde qui attendait. La ligne de combat allemande a été rejetée au point où elle était lorsque pour la première fois elle se heurta aux Français. Calais n'est pas en danger. Tannenberg n'est uniquement qu'un incident. Que signifient la prise de Lodz, de Varsovie, même l'approche des murs de Paris ? Le million de soldats exercés de Kitchener sera en France avant que les neiges ne soient fondues dans les Vosges, et la Russie est inépuisable. Mais au point de vue allemand il y a encore une chose bien plus terrible. Le monde ne peut pas et ne veut pas que l'Allemagne gagne cette guerre. Si elle dominait toute l'Europe, la paix et la

sécurité auraient disparu de la terre. Il y a quelques mois le monde ne comprenait pas encore l'Allemagne : à présent il la connaît complètement. Si l'Angleterre, la France et la Russie sont incapables de la battre, l'Italie avec ses deux millions interviendra, les Hollandais à la main rude, les Suisses bon combattants, les Danois, les Grecs et les hommes des Balkans viendront à la rescousse et auront soin de terminer le travail une fois pour toutes. Les nations doivent pour leur sécurité et la paix, abattre le rempart de ce militarisme dans le cœur de l'Europe, centre devenu le plus grand danger du monde et sa plus grande menace. La seule issue possible de la guerre est la destruction de l'Allemagne. Repoussée sur ses fortifications du Rhin, elle opposera certainement encore une résistance opiniâtre. Même avec les Russes près ou vraiment dans Berlin elle voudra continuer à combattre. Mais dans quel but ? Pourquoi ? Peut-être parce que le peuple allemand, le peuple économique est décidé à se laisser massacrer entièrement avant le jour inévitable de la victoire de l'ennemi ! Non, pas du tout. Les hommes fatigués dans les tranchées, et le peuple malheureux obéissent aveuglément aux ordres des autorités impériales et militaires. Pour les hommes, dans les hautes sphères, une défaite serait la fin de tout. Le désespoir mêlé à une confiance aveugle fera continuer la guerre, mais pourquoi donc le peuple allemand apporterait-il d'autres sacrifices de sang pour sauver l'orgueil de la bureaucratie allemande ? Cela signifie un million de tombes en plus. Cela signifie une augmentation effroyable de la note finale et plus de rigueur dans les conditions de paix. Parce que cette effroyable fin est inévitable, pourquoi ne pas essayer d'adoucir ces rigueurs ? Mais ce serait la révolution. C'est ainsi cependant, donnons ce mot là. Les définitions ont énormément de valeur et n'effrayent pas. Est-ce que dans toute l'histoire il y a un exemple que tout un peuple au milieu d'une grande guerre se soit redressé contre ses chefs ? Que les historiens répondent à cette question ? Est-il compréhensible que le peuple allemand uni

dans l'amour de la patrie et qui honore l'idéal impérial se laisse inciter à la révolte alors que son pays n'est pas encore battu ! Ceci regarde les prophètes. Or ne nous occupons pas des prophéties ; notre but unique étant de démontrer la certitude de la défaite allemande et de montrer que si l'Allemagne préfère combattre jusqu'à la fin amère, sa destruction définitive n'en est pas moins certaine ; elle la trouvera dans la perte jusqu'à épuisement de tout son sang, dans l'appauvrissement de ses sources de secours et sous un jugement dont la sévérité sera mesuré selon son degré de vaine obstination. Souhaitons que le peuple allemand voye une lumière et prenne des mesures nécessaires pour éviter cet inévitable malheur. Mais on peut douter qu'on voie cette lumière. Mais les hommes de sang allemand en Amérique n'ont-ils pas pour devoir de faire connaître la vérité sur la situation actuelle de l'Allemagne ? Les Allemands chez eux ne peuvent pas connaître toute la vérité. Cela ne serait pas fraternel, et ce serait effroyable au plus haut degré si les Allemands-Américains continuaient à cacher la vérité, et s'ils manquaient de faire connaître le degré de mésestime du monde pour l'idéal de l'impérialisme militaire et de leur faire sentir que les ennemis n'ont opposé que la première ligne de défense que la civilisation vient opposer au danger éternel du sabre. Le sabre doit disparaître et tout l'armement brillant également.....

Etc., etc., etc., dit le commentaire du journal allemand, qui au lieu de discuter l'article, discute l'auteur et conseille en guise de représailles aux Allemands d'Amérique, de boycotter le journal qui imprime semblable chose, de sorte que cent mille lecteurs en moins lui causeraient un tort considérable dont il ne se relèverait pas .... Pour nous qui avons pu suivre la guerre sommairement par les écrits, car on nous cache le principal, nous n'en avons pas moins à notre portée la clairvoyance des déductions inéluctibles. Hannoteaux, dans le *Figaro* du 26 décembre qui nous tombe sous les yeux, toujours par le plus grand des hasards, voisine sensiblement avec l'opinion de l'Allemand

d'Amérique, mais il s'exprime en termes plus sincères. Des considérations du général de Moltke que nous lisons dans les journaux du 23, il découle que la guerre se poursuivra selon le thème même de l'écrivain d'Amérique, mais la défaite de l'Allemagne n'est plus mise en doute. On la sent même certaine et, le jugement dernier, s'il n'est pas proche, n'en est pas moins inévitable. A quels malheurs est encore vouée l'Allemagne ? L'avenir nous l'apprendra, mais d'ore et déjà la fin s'entrevoit. On ne peut pas juger des événements toujours possibles ni des perturbations diplomatiques. La démission du chancelier de l'Empire Austro-Hongrois, du Secrétaire d'État aux finances, et celle encore plus symptomatique du ministre de la guerre sont à peine commentées. Si ces démissions n'ont pas à être grosses de conséquences, car après tout les hommes se remplacent facilement, l'effet moral est désastreux. Ainsi se joue le sort des puissances entraînées vers la pente de la décadence. C'est la bête blessée à mort qui se débat. Et il nous semble que l'article d'Amérique pour avoir aussi audacieusement passé à travers le crible de la censure n'est rien moins qu'inspiré dans le but de tâter l'opinion publique dans les hautes sphères, et l'auteur de cette production nous apparaît comme n'étant pas le premier venu. C'est peut-être un grand patriote qui n'a pas comme ses congénères germains d'Allemagne les yeux irrémédiablement bandés, et qui voudrait bien éclairer ses compatriotes aveuglés par les erreurs accumulées. N'y aura-t-il toujours pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ? Peut-être bien et peut-être certainement. Mais comme il s'agit de la délivrance du monde et de la perte de l'Allemagne, que le sort en soit jeté. Ce n'est pas à nous à souhaiter chez nos ennemis une clairvoyance qui les ferait peut-être dévier du chemin le plus sûr vers le gouffre sans fond. Et tous nos malheurs, toutes nos misères réapparaissent à nos yeux. Nos luttes, nos sacrifices, nos défenses acharnées reviennent à nos souvenirs comme des choses qui furent nécessaires et naturellement obligatoires. Nos efforts ont

été mis à un rude prix, mais nous en récolterons les bénéfices. Nous assisterons à l'agonie de l'auteur de tous nos maux. Nous verrons cet irréductible ennemi que n'a arrêté aucun traité, aucune violation, aucune loi d'humanité ou de justice, en un juste retour de choses, se recroqueviller au milieu de l'incendie qu'il a allumé et flamber comme une torche dans la maison en flammes où il s'est introduit par effraction. C'est le châtiment fatal. Après viendra pour nous la renaissance, l'apothéose de nos droits enfin reconnus. Nous reverrons nos cités rebâties sur leurs ruines, nos champs redevenus prospères, notre sol reconquis, notre patrie affranchie, et le calme et la paix remplacer la honte et la guerre. Pouvons-nous avoir ces aspirations, pouvons-nous souhaiter notre bonheur si ardemment désiré et mérité ? L'Allemagne abattue sera bien jalouse, mais cela sera, et alors seulement elle soupirera de dépit à l'horrible malheur qu'elle a voulu semer autour d'elle et que Dieu et les hommes ne lui auront pas laissé parachever. Si la fin se fait attendre et que la bête se fasse dure à son trépas, elle ne nous donnera que le spectacle de ses inutiles ressauts de vitalité. Déjà les impairs et les gaffes se multiplient. Incidents de consuls, outrecuidance à l'égard de ceux qui ne suivent pas sa manière de voir, manque de tact, mouvements rageurs, et par dessus tout l'inévitable et inévitée «querelle d'Allemand». La patience se lasse, les injures se feront prendre comme telles. L'Italie et la Roumanie vont montrer les dents. Les autres suivront et ainsi le monde entier se lèvera pour achever l'Hydre impérialiste du coup final. Enfin nous serons délivrés de la contamination teutonne et l'avenir sera assuré dans sa plus saine conception.

Depuis que nous avons lu dans les journaux qu'en France on réclamait contre le régime infligé aux prisonniers en Allemagne, la nourriture s'est sensiblement améliorée. Ce n'est pas encore la perfection, loin de là. Nous sommes encore loin des petits dîners qui sont les chefs-d'œuvre méritoires de nos ménagères, et quand nous raconterons chez nous ce que nous avons été condam-

nés à ingurgiter ici pour nous soutenir, on nous croira difficilement. Puisque nous avons mieux à présent, c'est dire ce que nous avions à manger précédemment ! Mais ne nous plaignons pas trop, j'imagine que nous ferions mieux une fois rentrés, de ne pas trop insister auprès de nos cuisinières au sujet de la consistance de nos menus. Si chez nous certains plats à moitié ratés ne seront pas à notre convenance, acceptons-les sous peine qu'on nous renvoie à Celle. Comme nous le disons trivialement : « ils auront peut-être notre graisse, mais ils n'auront pas nos os »! Les débuts de notre captivité furent pour nous les plus pénibles en toutes choses. Maintenant nous sommes acclimatés, et surtout nous savons que nos affaires là-bas en Belgique marchent à souhait. Nous pouvons chanter notre gloire ; en cela il nous est permis de regarder l'Allemagne de haut. Avec la chance qui tourne, il ne lui restera bientôt plus que les deux yeux pour pleurer. Et aujourd'hui 23 janvier, au cinquième mois d'anniversaire de notre capture, nous avons la mine souriante. On va son petit train-train habituel et nous n'entrevoyons aucun nuage à notre horizon. Peut-être nous enverra-t-on faire des travaux de culture, comme on l'a fait avec les Russes. Nous n'y entendons rien pour la plupart, mais il ne nous restera qu'à nous exécuter de la meilleure grâce, et comme de tout le reste en prendre son parti. Nous rions de tout comme de grands gosses, nous amusant des moindres incidents courants de notre vie qui serait bien insipide si nos esprits éveillés ne se mettaient en peine d'imaginations les plus simples. Les grands enfants que nous sommes se laissent conduire, aligner, compter, parquer, tout cela à présent est pris au sens comique. Une fois rentrés « au quartier », il n'est pas de niches qu'on n'invente pour jouer un tour pendable à l'un ou l'autre. Pas moyen de se fâcher ni de grincher, tout doit se prendre du bon côté sous peine de se voir ridiculiser d'importance. Et les plus grandes colères tombent en présence du *haro* général.

Des symptômes de la mentalité de la classe ordinaire allemande sont pour nous également un indice des temps. Un sous-officier allemand n'a-t-il pas demandé à un Belge de graver pour lui sur une gourde d'aluminium une alégorie représentant un soldat allemand donnant la main à un soldat français ? Cela est naïf et bien « peuple », mais si les Allemands cherchent par ces artifices enfantins à se concilier pour l'avenir nos bonnes grâces, ils se trompent, car malheureusement pour eux encore, le souvenir de la barbarie allemande, de ses crimes et des deuils semés chez nous par les auteurs responsables ne s'effacera pas de si tôt. Il nous restera la haine qui est la suprême consolation des opprimés.

Les correspondances qui nous arrivent à présent assez régulièrement, ce qui ne veut pas dire rapidement, ne nous apprennent pas grand chose. Il se passe certainement de graves événements car malgré la « situation inchangée » il se livre quand même chaque jour des combats acharnés. Mais est-cn bien au courant de tout ce qui se passe, chez nous en Belgique ? Il doit en être là à peu près comme ici où la censure coupe des dentellures dans les lettres que s'en est plaisir. Enfin comme dernier luxe, on voit fonctionner la lumière électrique dans les baraques. Cela nous change des ténèbres dans lesquelles nous étions plongés précédemment dès la tombée du soir, et cela égaie. Nous en profitons pour jouer d'interminables parties de bac et de cartes jusqu'à l'heure où brusquement toutes les lumières s'éteignent d'un coup. Il est alors 9 heures et temps de se coucher.

Le 26 on annonce que tous les prisonniers civils belges vont rentrer chez eux, les flamands d'abord, les wallons ensuite On s'est donc aperçu au bout de près de six mois qu'on s'était trompé en prenant comme prisonniers de guerre des bourgeois que tout au plus, selon les lois de la guerre , on aurait pu retenir pendant un temps dônné comme otages. Comment fera-t-on « passer » cette maladresse ? Les pauvres civils n'ont pas dormi de la nuit. On pense quelles émotions ont dû étreindre ces mal-

heureux. On leur a si souvent fait croire à leur libération prochaine qu'ils peuvent difficilement se faire à l'idée que cette fois le départ est bien réel. Pourtant on les recompte pour ne pas en perdre l'habitude, et l'officier du camp les passe en revue un à un pour s'assurer qu'il n'y a pas parmi eux des soldats déguisés. Nous les verrons partir avec plaisir et leur souhaitons de retrouver leurs biens. Beaucoup d'entre eux cependant savent déjà que l'étendue de leur malheur est irréparable. Néanmoins, ne trouveraient-ils plus que des ruines en place de leur maison, ils sont tout rayonnants à l'idée de revenir au pays natal. Il n'y a parmi nous que des sentiments sympathiques à l'égard de nos compatriotes civils.

.... (7 lignes censurées) ....
....

Aujourd'hui 27 c'est la fête nationale de l'Empereur. On comprendra que pour nous ce jour n'a aucune signification, à part que c'est un motif de plus pour nous de nous ressouvenir de tous les malheurs crées par les chefs de l'Empire.

Les civils ont fêté à leur façon leur départ sans penser à autre chose. Un lieutenant est venu leur souhaiter bon voyage et a exprimé l'espoir que les civils ne conserveront pas trop mauvaise impression de leur séjour en Allemagne (soyez-en convaincu, mon lieutenant). Le Gouvernement fera le nécessaire pour réparer les dégâts commis. Ce qu'on ne réparera pas c'est le tort causé aux affaires, la destruction et le pillage des biens irrécouvrables, la restitution des richesses artistiques et architecturales, et par-dessus tout la mort semée à profusion par excès de barbarie et par inutile et sanguinaire besoin de tuer.

Le 28 de 4 à 7 heures du matin dans la neige qui tombe, on aligne pour une dernière fois les « bourgeois » pour lesquels cette suprême corvée se terminera par un soupir de soulagement. Nous n'avons pas revu ces compagnons ; il s'exercait autour d'eux un inutile service de précaution. Bon voyage, *nous* devons encore rester ici.

30 *janvier.* — Quelques petits faits pour terminer le mois. On recherche parmi les prisonniers s'il y a des mineurs. Pour travailler où, on ne le dit pas. Une sorte d'inspecteur est venu visiter la cuisine et s'est écrié que la ration des prisonniers était absolument insuffisante. Qu'en résultera-t-il ?

La cantine ne vendra plus de pain. Les Allemands croiraient-ils enfin à la possibilité d'une disette dans leur pays ?

Un soldat russe est encore mort au lazaret.

On croira peut-être que, dépourvus ici de tout, nous sommes livrés à nos seules réflexions. Le hasard fait souvent bien les choses. Les civils en partant nous ont laissé de la lecture et entre autre assez bien de romans-feuilletons coupés dans de très anciens journaux. Il en est qui datent du temps de Stanley et qui parlent de la découverte du Congo. Au dos des romans nous trouvons parfois quelques idées pour guider nos esprits. C'est ainsi que l'*Etoile Belge* du jeudi 21 avril 1886 écrivait sous le titre : « La neutralité de la Belgique et la presse étrangère »: La *République Française* jalouse des lauriers du collaborateur du *Journal des Débats*, publie à son tour une série d'articles pour abonder dans le sens du lieutenant-général Brialmont. Voici les conclusions très logiques auxquelles arrive l'organe opportuniste après un examen très détaillé des conditions stratégiques et topographiques de la Belgique. En résumé, dit-elle, le sort de la neutralité de la Belgique est entre les mains des Belges. Les Allemands seuls ont un intérêt stratégique à la violer, mais il ne la violeront que si les Belges ne la défendent pas. Un travail du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* consacré à la même question et la traitant d'une façon ...; ici la page du feuilleton est coupée. Au dos d'un autre feuilleton de l'*Etoile Belge*, nous lisons ce fragment de l'article de revue politique où il est question de la Hollande. Il porte la date du 17 septembre 1902. « En cas d'alliance avec l'Allemagne, il nous faudrait fortifier notre armée et accroître nos moyens de défense. L'esprit militariste que moi je veux détruire et qui, d'ailleurs,

est en train de s'éteindre chez nous, ressusciterait fatalement. Je n'aiderai pas à cette résurection ! Tout ceci dit, je tiens à ajouter que si la nation néerlandaise dans son ensemble est nettement opposée à une alliance avec l'Allemagne, elle n'éprouve pas vis-à-vis de nos voisins de l'est le moindre sentiment d'hostilité. Les rapports entre les deux pays se sont beaucoup améliorés au cours de ces dernières années, et nous vivons sans méfiance d'aucune espèce, à côté de notre puissante voisine. Nous n'oublions pas non plus, surtout dans mon parti, que c'est à l'Allemagne que nous devons la Maison d'Orange, qui a fait l'unité de la patrie. Par contre, nous avons de la liberté une conception toute différente de celle des Allemands. Ils supportent sans indignation apparente, un régime politique auquel nous ne saurions nous plier. Raison péremptoire qui nous empêcherait toujours de faire bon ménage avec eux. Amis, oui, conjoints, non !» Tel est le langage d'un homme que ses opinions politiques rapprochait le plus de l'Allemagne. On peut juger par là de l'accueil que recevrait dans les autres couches de la population l'idée d'une alliance entre la Hollande et l'Allemagne.

Ceci est de la saine lecture. Elle nous rassure quant aux sentiments de nos voisins du nord, qui ne doivent pas avoir varié, mais dont on nous a si souvent déjà travesti les intentions. Des bruits avaient couru que la Hollande se mettrait contre nous, aux côtés de l'Allemagne. Nous n'y avons pas cru, mais en somme tout peut être possible. On nous avait bien laissé entendre que la Roumanie et ensuite l'Italie allaient entrer dans le conflit en prenant fait et cause pour l'Allemagne et l'Autriche. Or c'est le contraire qui est en train d'arriver ; et le *Vorwaerts* aurait même publié que la Roumanie avait terminé ses armements et s'alliait à la Russie pour combattre l'Autriche (1).

Avec le 1er *février* nous entrons dans le septième mois de la guerre. Cela ne semble pas nous avancer beaucoup car on dirait

(1) N'oublions pas que ceci est écrit à fin janvier 1915.

que la guerre ne fait que commencer. Prenons notre courage à deux mains, comme on dit. Les étudiants russes racontent que les troupes russes sont à Tilsitt et menacent Königsberg. C'est tout ce qu'on voit d'intéressant, car du côté ouest rien ne semble avancer. Ici les matraques dont on avait armé nos gardiens ont disparu. On a trouvé sans doute ce système un peu trop barbare. Pour qui sait l'implantation définitive que prennent toutes les mesures une fois édictées en Allemagne, on aura dû faire appel à la croix et la bannière pour éloigner les «*schlagues*» à l'usage des prisonniers.

Le 2, trois personnages à têtes bien américaines, avec de grands chapeaux à larges bords, passent dans les baraques. Ce doivent être des journalistes américains. Ils constatent en passant, après avoir jeté un regard circulaire : *Sehr schön eingerichtet* (très bien installé). Aura-t-on promené ces messieurs à travers les beautés du camp, telles que nous les voyons ? Car il est bien certain que pour des visiteurs qui viennent en promenade c'est une distraction. Mais pour nous !! Il faudrait savoir ce que c'est que passer cinq mois dans ce camp pour pouvoir en parler. A-t-on fait goûter à ces visiteurs ne fût-ce que notre suave soupe à la morue ? Non, alors il n'y a que nous pour savoir ce que vaut le séjour ici. Et malgré toutes ces misères, il paraît que les paysans se plaignent que nous sommes mieux nourris qu'eux. La famine,si redoutée et si longtemps cachée, commence à se faire sentir et tout le Hanovre en souffre fortement dit-on. Pauvres paysans, mais ils n'ont qu'à s'en prendre à leurs dirigeants militaires qui font imprimer que le peuple (cette arme derrière le front), est prêt à tous les sacrifices, et que c'est avec un beau courage et une abnégation sans bornes que l'Allemagne toute entière s'apprête à souffrir la faim. Oui, mais voilà un rude ennemi de trop sur lequel on n'avait pas compté. On rationne le peuple comme nous sommes rationnés depuis notre arrivée. Précédemment lors du coupage des pains en six, soit par rations de 500 grammes, on forçait les coupeurs, dont j'étais, à découper

une tranche dans chaque pain afin de regagner les pains perdus, soit volés par les Russes ou rongés par les rats disait-on. Ainsi les rations ne pesaient plus en réalité que 420 grammes, et à l'aide des tranches on regagnait plusieurs pains. Aujourd'hui, il ne manque plus de pain à la suite de la grande surveillance qui s'exerce autour des porteurs qui vont les chercher à la gare. Mais on continue plus que jamais à découper des tranches, ce qui permet de regagner quatre pains sur cent septante que consomme un bataillon. C'est peu dira-t-on, mais cela fait pour les quatre bataillons seize pains de gagnés sur l'ennemi, et l'ennemi c'est nous. Aussi le peu d'argent que possèdent les prisonniers passe-t-il en achats de pains à la cantine.

Aujourd'hui 3, ce luxe vient d'être interdit, car la vente de pain est supprimée. Ces messieurs les journalistes américains ont-ils eu connaissance de cela? Savent-ils aussi que le Russe qui est décédé l'autre jour a été reconnu d'après l'autopsie, mort par suite d'intoxication de matières putrides ? L'estomac du mort a révélé qu'il avait mangé des détritus pourris de la cuisine qu'il ramassait dans le ruisseau, rognures de choux, os, pelures de pommes de terre et autres saletés. Il y a donc des malheureux qui crèvent de faim au camp, et cela on le laisse ignorer. C'est pourquoi nous ne pouvons avoir la grande pitié pour les populations allemandes qui vont mourir de faim pour les ambitions de l'impérialisme.

Les ouvrages du camp sont terminés, tous les ouvriers, maçons, charpentiers, etc., sont militarisés, et nous les voyons déambuler accoutrés de l'uniforme hanovrien. Ils ont plutôt l'allure gauche ; le rabotage et la maçonnerie y auront certes perdu. Ces gens gagnaient 7 ou 8 marks de salaire par jour, dans le civil, à présent qu'ils sont enrégimentés, ils font le même travail sauf qu'ils sont en service commandé et qu'ils sont passibles de toutes les épreuves afférentes aux fonctions militaires, qu'ils sont séparés des leurs et qu'ils gagnent la solde des soldats : 23 pfennigs par jour.

Que de réflexions ne nous hantent-elles pas dans notre captivité ? Les peuples opprimés ont des jours pour maudire leurs oppresseurs ; notre haine se répercutera dans les siècles contre l'ennemi désormais honni. Et ce sera une bonne leçon pour nous. Plus de confiance, plus de faux serments bénévolement acceptés, nos ennemis ont tari pour toujours notre source d'abondance. Et au fond ne regrettons rien. Le châtiment ressuscitera notre force et affermira notre puissance. Puisque l'irrémédiable devait se produire un jour autant vaut que les calculs aient été déjoués sans plus attendre. C'est à nos pieds que s'écroulera notre ennemi pantelant en nous criant : Pardon, Canossa, Canossa ! Ce jour-là ne nous laissons pas envahir par une trop grande sentimentalité. Les peuples mâles doivent se redresser contre un excès de sensibilité. Nous devons nous contenter de montrer notre porte au Judas et lui conseiller de ne pas regarder en arrière. Nous avons souffert, mais en une réminiscence auréolée de glorieuse fierté, nous reprendrons de nos bras vigoureux le travail traitreusement brisé, et nous pourrons entre nous jouir d'une rénovation chèrement acquise et méritée ; tout en maintenant entre le traitre et nous les plus grandes distances.



CHAPITRE X

PIS QU'AU BAGNE.

Depuis le 3 *février* nous sommes abonnés au *Berliner Tageblatt.* Nous avons fait une collecte entre nous afin de réunir la somme nécessaire pour un abonnement d'un mois. Ensuite on fera de même. D'autres reçoivent le *Vossische Zeitung* ou la *Gazette de Cologne,* et ainsi on se passe les journaux de baraque en baraque. L'autorité a fini par tolérer la lecture des journaux allemands et il vaut mieux que cela se fasse ouvertement. Il n'y a du reste rien à craindre, les journaux allemands sont tous bien-pensants à l'excès. Quant à nous, nous sommes également libres d'en penser ce que nous en voulons. Je crois bien que, dans ce pays, il faut toujours penser avec les dirigeants sous peine de représailles. Nous en avons eu un exemple aujourd'hui 5. On a à nouveau fait une perquisition dans toutes les baraques afin de saisir les couteaux qui pourraient encore s'y trouver (égarés) ; mais surtout dans le but de s'approprier des carnets et autres écrits, des montres et bijoux dont sont possesseurs les prisonniers. Ces perquisitions s'appelent ici des « *inspections* ». Trois soldats allemands font irruption dans chaque baraque et en gardent les issues. Trois autres soldats se tiennent devant la porte et visitent des pieds à la tête chaque prisonnier. Toutes les poches sont retournées et sondées. Quand ce fut le tour du nègre Panda à être fouillé on le fit déshabiller tout nu, sans doute pour voir comment c'est fait un nègre. Nous avons immédiatement deviné ce qu'il advenait. Des camarades près de la porte nous criaient dans l'intérieur des baraques ce qui se pratiquait et nous eûmes le temps de cacher dans le plancher, les toitures et autres cachettes tout ce qui nous était précieux. Nos inquisiteurs n'ont rien trouvé. Les premiers visités seuls ont été délestés d'objets

divers et de leurs carnets. Ils ont également confisqué une montre à notre confrère du corps congolais Sax. Cette montre avait été échangée lors de notre arrivée au camp, en octobre dernier, avec celle d'un sous-officier allemand qui voulait « absolument » avoir un souvenir des Belges. Quelques Allemands étaient très friands d'objets belges et français, boutons, pièces de monnaies, timbres, etc. Notre ami avait donc sans méfiance échangé sa montre contre celle du sergent allemand. Ceci s'est fait en présence d'une dizaine de témoins. Quoiqu'il en soit, et malgré les explications, on a conduit Sax au cachot sous l'inculpation probable de vol. On raconte qu'en France et en Angleterre on aurait saisi sur des médecins et infirmiers allemands des bijoux ayant appartenu à des morts ou à des blessés sur le champ de bataille. Les délinquants auraient été punis. Cherche-t-on à faire des représailles ? Dans ce cas, il est inutile d'essayer des gaffes qui auraient un effet contraire. Mais que pouvons-nous ici ? Serons-nous crus ? Nous avions peut-être la ressource de nous adresser, si nous ne nous berçons pas d'illusions, au juge Puhlmann qui a élu domicile dans le camp pour faire les enquêtes auprès des Louvanistes. Mais M. le juge est pour quinze jours en vacances. Nous apprenons qu'un adjudant belge se trouve également en détention pour avoir été trouvé possesseur de trois montres, l'une la sienne, la deuxième achetée comme véritable occasion à un malheureux qui n'avait pas d'argent et qui voulait s'acheter du pain. La troisième lui provenait d'une loterie où il l'avait gagnée. Dans le camp des civils wallons qui sont encore ici, on a confisqué cinq montres en or sur un bijoutier de Verviers. Celui-ci en voyant que par suite du pillage sa marchandise courait de grands risques, a pris sur lui cinq de ses plus belles montres. Six mois après on les lui saisit et on conduit l'horloger au « bloc ». Quant aux écrits, on veut sans doute savoir ce que nous pensons du régime allemand, de nos gardiens et du traitement en général des prisonniers.

Des carnets saisis, on se convaincra de la pensée de chacun de leurs auteurs. Et ces réflexions comme on peut le penser ne sont pas en faveur de ceux pour lesquels on ne voudrait tout de même pas que nous ayons de l'estime. Les Allemands peuvent du reste bien s'en rendre compte, et il nous est indifférent de savoir ce qu'ils en pensent ou l'opinion qu'ils ont de nous. Je crois bien ne pas me tromper en affirmant que les prisonniers allemands dans les pays des Alliés où ils sont internés font comme nous et inscrivent au jour le jour les faits saillants de leur vie de captivité. En cela il n'y a aucun mal à voir. Ici on nous vend des carnets à la cantine et quand nous écrivons dedans on les saisit ! Nous ne comprenons pas bien à quoi cela rime, ni où l'on veut en venir. En tous cas, et maintenant je suis libre de l'écrire, « ils » ne trouveront jamais les miens. L'affaire des montres s'est bien terminée car on a relâché tout le monde faute de preuves. Il reste le fait d'avoir été inculpé innocemment, d'avoir couché cinquante heures au cachot, sans couverture par un froid de 12 degrés sous zéro, sur les planches, la nourriture n'ayant été distribuée qu'après vingt-six heures d'écrou. (Les montres furent rendues six mois plus tard.)

Il gèle ferme, mais il neige assez peu. En attendant, nous toussons tous comme de jeunes veaux, surtout les Congolais, et puisque l'on n'a aucun remède pour nous, nous appliquons le système le plus naturel qui doit être une sorte de cure à la Kneipp : la médicamentation naturelle sans ingrédients, l'air et la chaleur. Pour nous guérir de nos rhumes ou bronchites, nous nous tenons le plus possible au chaud dans les baraques. C'est comme pour ceux auxquels les médecins ont prescrits une alimentation spéciale et fait bannir les farineux avant tout. Qu'ils viennent voir ici les médecins, on leur en donnera des farineux, et du matin au soir s'ils veulent ! Pourtant nous n'en mourrons pas. Serait-ce la faillite de la science d'Esculape ? Tout est boulversé en temps de guerre et après tout ce que nous avons déjà vu, il ne faut plus s'étonner de rien.

Une inspection du général commandant en chef de Hanovre a lieu le 8. On nous fait sortir et ressortir plusieurs fois pour avoir l'honneur d'être passés en revue par le général en question. Mais on n'a pas vu le bout de son nez, il s'est arrêté ailleurs. Un trait à signaler parmi les autres. Dans la baraque au pain où trône un vieux *Feld-webel* tellement méticuleux qu'il n'a pas même confiance en lui, et qui grogne sans cesse d'avoir quitté l'armée il y a vingt ans, sans quoi il serait officier à présent, ne se lasse-t-il pas de répéter, il a passé un fluide d'inquiétude. J'ai déjà dit que de chaque pain il fallait regagner une tranche. Six de ces tranches reconstituées forment une nouvelle ration. Nous pensions que ces ordres venaient de haut, mais nous ne savions pas de quelle hauteur ils nous tombaient. Pas du général inspecteur en tous cas, car il a fallu cacher en hâte derrière une pile de pains, dans l'arrière-magasin, toutes les pauvres petites tranches regagnées sur les rations des prisonniers. On préparait même des prétextes pour le cas où le subterfuge aurait été découvert. Mais à la grande satisfaction de notre *feld-webel* méticuleux, le *herr* général n'a rien découvert. Si dans les autres départements il en a été de même, on peut dire que cette inspection aura valu les autres.

Depuis quelques jours, on semble être devenu pour nous un peu plus maléable. Un des nôtres ayant écrit chez lui une lettre contenant quelques vérités, entre autres qu'il avait été frappé injustement, que pour un seul coupable d'avoir fumé, on punissait tout un bataillon de privation de pain, que le jeu des matraques était une barbarie, etc., cette lettre fut naturellement retenue par la censure et notre ami fut appelé auprès de l'amiral pour fournir des explications.

L'amiral l'écouta très correctement et assura que pour tout ce qui concerne le traitement des prisonniers, le régime allait s'améliorer et qu'il n'y aurait plus lieu de se plaindre. Nous avions déjà lu quelque chose de semblable l'autre jour dans le *Berliner Tageblatt*. On y disait que, ayant le monde entier contre

soi, il y avait un moyen mieux approprié de se concilier la sympathie (?) de l'ennemi, c'est de traiter les prisonniers avec plus d'humanité. Nous voilà d'accord et quoique rien au monde ne puisse nous engager à une réciprocité de sympathie, rien n'empêche que nous montrions nos préférences pour un traitement plus civilisé. Il a fallu six mois aux Allemands pour se décider à traiter leurs ennemis désarmés en hommes, et il ne faut rien plus que des ordres venant de haut pour changer d'attitude (1). Nous n'avions pu comprendre jusqu'à présent cette façon d'implanter la *kultur* à coups de matraques.

Nous apprenons par le plus grand des hasards une nouvelle qui nous attriste. C'est celle du décès d'un de nos camarades mort en captivité au camp de Hammeln. C'est par un journal belge : *La Belgique*, qui est arrivé jusqu'ici que cet avis nous parvient. C'est un simple article nécrologique qui nous apprend que M. de Franquen, docteur en droit, substitut au Congo et engagé volontaire au corps congolais, est mort à Hammeln. Les prisonniers ne pouvant correspondre entre-eux, c'est pourquoi nous recevons tardivement la triste information. Il paraît qu'un autre de nos collègues serait décédé il y a quelque temps au camp de Soltau. Ils sont morts au champ d'honneur, pour la Patrie, et la Belgique peut pleurer la perte de deux de ses plus glorieux enfants.

Nous voici au Mardi-gras. Nous nous doutons que ce jour ne sera pas bien joyeux chez nous. Ici il l'est encore moins. En guise de mascarade, nous avons le spectacle des vieilles défroques datant de 1870 et dont on a affublé ceux qui n'avaient pas de manteau et qui souffraient du froid. De vieilles capotes, rebut de « décrochez-moi-ça », et de lamentables bonnets de police prussiens complètent les accoutrements. C'est ainsi qu'on peut voir des zouaves coiffés d'un de ces laids bonnets, une sorte de houppelande hors teinte, genre « courrier de Lyon » jetée

(1) Bien entendu on ne s'est jamais aperçu dans la suite d'un changement d'attitude quelconque à notre égard.

sur les épaules, et par-dessous les pans dentellés de laquelle on aperçoit la bouffante culotte rouge ; puis aux pieds, des brodequins aux semelles en bois qui rendent les démarches éléphantesques.
On marque tout le monde d'un numéro peint en blanc sur les capotes, sur le devant et derrière. Ce chiffre indique le numéro du bataillon auquel appartient l'individu. Les « franges » et les « trous d'air » dans les vêtements ne se remarquent même plus.

Quelques-uns ont reçu des paquets de chez eux,mais il semble que les gens de chez nous doivent se rendre bien peu compte de ce que nous sommes devenus ici. On en voit qui reçoivent des cols, des manchettes, des cravates, etc. Bref ce sont là des artifices superflus à notre perpétuel carnaval. Dans les baraques nous avons fini par nous organiser au mieux. Il y a bien parfois un peu de confusion mais tout s'arrange. On s'interpelle d'un bout de la baraque à l'autre et les interjections s'entrecroisent : « Passe-moi mon bassin, où est la brosse, j'ai perdu ma cuiller, qui est-ce qui a encore une fois égaré le cirage ? » Jusqu'au moment où l'appel aux corvées fait fuir tout le monde dehors. On crie : « Allons l'équipe du pain, tout le monde sur le pont pour la distribution. » Et « l'équipe de luxe » sort pour accomplir sa besogne le plus rapidement possible afin d'être promptement licenciés et d'avoir sa liberté. Liberté de prisonniers ! On joue plus que jamais aux cartes, au bac, aux échecs, et les journées se passent ainsi. Le courrier vient parfois interrompre brusquement les parties. On se précipite à cinquante pour voir distribuer cinq lettres ou cartes ; puis on recommence à jouer jusqu'à l'heure des repas puis du coucher, et tous les jours c'est de même. Les journaux du jour occupent notre attention pendant une demi-heure et on ne sait jamais ce qu'on voudrait savoir.

Au 15 *février* nous paraissons n'avoir pas plus avancé qu'aux premiers jours. Cela n'avance pas ; quelle guerre !!

Il est arrivé de grandes caisses contenant des uniformes belges et des vêtements civils trouvés dans les dépôts en Belgique.

Quelques-uns des nôtres ont reconnu les vêtements qu'ils avaient laissés à Saint-Nicolas en échange de leurs effets militaires. On va les distribuer (à ceux qui en ont besoin bien entendu).

Pour démontrer comme ils sont bien au courant des choses de chez nous, des correspondants de journaux ont écrit que dans l'armée belge actuelle dont on exerce les recrues en France, les Flamands ne comprenant pas la langue française ont toutes les difficultés pour se laisser instruire. On doit tout leur traduire. Donc voilà l'armée belge en péril sur la question des langues ! Pas plus en temps de guerre qu'en temps de paix cette question n'a troublé l'administration militaire.

.... (3 lignes censurées) ....
....

Les Allemands veulent simplement en savoir un peu plus que nous-mêmes sur les choses de chez nous. Cela fait toujours un peu d'impression auprès des lecteurs non avertis.

Ici nous assistons à l'instruction de tout ce qu'il y a de plus arrière-ban (du moins le pensons-nous), en fait de recrues et d'anciens réformés rappelés. Ils passent devant nous et ils n'ont pas l'air joyeux quoiqu'on soit allé les chercher à la gare en musique. Une heure après leur arrivée on les coiffe d'un bonnet de police et on leur apprend à défiler. Ce n'est pas très émerveillant, mais il faut être compatissant aux malheureux. Qu'on ne critique pas trop nos recrues, car nous pourrions répondre qu'en Allemagne pas plus qu'ailleurs, on ne réussira à faire marcher droit les boiteux.

Des gens qui sont réellement à plaindre sont les civils Wallons qui sont toujours ici. Il y a une quinzaine de jours on a laissé partir les civils Flamands sous la promesse que les Wallons suivraient peu de jours après. Or nos compatriotes montent tous les jours sur leur tour, mais en redescendent comme sœur Anne navrés et désespérés. C'est profondément injuste. Qu'y a-t-il eu ? Ici on ne sait jamais rien d'exact, pas même l'administration

ne sait d'un quart d'heure à l'autre ce qui va se passer. C'est ainsi qu'on change les prisonniers de bataillon et de baraque que s'en est un plaisir. Il en résulte des confusions et des erreurs dont personne ne veut endosser la responsabilité, mais qui semblent réjouir secrètement les galonnés de bas-étage qui y trouvent matière au « brodage de capote » sur le dos de leurs officiers. Cela ne les empêche pas de se haïr cordialement les uns les autres, car le militarisme tel qu'il nous est donné en spectacle ici relève d'un esprit boutiquier. Sans que ces messieurs nous pendent au nez leurs petites affaires, il n'est que trop visible que l'un cherche à entraver le travail de l'autre par des pointes de jalousie difficiles à contenir ou à masquer. Il y a de la *Kleine Garnison* de Bilse dans toutes ces histoires-là. La vérité est qu'on navigue sur une mer d'imperfections et qu'on ne peut pas dire de l'administration allemande ce qu'on dit de l'organisme militaire proprement dit qui sans doute est le seul irréprochable. Et on continue à faire changer tout le monde de baraque et de bataillon. On efface les chiffres sur les capotes pour les remplacer par d'autres, et les prisonniers restent sur un éternel qui-vive dans l'appréhension d'un changement ou départ qu'on annonce tous les matins et qu'on dément l'après-midi. C'est de l'administraâââtion dans toute sa splendeur. Encore une chose qui nous choque : pourquoi peindre ces numéros blancs sur nos tuniques belges ? Un uniforme militaire ne devrait-il pas rester sacré et n'avoir à subir aucune maculation ni dégradation ? C'est pitoyable. On nous traite un jour comme des ennemis haïssables qui ne valent pas la moindre considération, un autre jour comme des enfants qui ne méritent que des punitions. Car n'est-il pas enfantin de voir des hommes d'âge qui n'ont fait d'autre mal que de défendre leur patrie, se cacher dans des petits coins pour fumer une pipe ? Car en cas de surprise on envoie le délinquant pour cinq jours aux violons.

Les étudiants russes qui sont dans le camp ont eu à ce sujet un beau geste ce matin 18. Quelques-uns d'entre eux avaient

été surpris hier fumant des cigarettes. N'ayant pu tomber sur les coupables, les sous-offs se sont résolus à demander aux étudiants qu'ils établissent une liste portant les noms des fumeurs. Pour trancher ce conflit d'une façon élégante, tous les étudiants au grand complet se sont inscrits sur la liste des coupables. Les Allemands sauront que chez les Alliés il n'existe pas de système de délation. Mais de quel droit prive-t-on pendant six mois des prisonniers de la seule distraction dont ils pourraient jouir : fumer ?

Le 17 février on fait disparaître les poteaux auxquels on attachait les prisonniers punis. Après les matraques voilà encore un vestige de barbarie dont on aura imposé la suppression. Ce qui n'empêche qu'avec ou sans poteaux, avec ou sans matraques, le sous-off allemand restera ce qu'il est. Le caporalisme prussien ne s'efface pas si facilement qu'on le croit, encore que les commissions neutres soignent peut-être à ce que le militarisme allemand et ses effets ne déteignent pas trop sur les étrangers qui gagnent à n'y rien apprendre. Alors, derrière ce semblant de soumission on croit pouvoir promener les enquêteurs à travers le camp ; ils pourront trouver qu'une promenade entre deux trains ne révèle rien d'anormal. Nous avons été assez intrigués de voir passer dans l'allée centrale un monsieur dont certains prisonniers assuraient avoir vu dépasser par dessous le brassard jaune dont tous les civils doivent être munis pour pouvoir pénétrer dans le camp, un brassard aux couleurs belges. Nous en sommes restés pour nos conjectures, car le monsieur en question n'a pas semblé faire la moindre attention à nous. Décidément toutes ces visites du camp se ressemblent. N'empêche que dans le *Berliner* du 23 nous lisons que les prisonniers sont bien traités, et on imprime le menu des repas, qui d'après le journal reviennent à l'administration à raison de 65 pfennigs par jour et par tête. D'après le communiqué à la presse, nous aurions donc le matin du café *au lait*, le midi une soupe *épaisse* contenant *beaucoup de viande*, le soir une soupe moins épaisse,

500 grammes de pain et un morceau de *fromage* ou de *saucisson*, celui-ci emballé dans un papier blanc qui le rend plus appétissant. L'article du journal, qui d'ailleurs doit retarder du temps où les entrepreneurs offraient encore une ration de pain et de saucisse (pendant trente-cinq jours), termine en disant qu'un commissaire du gouvernement suisse est passé dans les camps et s'est assuré que ce menu était réellement servi aux prisonniers. Donc nous voilà bien livrés. Que nos familles, à l'aide de telles informations se rassurent sur notre santé, faute de mieux, et s'imaginent que nous ne souffrons pas du manque de bonne nourriture, passe encore, mais je ne sais s'il est permis de narguer le public en osant prétendre ouvertement un mensonge aussi grossier au sujet d'une chose si sérieuse et si sacrée. Et l'on mêle à ces élucubrations, utiles seulement à l'Allemagne, des commissaires de gouvernements étrangers ! Il aurait dû venir voir parmi nous ce commissaire fantôme, chez nous, nous questionner, manger à notre gamelle, s'assurer qu'il n'est pas plus question pour nous de recevoir du *lait* que 500 grammes de pain, que la *saucisse* et le *fromage* brillent par leur absence et que nous tenons le pari que n'importe quel commissaire ne trouvera le moindre morceau de *viande* dans *nos* soupes ! Quand on ose dire de telles choses on est capable de tout. Ce n'est pas encore cela qui relèvera à nos yeux le sens moral de nos dominateurs. Mais ce que nous devons croire puisque ce sont des journaux allemands importants qui le disent : c'est que les prisonniers allemands en Angleterre sont si bien soignés qu'ils n'hésitent pas à l'écrire chez eux sans arrière-pensée. Le jour de la fête de l'Empereur, ils ont assisté à un banquet où rien en manquait. C'est le *Berliner Tageblatt* qui l'imprime. L'esprit chevaleresque germain, parti à la guerre, ne ferait-il plus partie du programme de la *kultur* modèle ? En attendant, au milieu des spectacles de désorganisation dont nous avons la primeur, nous assistons malgré nous aux scènes les plus diverses. L'un jour les sous-officiers commandant les compagnies ou bataillons en ont assez

et assiègent le bureau du commandant pour demander une permission de congé en se déclarant malades, d'autres préfèrent aller rejoindre leur régiment au front. Ah, la vie ne doit pas être gaie ici pour ces gens, et bien souvent ils perdent la tête ; c'est alors qu'à tort et à travers ils frappent ou crient. Mais tout a eu son temps, la plupart y ont perdu haleine. Les chefs de compagnies se suivent et se ressemblent en ce sens qu'ils restent le temps d'embrouiller ce qu'à fait leur prédécesseur, puis s'en vont, malades, ayant plus que jamais emmêlé l'écheveau, ce qui conclut à ce que rien ne ressemble plus à la moindre chose convenable. Les sous-officiers et *feld-webels* qui, par leur âge ou leurs imperfections savent qu'on ne pourra les utiliser au front, font tout leur possible pour se donner des airs guerriers sans y réussir bien entendu. Le charcutier *feld-webel* qui préside au découpage du pain, nous a donné l'autre jour le spectacle d'une scène pour laquelle il faudrait la plume d'un Courteline. Pour compter les pains qui se trouvaient alignés sur les étagères supérieures du magasin, il tira son grand sabre du fourreau, et, tandis que notre équipe faisait des efforts fous pour ne pas éclater de rire, notre don Quichotte compta les pains du bout de son sabre valeureux. Puis ce travail fini, il chercha à rengainer son arme fameuse ; mais sa corpulence génait ses mouvements et le pauvre homme dut aller se cacher dans la place voisine pour renfourrer sa vaillante rapière. A l'extrême bout de la seconde pièce, vous devinez une petite équipe de luxe qui se tenait les côtes.

Les 22 et 23 arrivent quelques prisonniers français pris dans les Argonnes. Ils sont peu nombreux : 120 environ. Ce sont les premiers que nous voyons depuis octobre. Les quelques nouvelles que nous en apprenons sont rassurantes pour nous et de bon augure.

Qu'il est donc pénible d'écrire comme je le fais ici. Je ne puis naturellement exiger être seul pour m'organiser un bureau, tout le monde est libre de faire du bruit pour son compte dans les

baraques. Et puis on doit faire attention au danger incessant des sous-officiers allemands chargés des bataillons qui ne manqueraient pas de faire main-basse sur les écrits. Pour ceux qui ont l'habitude d'écrire, ils comprendront dans quelles conditions on peut se livrer à une besogne pour laquelle la plus grande liberté d'action est nécessaire. C'est encore dans la baraque attenant directement au bureau du lieutenant et séparée seulement par une cloison, que je me trouvais le plus à l'aise. On y faisait moins de bruit car le voisinage était trop dangereux. Et c'est ainsi que, à côté de la gueule du loup, j'ai pu tenir mes notes journalières.

Le 25 *février* il se présente une nouvelle énigme. On sépare les Wallons des Flamands et on fait des listes de ces derniers. Les conversations vont leur train. On ne sait rien mais on parle beaucoup. Les civils Wallons dressent l'oreille mais on n'apprend rien. Quatre civils sont arrivés venant d'une prison allemande. On leur avait dit avant leur départ, en matière de plaisanterie sans doute, qu'ils allaient être fusillés. Aussi l'un de ces malheureux, perdant la tête, tenta de se sauver en bousculant une sentinelle. Il s'en est suivi une chasse à l'homme et le fugitif fut réintégré, mais en quel piteux état ! Pas moins de huit soldats allemands le bourraient de coups de poings et de baïonnettes. Aussi eu égard à ses blessures, le civil ne sera sans doute pas condamné pour le fait d'avoir osé bousculer une sentinelle.

27 *Février.* — Pour donner une idée de la mentalité des gens d'ici, du haut en bas de l'échelle, puisque les uns « informent » et les autres « gobent », je citerai ce fragment de communiqué de l'État-major allemand du 25 février : « Remarquable est la question posée aux officiers allemands près d'Augustowo par le général russe commandant la 57e division de réserve : s'il était vrai que la ville d'Anvers, assiégée par les Allemands, allait bientôt tomber. Lorsque la situation dans l'ouest lui fut révélée, il ne voulut pas croire que l'armée allemande de l'ouest se trouvait sur territoire français. » (Signé) E.-M.-Gl.

Tout cela est à rapprocher des histoires qu'on a répandues sur l'étonnement des troupes allemandes qui à Liége demandaient où était la Tour Eiffel. A moqueurs, moqueurs et demi.

De petits détachements de prisonniers continuent à arriver. Ce sont des Français et des Anglais qui viennent des Argonnes, des Vosges, des Flandres. Par le peu qu'ils peuvent nous dire au passage, au vol, car on les éloigne de nous pour aller subir une quarantaine, la situation est très rassurante pour nous. Les affaires vont bien en France, et en Argonne la poussée s'accentue. Tant mieux, il est temps que cela finisse, nous commençons à moisir. Au moins on voit que ces gens ont fait de la besogne, et les Allemands eux-mêmes semblent traiter avec une considération bourrue ces adversaires captifs mais portant sur leur mine la confiance et la satisfaction du devoir accompli. Des groupes de blessés arrivent également et c'est un lamentable cortège de voir passer de beaux gars amputés qui d'un bras qui d'une jambe, et venant achever leur convalescence ici.

Le 28 Février nous parvient une nouvelle des plus attristantes. Un de nos coloniaux les plus vaillants, notre vieux Valentin, qui avait dû aller se faire soigner au lazaret de Celle y est mort aujourd'hui. C'est le troisième colonial qui meurt en captivité. Nous demandons à pouvoir assister à ses funérailles, tout au moins à y envoyer une délégation du corps congolais. Nous préparons même un discours. Mais à notre stupéfaction, l'amiral commandant en chef le camp nous refuse cette suprême consolation, sous prétexte qu'il faudrait détacher avec nous quelques sentinelles pour nous garder. C'est une indignité qui avivera encore notre ressentiment contre nos oppresseurs. Pauvre Valentin, c'est avec une profonde émotion que nous lui adressons un dernier adieu au double titre d'ancien colonial et de frère d'armes. La mort injuste, aussi injuste qu'est le droit du plus fort d'abattre le plus faible, a fauché parmi nous l'un de nos meilleurs. Je me rappelle l'avoir rencontré au Congo, il y a quinze ans lorsqu'il était commissaire de police à Matadi. C'était un bel homme,

crâne et loyal. Tel je l'avais retrouvé au premier rang quand a retenti l'appel aux armes. Malgré ses cinquante-quatre ans, âge où on ne l'eut pas accepté dans un autre régiment, notre brave ami n'a pas hésité à se joindre à nous pour la plus noble des causes, celle qui dans le monde entier doit primer toute autre : la défense de sa patrie. Noble et courageux, il se conduisit comme un vaillant. Les balles ennemies l'ont épargné, lui laissant comme consolation le plus pitoyable des sorts : celui d'être fait prisonnier. Prisonnier ! Ce mot dit bien des choses. Rayé pour toute la durée de la guerre du monde des humains, car en captivité nous ne sommes plus des hommes, ce sacrifice immérité poussa l'haulocauste jusqu'à son extrême limite. Et les balles qui ne purent en avoir raison furent supplantées par la maladie qui lentement minait le cœur de notre camarade. Il fut adjudant dans la Légion étrangère, il meurt comme simple soldat colonial. Affreuse mort dans la plus affreuse des circonstances, en pays ennemi, loin des siens, loin de toute consolation. Aucun visage aimé ne s'est penché sur son lit de douleur. Ses seuls amis n'ont pas même pu le conduire à sa dernière demeure. Il laisse une femme aimée à laquelle nous adressons nos hommages respectueux et émus. Il eut pu rester chez lui dans son foyer, ainsi qu'eussent pu le faire la plupart d'entre nous. Il ne l'a pas voulu ; le devoir avant tout. Son cœur patriotique vibra à l'unisson de tous les Belges se levant comme un seul homme pour la défense de notre chère patrie envahie. Il meurt en brave, en héros, fièrement, au champ d'honneur. Et s'il existe là-Haut un monde meilleur, un monde où tous les hommes sont frères, où les frères ne s'entre-tuent plus avec haine pour des vanités, il sera parmi ceux qui sont sans reproche. Dors en paix, brave Valentin, les heures douloureuses sont finies pour toi. Nous devons rester. Mais nous voyons poindre à l'horizon le beau soleil qui va luire pour nous. Il reviendra le temps où notre belle patrie reprendra la place qu'elle aura conquise devant le monde par le sang de ses enfants. Nous avons à continuer la tâche pour laquelle tu meurs

en martyr. Dors en paix, ton souvenir restera parmi nous vivace. Et nous graverons sur ta tombe en lettres d'or, ces mots qui valent les plus belles épitaphes : « Il a fait son devoir ».

Février se termine par un bilan de décès. On signale quelques mortalités dont un artilleur trouvé mort dans une barque où logeaient cinquante autres soldats. Cet homme avait vainement tenté de se faire admettre à l'hôpital, on le traitait de carottier.

Les médecins avaient proscrit la soupe aux betteraves, comme étant absolument incommestible aux hommes. Il faut croire que l'Allemagne est à bout de provision de toutes sortes, car au 1er mars la soupe aux betteraves sucrées réapparaît. C'est une mixture repoussante. Aussi ceux qui ont de l'argent assiégent-ils la cantine qui a fort à faire et qui en a profité pour augmenter ses prix.

On raconte au sujet des listes des prisonniers flamands que l'on a dû établir, que ceux-ci pourraient bien être rapatriés en Belgique sous le prétexte, croit-on, que l'Allemagne manque de vivres. Des journaux allemands impriment que les Flamands sont d'essence germanique et qu'un rapprochement découle de source : la langue, les mœurs et jusqu'aux peintres flamands qui auraient adopté le coloris des maîtres allemands ! Nous ne savons à quoi tout cela rime et c'est avant de voir à quoi toute cette chinoiserie va mener que je veux en dire quelques mots. Si les Allemands pensent rouvrir chez nous la question des langues, ils seront déçus. S'ils pensent avoir à se ménager des sympathies auprès des Flamands sous n'importe quel prétexte que ce soit, qu'ils ne se bercent pas d'illusions. Jamais plus, ni en Flandre ni en Wallonie, on ne tolérera l'ingérence des Allemands dans le pays, car ceux-ci y ont créé le maximum de haine qui puisse s'accumuler. Mais en pays dominé mais non soumis, qu'on le sache bien, on peut céder au droit de la force et faire mine résignée, mais *jamais* on n'obtiendra du Flamand pas plus que du Wallon le moindre sentiment de sympathie germanophile. Il n'y a dans notre pays qu'un seul et même sang qui coule dans nos

veines : le sang belge ; et l'Allemand démontre une fois de plus qu'il ne comprend pas le moindre atome de l'âme belge. En ceci, comme en bien d'autres choses, il discute comme un aveugle de couleurs. Nous avons bien le droit de savoir ce qui se passe dans la plus intime profondeur de nous-mêmes. Du reste l'avenir démontrera la valeur de la réalité. En attendant, il ne se manifeste aucun enthousiasme dans les rangs des Flamands.

On a fait une « inspection » d'un caractère spécial chez les Russes du camp. Toutes les gamelles et les gourdes en aluminium ont été saisies et confisquées. Voilà comment on fait, ce n'est pas plus difficile que ça.

Le service postal, courriers, mandats, colis-postaux, qui avait fonctionné jusqu'à présent d'une manière scandaleuse commence à mieux marcher. Mais on reçoit la correspondance portant des dates invraisemblables. En ces derniers temps, on doit avoir vidé quelques fonds de sacs, car des lettres datées d'octobre ont été distribuées. Certaines sont passées copieusement au « caviar », c'est-à-dire qu'Anastasie, alias la censure, y a prodigué de multiples biffages. On devine toutefois sous les larges traits d'encre ce qu'on a voulu dire.

Certains correspondant nous demandent ce que nous pouvons bien faire pendant toute une sainte journée. Outre les corvées et travaux d'équipes régulières, on passe son temps à dresser des listes, à faire des inventaires d'effets, du matériel, et ce jusque dix fois de suite pour un même sujet. Pour nous, cela nous est égal et nous haussons les épaules. Mais que c'est beau et quel bel exemple.

Comme actualité, on nous annonce qu'à certaines heures on pourra fumer dehors ; la soupe devient de plus en plus infecte ; on discute plus que jamais des mutations des Flamands et, nouvelles plus capitales, on apprend le bombardement réussi des Dardanelles, et l'annonce que l'Italie incline à nouveau vers l'Entente.

Le 4 mars quelques bruits non confirmés, mais dont tout le monde s'empare pour les commenter, sont apportés par quelques nouveaux prisonniers : Gand aurait été incendié, Virton serait pris, l'Etat-major français serait à Montmédy et Menin serait aux mains des Alliés. On dit aussi que les Allemands ont subi de très fortes pertes devant Varsovie. Il nous revient également que l'attitude de notre Roi est de plus en plus héroïque. Notre Souverain aurait survolé en aéroplane les lignes allemandes, et son avion aurait été salué de nombreuses salves ennemies. Un journal allemand imprime que le jeune prince Léopold aurait été conduit par son père dans les tranchées où il fait le coup de feu à côté des soldats belges. Quels exemples de bravoure et quelle fierté nous ressentons ici d'avoir de tels princes à la tête de notre armée! Moins édifiante est la nouvelle que nous lisons qu'en Belgique on organise des matches de foot-ball et des courses de vingt-quatre heures devant un public nombreux. Le nom des coureurs qui étaient sympathiquement connus sonne mal à nos oreilles. Voilà des jeunes gens qui eussent certes mieux fait de venir combattre à nos côtés pour la défense de la patrie. Tous ceux qui sont restés tranquillement chez eux tandis que les autres s'en allaient au combat, sont à mettre sur une seule et même ligne d'indignité, et il serait bon qu'on en tienne compte !

Au 6 mars, après avoir lu les menus des repas servis ici aux prisonniers (voir *Berliner* de l'autre jour), on sert le soir, du thé en guise de repas. Les étudiants russes et les Belges et Français ont refusé de prendre les bidons de thé en signe de protestation. N'empêche que le «*Kölnische Zeitung*» de ce jour écrit, en réponse aux demandes des Gouvernements français et anglais de subvenir eux-mêmes à la nourriture de leurs prisonniers en Allemagne, en répliquant par un refus et on assure que les prisonniers en Allemagne n'ont pas à craindre d'avoir à souffrir la faim. Nous sommes déjà édifiés sur les écrits et les affirmations des Allemands, mais chaque jour amène son flagrant-délit de mensonges. En attendant pendant qu'on nous dit bien nourris,

nous crèvons la sale faim, la faim barbare qui ne vous abat pas d'un coup, mais vous permet tout juste de vous soutenir. Qu'on aille voir au lazaret , parmi les malades se trouvent de nombreux Russes qui n'ont que la peau sur les os et dont plusieurs sont condamnés. On en a encore enterré un hier, et vu la fréquence de ces cérémonies, on a réduit à sa plus simple expression les formalités funéraires, une simple escorte pour garder les quelques prisonniers admis à suivre le corps. Il meurt en moyenne un Russe par jour. Il semble que ces six mois de captivité ont affaibli bien des prisonniers. Un malheureux, nommé Dieudonné, d'Aywaille, complètement épuisé, avait été admis avant-hier au lazaret. Là le médecin en examinant le malade hocha la tête et dit : « Il ne faut plus donner de pommes de terre à cet homme, de la soupe seulement ». Deux heures plus tard Dieudonné fut atteint d'attaques que l'on calma à l'aide de piqûres de morphine. Seulement, une heure après , le malheureux était mort. Ses camarades habitant la même baraque ont fait une collecte pour lui acheter une couronne.

Et pendant qu'on doit entendre prescrire par le médecin des nourritures plus substentielles, on continue à nous donner des soupes aux betteraves, du thé, et du pain contenant des saletés, même du verre (dans celui du 8 mars, on a relevé plusieurs fragments). Les Allemands se rendent parfaitement compte de la dure nécessité dans laquelle ils se trouvent, d'avoir à avouer ne pouvoir nourrir mieux leurs prisonniers qu'avec des betteraves. Mais on se contentera de raconter des « histoires » dans les journaux. Et cela passera ainsi.

On a donné suite à nos susceptibilités en remplaçant les chiffres à la peinture sur nos capotes par des étiquettes imprimées sur toile blanche que l'on coud sur les tuniques.

On ne sait exactement ce qui se passe dans l'esprit des Allemands, mais sûrement, ils doivent parfois battre la campagne. Ils ont déjà fait une sélection parmi les Russes pour séparer

les Musulmans des autres croyants. N'avaient-ils pas déjà assez du fiasco ridicule de la guerre sainte ?

L'histoire des Flamands et des Wallons est enterrée pour quelque temps, comme on s'y attendait.

Voici qu'on vient de faire la proposition à des Russes connaissant l'Allemand de rester en Allemagne après la guerre et d'y cultiver la terre, travail pour lequel ils seraient royalement rétribués. Quant aux « demi-sangs », comme nous appelons les Russes civils dont j'ai parlé lors de leur arrivée au camp, on leur aurait proposé de servir pour le compte de l'Allemagne. Mais de toutes parts les Boches ont essuyé des refus catégoriques.

Comme nouvelle fraîche, on nous sert des hésitations Italo-Grecques sur l'avant-plan, tandis que dans le fond de la scène évolue une flotte redoutable qui bombarde avec acharnement les Dardanelles.

Quant au « côté jardin », qui doit se jouer en Champagne, en Argonne ou en Flandre, il y aurait de quoi en perdre la carte, comme ce doit être chose faite depuis longtemps chez les lecteurs allemands.

On nous avait accoutumé aux informations les plus saugrenues lors de la guerre des Balcans, où les Turcs, sur le papier, gagnaient toutes les batailles qu'ils perdaient sur le terrain. Ces communiqués à l'instar des Balcans sont simplement lassants sans plus. Nous ne pouvons croire que les Français et les Allemands ont pris en même temps et le même jour les mêmes tranchées. C'est pourtant ainsi qu'on écrit l'histoire.

Une note comique : l'amiral se promenant seul en petite tenue aurait questionné un des soldats français récemment fait prisonnier sur le front. Il lui aurait demandé son avis sur la situation des Allemands. Le Français aurait répondu : « Eh bien, mon avis est que les Allemands sont foutus. » A ces mots l'amiral aurait inscrit le nom du soldat sur son carnet. Quand on eut dit au Français qu'il venait de causer à l'amiral, il s'écria : « Ça un

amiral ? Je le prenais pour un employé des tramways !» *Si non e vero* ....

L'enterrement du malheureux Dieudonné a eu lieu aujourd'hui 10. Il a été suivi par une affluence considérable de prisonniers. Il y avait au moins six cents assistants. Un piquet de la landsturm, commandé par un *Feld-webel* rendait les honneurs. Trois couronnes avaient été offertes, l'une aux couleurs belges, une autre aux couleurs françaises, la troisième aux couleurs anglaises et portées par des soldats de ces pays respectifs. Au cimetière, qui commence à être trop petit, un beau discours fut prononcé par le sergent-fourrier chef de la baraque dont faisait partie Dieudonné. C'était, on peut le dire, un enterrement de première classe fait en l'honneur d'un prisonnier mort des suites de la faim. A peine revenus du cimetière, on nous apprend que le sergent-major Rombaut et un soldat belge viennent de mourir au lazaret. Le lendemain c'est un étudiant russe qui meurt.

Nous lisons un journal très intéressant pour nous et parvenu ici on ne sait jamais comment. C'est le *Bulletin des Armées de la République*, du 17 février. Il contient entr'autre un résumé des atrocités commises par les Allemands en Belgique. C'est révoltant, mais ne nous étonne pas. Nous commençons à savoir ce que valent les brillantes armées de la Germanie et leur façon d'introduire chez nous la *kultur* allemande. Nous lisons également que la commission d'enquête a signalé qu'au pont de Lives où nous étions, les Allemands avaient poussés devant eux les femmes et les enfants pour nous empêcher de tirer. Petit à petit la vérité commence à se faire jour. Pour nous, ces petits sons de cloche qui nous arrivent du pays bien-aimé, nous mettent du baume sur le cœur. Et , ce qui n'a l'air de rien, mais ne nous échappe pas, c'est que l'emprunt allemand qui devait être voté le 4 mars a déjà été remis deux fois ; la rente française monte et le taux du change augmente. Pour qui n'est pas resté «de son village», tout cela est symptomatique.

Un de nos amis écrivit chez lui, que si l'on manquait de

légumes, il connaissait une bonne recette pour faire des soupes avec des betteraves et des féverolles. Appelé à la Kommandantur, on lui fit savoir que s'il avait des conseils de cuisine à donner chez lui, il devait attendre d'être rentré ! Un autre s'était servi de l'alphabet Morse pour faire savoir que « demain on allait manger de la betterave ». Mais on connaissait le code, et celui qui avait voulu s'en servir ne récolta qu'une punition : privation de pain pour un jour.

12 *mars.* — Temps gris, giboulées. C'est un temps de saison et de circonstance, maussade et incertain comme les nouvelles. On s'aborde dans les allées en se posant la question du jour : « Que fait-on aujourd'hui dans les Dardanelles ?»

14 *mars.* — Deux enterrements plus un nouveau décès, tel est le billan de la journée. On commence à s'habituer à ces événements journaliers. Le *Kölnische Zeitung* de ce jour reproduit un fragment d'enquête faite auprès de prisonniers belges libérés de camps d'Allemagne. Il y est déclaré que les prisonniers sont très mal traités, que la nourriture fait défaut, le couchage est en dépit de toute hygiène, les traitements inhumains, les décès hors proportion, bref tout ce que nous savons déjà. On ne s'étonne même pas de trouver comme N. D. L. R. du journal en question que ces enquêtes sont tournées au noir et fortement exagérées. Pour nous qui vivons depuis sept mois cette vie de prisonniers, nous déclarons une fois de plus que ce qu'on sait chez nous de ce qui se raconte sur les camps allemands est en dessous de la réalité. Il est possible que M. l'Amiral et son adjoint *herr* Lenz, tranquillement installés dans leur home confortable, non loin de nous, ne se doutent pas des souffrances morales et physiques que nous endurons. M'est d'avis qu'ils racontent à ceux que cela intéresse que nous sommes on ne peut mieux. Ils seront bien étonnés tous ces Messieurs, quand ils entendront nos cris de protestations, mais seulement quand nous serons rentrés, car ici nous n'avons pas le droit d'émettre la moindre réclamation ; nous ne comptons pas.

Nous avions déjà lu que les prisonniers en France et en Angleterre avaient vu leurs licences légèrement réduites. On leur avait diminué la ration de pain (750 grammes, au lieu de nous 400 grammes), on leur a supprimé le tabac, et leur solde n'a plus été liquidée. Ces « horreurs » auront causé une pénible impression en Allemagne, où l'on connaît le traitement des prisonniers allemands à l'étranger, mais où l'on ne s'intéresse guère à ce qui se passe dans les camps de concentration du pays. Mais, patience, tout vient à point à qui sait attendre. L' «Oncle Guillaume» , d'après la lettre d'un civil rentré, va mal et il ne se rétablira pas. La guerre qui déjà dure trop longtemps surtout au gré de l'Allemagne, commence à lasser l'esprit teuton, très patient par nature, mais complètement désemparé lorsqu'il s'agit de s'attaquer à la nourriture. C'est le ventre qui commence à crier et c'est par là que les mangeurs de choucroute et de *schweinerei* périront. Le laisser-aller qui se manifeste indubitablement est un présage de la mauvaise humeur qui laisse libre cours à la débâcle qui à présent se dessine. Et il ne se passera plus longtemps où l'amiral et ses acolytes tireront une figure allongée dans leurs confortables demeures, tandis que nous, sur notre paillasse, la panse lestée d'un bol de soupe aux betteraves, nous chanterons comme peuvent chanter ceux qui ont mérité la victoire.

Quelques prisonniers reçoivent dans leurs colis-postaux des pains. C'est donc que chez nous on est au courant de la situation.

Belges, Français et Anglais discutent âprement les événements. De même les étudiants russes qui sont très documentés. Seuls les soldats russes dont une partie semble être des lettrés, ne pensent qu'à une chose : se nourrir ! Ils fabriquent de petits jouets en bois qu'ils vendent pour se procurer 15 ou 20 pfennigs, de quoi acheter un petit morceau de saucisse. Ils rôdent autour de la cantine en quête de problématiques débris. Ils assiègent la cuisine dont ils récoltent quelques rares fois des trognons de choux ou des peaux de poissons qu'ils avalent goulûment. Pauvres gens ! Et quand un Allemand les poursuit, leur frappant à grands

coups dans le dos, ils ne bougent même pas. Avec leurs longues capotes jaune-sâle, on dirait un troupeau de chameaux éreintés. Quelques Russes sont revenus de la région des marais qu'on leur avait envoyé combler. Une trentaine sont au lazaret avec les pieds gelés et des rhumatismes pleins les membres. Plusieurs sont restés là-bas dans la vase, morts de faim et sous les coups. Quand ils réclamaient du pain, on comprenait qu'ils voulaient du tabac et l'on tappait dessus. Tous ceux encore valides sont repartis pour aller faire des travaux dans les mines. On a répandu ici un tas de bruits au sujet de ces Russes qui avaient travaillé au comblage des marais et dans les ports. Les traitements auraient été tels que certains jours il y aurait eu jusque onze mortalités. A certains moments les médecins auraient dû arrêter tout travail. Ces Russes étaient totalement exténués. Je n'ai pas voulu prendre la grave responsabilité de publier des renseignements qui ne seraient pas absolument basés sur un témoignage irréfutable. Aussi faut-il que j'attende le retour des Russes partis, pour poursuivre mon enquête avec entière impartialité, sans exagération, et de manière à ne souffrir aucun démenti. Seule la vérité doit voir jour, car si je voulais ajouter foi à tout ce que l'on dit ce serait fastidieux et je risquerais de m'aventurer dans des incertitudes. Ce qui n'est pas mon but.

15 *mars*. — Parmi les prisonniers s'il en est plusieurs sortes ou classes, il en est de deux catégories principales : ceux qui travaillent et ceux qui ne font rien. Parmi ces derniers se trouvent les carottiers qui ont su par d'adroites sorties esquiver toutes les corvées. Ils se rangent quotidiennement dans l'équipe appelée « des malades » qui se rendent au lazaret pour y subir une rapide visite, laquelle se termine par le licenciement de tous ces artistes qui reviennent encombrer les baraques et s'y tiennent, toute une sainte journée, debout ou couché, fumant des pipes malgré la défense, discutant, n'attendant que la soupe pour se repaître et le couvre-feu pour s'endormir des « fatigues » d'une journée qui recommencera pareille le lendemain. Attendre ainsi la fin

de la captivité doit être des plus pénible. Ces « tire-au-flan » prétendent qu'ils préfèrent ça que de travailler pour les Boches. Quant aux autres : ceux qui travaillent, ils se subdivisent encore en plusieurs branches. Dans le premier groupe se trouvent ceux qui délibérément préfèrent occuper leur temps au travail plutôt que de lambiner. Cela passe plus vite disent-ils. Dans cette équipe on a également versé les aspirants-carottiers qui ont essayé de tout et n'ont rien réussi, s'esquivant à l'appel discrètement pour chercher un refuge dans les latrines, où un sous-officier allemand vient les cueillir, et mériter ainsi un signalement qui faisait loi définitive à toutes les corvées. Il y a aussi les professions libérales à la poste, gratte-papiers à la Kommandantur ou au bureau du commandant du bataillon, infirmiers au lazaret, coupeurs de pains, préposés aux bains. Toutes ces situations sont très recherchées et cela se conçoit, tout le monde n'est pas né casseur de cailloux ou appréhende de le devenir. Il y a encore les éplucheurs de pommes de terre, et employés à la cuisine, fonctions moins reluisantes mais dont les candidats choisis (car n'entre pas à la cuisine qui veut), ont au moins la reconnaissance du ventre. Et dans cette situation de famine, le ventre occupe une place prépondérante. Ces gens mangent donc à leur faim. Dans la toute dernière catégorie, nous rangerons ceux dont il conviendrait peut-être de ne pas parler, mais cela rendrait mon exposé incomplet, et tant pis pour ceux que cela choquera plus tard, puisqu'ils sont si peu chatouilleux ici. Je veux parler de ceux qui consentent à servir d'ordonnance aux Boches, vont jusque le plus naturellement du monde, cirer leurs bottes, ou en arrivent à accepter des pourboires des Allemands. Passe encore pour ceux qui ont été domestiques toute leur vie, ils sont plus excusables, mais il y a des gens habituellement en possession de bon sens qui ne s'étonnent pas du métier qu'ils font ici, et traitent de puritanisme exagéré le fait de ne pas admettre ces fonctions serviles auprès de nos oppresseurs. Quoique tous ces gens exècrent profondément les Allemands et ne feraient

pas dans leur pays ce qu'ils font ici, ils ne peuvent admettre qu'il soit bien grave d'accepter des pourboires. (C'est autant hors de « leur » poche et ainsi on améliore un peu son ordinaire, disent-ils). Tout le monde ne peut pas être de cet avis, encore qu'un blâme pour des gens opprimés par la dureté de la captivité ne s'impose pas absolument. Question de principe, d'éducation, d'élasticité de caractère, ou simplement d'indifférence. Cependant il nous semble que la rigidité de nos sentiments patriotiques devrait primer toute autre préoccupation.

.... (16 lignes censurées) ....
....

15 *mars.* — On punit 269 hommes (des baraques entières) de suppression de pain, parce que les fenêtres n'avaient pas été ouvertes à 10 heures tapant pour aérer. Le soir ces punis sont allés trouver *herr* Lenz qui avait infligé la punition, en lui demandant de pouvoir aller plutôt au cachot où au moins ils auraient du pain, mais la « boîte » est trop petite, et le commandant finit par réduire la punition de moitié. On a donc distribué 269 demies rations de 200 grammes de pain chacune aux réclamants. Si l'on se représente la famine qui règne ici, c'est une cruauté sans nom.

16 *mars.* — Plus tard quand les Allemands auront entendu nos protestations, ils diront qu'ils ont fait ce qu'ils ont dû faire. Ils diront que leur manière de guider les gens s'appelle « une main de velours dans un gant de fer ». Mais le velours de la main est hérissé de poils de porc et le fer n'est que du fer blanc : du toc.

On a encore un peu changé à notre égard, en mieux cette fois, et notre impartialité nous oblige à le reconnaître. Certains des vieux landsturm qui nous sont préposés comme gardiens, sont devenus à la suite des éliminations successives, d'une essence un peu plus condescendante. Il en est qui sont polis et complaisants, nous invitant à dissimuler notre cigarette avant de rencontrer un supérieur, et de ne pas nous jeter sur celui-ci au risque de lui brûler le nez avec notre feu. En nous

évitant une punition, ils s'évitent à eux-mêmes une observation. Et c'est déjà généreux. Ces gens ont aussi une famille à laquelle ils pensent ; ils sont nourris patriotiquement, c'est-à-dire que leur ration est mesurée au sacrifice qu'on impose à toute la nation. Ils voyent pâlir l'étoile germanique qui commence furieusement à ne ressembler qu'à un miroir aux alouettes ; et le service doit en être particulièrement de plus en plus éreintant. En argot allemand comme en argot français cela doit s'appeler : en avoir plein le dos. Dans ces moments on ne s'étonne pas de voir un peu plus de rapprochement entre les êtres qui sentent que l'ennemi n'est pas là où on le dit, mais qu'il est du côté où l'on tient les ficelles. Les échos de la guerre rabaissent de quelques degrés le patriotisme refroidi par les événements. N'empêche que tous ces gens ici font toujours partie du troupeau de Panurge, mais ils ont l'oreille basse et le ventre creux.

Aujourd'hui on annonce que la plupart des sous-offs qui nous servent de chiens de garde vont devoir partir au feu. Seules les vieilles badernes devront rester ici. Aussi les carottiers usent de divers stratagèmes pour ne pas devoir marcher. Finie la légende qui prétendait que la landsturm ne pouvait servir qu'à la défense du territoire et n'irait pas combattre en territoire ennemi. On a besoin de tout l'arrière-ban. C'est bon signe. Fini aussi l'enthousiasme du début, les pères de famille n'envisagent pas d'un cœur léger de devoir ajouter au sacrifice l'offre de leur vie nécessaire à leur foyer. On commence à réfléchir, et les pensées sont amères. Voici la façon dont s'est fait le dernier recrutement volontaire parmi les landsturms qui se trouvent ici au camp. Un officier leur a demandé à tous, ceux qui s'offraient pour aller à la guerre. Un caporal et trois soldats sont alors sortis des rangs. A la suite de cela on enverra toute la garnison à la visite et tous ceux qui seront reconnus aptes à marcher seront punis et envoyés au front.

17 *mars*. — Nous lisons dans le *Berliner* sous la rubrique « espionnage », un article du correspondant de Bruxelles à ce

journal et daté du 2 mars. Le voici en substance : « La Belgique a toujours été le paradis des espions. Les Anglais et les Français avaient toujours leurs espions en Belgique. (Le journal oublie que toujours les Allemands s'y sont trouvés en plus grand nombre). Les femmes surtout jouèrent un grand rôle dans cette affaire. Elles portèrent des appareils photographiques en-dessous de leurs jupes pour en profiter à l'occasion. Lorsqu'Anvers n'était pas encore tombé, les espions se faufilèrent chaque jour à travers l'armée allemande vers Anvers. Les officiers belges, habillés en paysans se sont même introduits dans la ville lors du bombardement. Des pigeons voyageurs jouèrent aussi un rôle important. Actuellement, il est certain que des officiers belges ont participé à la reconstruction de la forteresse de Liége. C'étaient de simples ouvriers. Pendant les mois d'août et septembre, une énorme quantité d'hommes sont passés par la Hollande vers l'armée belge. Ces aventuriers passent pour des héros et sont salués comme tels par le peuple. Avec une grande quantité de nouvelles, ils se rendaient à Maestricht, de là en chemin de fer vers Hamont et de là vers Anvers. Ce fut longtemps un service d'espionnage régulier. Pendant longtemps, on remarqua que des femmes enceintes passaient la frontière avec des journaux français et anglais. Des messieurs portèrent les nouvelles entre les semelles de leurs bottines ou dans l'intérieur de leur cravate. Ce métier, très bien payé, rapportait 500 francs en trois jours. On doit remarquer que le patriotisme de presque tous les Belges est admirable, car autrement ils ne se risqueraient pas de suivre le désir de leur roi-fuyard, sous le danger des armes ! Les jeunes gens belges se moquent du Conseil de guerre et de la menace d'être expédiés comme prisonniers de guerre. A Bruxelles et à Anvers, il existe encore aujourd'hui des bureaux de recrutement pour l'armée belge. Les jeunes gens se mettent par groupes de dix, s'en vont vers la frontière et savent échapper à l'œil attentif du soldat allemand. Le nombre des recrues qui ont quitté le pays de cette façon s'élève à 3,000. La chasse que l'on fait à ces

patriotes est fantastique, souvent elle ne s'arrête qu'à la maison frontière ! »

Bravo, et nous reconnaissons encore une fois là nos compatriotes. Quant à notre « roi-fuyard », que les Boches nous fournissent un plus bel exemple de courage et d'ultime abnégation. C'est en Belgique que combat notre souverain, faisant le coup de feu à côté de nos pioupious, dans nos tranchées, où il a également conduit son fils. Il survole en aéroplane les lignes ennemies, passe des revues alors que la mitraille pleut de toutes parts, il est sur la brèche jour et nuit. Ah, oui, nous sommes fiers d'un pareil souverain, et ce n'est pas la peine pour les boches de nous renseigner dans leurs feuilles sur ces brillants faits d'armes pour venir à présent chercher à amoindrir par une appréciation déplacée et bien allemande, une action constante dont on ne trouve pour ainsi dire plus d'exemple dans l'Histoire.

Il nous parvient au 17 *mars* un journal du 9 de ce mois « *L'Echo de la Guerre* », dans lequel nous lisons avec plaisir un « billet quotidien » très élogieux pour nous et intitulé : « Les Congolais ». Je ne résiste pas au désir de le reproduire. « Vision d'Asie, d'Afrique et de toutes les parties du monde. Vision sublime et féérique, les yeux les reflètent toutes. Héros de l'Equateur, du Tonkin, compagnons des Dhanis et des Négrier, ils n'attendent pas un appel à l'heure du danger. Ils furent tous debout prêts à l'action dès la déclaration de guerre. Le corps auquel on donne improprement le nom de « Congolais » bien que formé, outre des anciens serviteurs de Léopold II, de vieux légionnaires, des braves des Indes-Néerlandaises, eut pour chef un héros, le colonel Chaltin. Nom sublime ! Evocation de tout un passé de gloire, d'abnégation sous le ciel brûlant des Tropiques ! « Sassa », nul mieux que lui n'était digne de commander à de tels hommes. Désignés pour Anvers, le corps congolais ne put résister au désir d'être au premier rang, le colonel fut obligé de solliciter du Roi l'envoi du corps à Namur. Leur tâche y fut ardue. La position, obligée de céder aux rudes injonctions du Krupp, confia le soin

de protéger la retraite de la garnison au corps colonial. Mission délicate, dont il se chargea avec ardeur et qu'il organisa avec passion. Mais le sort était jeté, les Congolais étaient condamnés à être encerclés. La rage au cœur à l'idée d'être prisonniers, leur défense n'en fut que plus âpre. Lequel d'entre eux et aussi des troupes françaises et belges qui les virent à l'œuvre pourra ne pas se souvenir du pont de Lives ! Je ne puis, lorsque j'y songe, que comparer ce passage à celui de la Berézina. La Grande Armée luttait contre les éléments déchaînés, la neige, le torrent destructeur du pont. Les Congolais eux devaient passer le pont en feu. L'un d'eux conserva le courage, se dévoua pour éteindre l'incendie. Mais leur rôle était fini. Cédant sous le nombre, ils durent déposer les armes, ou plutôt les Allemands durent les leur arracher des mains. Je les ai vus, l'œil hagard, les dents serrées, tels des lions en cage. Prisonniers ! Oui, ils le sont. Mais là encore dans les camps de concentration, quel exemple pour les jeunes soldats ; de la tenue, de la discipline et un air qui inspire de la confiance dans l'avenir. Ils peuvent avoir confiance dans cet avenir, car au jour des récompenses, ils seront au premier rang comme ils le furent au combat. »

Cela fait plaisir et nous réhabilite bien un peu, car il nous a toujours semblé n'avoir pu faire assez, mais ce n'est vraiment pas de notre faute si la position de Namur n'a pu résister plus longtemps. Nous sommes parmi les derniers faits prisonniers et encore, je le répète, le fûmes-nous parce qu'au lieu de nous défendre jusqu'au dernier, nous n'aurions réussi par surplus qu'à sacrifier l'existence de tous ceux, civils et militaires, femmes et enfants que nous étions chargés de protéger. Et ces existences ne nous appartenaient pas.

Un prisonnier a reçu une lettre de chez lui dans laquelle on lui disait qu'on savait qu'il était maltraité, mal nourri et qu'on lui enverrait de la poudre insecticide contre les puces. Appelé à la Kommandantur on l'a invité à répondre par une carte que cet état de choses était la faute des Anglais, et que si les prison-

niers voulaient être mieux nourris on n'avait qu'à permettre à l'Amérique de leur envoyer des vivres.

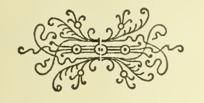
Ici on a créé un petit insigne en aluminium, représentant une betterave, que chacun porte sur sa poitrine. Dans une situation de disette où il y aurait à pleurer de misère, les Belges ont encore trouvé le mot de la fin en tournant la chose au ridicule. En tous cas nos insignes intriguent beaucoup les Allemands. Attendons-nous à les voir interdire un de ces jours.

Quotidiennement des inspections ont encore lieu dans les baraques (lisez perquisitions). On prend au hasard un prisonnier par baraque, on le déshabille pour le fouiller consciencieusement.

Deux Russes sont morts dans la nuit après avoir consommé de la saucisse de qualité douteuse achetée à la cantine hier soir. De là à dire qu'ils sont morts empoisonnés n'a rien d'improbable.

Dimanche 21 *mars*. — L'hiver prend fin aujourd'hui et nous n'en sommes pas fâchés. Le printemps ne perce que difficilement, mais nous ne désespérons pas. Nous avons déjà remarqué que dans cette région les jours variaient brusquement en une seule nuit. Le curé vient faire sa messe dominicale. Les fervents prient pour la victoire de nos armes, mais les consciences sont fortement ébranlées, et de grands croyants se mettent à douter de la bonté et de la justice divine, parce que les Allemands se réclament en tout de Dieu. Savoir qu'ils commettent chez nous tant de méfaits, pillages, viols et qu'ils portent sur leur casque et sur leur ceinturon : *Gott mit uns*, non, Dieu ne peut pas être avec eux, mais ils le pensent et cela suffit pour faire entrer le doute dans les consciences de ceux qui ne se représentaient l'Etre Suprême que répandant sur le monde bienfaits et miséricorde. La prétention des Allemands est un cynique blasphème qui sonne mal. N'empêche que la bonne cause en souffre comme bien de bonnes choses auront eu à souffrir de cette guerre. Nous verrons le châtiment et nous tiendrons à y assister.

On se souvient du grand patriote Deroulède, mort trop tôt pour voir *sa* revanche. Nous traitions sa manie d'obstination, et nous laissions faire en souriant. Nous ne pensions pas, n'ayant pas passé par là, qu'une haine pouvait conserver des années sa ténacité et couver au fond de cœurs qui n'oubliaient pas. Mais pour cela il fallait que la haine soit bien profonde pour rester si vivace. Nous la connaissons à présent, la grande haine, la haine inoubliable ; et Deroulède, loin d'être le Don Quichotte qu'on se plaisait parfois de voir en lui, n'était autre qu'un très grand patriote qui n'oubliait pas que sa patrie avait souffert de la tyrannie d'ennemis qui s'étaient rendus exécrables et que l'on retrouve subitement devant soi. Ah oui, nous savons ce que c'est, et nous aussi nous nous souviendrons !



CHAPITRE XI

LE PRINTEMPS

22 mars. — Voici le printemps qui a décidément fait son apparition à date fixe. Il fait délicieux dehors et nous saluons le renouveau avec une joie réelle. Nous sentons que c'est « notre » printemps qui commence, celui qui présidera à de grandes choses et qui nous assurera cette victoire définitive toujours escomptée, tant attendue. Puisque nous avons heureusement franchi le cap des mauvais jours, nous envisageons l'avenir d'un cœur léger. Puissions-nous ne pas trop attendre car le beau temps fait songer à nos foyers, au temps perdu ici, à tout ce qu'il nous reste encore à faire. La physionomie du camp s'est complètement transformée. Au lieu de rester calfeutrés dans les baraques, tout le monde est dehors et les jeux en plein air reprennent avec entrain.

La prise de Przemysl, que nous apprenons, réjouit tout le monde. Nous sentons que c'est une très belle victoire pour les Russes, et le soir dans les baraques les chants patriotiques et autres se font entendre jusque bien tard.

Quelques jours se passent sans autre distraction que de dresser des listes pour savoir quels sont ceux qui ont des chaussettes et des cuillers, ce qui n'avance pas ceux qui en manquent, attendu qu'ils ne reçoivent pas ce qui leur fait défaut ; d'autres listes pour connaître ceux qui ont été vaccinés, ce qui n'avance pas davantage ceux qui le sont car on revaccine tout le monde.

De singulières élucubrations attirent notre attention dans les journaux allemands qui se reprennent à agiter la question flamande-wallone en Belgique. Pour démontrer une fois de plus que les Boches connaissent à merveille les choses de chez nous, ils impriment des opinions de Hollandais(?), qui prétendent que les Flamands (entre autre une vieille femme, un curé et un

instituteur pour préciser) prient pour la victoire des Allemands et regrettent que leur fils combatte dans l'armée belge. Si les Allemands étaient capables d'être atteints de douce folie, je dirais que c'en est. En attendant c'est de la rage. Quand la presse étrangère a attaqué l'attitude du socialisme allemand, qui se laissait museler par le militarisme prussien, les chevaliers teutons du parti rouge ont prié leurs interpellateurs de s'occuper de leurs affaires, que la lutte des classes qui allait reprendre après la guerre ne regardait que les intéressés eux-mêmes. A charge de revanche, Messieurs les Allemands. Quoiqu'il en soit, tout ceci ne servira qu'à resserrer davantage les liens qui unissent tous les Belges contre l'ennemi commun qu'ils ont appris à connaître coude à coude sur les champs de batailles, et à le mépriser d'un sentiment commun de haine. Et cela n'est pas peu dire pour l'avenir. Les Allemands excellent dans ces tentatives de diversions déplacées. Nous l'avons vu dans la question de l'Egypte, de la guerre sainte, de la Chine et du Japon, de l'Inde, de l'Irlande, etc. Tout cela sont autant de coups d'épée dans l'eau.

27 *mars.* — Les étudiants russes et polonais pour lesquels la Kommandantur témoigne de quelque égards, ont demandé à se distraire en faisant de la musique. Cette autorisation leur a été accordée et nos universitaires se sont procurés des instruments de musique et ont loué un piano. Cela fera de la réclame... aux Allemands qui ne manqueront pas d'écrire dans leurs journaux que les prisonniers ne sont privés de rien. En attendant on répète sur le piano un morceau de circonstance intitulé : *La betterave ou la berceuse de la faim.*

Encore une triste nouvelle nous parvient. Un de nos coloniaux interné à Hammeln, le volontaire D'hondt, y est mort d'une pleurésie. Cette nouvelle a dû nous parvenir de Bruxelles. Notre compagnon était rentré du Katanga par le Cap, au mois de juillet. Brusquement en mer, on apprit la déclaration de guerre de l'Allemagne. D'hondt, qui se trouvait à bord d'un navire allemand, fut débarqué à Naples d'où il revint au plus vite

à Bruxelles, où sa première besogne fut de s'engager dans le corps des volontaires congolais qui venait de se fonder.

Le 27 sur un air connu, on nous gratifie d'une nouvelle perquisition générale dont tout le monde avait eu vent depuis deux jours. Nous avons à nouveau renfermé tous nos papiers. Cette fois c'est aux effets civils qu'on s'en prend surtout. Certains ayant reçu le matin même un colis renfermant un gilet ou un tricot ont dû remettre l'objet sur lequel on épingle une étiquette portant le nom du propriétaire. Ce dépôt sera rendu lors du départ. Nous prenons le parti d'en hausser les épaules car nous en sommes revenus de nous étonner encore de quelque chose. Nous sommes bien accoutumés également à la monotonie des communiqués qui, sauf un événement très sérieux qu'on ne peut cacher, nous sont servis tous les jours dans les journaux. Nous pourrions les citer par cœur à l'avance sans nous tromper ensuite dans la lecture : « Au nord de Beauséjour, combats d'artillerie. Dans les Argonnes nous avons pris quelques tranchées ennemies. Dans les Vosges, calme plat. Sur l'Yser, des contre-attaques ennemies ont été repoussées et nous avons maintenu nos positions. » Cela est signé un jour de l'Etat-major allemand, l'autre jour du Quartier-général français, car bien entendu nous ne pouvons savoir que ce qu'on veut bien nous dire. C'est ainsi que nous devons lire des faits de guerre dont le ridicule ne semble pas avoir tué leurs héros : « Nous avons refoulé les Russes de leurs positions ; la situation reste inchangée (?). Les Russes avancent mais sans succès (??).!» Nous ne sommes pas des lecteurs allemands, c'est pourquoi nous ne savons pas si tout cela rime. Il est vrai qu'en Allemagne on prépare les gens à tous les faits de guerre à venir et qu'on les entretient de ceux présents et passés.

On a raison de dire que les gosses germains naissent avec un casque à pointe. Un ingénieur fabricant de jouets de Nuremberg vient encore d'inventer un très intéressant joujou, qui s'appelle : *Le bombardement de Liége.* Le journal qui imprime la réclame

du constructeur assure que « c'est le plus joli et intéressant jeu de tir à mortiers avec canons de 42 centimètres réduits tirant à longue distance. » Les forts et les positions retranchées sont également indiqués. Voilà à quoi jouent les marmots ici. Nous avons déjà lu dans le *Bulletin des Armées de la République* un passage des mémoires de l'institutrice anglaise des enfants de l'Empereur, où il était dit que la progéniture impériale s'amusait à bombarder à l'aide de petits Zeppelins les villes réduites faites en carton-pâte, de Paris, Londres et Saint-Pétersbourg. Cela date d'il y a quelques quinze ou vingt ans. Et on dira encore que l'Allemagne était le pays du pacifisme et l'Empereur le prince de la paix.

Pour en revenir aux actualités, disons qu'on a édicté un règlement permettant d'écrire une carte postale de dix lignes tous les cinq jours au lieu qu'auparavant on pouvait écrire deux ou trois cartes par mois. Mais le contrôle n'avait pas toujours pu être très strict et certains écrivaient plus que leur compte. Cette fois il a encore été fait de même. Mais les fraudeurs ont été cruellement punis car on leur a octroyé à chacun trois jours de cachot.

Le 28 on nous annonce la mort au lazaret d'un jeune volontaire de dix-huit ans, le nommé Thiriart, décédé de la fièvre cérébro-spinale qui semblait règner depuis quelques jours. On avait même dû isoler la baraque dont faisait partie le défunt.

29 *Mars*. — Encore une chinoiserie à signaler : on paye les mandats de 20 marks et le même jour, lors d'une perquisition, on en reprend quinze au possesseur, sous le prétexte que le règlement n'autorise d'être porteur que de 5 marks.

On demande ceux qui désirent apprendre l'allemand. A la stupéfaction générale, des deux côtés de la barricade, il y a six cents candidats qui se présentent. A la réflection, la chose est plus drôle. Tous les carottiers ou aspirants, qui hier devaient user de ruses d'apaches pour ne pas aller décharger des briques ou des poutrelles au chemin de fer, se sont faits inscrire pour

échapper à ces corvées. Malheureusement pour eux, tous ont eu la même idée et les locaux étant trop exigus, les cours ne pourront avoir lieu. Les Boches n'auront pas eu l'occasion de dire que tout le monde voulait apprendre l'allemand, et je doute qu'ils se soyent rendus compte de la colossale «*Zwanze*» dont ils ont été victimes.

Deux soldats belges et un Russe sont devenus fous. Ce dernier ne cesse de répéter : *Ruski kapout* à force d'entendre cette phrase lui tinter aux oreilles. Les Russes continuent à donner le spectacle de pauvres hères crevant sans cesse la faim et en quête d'ordures dans les rigoles et aux abords des baraques. Ils mendient des restants de soupe et ne sont jamais rassasiés. Ils échangent de petits objets en bois pour pouvoir relècher les fonds des bidons. Ils doivent avoir un estomac autre que le nôtre et ils dépérissent à vue d'œil. Les autres « Alliés » se comportent mieux. Il ont de l'argent et peuvent se procurer des menus vivres à la cantine. Sans cela on ne pourrait voir les jeunes gens jouer au *foot-ball*, car ce jeu en guise de réclame pour les Allemands, a été autorisé.

Des aéros survolent de temps en temps le camp et viennent apporter des nouvelles destinées à rester secrètes, mais un quart d'heure après l'atterrissage, le camp entier connaît le secret de Polichinelle.

Une sorte de conseil de guerre a eu lieu le 31. Il s'agissait de juger un prisonnier inculpé d'avoir levé la main sur un sous-officier belge qui faisait montre de germanophilisme. Les Allemands ne pouvaient rater cette occasion de témoigner de leurs sentiments militaristes. Mais l'accusation manquait de preuves et le soldat fut acquitté.

1er *avril*. — Hier mes réflections m'ont amené à parler de la faim qui règne ici et qui est la seule épidémie contre laquelle on n'ait pas inventé de sérum pour nous l'inoculer. Aujourd'hui, tandis que ce jour est habituellement réservé aux grosses fa[illegible], arrive l'ordre que les rations de pain ne seront plus q[illegible]

300 grammes. Donc, comme les pains sont censés peser 3 kilos (ils pèsent en réalité 2k. 700), ils devront être coupés en dix parts ! L'Allemagne fait là un aveu pourvu d'artifices, et la première impression nous réjouit. Mais notre estomac que va-t-il dire ? Heureusement, les nouvelles de la guerre sont excellentes et c'est le principal. Rationnés à une portion ridicule et cruelle, on n'en chante pas moins tous les refrains patriotiques le soir dans les chambrées. Malgré la réduction des rations qui est une sorte de néologie de la multiplication des pains de Moïse, nous n'avons aucun motif d'être moroses. Racontons donc une petite histoire qui s'est passée hier au lazaret. Dans un bol on avait trituré une étrange préparation de farine de lain et de fécule de pommes de terre destinée à servir de cataplasme pour les éruptions cutanées. Pendant la nuit, un Russe était venu voler cette mixture et l'avait bel et bien avalée, ainsi que les cataplasmes qui avaient déjà servi. Ceci est le pendant d'une aventure analogue qui s'est passée au début de notre internement dans le nouveau camp lors de l'arrivée des Russes. Un soir on s'était aperçu qu'un coin du camp était resté dans l'obscurité malgré que toutes les lampes à essence avaient été allumées. On eut la clé du mystère lorsqu'on constata que des Russes avaient enlevé une lampe et avalé le contenu, l'alcool à brûler, comme apéritif. (L'expression « lamper » doit certainement dériver de ce genre de sport.)

On a équipé des vieux landsturm pour la guerre et ils n'ont pas l'air à l'aise dans cet accoutrement. Pour les remplacer comme sentinelles, on a pris des blessés à peine rétablis. En admettant que nous n'ayons aucune nouvelle de l'extérieur, voilà des indices qui, ajoutés au nouveau rationnement de la citadelle allemande entière, nous serviraient mieux que toutes les élucubrations de la presse, à nous convaincre de visu, que nous entrons dans le commencement de la fin (et de la faim). On m'assure que deux soldats qui devaient partir au front se sont suicidés, un hier soir et un ce matin. L'Allemagne qui se

suicide ! Un sous-officier allemand a dit, en voyant des soldats pleurer en recevant l'ordre d'aller au front, que ce ne sont pas des hommes mais des enfants. Quant au sous-off en question, lui reste ici. La ration de pain des Allemands a également été réduite; ils reçoivent un huitième de pain par jour. On ne peut plus cacher ni la famine ni la misère qui percent par tous les pores. En attendant, la presse continue à répandre la croyance ridicule qui n'est basée sur aucune preuve que l'Allemagne possède encore des vivres pour longtemps. Il doit lui en coûter de ne pouvoir mettre l'accord entre ses mesures et ses racontars.

3 *avril.* — Pâques. Encore une date qui comptera dans notre histoire de prisonniers. Depuis quelque temps déjà se promenait dans le camp un monsieur porteur d'un brassard de la Croix-rouge que nous avions pris au début pour un délégué suisse. C'était un pasteur protestant. Il est venu ce jour nous rendre visite et nous exhiber un petit journal édité en français au camp des prisonniers de Göttingen. Ce journal censément écrit par les prisonniers, mais entièrement rédigé et inspiré par les autorités allemandes, contenait la traduction des communiqués du Quartier-général allemand et plus loin vantait les beautés de la Germanie. Le pasteur en question venait nous dire que l'amiral désirait vivement que pareille publication soit faite dans notre camp. Il s'adressait plus volontiers à nous parce qu'il savait que la résistance venait surtout des coloniaux. (Merci de l'honneur.) Le délégué fut reçu comme il convenait, de façon mémorable. Il déclara d'une voix mielleuse et pleine de l'onction qui est l'apanage de son ministère, qu'il était Lorrain, mais que son cœur était allemand. Qu'il convenait de faire connaître les beaux côtés de l'Allemagne, ses beautés, ses sites et ses monuments. A cela et coup sur coup, comme un feu de mitrailleuse, il lui fut répondu : « que nous possédions en Belgique pas mal de beaux monuments que les Allemands ont détruits. Nous n'éprouvons aucun plaisir à admirer les beautés du pays

qui est cause de tous nos maux. Nos cœurs de prisonniers saignent et se souviennent des mauvais traitements reçus. Durant toute notre vie et jusqu'à notre dernier souffle, nous maudirons l'Allemagne et nous lui crierons notre haine. Dans le numéro du journal de Göttingen nous relevons le communiqué disant que la ligne de front allemand s'étendait depuis Nieuport jusqu'en Alsace en passant par divers points qui sont pertinemment entre les mains des Alliés. Nieuport est à nous, Monsieur, et vous avez l'impudence de déclarer que Verdun a été bombardé par les canons allemands, mais vous avez l'inconséquence d'omettre que ces batteries ont été réduites au silence par le feu des Français. Voilà ce que nous savons. En parlant des marins échappés du *Emden*, qui ont atterri en Turquie, vous parlez d'un acte héroïque. L'héroïsme est-il donc un monopole de l'Allemagne ? Et nous, devons-nous nous associer aux exploits de nos ennemis ? Tout ce que vous raconterez contre la Belgique et les Alliés doit être combattu par nous, car vous vous attaquez à des choses qui nous sont chères. Tant mieux si la guerre doit encore durer longtemps. Nous acceptons tout pour avoir la victoire finale. Ce serait un crime de lèse-patrie que de parler actuellement de paix. Ce qui nous soutient ici, ce qui nous maintient en santé, ce n'est pas la nourriture dégoûtante et parcimonieusement rationnée. Il n'y a qu'une chose qui relève notre moral et soutient notre santé, c'est la belle et sereine confiance que nous avons dans l'avenir et dans la victoire finale qui nous est assurée. C'est pourquoi nous sommes joyeux, légers, et que nous chantons. Mais quant à nous laisser embobiner par des écrits en faveur de l'Allemagne, cela jamais, nous ne mangeons pas de ce pain-là. »

Le délégué n'en revenait pas ! Il était vert, livide, après avoir passé toutes les couleurs de l'arc en ciel. Il s'attendait à de la résistance mais pas à de tels arguments. Il est parti convaincu qu'il n'y avait rien à faire avec des gens aussi chauvins, et notre grande satisfaction sera de savoir qu'il a été rapporter notre conversation à l'amiral qui connaîtra ainsi, une fois pour toutes,

de quel bois nous nous chauffons. Voilà pourquoi, en ce jour de Pâques, qui se serait passé le plus ordinairement possible, nous sommes encore plus joyeux que d'habitude, car c'est la première fois depuis notre captivité qu'il nous a été donné l'occasion de dire ouvertement notre façon de penser.

Parmi les attractions du camp, citons encore deux personnages qui méritent la description. Nous les avons vus, il n'y a pas longtemps encore, habillés en « pékins » en pleines fonctions. L'un était préposé au nettoyage des cabinets, l'autre est le ramoneur du camp et circulait dans les baraques affublé de son accoutrement caractéristique, le chef coiffé du fameux chapeau haut de forme qui est le signe distinctif de la corporation. Ce fumiste et son collègue des latrines sont actuellement militarisés et portent l'uniforme, et le sabre-baïonnette au côté. Nous leur devons le respect et la déférence, et quand ils passent dans les baraques, on se met « en position ». Tout l'esprit militaire allemand est là. On nous fait mettre « en position » devant le premier prussien venu, cela fait partie de notre loi d'obéissance passive. Nous nous mettrions en position devant un poteau télégraphique si tel était l'ordre, mais quant à avoir du respect, cela jamais.

Nous apprenons que les deux aviateurs qui sont venus avant-hier annoncer que la ration de pain était réduite, ont capoté avec leur appareil en retournant à Hanovre et se sont tués. Le biplan cependant portait la croix de Hanovre et la devise : *Gott mit uns* !!.

Je n'ai plus tenu note au jour le jour des décès survenus : il y en a trop. Mais certains sont à signaler par leur tristesse particulière. Ce matin est mort un vieillard nommé Lambert. Cet homme, au début de la guerre, avait été appelé à Visé auprès de sa fille qui s'accouchait. Mais les Allemands occupaient la ville et ce vieillard a été pris dans la fournée.

On remarquera les changements survenus dans le ton de cet ouvrage depuis son début. Au commencement de notre interne-

ment, nous étions totalement séparés du monde et sevrés de toutes nouvelles. Nous nous rabattions sur le premier « canard » venu et faute de mieux on devait s'en contenter. Nous ne savions pas du tout quelle allure prenaient les événements et nous croyions à une guerre de trois semaines. Nous couchions tout habillés avec le fol espoir que pendant la nuit on pouvait venir nous réveiller pour nous dire de rentrer au foyer, la paix étant signée. Les moindres indices d'une plus longue durée de la guerre nous plongeaient dans de noires inquiétudes. Le placement de l'électricité, la construction de nouvelles baraques, étaient autant de sujets d'appréhension et de découragement. Depuis lors on voit que nous nous sommes complètement ressaisis. On ne note plus les moindres petits faits probants ou invraisemblables pour tâcher d'y repérer une conviction. Celui qui nous eut prédit que la guerre allait durer des mois eut été bien mal reçu. A présent, que voit-on ? Avec le temps, les nouvelles plus ou moins exactes, le raisonnement, la réflexion et la confiance dans le résultat, nous trouvons tout naturel que la guerre doive durer de longs mois. Pas d'impatiences, pas de faux calculs, plus rien que la raison. Les Allemands en entendant chanter le soir dans les baraques, en voyant les jeux en plein air, doivent se dire que voilà des gens qui ne pensent à rien, étant à l'abri des balles, qu'à se distraire en attendant de rentrer chez eux le plus tôt possible. Comme ils se trompent ! N'empêche qu'ils croyent connaître jusqu'au fond de nos âmes et qu'ils donnent des détails sur nos caractères dans leurs journaux. Comme c'est bien nous connaître. En Belgique même, ne voit-on pas publier dans des journaux belges (d'infectes canards que certains chevaliers d'une industrie d'un nouveau genre acceptent d'imprimer, sous le contrôle des Allemands et dont nous ferons bonne justice plus tard), que les prisonniers sont parfaitement bien traités et ne manquent de rien. Quand des individus qui prétendent avoir été autorisés à visiter nos camps racontent de telles inepties, il ne faut pas demander si la religion de nos ennemis s'en trouve éclairée et

qu'ils chevauchent à bride abattue ce canasson qui n'est certes pas de race belge.

Nous apprenons que les Allemands sont tout aussi friants de montres et de pendules qu'en 1870. Calino qui couche dans le grabat voisin du mien, en profite pour s'écrier : « Cela leur fait une belle jambe, qu'elle avance y ont-ils puisqu'ils n'ont pas la même heure que nous !»

Il arrive de temps en temps quelques nouveaux prisonniers par très petits groupes isolés. Nous nous pécipitons sur eux pour connaître les dernières nouveautés. Les Allemands eux-mêmes ne dédaignent pas ce genre d'information, car il y a un certain temps qu'ils ne croient plus tous à leurs énigmatiques gazettes. On les voit se glisser comme des reptiles vers les baraques des « nouveaux » où ils vont les « cuisiner » interminablement. On continue inlassablement à se servir d'énigmes et de phrases à clés pour correspondre chez soi. Afin qu'on sache en Belgique que nous sommes mal nourris au camp, certains écrivent que M. X... (ici le nom de leur boucher ou leur boulanger habituels), vient très peu les visiter. Les Français font savoir que le « brichton » (pain, en argot) leur fait défaut, et les Wallons parlent de « crompirs » (pommes de terre) et de l'ami Bidoche (nourriture) qui les oublient. La censure n'y voit goutte et laisse passer. Les « Oncle Guillaume », « Tante Mélanie, « le Petit Ivan » et «M. Gilett», qu'il s'agisse de l'Allemagne , de la France, de la Russie, ou de l'Angleterre sont toujours à deux doigts du trépas, font de grands progrès à l'école, ou vont bientôt gagner leur procès. D'autres reçoivent des journaux dont certaines lettres sont pointées d'un point à l'encre. En réunissant les lettres, on arrive à composer des phrases qui apprennent toujours quelque chose de neuf. Un de ces « trucs » a joué une farce à l'un des nôtres. Il avait écrit avec du lait et en avait prévenu sa sœur par la suscription à portée de nos moyens toujours suspectés : « Faites bien des compliments à mes camarades : Hilfaut, Chôffé, Lamissive. » Ce qui voulait dire en lan-

gage clair . Il faut chauffer la missive. Comme réponse, la brave sœur ignorante de ces complications avait répondu : « Tu ne m'écris rien d'intéressant ! par contre tu me fais faire des compliments à trois de tes camarades dont j'ignore totalement l'existence. » Le truc si ingénieusement élaboré avait avorté.

Certains écrivent (ou reçoivent des lettres) à l'aide de lait ou de jus de citron. En promenant l'écrit sur la flamme d'une bougie on arrive à apercevoir les caractères. Mais pour cela le correspondant doit être évidemment prévenu. Un brave campagnard avait usé de ce stratagème en écrivant entre les lignes d'une lettre qu'il avait griffonnée au crayon. Mais au moment d'expédier sa lettre, il se dit que chez lui on ne songerait pas à la passer sur le feu, et il écrivit gravement ce post-scriptum : « J'ai écrit au citron. Il faut chauffer la lettre pour voir apparaître les lignes». On eut toutes les peines du monde à le persuader que sa lettre ne passerait pas à la censure.

Le 8 *avril* les journaux nous apprennent que le généralissime Joffre s'est rendu au Quartier-général belge et qu'il aurait tenu un discours aux troupes, dans lequel il aurait dit que dans trois semaines les Alliés seraient au cœur de la Belgique pour atteindre ensuite l'âme de l'Allemagne. Il n'y a pas de retraite possible quand retentit le cri de : En avant !

On pense si cette nouvelle nous remplit d'allégresse et d'espoir.

10 *avril*. — A noter ce jour : Enterrement de deux soldats belges, deux Russes morts au lazaret.

On signale pour la deuxième fois, la désertion d'une sentinelle allemande abandonnant ses armes dans sa guérite. Tous les vieux landsturm y compris ceux âgés de cinquante-deux ans sont appelés à marcher. Il en part journellement quelques-uns. Ils font triste mine.

Deux aéroplanes sont venus faire des évolutions autour du camp pour nous témoigner de leur adresse. Malheureusement pour eux, les deux avions ont cassé leur hélice et ont subi des avaries dans des atterrissages moins réussis.

Le 13, un consul américain passe dans le camp et les prisonniers espèrent être entendus. Le consul leur dit qu'il n'est venu que pour les Anglais, et ici ils semblent assez bien traités, tandis que dans un camp près de Berlin ils sont brutalisés. (Cela fait une belle jambe à ceux d'ici.) Les autres prisonniers qui auraient à se plaindre doivent s'adresser au consul d'Espagne à Berlin (?). Puis le consul s'en fut au Casino avec les officiers. Mais certains prisonniers profitèrent tout de même de la circonstance pour se plaindre à l'amiral. Un adjudant français ayant été gifflé par un sous-officier allemand obtint gain de cause, mais fut prié de retirer sa plainte écrite et de recevoir les excuses de l'Allemand. Cette invitation fut déclinée, car l'acte de brutalité avait eu lieu devant témoins. Des prisonniers se plaignirent de brutalités subies. L'amiral les a écoutés. L'occasion fut mise également à profit pour se plaindre au sujet de quatre barils de viande conservée totalement avariée qu'on allait mettre dans la soupe le lendemain. Cette viande était tellement gâtée qu'il eut fallu la prendre avec des pelles, ce à quoi les prisonniers préposés à ce travail se refusèrent. Dans la soirée, nous apprenons que la viande avait été écartée et qu'elle allait être remplacée. (Nous ne nous en sommes pas aperçus, car le lendemain nous reçûmes comme soupe une décoction de haricots dans de l'eau.) Il nous a fallu la présence d'un consul qui ne venait pas pour nous, pour avoir l'occasion et l'audace d'aborder l'amiral et lui soumettre quelques-unes de nos réclamations. Il eut été désirable que les délégués des puissances neutres soient venus plus souvent et dès le début nous faire une visite utile et nous accorder ne fut-ce qu'une heure de conversation privée au lieu de faire le tour du camp avec les officiers, alors que nous ignorons souvent leur qualité (1).

Encore une innovation à signaler. Hier, 13 avril, la cantine s'est mise à vendre des pommes de terre bouillies au prix de

(1) L'amiral a fait défendre aux prisonniers de l'accoster encore dans le camp pour lui présenter des réclamations.

15 pfennigs le kilo. Il suffit contre payement, de se procurer un bon à la cantine avec lequel à la cuisine on délivre un kilo de patates. En un instant, les 200 kilos mis en vente ont été nettoyés. Mais aujourd'hui les Belges, Français et Anglais se sont refusés d'acheter de leurs deniers la nourriture qu'on refuse de nous donner en suffisance, alors que les journaux racontent que nous sommes parfaitement nourris. Mais les Russes n'écoutant que la voix de leur estomac affamé, ont lâché les bacs à ordures autour desquels ils rôdent toute la journée, pour se précipiter à la cuisine et s'y disputer les pommes de terre mises en vente.

15 *avril.* — On choisit parmi les prisonniers sept cents artisans pour aller faire des travaux à l'extérieur du camp.

Certains jours sont désespérants par leur longueur, et l'on est enclin à la mélancolie. Quand tout cela finira-t-il ! Pourtant les journaux publient que dans quinze jours nous pourrions bien nous attendre à des actions définitives en Flandre, en Argonne et dans les Dardanelles. Faisons crédit à nos chefs d'armée et attendons patiemment.

Un journal a imprimé que les prisonniers belges seraient dirigés lors de la conclusion de la paix, sur le camp d'Elsenborn, et de là à pied soit 7 kilomètres, jusqu'à la frontière belge où ils seront échangés contre des Allemands. La paix ! Quand viendra-t-elle ? On parle beaucoup de paix, trop même. Sur quelles bases pourrait-on traiter actuellement ? A moins qu'on ne nous ait caché un tas de choses, il ne nous semble pas qu'une fin puisse être proche. Une paix ne correspondrait pas à nos aspirations, et malgré la monotonie désespérante de notre situation ici, nous préférons attendre de meilleurs augures.

Aujourd'hui 16, il est parti un groupe de blessés, amputés, éclopés, vers leur patrie. Il n'est que temps, et n'était-ce pas déjà plus qu'inhumain d'avoir retenu ces braves si longtemps ici ? Qu'ils partent heureux d'aller rejoindre leurs foyers si le bonheur complet peut encore luire pour ces malheureuses victimes de la guerre.

Les étudiants russes cherchent à se distraire ! le temps leur semble long. Aussi ont-ils édifié à leurs frais une petite scène dans leur « salle de musique », et ils espèrent y jouer la comédie. Nous les laissons faire ; ces délassements sous l'œil des Allemands ne nous attirent guère. (Cette « salle de spectacles » est surtout autorisée pour être montrée aux visiteurs étrangers.)

Il est certain qu'on nous cache un tas de choses intéressantes et le ton des journaux reste toujours tendancieux. Nous sommes peut-être plus près de la fin que nous le pensons.

On répand dans le camp des feuilles publiées en français dans les pays occupés. On devine ce que sont ces torchons.

Une partie des Russes ayant travaillé dans les marais sont revenus ce jour 17. Ces malheureux ont une mine déplorable. Hâves et décharnés, ils ne tiennent plus debout, car ils tombent de faiblesse. Beaucoup ont dû entrer au lazaret. C'est une honte de traiter ainsi des hommes, et comme tout cela est bien allemand de laisser sans vergogne crever de faim et de maltraiter de pauvres malheureux sans défense. Quantité de ces Russes sont morts par la faim et les mauvais traitements. Les étudiants polonais écœurés ont décidé d'adresser une plainte en règle au consul d'Espagne à Berlin. Honte à l'Allemagne, honte et haine éternelle à ce pays barbare qui n'hésite pas à reculer de plusieurs siècles en arrière pour assouvir son amer dépit sur ceux qui ont osé pour leur patrie prendre les armes contre elle. Et l'on voudrait trouver une excuse à de tels procédés !

On veut invoquer que tout cela c'est la guerre, de la bonne guerre ? Et l'on voudrait aussi que lorsque nous tiendrons en notre pouvoir le châtiment, nous soyons bêtement magnanimes et que nous passions l'éponge sur toutes ces horreurs ? Si au moins cela se justifiait par un traitement équivalant de leurs prisonniers dans les pays alliés. Mais au contraire, les journaux allemands publient les menus des prisonniers allemands chez leurs ennemis, les récréations qui leur sont offertes, les licences qui leurs sont permises. Aussi ont-ils soin de démentir tout

cela. N'est-il pas cruel d'assister à tout ceci en plein XXe siècle ? Les visites de consuls ou de journalistes étrangers n'auront servi à rien, car le peu qu'ils en disent et qui pourrait servir notre cause est formellement démenti en Allemagne. Envers et contre tous, même contre l'évidence, il « faut » que nous soyons bien traités et nourris. Pendant ce temps, on trouve moyen de publier des lettres de prisonniers allemands en France qui tentent à dire que les colis n'arrivent pas à destination ou que le contenu en est volé ; que les détenus logent sur la dure et sont en butte à toutes sortes de vexations.

20 *avril.* — Cinquante civils viennent de retourner ce matin en Belgique.

Le 21 il se passe un événement qui mérite d'être signalé. Un étudiant russe eut une algarade, à propos d'une cigarette, avec un soldat allemand chargé de la garde du camp, un de ceux que nous appelons « chien de garde », car il rôde sans cesse autour du camp en quête de fumeurs. Naturellement, comme les Allemands ont le talent de faire tout avec l'aménité qui les caractérise, et qu'un étudiant polonais de nature assez révolutionnaire (cette nature n'ayant pu être amortie par huit mois de détention exaspérante), n'est pas enclin à se laisser maltraiter, il s'en suivit des injures et même des voies de faits. Les prisonniers tinrent pour leur confrère et le chien de garde fut copieusement conspué. On devine que les choses n'en restèrent pas là et que les représailles veillaient. L'étudiant est passible d'une pénalité qui peut aller jusqu'à deux ans de forteresse. Tous les autres étudiants seront astreints à se présenter à cinq appels par jour, et le jeu, salle de musique, leur seront supprimés. La demande de libération que les étudiants russes avaient introduite est également annulée. La Kommandantur aurait voulu rendre la chose tragique et appeler cette manifestation : révolte. Mais les frais ne seront pas couverts. N'empêche que des mesures sont prises contre ces « *schweinlouders* » de prisonniers que huit mois de détention et de régime à la prussienne n'ont pas réduits à la servilité

totale. Tous les soldats ayant une surveillance dans le camp porteront en plus de leur sabre-baïonnette un fusil. Le ramoneur et le bonhomme des latrines portent également leur flingot en bois d'allumette. La patrie est encore une fois sauvée !

Nous sommes toujours comme Robinson dans son île, qui attend le vaisseau sauveur. On ne sait quand il arrivera mais il ne peut tarder. On sent qu'une vague de lassitude passe sur l'Allemagne qui, si elle ne redoutait pas les frais énormes à payer, aurait déjà déposé les armes. Elle sait que ses buts d'atteindre Paris, Londres et Saint-Pétersbourg sont de vaines chimères et tout au plus cherche-t-elle d'améliorer en quelques endroits sa situation critique pour demander une paix honorable. Les Allemands se sont trompés, et ils cherchent à masquer leurs faux calculs par des considérations diverses. Certains des rares sous-officiers qui nous ont traités en hommes, se laissent surprendre des confidences. Il en est qui nous disent, que la paix pourrait bien être conclue pour la première quizaine de mai (1915!)

Les « canards » qui s'impriment actuellement dans notre pays, sous le contrôle des Allemands, coopèrent à répandre des bruits douteux, s'associant ainsi à nos ennemis pour chercher à nous persuader que nous avons eu tort de combattre l'Allemagne. Eh bien, qu'ils sachent, ces faux patriotes qui se laissent ainsi acheter par l'ennemi, qu'ils n'ont pas notre oreille et que nous, qui nous sommes le plus sacrifié, tandis que ces chevaliers de la presse restaient tranquillement chez eux, nous sommes toujours heureux dans l'adversité et fiers d'avoir fait notre devoir ; et que loin de regretter d'avoir pris les armes, demain s'il le faut, nous les reprendrons avec la même énergie et le même esprit de sacrifice contre l'ennemi qui voudrait attenter à notre liberté. Et ce sont des prisonniers qui parlent, Messieurs les rédacteurs marrons, l'unanimité des prisonniers, ceux qui ont le plus souffert de la guerre.

Aujourd'hui 23, nous en sommes à notre huitième mois de captivité. Nous accueillons cet anniversaire avec beaucoup plus de

calme que les mois précédents. Nous n'en passerons plus beaucoup ici ! Maintenant que nous sentons la fin approcher(1), nous nous reportons aux premiers jours de notre captivité. Nous nous souvenons des jours où nous étions poursuivis, battus, traqués comme des bêtes. Au règne des insultes, des coups de crosses, des sabres sortis des fourreaux, a succédé celui des poteaux-piloris, des matraques et des poings. Petit-à-petit tout cela a dû disparaître. Actuellement, mais depuis peu, on n'ose plus frapper à cause des réclamations. Le soldat qui l'autre jour eut l'algarade avec l'étudiant russe, avait laché son chien sur deux prisonniers qui furent mordus. Ce gardien a été puni, du moins, c'est ce qui a été promis. Les Allemands ne savent décidément pas comprendre la façon de conduire des hommes. La Kommandantur en perd le nord et pour que le service soit mieux fait, c'est *herr* Lenz en personne qui se livre au service des surveillances. Hier à 8 heures du soir il est allé fourrer son nez dans les latrines.

Autre chose. Le juge Puhlmann qui a son siège permanent dans le camp et qui détient le pouvoir civil, ne fusionne pas comme cela semblerait devoir être avec l'autorité militaire qui y perd un peu de sa toute-puissance. Ce que les Allemands ne reconnaîtraient d'aucune constitution étrangère ingérante, ils doivent l'admettre de leur juge, Germain de cœur et d'esprit. Mais comme le domaine taquin de la contradiction innée chez les peuples, ne connaît pas d'étroites frontières, la prédominance des deux pouvoirs constitués se superpose ici comme ailleurs. C'est une lutte d'avantages réciproques où le droit peut être quelque peu malmené, mais où le plus fort résiste au dominateur qui doit fléchir en maugréant. C'est ainsi que ceux qui approchent le juge de très près attribuent le retrait des matraques et la suppression des poteaux-piloris, non à l'influence étrangère mais au juge Puhlmann lui-même. Ce juge n'a fait là que son devoir de conscience, mais encore fallait-il le courage d'oser l'imposer et le fait est assez rare pour mériter d'être signalé. Le juge

(1) Toutes les illusions nous étaient permises.

Puhlmann trie les plaintes et énonce son jugement, qui paraît sans appel. Si nos gardiens ont dû abdiquer de leur brusquerie native, sur un terrain si bien approprié à leur caractère, c'est à lui qu'on semble le devoir. On conçoit que cela ne doit pas aller sans des tiraillements internes dont les échos arrivent jusqu'à nous. Je ne sais jusqu'à quel point nous pouvons mettre notre confiance en ce juge, qui semble avoir la conception juste de son rôle impartial, mais nous avons en tous cas un indice de nature à rassurer nos convictions. Lorsqu'au 27 avril, les Allemands ont organisé un souper en l'honneur de leur soi-disante victoire d'Ypres, le juge Puhlmann a refusé d'y assister en prétextant que tant de sang versé ne justifiait pas une consécration solennelle et qu'une satisfaction purement et simplement patriotique et silencieuse pouvait suffire (1).

Nous sommes stupéfaits de lire dans le journal *La Belgique* le récit d'un prisonnier civil rentré au pays et qui décrit la captivité sous des apparences confortables. Ce prisonnier dans son inconscience nous fait plus de tort qu'il le croit. Son récit dicté par les Allemands sous l'empire de la frousse, pour le besoin de leur cause, révèle une situation à la manière des enquêtes de commande. Que ces écrits rassurent nos parents sur notre sort, n'implique pas cependant le besoin d'empêcher par des mensonges nos proches de nous envoyer le nécessaire. Comme il ne nous est pas permis de faire savoir aux nôtres que nous sommes mal nourris et que les écrits trompeurs et inspirés ne leur décilleront pas les yeux, nous devons encore user de subterfuges pour faire connaître nos détresses. On peut mentir pour de telles causes. On nous a compris car certains reçoivent parfois un pain enduit d'une couche de vernis et entouré d'une feuille de papier d'argent, emballage qui convient aux articles de luxe. Il est vrai que certains «favorisés» jouissent dans le camp de prérogatives qui ne sont pas le lot de chacun. Quelques « servi-

(1) Ce jugement émis sur le sieur Puhlmann ne semble pas étanché sur de fortes bases car par après certains indices nous ont révélé que cet Allemand ne valait pas mieux que les autres.

teurs dévoués » des Allemands sont parvenus par des moyens, que nous leur laissons pour compte, car ce ne sont en somme que des platitudes, à se faire revenir des « extras » de Celle ou de Hanovre. Il en est qui boivent tous les jours leur bière, leur cognac, mangent des côtelettes, qu'ils préparent sur des réchauds dans leur chambre. Le correspondant du journal *La Belgique* devait être un de ceux-là, mais, loin de les envier, qu'on sache bien que nous n'ambitionnons nullement le privilège de ces fléchisseurs qui pour prix de leurs faveurs décernent des brevets de conduite à nos ennemis les Allemands. Encore devraient-ils avoir la sainte pudeur de s'en cacher pour ne pas avoir à en rougir plus tard. Haut les cœurs pour ceux qui ont repoussé du pied les occasions semblables et qui n'auront eu aucun tribut à payer aux oppresseurs de la généralité. Il est malheureux de devoir insister , mais je n'en serai par là que plus impartial dans l'ensemble de mon ouvrage. Le jour de la « défaite » d'Ypres, quelques cabotins, en mal de planches, ont trouvé moyen de monter dans la baraque, qu'ils ont intitulée pompeusement de « Théâtre du camp de Celle, première année, directeur X.... », une revue de printemps. N'est-ce pas triste et n'avons-nous pas raison de nous rencontrer ici avec l'impression du juge Puhlmann qui trouve cela lamentable ? De tous les temps, aux époques les plus calamiteuses, aux périodes de l'histoire les plus sanglantes et les plus troublées, on a toujours rétabli l'accalmie en accordant au peuple du pain et des jeux. Les bagnards aussi aspirent aux joies d'une représentation théâtrale annuelle. Mais ici où manque le pain, cette récréation qui n'est pas exclusive puisqu'elle a lieu sous le contrôle des Allemands, est-elle bien de circonstance ? Les âmes mieux trempées se refusent à y donner leur agrément. Quant aux autres, on jugera de leur ébahissement quand les journaux allemands publieront que des prisonniers qui jouent la comédie ont l'esprit bien en repos et le ventre bien rempli. Et ce sera leur punition.

Des sociétés se sont fondées en Belgique pour venir en aide aux prisonniers de guerre. Cela nous rattache à l'humanité. Quoique la misère doive se faire bien sentir dans notre pays et que pas mal de souffrances y soyent à soulager, on a encore trouvé moyen de nous expédier de petits paquets contenant du chocolat, des biscuits, des sardines, des cigares et des cigarettes. Ces dons, qui rappelent le pays, nous causent un plaisir d'enfants, et nous remercions de tout cœur les généreux donateurs de leur initiative si gracieusement inspirée.

On continue à vendre des pommes de terre bouillies aux prisonniers, mais ce n'est plus la cantine qui s'en charge. C'est dans le bureau de la Kommandantur qu'il faut se procurer un bon de 15 pfennigs par kilo de patates. Cela est indiqué par voie d'affiche, et à 11 heures et demie on voit une longue file d'affamés aller acheter un bon qu'à 4 heures ils échangeront contre un kilo de pommes de terre. Et la soupe reste toujours aussi marécageuse qu'avant.

Les prisonniers russes ont installé un véritable atelier d'objets divers qu'ils sont très habiles à confectionner : serpents disloqués, moulins, oiseaux, cadres, statuettes, maisonnettes, paniers, etc., le tout artistiquement fabriqué et qu'ils vendent pour quelques pfennigs.

1er *Mai.* — A dater de ce jour, le règlement fixe le réveil à 5 heures du matin (4 heures de l'heure belge). Cela fait une heure de plus à travailler pour les équipes et allonge d'autant les journées de famine.

Ce matin la mère et la fiancée d'un des nôtres sont venues pour tenter l'impossible afin de voir le prisonnier. Tout a été inutile. Ces dames ont été reçues dans le bureau de la Kommandantur et d'une fenêtre de celui-ci elles ont pu regarder à 100 mètres de là le fils et fiancé qui derrière les grillages du camp contemplait les êtres chers avec lesquels il ne put échanger aucune parole. Cette scène infiniment triste dura jusqu'au moment

où une sentinelle vint chercher les visiteuses pour les reconduire à la petite station de Scheuen.

Aujourd'hui 3, nous lisons dans le *Bruxellois* (canard belge à la solde des Allemands), que les prisonniers de guerre ont fondé un journal. On aurait trouvé des créatures pour y collaborer. (Mon Dieu, que tout cela est pénible à constater.) Il s'agit du fameux pasteur protestant qui l'autre jour a obtenu auprès de nous le fiasco dont j'ai parlé. Il s'est rabattu sur des volontés plus complaisantes que ne trouble pas le scrupule de parler de « La vie sportive dans les camps », et pour donner le compte-rendu de matches de *foot-ball*. Comme conséquence, les joueurs de *foot-ball* qui voulaient bien jouer entre eux pour oublier les longues heures de la captivité, mais non point servir de réclame aux Allemands, ont décidé de s'abstenir dorénavant de tout sport. Le correspondant du journal germano-belge-français, oublie de renseigner le menu des repas qu'on nous donne en pâture, de publier la liste des malheureux qui tous les jours vont dépenser ce qu'il leur reste d'argent à acheter des pommes de terres ; il omet tout aussi volontairement de parler des mauvais traitements subis et vite oubliés par lui, grâce à son rapide avancement dans l'entourage de la domesticité au service des sous-officiers allemands ; il oublie tout ce dont nous nous souviendrons éternellement. Heureusement que la littérature n'a rien à y perdre et, pour le surplus on finit toujours par trouver un usage pour le papier.

Le 4, les Allemands nous font, suivant rapport officiel, annoncer dans les baraques, que les armées Autro-Allemandes ont obtenu une grande victoire dans la Galicie de l'Ouest. Voici la teneur de ce rapport. « Officiel. — Communiqué au rapport le 4 mai 1915 par le *feld-webel* commandant le 2e bataillon de Celle-lager. — Victoire dans la Galicie de l'ouest : 160,000 prisonniers russes, 500 mitrailleuses, 400 canons, 50 trains, 2,000 chevaux et 48 aéroplanes pris. Les chefs de baraques sont chargés d'informer les prisonniers de ces faits. »

A travers notre incrédulité passe toutefois une vague d'inquiétude. Les drapeaux flottent à la Kommandantur.

Le théâtre joue, mais les gens sensés s'abstiennent de s'y rendre. Nous avons remis au lendemain nos discussions pour tous compléments d'information.

Aujourd'hui 5, les journaux annoncent que le « Waterloo » d'hier se résume en 30,000 prisonniers, 22 canons et 64 mitrailleuses ! Voilà donc le résultat de ce *bluff* que dans leur incommensurable crédulité les jobards des Koepenick ou de bourdes flattant leur cause patriotique voulaient nous faire avaler avec une froide préméditation. Les journaux ajoutent que les lanceurs de canards se sont servis des signes W. T. B. (Wolff télégraff bureau) pour répandre hier à Berlin des bulletins éronnés et exagérés de victoires. Que ces mystificateurs, qui font plus de mal que de bien à la cause, seront recherchés aux fins de poursuites. Au rapport d'aujourd'hui les Allemands n'ont pas eu le courage de démentir les mensonges d'hier. Il vaut néanmoins la peine d'être cité. Un prisonnier est puni de deux heures de «poteau» pour s'être disputé avec son chef de baraque; deux prisonniers russes sont condamnés à trois semaines de prison pour avoir tenté d'envoyer des lettres par une voie détournée. Et voilà donc le poteau, cette barbarie d'un autre âge rétabli. La punition des étudiants russes est levée provisoirement. L'étudiant qui a eu l'algarade avec le soldat allemand s'en tire avec six semaines de prison parce qu'il s'agit d'un civil. On donne du « poteau » pour les motifs les plus futiles. C'est ainsi qu'aujourd'hui 7, on a condamné un prisonnier à être attaché au poteau pendant deux heures et ce pendant trois jours consécutifs pour avoir fumé une cigarette dans l'installation des bains où il est employé. Les punis de poteau sont en même temps punis de privation de pain. Parmi les condamnés de ce jour, il y a aussi un maheureux qui, son caleçon étant usé, alla en demander un autre; or comme il devait rendre son vieux caleçon avant d'en recevoir un neuf, il ne put que démontrer

qu'il en avait fait des chaussettes. Punition : deux jours de poteau et suppression de pain. Deux prisonniers qui avaient volé de la nourriture à d'autres collègues se virent octroyer la même punition. Donc pour fumer une cigarette la sévérité est plus grande en Allemagne que pour un voleur.

Le lieutenant-colonel qui règne sur la censure et préside au département des envois postaux a exprimé sa stupéfaction de voir arriver une telle quantité de petits colis destinés aux prisonniers. Il s'est écrié en présence d'un groupe de réceptionnaires que tout cela allait finir, qu'il ferait prendre des mesures pour qu'une telle débauche d'envois cesse. On trompait les gens en Belgique et en France ; qu'en Allemagne ne règne pas la famine et que si les prisonniers ne mangent pas de fins dîners, la nourriture est cependant suffisante. Suffisante ! Cette pâture dont nos estomacs pour la plupart sont dégoutés ! Sait-il, ce colonel qu'il y a des prisonniers qui habituellement ont comme ordinaire des menus aussi bien soignés que les siens, en temps de paix ? De la nourriture pour bestiaux peut parfaitement apaiser la faim chez des hommes, nous en avons la preuve depuis que nous sommes prisonniers. Mais si nous ne continuions pas à recevoir les extras qu'on nous envoie de chez nous, et qui permettent à certains de ne plus toucher aux mets allemands, que deviendrions nous avec un menu comme celui qui nous fut servi aujourd'hui : le matin un bol de froment blanc à l'eau, le midi un bol de soupe à la betterave avec du poumon (on nous sert du poumon conservé dans du vinaigre depuis octobre ; du poumon de chien disent les mauvaises langues) le soir une soupe d'un genre introduit depuis peu et qui se compose d'une sorte de paille d'avoine et de gélatine, chef d'œuvre culinaire inventé par un Brillat-Savarin de guerre aux abois, le tout additionné d'eau, mais sans assaisonnement. Ce qui fait que, suivant les préférences (!), nous avons le loisir de saupoudrer de sel ou de sucre (à nos frais) cette étrange et écœurante composition. Et les Allemands trouvent que nous ne sommes jamais contents ;

chez nous il faudra que des milliers de témoins viennent affirmer que je n'exagère nullement pour que l'on consente à croire à une pareille monstruosité. Et l'on parle de nous supprimer les envois de conserves, de pain, de chocolat et de biscuits que l'on considère comme superflus !

De temps en temps, on forme des équipes d'une cinquantaine de prisonniers que l'on envoie travailler dans le Hanovre et ailleurs au déchargement de wagons, aux cultures, etc. On assure que ces gens seront rétribués. Dans le camp on a payé quelques prisonniers chargés de besognes spéciales. C'est ainsi que les gens de métiers touchent par heure de travail 3,5 ou 10 pfennigs, selon l'importance. Mais ils sont en petite quantité : les cordonniers, maçons et ouvriers de la *Garnison verwaltung*. La moitié du salaire est retenue jusqu'au moment du départ.

Les Russes revenant des salines sont placés dans un bataillon (le quart des baraquements du camp) dont l'accès nous est formellement interdit. Des cas nombreux de typhus ont été constatés. A ce jour le vingt-quatrième cas est signalé. Quant au chiffre des décès, il est toujours de un à deux journellement. Le plus grand contingent est fourni par les Russes. Cela ne nous semble pas trop extraordinaire et la douceur du climat ne parvient pas à surmonter les rigueurs du régime. Et les Russes sont de vrais malheureux, qui ne reçoivent rien de chez eux. Ils ont plutôt l'air de sans-familles et font ressembler certains coins du camp à quelque cour des miracles. Le lazaret est toujours richement fourni de malades malgré la température qui s'est faite clémente. Il y a 200 malades soignés. Un Russe mort croyait-on du typhus a été autopsié. On a trouvé dans son estomac douze têtes de harengs ! Dans les lazaret, les soins d'après l'avis général sont parfaits. Je n'ai pas l'habitude de tresser des couronnes aux Allemands, mais je dois signaler les attentions qu'ont les médecins à peu d'exceptions près pour leurs malades. Certains y mettent du dévouement. C'est leur métier dira-t-on, mais ils le font néanmoins à la lettre.

13 *mai.* — Nous voici à l'Ascension. Jour sombre, brumeux, qui s'achève dans la pluie. Comment ne pas ressentir l'ambiance d'un triste jour de fête ratée ? L'ennui fatal, la morne monotonie s'installent dans notre prison. Les rêves, les pensées sont comme le temps, gris et voilés. On sent comme un vide grandir autour de soi ; on ne s'aborde pas, n'ayant rien à se dire. L'imprécision de la crise Italienne que la presse allemande n'est pas qualifiée pour éclaircir, l'incertitude des considérations qu'émettra l'Amérique au sujet du lâche attentat commis sur les passagers du *Lusitania*, les nouvelles confuses ou embrouillées du théâtre de la guerre, nous plongent dans la neurasthénie. Pas d'abattement, car la confiance règne toujours, mais le noir ennui d'une vie stupide, l'uniformité d'une situation énervante, doublé d'un état fiévreux que dominent des idées de liberté, d'ivresse d'air pur ; le souvenir incessant d'une existence enchaînée et injuste. Il est des jours où plus que les autres on se souvient que voilà bientôt neuf mois que nous sommes en captivité, exilés, relégués comme des forçats. Jamais un morceau de viande, pas un verre de bière, aucune distraction possible que les longues parties de chasse-cœur ou de jacquet lassantes entre les murs de planches. Vie de bagnards, mais avec la nourriture d'animaux, gouvernés sous la férule impitoyable d'ennemis qui ont la consigne de nous traiter en condamnés. Et tout cela pour avoir fait notre devoir ! Une rage impuissante couve, qui se brisera, s'effritera contre le vide de l'inutilité. Le repos dont on croit avoir mérité la jouissance se dissout dans le cauchemar qu'on subit en pleine lucidité. Le travail ? L'abrutissement des heures qui s'écoulent dans une semi-inconscience ; la lassitude des membres est là pour rappeler que nous vivons en régime débilitant de famine, et les efforts dans l'oubli des moments restent stériles. Les fonctions intellectuelles sont annihilées en des éparpillements de l'esprit. Réfléchir, penser, émettre, concevoir ? Mythes qui s'envolent en un brouillard d'incohérence. Que de belles choses ne pourrait-on faire dans le repos de l'âme et des sens ? On

piétine dans un néant physique à la recherche d'insaisissables chimères, qui, sirènes imprécises et capricieuses, s'évanouissent en volutes mystérieuses ou simplement en vapeurs éphémères. Ecrire, préciser au burin le fruit des songes fouillés d'ambitions vivifiantes, perpétuation de l'esprit personnel, noble recherche de l'individualité, revendication fière de mâle énergie spirituelle ? Le milieu s'y oppose par une rencontre de forces implacables anéantissant la volonté en des heurts de découragements. La lecture ? A travers une cloison mince parviennent les gammes chevrottantes d'un accordéon gémissant de pauvres rondeaux de village dont la lamentation vous poursuit, s'acharne et se perpétue, s'agripe au cerveau. Dans un autre coin de la maison de planche le martellement d'outils de malencontreuse fortune frappant de coups secs et répétés des plaques d'aluminium dont on tire par une laborieuse obstination des breloques aux initiales de familiers restés au pays sous la domination de l'envahisseur. Ces bruits crispants qu'on ne peut empêcher troublent l'attention la plus tenace et rendent inefficace la studieuse pensée. Si l'on n'y gagne guère, il n'y a pas davantage à y perdre beaucoup. La nourriture de l'esprit équivaut en majorité à la substance physique. Quelques pauvres bouquins épluchés sévèrement par la censure, des romans de cape et d'épée renouvelés d'Alexandre Dumas, des illustrés de la précédente décade, conviennent piètrement à l'appétit de nos sens moraux. La détention des nerfs par la promenade ? Notre séjour n'est qu'une cage où l'air se vicie, confiné en un espace où n'a pas encore empiété l'épidémie vaguement enrayée et qui couve dans les coins où se débattent des vies contre la mort. Des appels retentissent et des rassemblements traînants durant des heures, servent à reviser des listes cent fois rétablies sur des modèles immuables, mais avec une persistance jamais assouvie par des possédés hydrophobes qui ont juré de lasser nos patiences. Et il reste de cela un indéfinissable dégoût de tout ce qui nous entoure, on voudrait être abstrait ou bien s'évader en des horizons plus vastes vers

le rattachement à l'humanité. Il vient des envies de pleurer, de crier, mais cette détente s'arrête au seuil des réalités. On ne dispose pas du droit d'épancher ses souffrances ; les autres sont là, les compagnons avec lesquels on est lié en communauté d'aspirations, et pleurer serait un déplorable exemple, découragement interdit tandis qu'il s'agit de regarder toujours plus haut ....

***

14 *Mai* 1915. — Environ deux cents Russes sont revenus d'une corvée et on les a mis immédiatement dans le camp isolé qu'on a construit depuis peu. Ces malheureux pour la plupart ne tenaient plus debout. Ils ont le corps couvert d'ulcères et de plaies. Cela provient des travaux auxquels ils ont été astreints : le creusement d'un canal. C'est de la chair à hôpital. On les gave d'une soupe qui est un vrai mortier.

Le 15, ordre du jour : tous les prisonniers doivent se faire couper à ras les cheveux et la barbe. Cette mesure serait prise à la suite de nombreux cas de typhus qui se sont déclarés au camp de Göttingen. La communication officielle signale qu'il se produit là de 10 à 15 décès par jour.

Le 16 on met au poteau un Russe, un Français, un Anglais et un Belge. Tous les Alliés, quoi. Le Belge est tombé évanoui et le médecin a d'urgence dû le faire délier.

Tout le monde en a assez de la guerre, les Allemands ne le cachent plus. Les armées continuent à s'entretuer et tous les jours amènent leurs hécatombes de vies. Dans le procès de la guerre, l'Allemagne portera toute la responsabilité de ce meurtre en masse. Dans le *Hannoversche Tageblatt*, du 18 mai, je lis un article qui nous intéresse et qui prête à certaines réflexions. Il est écrit, d'après le journal, par un « neutre » qu'on ne désigne pas autrement, mais qui voyageait en Suisse au moment de la déclaration de guerre. Il y est question à plusieurs reprises

de la fameuse *kultur* allemande. Or les neutres, aussi férus puissent-ils être d'amabilité ou d'amitiés étroites (y en a-t-il encore de ces oiseaux rares ?) envers l'Allemagne, ne font pas habituellement leür *leitmotiv* de cette *kultur* qui après tout leur est étrangère. A moins qu'ils ne soient salariés pour le faire, métier pour lequel on trouve des créatures dans tous les pays. Donc nous sommes fixés sur la «neutralité» du monsieur. Ce correspondant de journaux allemands déclare avoir été appelé en France au début de la guerre pour « affaires ». Nous connaissons ces « affaires ». Il faut croire qu'elles n'ont pas dû être satisfaisantes à l'endroit des intérêts de ce « neutre », car il en profite pour déverser des flots acrimonieux d'accusations contre la France qu'il prétend connaître dans tous ses recoins. Il en vient à dire qu'il a été en étroites relations avec des personnes pouvant témoigner des mauvais traitements infligés aux prisonniers allemands en France et aussi en Angleterre. Ces prisonniers seraient malmenés et ne reçoivent que deux ou trois fois de la viande par semaine (que diraient-ils s'ils avaient à manger comme nous de temps en temps exclusivement du poumon conservé et jamais de viande ?). Ces prisonniers de guerre ont connaissance journellement des bons traitements dont jouissent les prisonniers en Allemagne. (Ils ont de la chance d'être si bien informés, car nous ne connaissons des traitements de nos ennemis que ce que les journaux allemands veulent bien nous dire et, lorsque la note est par trop favorable, le communiqué est suivi de l'inévitable cliché prétendant que tous les bruits de bons traitements des prisonniers allemands chez les Alliés sont faux.) Quel crédit peut-on encore accorder à cet « homme d'affaires » qui cherche à faire autorité en indaguant que les Belges ont crié et hurlé pour avoir la guerre, et que lorsqu'on leur détruit quelques maisons à Louvain et qu'on malmène quelques habitants, cela n'est après tout que la guerre qu'ils ont voulue. Une guerre ne se fait pas sans destruction ! Il n'y a ni ordre, ni gouvernement ni discipline en France. Avec beaucoup trop de

complaisance, le pamphlétaire neutre met en parallèle le beau rouage du militarisme allemand. En France, paraît-il, on aurait fait des pressions sur certains prisonniers alsaciens pour les forcer à accepter un engagement dans la légion étrangère. (Ici dans notre camp, pas plus tard que hier, on a équipé une paire de Marocains musulmans « pour aller faire la guerre sainte » contre les Français.) Lorsque les Alliés employent leur coloniaux à appuyer leurs opérations militaires, les Allemands fulminent tant qu'ils peuvent, mais quant à détourner de leurs devoirs au serment quelques malheureux que l'appât du gain et surtout une meilleure situation que celle de prisonniers tente, ils ne regardent pas à la couleur. Au surplus et comme conclusion à ses trois colonnes de polémiques, le journal assure que la situation actuelle mènera le peuple français mécontent à la révolution. Ce « bourgeois notable d'un État neutre » dont l'article du *Hannoversche Tageblatt* n'est que le résumé d'une conférence faite en Allemagne par cette personnalité en vue, n'est d'accord avec nous que lorsqu'il affirme le degré de haine qui unissent désormais les peuples en conflit avec l'Allemagne. L'homme d'affaires-conférencier ne pourra jamais exagérer suffisamment sur ce sujet et ses conséquences, dont l'Allemagne ressentira sous peu et pour longtemps les très cuisants effets. En attendant, que les Allemands s'arment de tous les témoignages qu'ils pourront trouver contre les Alliés, car ils n'en auront jamais assez pour contre-balancer les faits précis que l'Histoire portera à la connaissance du monde entier.

Le lendemain 19 nous lisons dans le même *Hannoversche Tageblatt* que l'Angleterre aurait édité un livre traitant des cruautés reprochées aux Allemands pendant leur invasion de la Belgique. Nous ne sommes pas plus étonnés que cela de voir traiter les faits énoncés suivant l'argumentation invariable et bien allemande : « Toutes ces accusations de cruautés sont fausses !

Il arrive quatre cent soixante prisonniers venant du camp de Munster. On me présente un malheureux amputé de la jambe

gauche. C'est le nommé Jules Van Housch du 11e de ligne, âgé de vingt-quatre ans, marié et père de famille. Il fut blessé au pied au cimetière de Herstal et fait prisonnier dans l'hôpital de Liége. Remis depuis, il fut victime, le 3 octobre, à Munster d'un accident dû à l'imprudence d'une sentinelle allemande qui, en tirant un coup de fusil sur un étudiant qui venait d'acheter un pain à un soldat, et ayant pour ce faire emprunté une allée interdite, la balle vint à 200 mètres de là frapper Van Housch qui se tenait devant son baraquement avec deux de ses amis. Conduit à l'hôpital, les médecins belges demandèrent à extraire la balle, ce que l'autorité refusa, on ne sait pour quel motif. La balle restant dans la plaie, celle-ci fut soignée uniquement par des pansements de gaze iodoformés. Cela dura jusqu'à fin décembre au moment de l'arrivée du médecin allemand Richard qui soigna le blessé consciencieusement, mais arriva trop tard. Porté dans la salle d'opérations, on pratiqua deux opérations en quinze jours. On retira des morceaux de balle et des fragments d'os. Après quoi on fit un pansement en plâtre depuis la poitrine jusqu'au pied. Sentant que la plaie s'envenimait, on fut obligé au bout de trois semaines d'enlever le pansement, et de pratiquer sur le haut de la cuisse une incision d'où on retira un fragment d'os. Trois ou quatre jours après, la jambe enfla et la gangrène s'y mit. Le 3 janvier, à la suite d'une consultation des médecins l'amputation de la jambe fut décidée. Celle-ci eut lieu le 9 janvier. Il fallut deux mois pour cicatriser la plaie et le 9 avril, Van Housch est sorti de l'hôpital. On lui avait promis de l'inscrire sur la liste des mutilés et de le laisser rentrer aussitôt après sa guérison. Au 20 mai, il n'y a encore aucune réponse ni suite.

Voilà un cas qui méritait d'être signalé. Le lecteur fera les déductions lui-même en rapprochant les faits et les dates.

Le 21 nous lisons dans un journal luxembourgeois une relation de la vie des prisonniers au camp de Soltau. Là tout serait parfait. Des dispositions purent être prises afin de réglementer

la vie du camp de la façon la plus pratique. Tout ceci fut fait entre les prisonniers, sans avoir à admettre l'ingérence des Allemands. Par ces moyens ils seraient arrivés à organiser des cours d'études faits par des prisonniers, dês conférences et des séances instructives. Le jour de la fête du Roi Albert une solennité eut lieu que les autorités tolérèrent. Des chants patriotiques et la *Brabançonne* purent être chantés, notre drapeau national put être arboré sur la scène et une adresse de dévouement et de respectueuse admiration put être envoyée à notre Roi. A la bonne heure, et nous applaudissons des deux mains à ces manifestation ainsi comprises et conduites dans un sens partriotique. Mais il est à croire que le commandant du camp de Soltau est un homme loyal et abordable et ne fait pas partie de la catégorie des ours comme ceux qui nous commandent ici et auprès desquels on sent toute l'inutilité humiliante de présenter la moindre requête.



CHAPITRE XII

L'ITALIE

Le lundi de la Pentecôte, 24 *mai*, les journaux allemands nous font part de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, quoique la veille au soir nous savions que cette grave formalité était un fait accompli dès le 22. Enfin, nous respirons un bon coup. Avec les journaux français, dont nous voyons l'opinion commenté par les confrères germains, nous espérons que la guerre en sera réduite dans de fortes proportions et que les opérations avanceront un peu plus délibérément. Bref c'est un grand soulagement pour nous. Quant à l'Allemagne, elle y trouve un sujet de querelle de plus, car, après avoir léché éperdument la botte italienne, elle traite à présent la sœur latine de la France comme une femme publique qui se vend et dont la conduite rappelle celle de la sœur de Valentin dans le Faust de Gœthe. En Allemagne tout ce qui tourne contre sa politique est acheté, l'Europe est peuplée de traîtres, de diables et de vendus. Elle ne digére pas le renvoi de son fameux « boulet de canon diplomatique de 42 » dont elle se vantait tant lors de l'envoi à Rome du prince de Bülow. Finies les communications de Mailand (Milan), car il y avait là tout de même, osons-nous penser, quelques « employés » à la solde de l'Allemagne. A présent ces bureaucrates politiques ont émigré du côté de la Suisse, de la Norwège ou de la Grèce. Ces pied-à-terre ne doivent pas être stables, et à chaque nouveau déménagement, nous apprendrons que la *kultur* allemande a subi un nouvel échec. Ne commence-t-elle pas à voir qu'elle est d'un placement difficile cette pauvre « *kultur* » rebutée de partout ? Après avoir publié des journaux en toutes les langues du monde, ce qui est en contradiction avec sa politique d'accaparement de la presse, l'honnête Alle-

magne publie dans ses organes des articles provenant de journaux étrangers comme étant l'opinion de neutres. Tout ce qui lui est favorable lui revient ainsi en un petit mouvement de va-et-vient qui n'échappe qu'à ceux auquel l'aveuglement est obligatoire. Mais il ne nous est pas bien difficile à nous d'émerger de ces ténèbres.

Ce « tournant de l'Histoire » nous fait presque oublier un fait important qui se déroule parmi notre existence pendant les « fêtes » de la Pentecôte. Pour le motif que dans certains camps de prisonniers, des Russes auraient été atteints de typhus par suite de malpropreté, un ordre général est promulgué et qui enjoint à tous les camps d'Allemagne d'avoir à raser complètement les prisonniers des pieds à la tête. La mesure a été appliquée brusquement. Elle dépasse en honte tout ce que nous avons déjà vu jusqu'à présent. L'opération consiste à clôturer un groupe de baraques à 5 heures du matin et de faire garder cet emplacement par des sentinelles. Les prisonniers restent donc captifs une seconde fois jusqu'à ce que la désinfection du bataillon soit terminée complètement. Les occupants des baraques se rendent avec tous leurs effets, paillasse et bagages dans une grande baraque attenante à la salle de douches, et là tout le monde doit se déshabiller, et pendant que les effets passent à la désinfection, la totalité des patients sont soumis à un traitement qui consiste à raser complètement la tête et le corps de chacun. Tout cela dure de 6 heures du matin à 1 heure. A midi, toujours dans la tenue du père Adam, les prisonniers mangent leur soupe dans une grande cour, en plein air. Certains jours on a vu des pères se trouver dans cette attitude en présence de leur fils ! C'est révoltant de dégoût, d'immoralité et d'humiliation. Et comme cela est bien allemand encore ! Il est certain que tout cela est de la malicieuse vengeance germanique, car si nous n'arrivons pas à échapper à l'opération qui semble avoir un but sanitaire, nous pourrions parfaitement et plus décemment nous exécuter nous-mêmes dans nos quartiers. C'est dans ce sens que

nous écrivons à l'amiral, ainsi qu'au consul d'Espagne à Berlin, risquant le tout pour le tout et espérant , à la fin du compte, être au moins une fois entendus. L'amiral est en congé, mais dès son retour il nous reçoit. Naturellement, il ignore comment les choses se sont passées et, je dois l'avouer, très obligeamment, et avec un désir de donner satisfaction, il nous promet des améliorations. Ce qui le chiffonnait surtout c'étaient les termes dont nous nous étions servis dans nos épîtres qui n'étaient rien moins que catégoriques. Jusqu'alors les Boches trouvaient cette *schweinerei* (à notre tour d'employer ce vocable approprié), tout ce qu'il y a de plus naturel.

Pendant que nous allons chez l'amiral, nous sommes témoins d'un incident banal, mais qui ne peut passer inaperçu. Un soldat allemand en examinant son fusil fit partir le coup, l'unique cartouche qu'il renferma. La balle passa à quelques centimètres du factionnaire allemand qui se trouvait à la grille du camp, et s'enfonça dans une baraque où après un ricochet, elle alla blesser à la cuisse un sergent français. Le coupable, puisque coupable il y a, prendra quelque chose pour son rhume. Mais le pauvre blessé, quel sera son sort ?

La désinfection se poursuit un peu plus rapidement et suivant un thème toujours bien allemand, que notre expérience acquise nous permet de juger consacré. Echappe à la désinfection qui veut et sans beaucoup de manigances. Les objets qu'on veut ne pas voir détériorer sont sauvés dans la cachette classique : le plafond des baraques. Pour une nécessité du service des « désinfectés » d'hier sont versés dans les logements de ceux qui n'ont pas encore passé par la fameuse douche. Et les poux et les puces, qui ont aussi leurs malices de parasites, se sont remis tranquillement à leurs habitudes. C'était dans l'ordre. Le médecin est désespéré, mais le règlement est sauf : l'ordre supérieur a été exécuté !...

Le 31 *mai*, date précise pour correspondre à une mesure administrative, on retire une couverture à chaque prisonnier. Il nous en reste une, nous nous arrangerons (on en vend à la cantine).

Au sortir de cette formalité, on fait défiler les prisonniers devant une mitrailleuse chargée, braquée sur le camp. Ce fantôme de la terreur nous fait hausser les épaules.

Nos cerbères harrassés et écrasés de corvées multiples, ballottés de droite et de gauche pour l'éxécution d'ordres, rapportés les trois quarts du temps presque immédiatement après, tirent la langue ; ils ont perdu la morgue hautaine qui est l'apanage de toute la race galonnée. Les appels que l'on fait à des heures inattendues sans que personne sache toujours au juste pourquoi, nous laissent plus calmes que nos gardiens qui supportent tout le poids de l'éreintement, car notre troupeau docile suit d'un œil passif et goguenard le stupide déployement de toutes ces manœuvres inutiles. Dans le courant de la journée, c'est nous qui reprenons notre droit personnel au flemmage indifférent. Nos Boches souffrent d'esquintement et n'ajoutent plus rien aux tracasseries. Oui, nous sommes plus tranquilles qu'avant. Parfois pourtant le sang germain se remet en ébullition. Il n'est pas difficile de percevoir au travers ces soubresauts haineux l'aveu d'un échec où chavire à nouveau une espérance, qui pour nous hâte l'heure du châtiment.

Hier soir, on amena au camp un groupe de prisonniers venant de Soltau. Brusquement, il fallait que l'allée centrale soit complètement déblayée. Cela se fait ici à la manière d'une répression de pogrom, à la différence qu'on lance des chiens dans les jambes des prisonniers. Un soldat allemand dresseur de chiens est spécialement affecté à cette besogne. Il remplit sa noble tâche à l'allemande. Un adjudant français jugeant plus prudent de s'en aller tranquillement sans exciter les chiens par une fuite, n'eut pas la chance de voir réussir son mouvement, des chiens lui labourèrent les cuisses, et par surcroit le dresseur frappa de sa baguette l'adjudant qui avait gardé son calme jusque là. Mais d'un geste instinctif celui-ci leva le bras pour parer le coup. En un clin d'œil « huit » soldats allemands se ruèrent sur lui et par un bel acte de courage, lui assénèrent à la volée des coups

de crosse sur la tête. Un officier surgit et fit conduire l'adjudant français au cachot. Voilà les beautés du régime étalées dans toute leur crudité. Dans ces moments le lymphatisme s'arrête brusquement chez nous. Notre sang ne fait qu'un tour et nos poings se crispent instinctivement. Ah, Messieurs les Allemands, il ne faudrait pas que vous recommenciez souvent ce jeu dangereux, car nous ne pourrions pas toujours répondre de nous ! On ne fait pas de cas en ces moments des mitrailleuses ni des représailles. L'exaspération avivée de nos nerfs surtendus s'échauffe encore à la vue des fusils français que les Allemands ont entre leurs mains et qui nous semble comme une provocation.

Quelqu'un de bien heureux, après avoir passé par bien des transes, c'est notre camarade Rodriguez, lieutenant dans l'armée italienne, ancien capitaine au Congo, et actuellement prisonnier comme simple volontaire du corps congolais. Notre ami, au début des hostilités désira s'engager dans l'armée belge, mais étant étranger cela n'était pas commode. Le corps congolais arrangea les affaires, et c'est ainsi que ce régiment compta cinq ou six étrangers, Italiens, Français, Scandinaves. Rodriguez était persuadé que l'Italie se rallierait à la triple Entente et il nous donnait d'excellentes raisons pour cela. Mais les événements traînaient, l'Allemagne s'obstinait à prétendre que l'Italie marcherait à ses côtés, et, comme de tout ce dont elle se persuade, elle ne souffrait pas de contradiction sur ce point. C'est pourquoi son infaillibilité l'assomma si brusquement quand la rupture des relations avec l'Italie éclata. Période pénible, qui malgré toute son assurance déprimait fort notre ami, en traitement au lazaret. Mais les jours sombres sont passés et notre Italien se reprend à vivre, réconforté par la sympathie générale des prisonniers.

Nos camarades partis en corvées à travers l'Allemagne ne sont pas aussi heureux qu'ils l'avaient espérés. Témoin le billet que nous venons de recevoir et qui résume l'état d'âme de nos compatriotes.

« En toute hâte. Mon cher B... Je profite du retour d'un homme à Celle pour te donner de nos nouvelles, ce qui ne nous a pas été possible avant. Nous sommes ici comme dans une prison, le tour du « camp » comporte vingt-neuf pas. Tu vois si nous avons de l'espace. Les journées se passent dans les marais ou dans la bruyère, et jusqu'aux sous-officiers doivent travailler. La seule distraction est l'arrivée des indigènes le dimanche, car bien que notre « patron » fasse payer suivant le cas 15 ou 30 pfennigs pour venir nous voir, ils pullulent. Ce procédé te donnera une idée de l'individu à qui nous avons affaire. Nourriture exécrable. Les colis-postaux arrivent en compote et tu me ferais plaisir en recommandant des soins là-bas. Nos bonnes amitiés à tous (S : Piéteur).

« *P. S.* — Nous sommes ici à 30 kilomètres de la frontière hollandaise, ce qui fait beaucoup réfléchir. »

Avec les journées de juin la température se réchauffe, influençant favorablement les esprits. Les soirées se passent dehors et les prisonniers tout en fumant leur pipe font les cent pas dans les allées du camp. Quelques troubadours chantent aux carrefours des baraques. Une « équipe » s'est constituée : deux violons, une guitare et deux chanteurs. On dit qu'en France et en Belgique tout finit par des chansons ; en sera-t-il de même pour cette chose terrible qu'est la guerre ? En attendant, nos compositeurs-amateurs ont rimé des refrains plus ou moins réussis sur des airs en vogue. Nos « chanteurs des rues » ont blagué dans un style pimenté l'épisode du «rasage». Une chanson chatnoiresque en est née : *J'ai perdu les poils de mon nu.* D'autres ont suivi : *Nous voulons de l'amour* (chanson vaporeuse et printanière), imprimées sur chromographe et que la censure allemande interdit d'envoyer par lettre, dit le *post-scriptum.* Parmi les chansons patriotiques on peut citer le chant : *Petits Belges debout,* composé et mis en musique par deux des nôtres. Quant aux productions brodées sur le refrain entraînant : *Flottez petits drapeaux,* elles ne se comptent plus. Naïves ou symboliques

elles parlent aux cœurs, et l'on aurait tort de se montrer par trop difficiles eu égard au but qu'elles cherchent toutes à atteindre. Ces dernières ne se chantent que le soir dans les baraques quand nous sommes seuls et que les Boches sont allés se coucher.

Le 6, dix-huit civils de Visé viennent d'être autorisés à rentrer dans leurs foyers. Il sont libérés au titre de fonctionnaires du gouvernement. Parmi eux il en est un qui venait de recevoir de Liége une lettre dans laquelle on lui disait en substance : « Les Allemands sont en recul partout et seront battus. » Les autorités ont exigé la divulgation de l'expéditeur de cette lettre. Naturellement, le prisonnier n'en fit rien, mais il ne put retourner en Belgique et restera ici tant qu'il n'aura pas accompli l'acte de délation qu'on attend de lui.

La punition pour fumer en dehors des heures fixées par le règlement a déjà varié plusieurs fois. En ce moment elle est de cinq jours de cachot, remplacée par cinq fois deux heures au poteau lorsque la « boîte » est bondée ce qui est le cas en général. Encore pour éviter aux Boches la jouissance de punir, des ruses ont vu le jour. Pour avertir de l'approche d'un Allemand certains ont posté aux coins des baraques des Russes qui, moyennant un bol de soupe qu'on dédaigne, se tiennent en sentinelles durant les heures prohibées. Les incorrigibles fumeurs qui ne parviennent pas à se défaire d'une de leurs rares distractions échappent ainsi à la pénalité, car, quand le Boche entre dans les baraques il se trouve devant des groupes qui, de l'air le plus indifférent jouent aux cartes et semblent aussi innocents que des petits saints d'église.

On lit sans cesse et avec plus d'insistance que jamais dans les quotidiens allemands, que la viande fait défaut en France, que le pain manque en Italie, que le coton devient rare en Angleterre et qu'en Russie il y a des manifestations populaires contre la chèrté des vivres et la famine, etc. Toutefois, il est défendu aux parents des soldats allemands qui sont au front d'écrire à ceux-ci que les pommes de terre, la viande, etc. se font de plus

en plus rares dans tout le pays. Ces écrits servent aux Alliés et dénigrent la patrie en risquant de voir prolonger la durée de la guerre. Les contrevenants sont déclarés traîtres et sévèrement condamnés. A Berlin, les restaurants ne peuvent plus servir à leurs clients que des viandes bouillies et une ration limitée de pommes de terre, tandis que le pain se débite toujours contre une carte à souche, délivrée par la commune. Et on continue ainsi à faire servir la presse à répandre les bruits mensongers que l'abondance règne en Allemagne.

Ici nous en avons journellement des exemples frappants. Un Russe vient encore d'être lié au poteau, la figure tournée en plein soleil, pour avoir volé des pommes de terre. Aux abords de la cuisine, on a vu des bousculades entre les soldats Russes pour des fonds de gamelles.

On ne dira pas que ces gens ne crèvent pas la faim ! Un soldat distribua, il y a deux jours, à quelques Russes, un restant de soupe inmangeable. Ceux-ci se précipitèrent dessus au point qu'ils ne virent même pas arriver le commandant du camp qui fut bousculé en pleine bagarre. Il n'eut d'autre ressource que d'appeler la garde qui dut disperser les affamés à la baïonnette. Et on dira que ces gens ont suffisamment à manger ! Par ces chaleurs la viande s'avarie promptement. Hier *le* 7, les aides-cuisiniers ont refusé de continuer le travail par suite de l'odeur nauséabonde qui se dégageait de la cuisine.

Ce jour 8, on nous a servi cette pourriture que malgré la faim il nous fut impossible d'ingurgiter.

Nous voici à la Saint-Médard. Il y a plus d'un mois qu'il n'a plu. On dit que si endéans les dix jours il ne pleut pas, les récoltes sont fortement compromises. L'Allemagne pourra-t-elle encore parer à cela comme elle se vante de pouvoir le faire de tous les imprévus ?

Quant aux nouvelles elles sont bien stationnaires. Beaucoup de discours, de conférences, d'entreprises diplomatiques, d'où nous détachons le beau discours de Salandra, en réponse à celui

de Bethmann-Hollweg au Reichstag. Pendant ce temps, sur le terrain, et durant des semaines, on se bat autour d'une sucrerie! (1) Il y a cependant des combats qui se livrent, et les journaux d'ici ne nous renseignent pas exactement, car quand nous arrivons à tomber sur un journal neutre, nous lisons les faits un peu plus loyalement exposés. Nous nous rendons bien compte pourtant des efforts qui restent à faire, et nous ne nous laissons pas du tout aveugler par un optimisme trop exclusif. C'est ainsi que la retraite russe en Galicie nous apparaît comme un très grave échec pour la Russie. Cela retardera bien la durée de la guerre. Il y a, bien entendu, toujours moyen d'expliquer les mouvements même rétrogrades, mais nous ne nous laissons pas emballer vainement. Nous saurons attendre des jours plus heureux et nous tenons compte des énormes difficultés qui doivent se rencontrer à chaque pas dans cette guerre dont la longueur est attribuable à bien des inattendus. De l'enseignement de cette guerre il restera comme des stupéfactions. Nous ne saurons jamais tout, car les Allemands n'oseraient pas affronter toujours le jugement de l'univers lorsqu'ils étayent leurs manières de polémiquer sur des arguments qui ne peuvent évidemment exercer d'influence que sur leurs sujets disciplinés et aveuglément crédules, pourvu qu'ils émanent des grands esprits directeurs. C'est ainsi qu'une opinion renversante pour ceux qui ne sont pas préparés à ce chavirement de l'esprit orgueilleux, s'est répandue dans les journaux d'ici et qui tend à faire admettre que la mortalité dans l'armée allemande en temps de guerre n'est pas bien plus considérable qu'en temps ordinaire de paix. On se base pour équilibrer cette assertion sur les chiffres de suicides qui se produisent annuellement dans l'armée allemande et qui se montent à 15,000. En y ajoutant 35,000 morts violentes et encore d'autres chiffres de décès suspects de n'être pas dans la commune régularité, on en brandit la conclusion que l'Allemagne se comporte en période de calamité la plus terrible que les

(1) Souchez.

siècles aient connue, presque comme si en ce qui la concerne, le calme complet règne pour elle de par le monde. Laissons l'exclusivité de cette sinistre faveur à l'Allemagne et ne l'envions pas.

Le 10, événement. On nous avait dit qu'il y aurait de la viande fraîche dans la soupe et, bien impartialement, j'en aurais rendu compte. Mais c'est précisément parce que les Allemands prétendront que la viande entrait dans nos repas que je dois dire sur le fait que nous avons vainement cherché les traces du cochon promis, et que la *schweinerei* sera sans doute restée au fond des chaudrons.

On nous serine sans cesse que la censure française est tellement stricte, que les journaux de France ne peuvent en aucune façon parler des victoires allemandes, ou des faits pouvant laisser présumer des avantages germains. Cependant, peu habilement aussitôt après cette entrée en matière tendancieuse, la presse allemande publie un article qu'aurait écrit Gustave Hervé dans la *Guerre sociale* et dans lequel il est crûment dit que le peuple français est berné par l'Etat-major qui encense son public par des communiqués très partiaux, changeant les avantages allemands en défaites, et les succès français exagérés ne sont que des mensonges. On n'explique pas pourquoi la censure française n'a de complaisance que pour M. Hervé, alors qu'en temps de paix les démêlés du citoyen anarchiste avec la loi ont eu un certain retentissement non ignoré ici, et pour des motifs moins révolutionnaires que ceux dont s'emparent les publicistes, nos adversaires. Pour être juste, il faudrait pouvoir avouer que la presse allemande ne met aucune sincérité dans ses publications tant qu'il s'agit de succès français, et que si, d'une part, on ne parle jamais du nombre exact de prisonniers ou de chiffre de pertes subies, on n'a, d'autre part, aucun grief à formuler contre un péché qu'on commet soi-même avec une désinvolture digne... des Turcs. Ne cherchons pas la paille, Messieurs les Boches, quand on a comme bornes frontières des poutres colossales.

Il commence à faire très chaud. Le manque de pluie a rendu le terrain aride ; il n'y a pas d'ombre et l'on s'avachit de plus en plus, ne sachant pas où affaler sa nonchalante et écœurante oisiveté. Ah ! que sommes nous venus faire dans cette galère !



CHAPITRE XIII

EN PLEINE BOCHIE

Le 11 *juin* 1915. — Les autres camps de Hanovre viennent se faire désinfecter dans nos installations, et nos collègues de misères repartent une couple de jours après. Ces prisonniers, du peu qu'ils voyent de notre camp, prétendent qu'en comparaison des autres *lagers* nous sommes ici comme des princes. (Il s'agit de la propreté.) Serait-il possible qu'il y ait des gens encore plus malheureux que nous ? Nous ne pouvons le croire.

Nous ne voyons pour le moment pas d'issue à notre situation. La lenteur des opérations, tout en nous incitant à la plus extrême patience, nous laisse nous morfondre par ces jours lassants. Le bruit nous est parvenu qu'un des nôtres, un petit sergent, interné depuis trois mois à peine, aurait réussi à s'évader et à gagner la frontière Hollandaise. Notre cœur s'enfle d'admiration pour ce jeune collègue de dix-huit ans qui, volontaire engagé pour la guerre, avait conquis ses galons par des prouesses sur le champ de bataille. Hélas ce vaillant avait subi notre malechance et partagea notre sort. Dès son arrivée, il avait juré de s'évader. Plusieurs fois, il s'était glissé dans les rangs des civils qui allaient être rapatriés, mais il n'avait pas réussi dans ses projets. Il finit par se faire incorporer dans une équipe envoyée en corvée agricole. Son plan allait-il aboutir ? Il réussit à déjouer les surveillances et il se sauva par une nuit obscure. Il n'était qu'à 40 kilomètres de la frontière. On prétend que le petit sergent a atteint la Hollande, et son premier soin aura été d'aller faire vaillamment, comme c'est la préoccupation de chacun ici, son devoir sur le front. Avec quelle joie admirative apprendrons nous son retour sur l'Yzer ! La nuit nous en rêvons, mais les jours s'ajoutent encore aux autres sans lueur d'espoir,

uniformément lamentables, car notre prison nous a aveulis et nous sommes encerclés d'un multiple cordon de sentinelles impitoyables. Pour des milliers d'aspirants, il n'y a hélas qu'un élu. Un photographe a offert ses services dans le camp, mais ses prix sont exorbitants et nous craignons que ses accessoires soyent aussi peu adéquats à notre situation que ceux qu'on nous montre d'après des clichés pris à Soltau, ce qui nous empêcherait de souscrire à une telle exploitation, doublée d'une profanation. En effet, à Soltau on a photographié les prisonniers sur un décors de fond représentant un paysage suisse de la plus attrayante fausseté. Un autre décor représente un Zeppelin, dans la nacelle duquel on veut situer de pauvres captifs dans des attitudes de gens réjouis voguant vers la liberté !

Que tout cela est donc tristement ignoble et bien *kultur* !

J'ai déjà eu l'occasion de parler du *Bruxellois*, cette feuille boche imprimée sous une étiquette faussement belge et que l'on répand parmi les prisonniers. Nous sommes écœurés, nous qui sommes ici pour avoir défendu la patrie et qui souffrons encore pour elle, de voir que des Belges non seulement prêtent leur plume à ces organes de propagande germanophile, mais encore critiquent l'attitude des patriotes irréductibles, attitude qu'en ce moment les vrais patriotes doivent invariablement conserver. Il ne suffira pas quand les Allemands seront expurgés de la Belgique, de venir hurler des Brabançonnes ; c'est vraiment maintenant dans les moments de malheurs et de calamités qu'il faut montrer qu'on est là. L'invasion allemande est un choléra et pour une telle infection il n'y a pas trente-six moyens de préservation. Il n'y a qu'une politique comme il n'y a qu'une bannière. Plutôt crever la faim que de servir ce qui touche même de loin les intérêts de nos oppresseurs. Au plus ils nous trouveront irréductibles, au plus ils verront quel sang coule dans nos veines, et que ce ne sont pas des pleutres qu'ils tiennent à la gorge. Sachons être énergiques, hautains, et repoussons du pied l'argent que l'ennemi nous offre, mais qu'il a volé dans nos caisses. Ne nous

laissons pas insulter par de faux compatriotes qui plus tard se cacheront en se sentant dévoilés et qui auront honte du rôle qu'ils auront joué. Nous les retrouverons. Qu'ils ne cherchent pas à venir nous chanter qu'ils ont voulu concilier des intérêts dans le bien général. Quand on écrit dans un journal qui par ordre ne peut souhaiter que la victoire de ceux qui restent immuablement nos ennemis, qui en parlant des Alliés n'ont pas assez de dissimulation pour arrêter l'écoulement du fiel qui se dégage du flot répandu, il ne peut être question que de traîtres qu'il s'agit pour nous de montrer du doigt. Quand par hasard pour sembler impartial, on imprime des avis puisés chez nos alliés on ne peut s'empêcher de laisser percer le bout de l'oreille car on n'évite pas le commentaire boche qui vient réduire à néant ce qui eut pu paraître favorable. Des journaux qui parlent entre autre de « civilistes », mot dont le barbarisme germanique se trouve de lui-même éthymologué, prennent la responsabilité des termes qu'ils contresignent. Et les termes ont leur valeur. On en appelle à nos sentiments d'humanité, on fait intervenir la foi chrétienne, symbole de la civilisation. Vraiment, c'est à croire que nous avons tiré les premiers. De la cause à l'effet il n'y a qu'un pas ; les Allemands l'ont franchi. Il reste encore un pas à faire : celui du pardon. Et c'est à nous qu'on s'adresse pour relécher la main brutale qui nous a frappés. Qu'a-t-on besoin de nous faire souffrir davantage ? N'avons-nous pas déjà assez souffert ? Il n'appartient pas à ceux qui n'ont pas subi les avanies dont nous sommes les victimes de venir nous sermonner. S'il leur est défendu d'exhalter la patrie endeuillée et si cruellement éprouvée, qu'ils se taisent, mais qu'ils n'aboyent pas contre nous comme des chiens tenus en laisse par nos conquérants. Et ils savent que nous sommes impuissants à leur répondre. Nous exagérons tout à l'excès pour ces Prud'hommes au pied léger, les horreurs dont nous parlons, les crimes dont nous avons été témoins, sont autant de mensonges et des histoires grossièrement dénaturées. Nous répondrons, quand

nous serons libres de le faire, que nous répudions toute exagération nuisible à la cause même, que tout cela est inutile sinon pernicieux. Les légendes sont superflues. Il y en aura toujours, il s'agit de ne pas s'y attacher. La réalité est suffisante ! Rendra-t-on nos morts, nos martyrs, nos innocents sacrifiés, victimes de la barbarie d'une race incivilisée ? Relèvera-t-on par des mots les ruines encore fumantes qui témoignent des horreurs volontairement préméditées et froidement exécutées pour le plaisir de détruire, par des hordes déchaînées en un bloc si compact que rien ne pouvait leur résister ? Si nous avions subi le sort du vaincu dominé par un vainqueur en possession de magnanisme, nous n'eussions pu que courber l'échine et déplorer notre faiblesse. Mais l'irréparable a été accompli , la destruction systématique s'est consommée. L'Attila de 1914 n'a pas seulement brûlé les vestiges d'une civilisation, mais il a précipité dans le foyer des légions de martyrs innocents, des femmes, des enfants incapables de défense, et irresponsables des luttes politiques. Et nous devrions oublier, remiser nos ressentiments, reléguer nos haines dans l'entrepôt des accessoires ? Nous devons aimer ! Aimons ceux qui ont fusillé nos pères, tué nos frères, massacré nos mères, violé nos filles, mutilé nos enfants ! On nous défend d'exagérer, on nous défend même de reparler encore des nôtres qui ont péri dans cet holocauste qu'on est tout prêt à excuser comme un moyen inévitable aux conquêtes ! Bientôt on nous intimidera, car il ne faut pas froisser le maître ni lui rappeler qu'il a eu la main trop lourde. Il faut au contraire se concilier ses bonnes grâces. Nous sommes chrétiens donc nous devons oublier et pardonner, ce sont les frotteurs d'éponge qui nous y convient, en attendant qu'ils nous y contraignent parce qu'ils ont vendu leur patriotisme à l'envahisseur riche et puissant. Mais il n'est pas d'exemple dans l'histoire que les chrétiens aient oublié les crimes des barbares. Ah, si les publicistes-prédicateurs avaient seulement eu un père égorgé, une femme ou une fille violentée, un arpent de terre cultivée ravagé, ce qu'ils en pleure-

raient des larmes de haine ! Et parce qu'ils n'ont eu aucune perte à déplorer, qu'on n'a pas touché un seul de leurs cheveux, qu'ils ont au contraire obtenu des faveurs bassement acquises par des compromissions, il faut que nous les laissions vivre et se repaître de nos dépouilles, et oublier ! Qu'ils soient tranquilles, nous ne les oublierons pas, eux, et avec nous seront tous ceux qui n'ont pas eu probablement le temps de ralier nos rangs, ceux qui ne voudront pas laisser dire que seuls ont fait leur devoir les victimes exilées par le triomphateur momentané, et les autres qui versent encore leur sang dans les tranchées. Quant à nous, il nous reste une double vengeance à satisfaire. Celle d'abord que nous devons à notre patrie et ensuite celle qui nous regarde personnellement, en souvenir des mauvais traitements subis en captivité. Pourquoi devrions-nous laisser à l'Allemagne l'exclusivité d'une situation en tout satisfaite ? Inutile de s'effrayer des termes. La haine et la vengeance peuvent parfois paraître de bien gros mots : un excès de sensibilité n'a que faire dans ces temps éprouvés. On n'a pas de compassion pour un cambrioleur qui s'est introduit chez vous pour vous dévaliser. On plaint les opprimés et l'on est prêt à prendre leur défense. Les peuples qui gémissent sous les jougs arbitraires nous intéressent particulièrement et nous sommes heureux d'apprendre qu'ils se sont débarrassés de leurs chaînes même s'ils ont dû pour cela verser le sang de leur bourreau. Nous sommes ennemis de tout ce qui tyrannise, opprime et violente. Robespierre n'a pas trouvé beaucoup de miséricordieux. De nos temps Néron eut pu inspirer de la crainte, mais non pas forcer l'admiration. N'avons-nous pas dans l'âme comme une obligation humaine de défendre le faible contre le fort ? Et à défaut de gens ne nous dévoluons-nous pas à défendre les animaux contre nos semblables trop cruels et indiscutablement injustes ? Les sentiments humanitaires se doivent à une loi de dignité qui, s'il le faut, doit se garantir contre les entreprises comme une place forte. Et si après nous avoir attaqué ouvertement, on nous attaque encore dans nos souve-

nirs et nos pensées, nous nous révoltons. C'est à cela qu'on reconnaît un peuple viril. Nous nous sommes toujours, à travers les siècles, efforcés à le démontrer ; nous en continuerons la tradition.

Ce ne sont pas des journaux à la solde de nos ennemis qui transformeront notre haine qui est notre seul secours, en pardon veule dont le monde s'étonnerait de notre part. En tous cas, tous ceux qui occupent en ce moment le haut du pavé à côté de nos ennemis en seront délogés avec autant d'efforts que nous faisons pour chasser nos adversaires qui n'ont pas le droit de fouler notre sol. Nous montrons le poing à l'Allemagne ; il n'y a aucune opportunité à lui tendre la main ! Et l'Allemagne qui excelle aux moyens répressifs et vengeurs, craindra la vengeance dressée contre elle.

Le 12 nous apprenons que le petit sergent dont j'ai parlé, n'a pas réussi dans sa tentative de fuite et qu'il a été arrêté après trois jours d'errement à travers le pays. Il avait fait au moins 150 kilomètres quand le troisième jour, exténué et mourant de faim, il s'aperçut qu'il se trouvait presque au même point qu'à son départ.

Il s'adressa pour demander son chemin à un passant qui, malheureusement était un militaire en permission. Reconnu pour un fuyard, notre ami fut appréhendé et reconduit dans un camp. Là il fut brutalisé et attaché au poteau pendant plusieurs heures. Il a été condamné à trois semaines de prison. Des civils revenus de ce camp, nous ont raconté la chose (1). Ces civils, au nombre de 40, avaient été envoyés en même temps que des militaires à Müssingen et les Allemands croyaient obtenir d'eux des travaux agricoles, la plupart étant des cultivateurs. On leur promit une fois arrivés, un salaire de 40 pfennigs par jour. Mais tous refusèrent. On les renvoya ici en leur donnant en payement une carte postale de 5 pfennigs (strictement authentique).

(1) Le jeune sergent : Met den Angst, à réussi plus tard à se sauver et est allé combattre à l'Yser. Il est actuellement lieutenant.

Les artisans qui ont un travail rétribué ont reçu un carnet à souches renfermant des feuilles pointillées destinées à recevoir des timbres. Ces timbres imprimés au chiffre des différents corps d'armées sont semblables à des timbres-postes, mais portent la suscription du corps d'armée et en dessous la valeur. Les couleurs sont jaune pour ceux de 1 mark, bleu pour ceux de 20 pfennigs, rouge pour ceux de 10 pfennigs, vert pour ceux de 5 pfennigs et violet pour ceux de 1 pfennig. Le livret est libellé comme suit, en quatre langues : allemand, français, anglais et russe : « X^e corps d'armée. — Carnet de timbres du prisonnier de guerre : Nom .... Dépôt de prisonniers de guerre : Celle-lager. Les timbres contenus dans ce carnet ne seront reçus en payement qu'aux débits désignés par l'autorité militaire et ne doivent servir qu'à des achats admis par l'autorité militaire en faveur des prisonniers de guerre. Lorsque la paix sera rétablie l'administration remboursera au prisonnier de guerre dont le nom est inscrit sur ce carnet la valeur en timbres non détachés. »

La censure fonctionne toujours activement. Il n'y a pas mal de lettres qui sont passées au « caviar ». Et pourtant que peut-on bien nous raconter de très dangereux ? Curieux comme nous sommes, nous nous donnons plus d'efforts que la chose ne le vaut pour laver l'empâtement qui recouvre le texte interdit. Voici un échantillon de prose censurée : C'est la réponse d'une petite fille de huit ans, faite en classe et dont la mère donne connaissance à son mari interné ici : « Mon père est en Allemagne prisonnier de guerre ; il couche sur la paille et mange de la ratatouille. »

Des civils partent pour la Belgique tous les jours par petits groupes. Mille Français sont arrivés ici. Ils sont désinfectés et ils seront envoyés en corvées agricoles ou dans les marais. On a choisi pour ce sport des gens occupant une certaine situation ou ayant un grade. (J'ai même reconnu parmi eux un artiste du Palais-Royal.) Il y a assez bien de blessés parmi eux. Ceci est une mesure de représailles destinée à intimider la France à

cause du traitement infligé aux prisonniers allemands qui auraient été envoyés au Maroc ou au Dahomey. Les Français qui viennent du camp de Meschède ont apporté de petites brochures illustrées de photographies de camps situés dans le pays de Francfort. Un texte allemand et français accompagne les clichés. Certes ceux qui apprendront à connaître les camps par ce système de réclame à l'aide de la photographie se diront que l'effet que l'on veut obtenir semble atteint. On conçoit que les aspects les plus favorables y miroitent. L'alignement des baraques est parfait, les cuisines, douches, cantines, « théâtre », services postaux, infirmeries sont des institutions qui se laissent photographier complaisamment, et il suffit « d'habiller » quelque peu les sujets et les sites pour obtenir un ensemble engageant. C'est l'enfance de l'art dans la photographie. Cela rappelle les ânes dont à l'aide d'une couche de peinture on fait des zèbres.

Si je puis me considérer comme l'historien des prisonniers, je n'en oublierai pas que mon rôle comporte dans la netteté une scrupuleuse impartialité. Mais là où je ferai sentir où le bât blesse ce sera précisément l'endroit qui échappera à l'investigation de nos gardiens occupés de leur administration et de rien d'autre. Dire que les services ne sont pas organisés dans le but d'assurer le bon fonctionnement des rouages, que la propreté et l'hygiène ne règnent pas, que les logements et le service sanitaire ne répondent pas aux nécessités, serait jurer avec la vérité. Un intérêt supérieur domine cette loi inhérente aux obligations.Il peut et doit en être de même des modernes pénitentiers ainsi que des colonies de forçats. Là également tout peut être photographié proprement et livré à la publicité. Mais ce qu'on n'arrive pas à photographier, c'est l'état d'âme de défenseurs de la patrie qui à l'encontre de criminels ou de condamnés n'ont pas de crimes sur la conscience et ne sont pas enfermés pour expier un forfait justement proscrit par les lois de la justice.

On a mis en image des concours de mouvements d'ensemble pour lesquels à Celle il y a deux jours, l'amiral est venu en per-

sonne décerner des brevets. Mais ce qu'on ne dira pas, c'est que des malheureux liés au poteau pour le crime d'avoir fumé en dehors des heures fixées et qui se trouvaient dans le « camp de tir » de l'appareilleur, ont été déliés de leur instrument d'infamie pour y être réadossés immédiatement après l'opération.

Les menus qui s'étalent sous des couleurs appétissantes dans la petite brochure, sont un mensonge indigne d'une nation qui se respecte. On y parle de macaronis au jambon (250 grammes), de plats de mouton (160 grammes) avec des pommes de terre (500 grammes), et une suite à l'avenant. Il y a dans chaque camp un chiffre total de prisonniers qui témoigneront de l'indignité d'un tel procédé.

Dans la minutie de mes désirs d'informations, je ne m'attache cependant pas à retroquer journellement les petits faits qui finiraient par dégénérer en menus potins et étendraient fastidieusement le cadre de cet ouvrage, mais il me faut précisement revenir assez souvent sur le sujet de l'alimentation qui, on le conçoit, est l'une de nos plus constantes préoccupations. Par cela même qu'elle est discutée par nos adversaires et qu'une censure rigoureuse nous empêche de remettre les choses à leur juste point, nous ne pouvons rester insensibles au désir de faire connaître après notre retour la façon dont nous avons été traités. En attendant lorsqu'on nous sert comme pitance des soupes à la morue avariée, des ratatouilles de betteraves agrémentées (lorsqu'on prétend nous donner du cochon), d'une pourriture nauséabonde et immangeable, nous n'avons pas le droit de nous plaindre, ou du moins nos réclamations n'ont aucune suite. Le cas s'est encore présenté le 15 de ce mois, après que nous avions trouvé dans nos mixtures de betteraves des morceaux de charbon. A nos protestations, on promit de faire une enquête, et un *feldwebel* (le surnommé Berliner-Rotschewski), trouva plaisant d'ajouter que cela était assez bon pour nous et que du reste nous grossissions à ce régime. Voilà où je veux en venir en mettant à jour la mentalité de ceux qui par dignité auraient dû se

comporter selon l'équité des principes humanitaires étalés et affichés sur papier pour servir à la gloire d'une race jalouse de ses prérogatives « culturelles ». Si un régime ou une religion ne sont pas responsables de leurs officiants, nous n'avons pas le même souci de cacher qu'il y a réellement quelque chose de pourri dans ce royaume de perfections fictives. Et si les Allemands avaient pu refréner leurs intimes sentiments de haine et faire quelque place à une conduite n'excluant pas totalement les égards que l'on doit à son adversaire désarmé, nous aurions eu pour eux, sinon du respect, du moins la calme et froide résignation qui confine à l'obéissance et à la réciprocité des agissements si appréciables dans la commune règle de l'humanité. J'ignore si partout on a réussi à placer les principes au-dessus des individualités. Dans ce cas, ou dans l'opposé, on ne se fera pas fi de le proclamer. Dans l'ordre qui nous préoccupe voici chose faite pour ce qui nous regarde et on nous donne là une arme qui restera après la guerre.

Parmi nous se trouve un M. Bernard, journaliste à Charleville, qui a été pris en ôtage en avril dernier pour avoir coopéré à répandre parmi les populations des Ardennes françaises occupées par l'ennemi, des paroles d'encouragement et de foi dans le triomphe final. A l'aide de feuilles copiées à la machine, il rassurait ses compatriotes démoralisés, et arrivait à contrebalancer quelque peu l'influence perverse du journal allemand *La Gazette des Ardennes*, (fabriqué) à Charleville et répandu dans le pays à 100,000 exemplaires. Son attachement à sa patrie fut jugé ombrageux à l'Etat-major allemand et il fut interné.

Dans notre si pénible claustration opprimante, notre raison fonctionne, apportant à notre cœur qui saigne le baume d'un inaltérable espoir. Cela nous est nécessaire et nous calme. Il n'est pas de jour où l'on ne parle dans tous les endroits du camp avec plus ou moins de volubile vraisemblance des opérations qui se déroulent sur les champs de bataille. Le thème est inépuisable, mais il faudrait pouvoir échapper quelques fois à l'ob-

session. Entendre perpétuer le souvenir des circonstances au cours desquelles on a été « pris » ; répéter à foison ce qu'il eut peut-être été utile pour échapper au destin, devient énervant. Surtout que si le dilemme dans lequel on ne peut que s'embourber est irrésoluble. On juge sans apprécier. Si le sentiment du devoir accompli ne nous suffit pas, à quoi bon ergoter ? A quoi pensent des captifs est un sujet bien vaste dont les proportions sont illimitées. Se concentrer laisse d'inévitables lacunes et pourtant la vie entière est ainsi. Il serait préférable de nous recueillir pour conjecturer des dangers qui menacent nos existences pour l'avenir. A connaître son adversaire on pare ses coups préparés et l'on acquiert la force de résistance nécessaire à sa propre conservation. Apprendre à compter sur soi est un enseignement utile dont le but est de conserver cette indépendance absolue que les Anglais appellent le *to be* et les Allemands le *da sein.* Que sont en réalité ces adversaires que nous voyons si bien préparés que c'en est une stupeur de les voir si stoïquement résister avec une constance ferme aux coups des adversités mêmes imprévues, mais dont ils parviennent à se garantir comme si tout ce qui arrive était écrit et guidé vers l'ordre des choses indubitables ? Superbe intendance de paix. Comme ces gens ont bien préparé la guerre selon le précepte latin. La mentalité et l'esprit idolâtre de la gloire, furent les leviers puissants de cette coordination. Dépassant la froide abnégation dans le sacrifice inétendu dont les Japonais ont donné l'exemple en « travaillant » pendant nombre d'années les bases de l'adversaire futur, vrilles laborieuses et persévérentes dans l'obscur courage où les risques personnels seuls tiennent lieu d'espoir en la récompense, les Allemands ont fait plus avec patience, sans répit. Aucune nation au monde ne fut allée si loin, ou n'eut consenti à atteindre ces limites des moyens extrêmes pour lesquels il faut une dose immesurée d'instincts volontaires dans le besoin d'arriver à tout, quoiqu'il en coûte, sans aucune restriction. Ah, posséder une âme trempée de toutes les résolutions, où le cauteleux se mèle

à la fourberie, le cynisme à la félonie, sous des cachets d'adroite simulation, qui donne aux êtres les pouvoirs mystiques aux titres de compromissions diaboliques qui précipitent dans l'aventure à corps vendu. Il fallait des Huns pour atteindre à cette tâche ! Si nous étions aveuglément admiratifs pour la colossale grandeur des audaces mêmes sinistrement silencieuses, nous pourrions regarder de tous nos yeux l'incommensurabilité des trames tissées multiplement, sans à-coups, avec une sûreté d'action, comme une toile d'araignée qui, à point nommé, rapproche les fils, d'un art adroit presque tentateur, mais piège tout de même, à peine perceptible. Mais nous ne sommes plus qu'abasourdis. La grandeur mise au service de la perfidie, déconcerte, et le choc qu'on en subit prête au besoin de se ressaisir. Et cependant n'y a-t-il pas un peu de notre imprévoyance, d'une trop grande confiance battue en brèche sous nos propres regards stupides de cécité ? Si les Allemands n'ont reculé devant aucun moyen, avons-nous tenté de nous opposer à ces moyens plutôt qu'aux feintes, en art égal ? Ils s'infiltraient, et toujours visaient au cœur de la place. Qu'importent le temps ou les peines ; le résultat, le but vers lequel convergaient tous les cerveaux devait être atteint. Des pratiques que nul peuple au monde n'eut adopté ni même songé à effleurer, trouvaient dans la nature de la race opiniâtrement arriviste, le fluide conducteur des entreprises obstinées. Une odeur allemande flottait dans le monde entier. Nous ne la sentions pas, elle nous imprégnait subtilement d'un parfum pénétrant dont nous finissions par être subjugés. On nous fournissait sur place, à pied d'œuvre, des matériaux dont le secret de manufacture restait la clé du constructeur. Des forts étaient éclairés dans leurs souterrains ou étaient bétonnés par les mains les plus adroites de l'univers. A nos yeux cela ne dévoilait rien. Une minutieuse pièce technique pouvait manquer à des ensembles. L'Allemand l'apportait. Son sourire se faisait avenant et son assimilation caractéristique rendait tolérables ces insignes ingérances. Des dirigeables naviguaient

à travers l'espace conquérant grâce à des toiles allemandes. Et tout cela était quasiment donné pour rien, de bonne grâce. Qu'on n'aille pas s'imaginer que dans des hallucinations maladives nous nous prenions tout-à-coup à voir surgir le diable germanique de chaque trou de la terre. Nous sommes encore loin de savoir tout. L'art allemand est de se spécialiser en tout, afin d'acquérir les monopoles. Pas de demi-mesures. Tout ou rien, mais tout chaque fois qu'il l'a fallu. Aucun secret de fabrication n'a jamais transpiré d'Outre-Rhin, les têtes de ponts étaient bien gardées. Chez nous les grands créateurs de l'Indispensable s'implantaient impérieusement, et pour les choses les plus minusculement vulgaires, il fallait passer par des mains adroites, par des propositions tentantes qui savaient user de grâces imposantes. L'Allemand à toujours donné beaucoup pour s'introduire. Une fois dans la place, il ne faisait trêve que lorsqu'il avait réduit au silence les batteries concurrentes. Ceci fait, étant bien à demeure, il travaillait de plus en plus, évitant le retour offensif de ceux qu'il a réduits, et si un jour on fait mine de se formaliser de sa trop insistante prédominance, il prend ses modèles sous le bras et fait semblant de s'en aller. On lui court derrière et dès lors on ne peut plus se passer de lui.

Y a-t-il beaucoup d'industries qui se passent du factum allemand ?

Demandez à nos grandes marques «officielles» d'automobiles, où s'impriment leurs beaux catalogues illustrés et d'où viennent les multiples petits accessoires qui complètent toute grande pièce ? Cela vient d'Allemagne. Cela me rappelle la charge d'un journal satirique français qui représentait un industriel montrant à sa femme un superbe insigne de sa nouvelle association. La légende portait :

« Vois donc le bel insigne que nous avons fait faire pour les membres de la nouvelle « Ligue pour la défense des intérêts industriels français. »

— » Mais cela doit coûter diablement cher ! »

— » Oh non, nous faisons revenir cela par grandes quantités d'Allemagne. »

J'en passe. L'Allemagne est en marche et sans cesse en action pour la patrie, pour l'empereur et pour Dieu. On nait en Germanie avec ce colossal idéal et on travaille et on meurt pour lui. Il y a un pays situé entre le Rhin et la Vistule où un peuple, quand on ne le regarde pas, traite les nations avec une dédaigneuse pitié et un mépris cinglant pour leur frivolité. Nous sommes des frondeurs et des fricoteurs, et trop jeunes aux yeux de la Germanie pour avoir les moindres qualités sérieuses. Là, il n'y a qu'un amour qui prédomine tout : l'amour du canon, et l'Allemand a en place d'un cœur un boulet de 42. L'Allemand ne craint qu'une chose chez nous : notre esprit. Voilà le plus terrible ennemi de sa *kultur*. C'est cela qui le tuera plus sûrement que des armes. Henri Heine, ce grand Allemand, dit : « Les Allemands sont plus rancuneux que les peuples d'origine romaine.... Nous haïssons chez nos ennemis ce qu'il y a de plus essentiel, de plus intime, la pensée. (Henri Heine) »

Non, l'Allemagne n'a pas préparé sa guerre depuis quarante-cinq ans comme nous ne cessons de l'entendre répéter depuis dix mois ; elle la prépare depuis Waterloo, depuis Wagram, depuis Austerlitz, depuis toujours ! Il n'y a pas longtemps nous étions encore consternés devant le travail gigantesque de ce cerveau contenant à lui seul la pensée de soixante-sept millions d'individus, de ce cœur battant exclusivement à l'unisson d'une nation toute entière, ce cœur et ce cerveau étant au service d'une besogne de massacre et de tuerie en gros dont la victime serait la race latine coupable d'avoir refusé à sa frontière libre passage à sa *kultur* sortant des plus puissantes fonderies de la Teutonie. Non, l'Allemagne ne refusera pas de crédits pour la guerre, il n'y aura pas de révolution pour le manque de vivres. L'Allemand donnera son dernier sou pour l'emprunt national, et quand il aura vendu sa dernière chemise, il courra

tout nu. Il ne se plaindra pas trop ouvertement de manquer de pain, car lorsqu'il n'aura plus rien à se mettre sous la dent, il mangera... des herbes, ou il crèvera ! Ce serait sublime si ce n'était ignoblement écœurant. Il n'y aura donc jamais assez de cadavres pour repaître cette horrible hyène ? Jamais nous n'imiterons l'Allemagne même si nous lui mettons le pied sur la gorge, jamais nos armes ne seront forgées du même métal, et il n'y aura plus personne pour traiter cela de frivolité.

Mais nous voilà bien loin peut-être du camp de Celle. Et pourquoi pas ? Pourquoi notre esprit ne se permettrait-il pas une petite incursion dans le domaine de la pensée dépassant l'horizon de nos clôtures ? Oh ! je sais bien que d'autres que moi, des savants, traiteront ou auront traité de ce sujet avec plus de compétence que ma pauvre petite personnalité. Cela ne doit pas m'empêcher de donner les réflexions de ce qui reste chez nous le plus intact : le raisonnement.

24 *juin.* — Quoique à court de nouvelles fraîches (le dernier journal français arrivé caché dans un pain était du 10 juin), nous avons l'intuition instinctive qu'il se passe quelque chose surtout du côté des Dardanelles. A en croire les journaux allemands, il n'y a rien de fait pour les Alliés par là, et une catastrophe est certaine. Pour nous, notre sort est d'espérer et nous espérons énergiquement.

Les mille français arrivés dernièrement sont partis ce matin. On va les faire travailler. La réponse française au sujet des prisonniers allemands internés au Dahomey doit avoir été négative et les représailles commencent. Après plusieurs heures de tergiversation, les blessés ont été finalement autorisés à rester ici, mais ils travailleront dans le camp où d'ailleurs il ne reste que peu de prisonniers. Nous avons toujours nos Russes qui nous servent de boys, lavent notre linge, rincent notre vaisselle et acceptent avec reconnaissance la moitié de nos bols de soupe indigeste que nous leur abandonnons. Ils furent sans doute des soldats courageux lorsqu'ils partirent à la guerre sous leurs

uniformes neufs, mais ils ont passé par tant d'avanies et de privations que leur dignité s'est fondue, vaincue par la faim et la vision au loin de leurs compatriotes se retirant en Galicie devant ces mêmes Allemands dont ici ils ramassent les bouts de cigares.

L'air est lourd et énervant, il n'est plus tombé de pluie depuis bien longtemps et l'ambiance mentale est saturée d'une certaine dépression qui s'éclaircit tout naturellement lorsque les nouvelles sont favorables. Pauvres prisonniers. Beaucoup souhaitent, je puis bien dire tous, les risques de recevoir une balle dans les tranchées, à la moisissante vie de captivité. Pauvres ex-poilus ! Il nous reste la consolation de fumer des pipes dans les coins des baraques, au risque d'attraper cinq jours de « boîte », cinq jours de poteau et cinq jours de privation de pain, tarif aggloméré pour ce genre de crime dans la seconde quinzaine de juin.

Dans le *Hannoversche Tageblatt* du 24 juin figure le compte-rendu d'une conférence faite par l'*ober-leutnant* Dr von Marvall, délégué de la Croix-rouge internationale qui pendant cinq mois a visité cent quatre-vingt-quatre camps de prisonniers en France. Il a pu communiquer librement avec les internés et parcourir les camps sans avoir des guides encombrants sur les talons. Le conférencier dépeint la situation des *Franzosen-lagern* comme étant en général très satisfaisante. Les « pensionnaires » reçoivent comme nourriture 700 grammes de pain et à certaines périodes 1 kilo, 125 ou 250 grammes de viande, 375 grammes de pommes de terre, des légumes ; bref une nourriture consistante dont les prisonniers ne se plaignent pas, mais seulement de l'uniformité, ce qui se conçoit. Il nous étonne de ne voir que de très légères critiques agrémenter cet exposé. Les Allemands nous avaient habitués à plus de partialité. En tous cas, ils ne seront plus bien venus de nous raconter que notre sort est moins misérable que celui des prisonniers allemands en France. Mais je doute que l'on améliore quoique ce soit ici ; les soldats allemands sont toujours

conduits à la prussienne, et il faut bien que nous le soyons encore plus. On ne change pas ainsi du jour au lendemain les traditions. Il faut croire en tous cas que les Allemands redoutent les enquêtes du genre en ce qui concernent leurs camps, car nous n'avons pas été une seule fois gratifiés d'une visite réellement désintéressée ou impartiale de MM. les Enquêteurs de la Croix-rouge.

Le 26 juin il est tombé une pluie d'orage assez violente. On assure toutefois, qu'il est trop tard pour que cela profite aux récoltes.

Nous savons qu'il y a eu des incidents au Reichstag provoqués par les socialistes qui désirent voir hâter la fin des hostilités. Le *Vorwaerts* et un journal socialiste de Leipzig ont été suspendus. Des journalistes se chamaillent entre eux à propos de la guerre. Ce sont des choses qu'on n'aurait pas vues il y a trois mois. Cela ne servira pas à grand'chose, que peut le socialisme allemand contre la masse impérialiste ?

Un petit fait à signaler. Cela vient du lazaret. Un infirmier allemand ayant quelque peu bousculé un prisonnier Anglo-Canadien, celui-ci s'en plaignit au médecin de service. L'Allemand prétendit, pour sa justification, que l'Anglais lui avait ri au nez (c'est un prétexte assez généralisé). Mais le prisonnier, qui dans le civil est avocat, donc un homme sérieux et sensé, jura sur l'honneur que c'était un mensonge. L'Allemand avait répliqué qu'après tout le malade *n'était qu'un vulgaire prisonnier.* Là-dessus le médecin se fâcha, et en présence de tous les malades il admonesta les infirmiers allemands en ces termes énergiques : « Je veux une fois pour toutes que ces brutalités cessent, j'en ai assez ! Les prisonniers sont des hommes comme vous et à ce titre ils ont droit à des égards. Vous avez déjà pris l'habitude de me répondre grossièrement, il ne faut pas demander comment vous agissez avec les prisonniers. Je sévirai avec la dernière rigueur si cela se représente. Qu'on se le tienne pour dit ! »

Ce médecin s'appelle Westphal.

Hier c'étaient les Français qu'on faisait travailler, aujourd'hui ce sont les Belges. Par représailles sans doute. On envoie en corvées la plupart des prisonniers, même les sous-officiers. Ils la trouvent plutôt mauvaise.

1er *juillet.* — On ne voit pas poindre la moindre solution et les événements semblent ne pas avancer. Ici calme plat. La baraque théâtrale joue toujours. A présent on y représente : *Le petit béguin*, d'Yves Mirande. On lit sur les affiches le nom des « artistes » en vedette : « Le môme Regirt » *de l'Alcazar d'été*, « Andrey » *de Bataclan*, « Jaquet *du Régina de Liége* », « Sainlez, *le comique tappé* ». La troupe s'était constituée en une sorte de cabaret chatnoiresque qu'on avait baptisé du nom, sans doute spirituel, de «*La boite à sel*». Depuis c'est devenu «*La boite à Celle*». L'ironie ne perd pas ses droits, mais les circonstances sont trop tristes pour en rire. C'est sans doute un aperçu de la belle insouciance Franco-belge. Il y a assez bien de gens qui vont voir ça. Pardonnez leur....

Tous les prisonniers civils vont rentrer au pays, dit-on. Il en est parti ce jour, 2 juillet, cent cinquante pour Liége, conduits par *herr* Lenz en personne qui va faire un petit tour en Belgique.

Le lendemain 3, on prévient brusquement les prisonniers français (non gradés, blessés, qui ont été désignés par la commission médicale), qu'ils partent le jour même pour Constance vers la Suisse, où ils seront échangés. Les bagages sont vite faits ; les manchots semblent avoir retrouvé des bras, d'autres amputés dansent comme s'ils avaient tous leurs membres. Le défilé de ces écloppés vers la Kommandantur est réconfortant. C'est la première fois depuis leur malheur que nos glorieux mutilés laissent voir un sourire qui ne soit plus douloureux. Ils partent en emportant les vœux de tous. Au lazaret, il y a eu des scènes touchantes. Des gradés blessés voyent s'en aller leurs camarades. Voilà encore une chose faite à moitié.

Aujourd'hui 4, à signaler comme événement heureux la découverte dans la soupe d'un peu de viande fraîche.

Nous continuons à vivre notre cauchemar tout éveillés ; on voudrait que tout cela finisse et pourtant on *sent* que cela *doit* encore durer. Longtemps ? Comment pourrions-nous le dire et qui peut le savoir ? On a beau chercher à bannir les réflexions sur la guerre, les conversations finissent toujours par y revenir. On tourne et on en revient au même point. Les sucreries, les labyrinthes, les tranchées, les bois, les hauteurs, les *kops*, dansent une sarabande effrénée dans notre cervelle, des poussées, des contre-attaques, finissent par être refoulées à leur point de départ faute de matière. Car on a trop présumé, pronostiqué, affirmé. Tout ce qui devait avancer vite a traîné, les plans qui devaient retarder l'ennemi ont échoué, et tout cela remet la paix aux Calendes. Pourtant nous savons, ou nous devinons, que de grandes choses ont été faites, des difficultés énormes vaincues, des batailles sanglantes se sont livrées. Mais en spectateurs impuissants et hélas inutiles, chaque jour semble nous retarder de la fin. Il y a de quoi perdre la raison, et cependant quel sang-froid ne nous faut-il pas pour soutenir cette piètre existence ? A ceux des tranchées la fièvre des alertes, des combats, des surprises ; à nous le mortel énervement de l'inaction ! Les plus mauvais moments de notre vie passée n'atteignent en rien notre actuel sort de fauves enfermés !

Une opinion se fait jour dans la presse, semble se préciser, prendre corps. C'est le préparation du public à une nouvelle campagne d'hiver. Nous avons peine à y croire, beaucoup de présomption, de faits, semblent plutôt militer en faveur de la cessation des hostilités pour la fin de la saison estivale (? !). Pourtant si par impossible (et nous savons par expérience que bien des choses qui semblaient irréalisables ont été accomplies), la guerre devait durer au-delà de l'automne et dès lors sans espoir d'en pouvoir pronostiquer la fin, eh bien, nous finirons par nous laisser imprégner de la persuasion que les événements l'exigent absolument et la cause des Alliés trouvera a y gagner. Quoique

misérables, sans comparaison dans notre captivité, nous acceptons résolument tout ce qui doit aider au triomphe de notre cause.

Le 8 juillet une mesure brusque (comme toutes du reste) cause la confiscation dans toutes les baraques qui en possédaient, des cartes dont on avait toléré l'achat. D'après les bruits, cet ordre serait exécuté pour prévenir les fuites, plusieurs prisonniers envoyés en corvées agricoles du côté de la Hollande, auraient tenté de s'échapper.

On marque sur tous les côtés, à la couleur blanche, sur tous les effets civils reçus de chez nous, pantalons, vestons, gilets, casquettes, la fameuse inscription : K R G F (*Kriegsgefangene*). Ce bariolage intensif toujours par mesure de précaution.

Les « sanitaires » français munis de leur brassard et de leurs papiers de la Croix-Rouge sont brusquement autorisés à rentrer en France. Ils partent le 10 .

Il n'y a plus un seul carottier (au sens indépendant du mot) dans le camp, tout le monde doit travailler à n'importe quoi. Il fallait s'en tirer ; c'est ce qu'on a fait. Une chorale et un orchestre symphonique se sont fondés. Avec l'*abteilung* du théâtre ces deux nouvelles créations font partie des « équipes réclames » dont les Boches ont besoin.

L'amiral a éprouvé la nécessité de témoigner son mécontentement de ce que les blessés ne couchent pas dans des lits, mais sur des paillasses comme tout le monde.

Les civils qui restent ont été questionnés pour savoir s'ils ont à se plaindre de mauvais traitements, de manque de nourriture, etc. Un seul est sorti des rangs en déclarant qu'il avait été mordu au genou par un chien policier des gardiens. On conçoit que ces gens, sur le point de retourner au pays, ne cherchent pas à attirer l'attention sur eux, mais ceux qui sont rentrés, ainsi que les blessés auront déjà jaboté, ce qui fait qu'au bout de onze mois, on voit les Allemands s'étonner et questionner sur ce qui se passe dans le camp et qu'ils ignorent.

Les Russes qui ne reçoivent jamais rien de chez eux, viennent de se voir octroyer journellement une double ration de soupe. (Mesure qui n'a pas duré longtemps.) C'est très bien, mais vient un peu comme des figues après Pâques.

Le gouvernement anglais a envoyé à ses soldats prisonniers des équipements neufs. Les Allemands éprouvent le besoin d'écrire dans leur journal américain, publié à Berlin, que les Anglais revendent leurs uniformes et continuent à se vêtir de hardes. Je ne connais pas de mensonge plus odieux que ces insinuations sans défenses possibles.

Les Français reçoivent des caisses de pains chaque semaine venant de Genève et qu'ils distribuent entre eux.

14 *juillet.* — Ce jour, anniversaire patriotique, s'annonce triste. Pour taquiner les Français, on pousse la mesquinerie jusqu'à envoyer en corvées autour du camp tous ceux qui n'avaient que peu à faire, les forçant ainsi à travailler le jour de leur fête nationale. Il pleut et il fait froid. Singulier pays qui ne peut pas même mettre l'accord entre les saisons et le climat habituel aux régions civilisées. Pour mettre le comble à la mélancolie, le soir nous voyons flotter les drapeaux à la *Kommandantur*, signe de victoire. Depuis la reprise de Lemberg, on n'avait plus vu hisser les bannières boches. Vraiment aujourd'hui on aurait pu s'en passer plus que jamais. Mais il parait qu'un télégramme est arrivé annonçant un succès allemand en Argonnes. Il y aurait eu 2,700 prisonniers français. Que voulez-vous que l'on y fit ? Il nous reste la ressource et la consolation de penser que les histoires racontées par les Boches sont exagérées et que demain la vérité sera peut-être favorable à nos armes. On apprend à se contenter de peu.

Le 21 *juillet* c'est notre fête nationale belge. Il n'y aura rien, toute manifestation étant sévèrement défendue. Un des nôtres se rend à la *Kommandantur* pour demander de pouvoir envoyer au nom des prisonniers belges un télégramme d'attachement au roi Albert, comme cela a pu se faire, parait-il, au camp de

Soltau. Mais notre camarade n'a que le temps de se sauver sous la bordée d'injures et les invectives, agrémentées de menaces de punition que lui décoche sont interlocuteur, l'ineffable *herr* Lenz. Nous ne pouvons que nous rappeler qu'il y aura onze mois que nous sommes prisonniers. Onze mois, et la fin semble encore éloignée. L'autre jour on parlait d'avoir à passer encore l'hiver ici. Aujourd'hui, par divers indices, on en arrive à ergoter que la guerre pourrait bien durer encore un an, peut-être deux ! C'est le thème anglais. Deux ans ! Que ferons-nous ici ? Et pourtant s'il le faut ? Si au moins nous voyions que cela avance. Non pas dans le sens unique de poussées, refoulades, retraites, mais de certains avantages qui puissent nous permettre de graver dans nos esprits que la victoire finale sera complète et que tout le sacrifice que nous subissons à notre corps défendant ne sera pas vain, et aura sa récompense dans le résultat. De cela nous ne doutons pas. Mais le temps restera-t-il notre meilleur allié ? Nous voulons l'espérer et croire que toutes les opérations entreprises par les nôtres, même les lenteurs désespérantes sont voulues et spécieusement calculées pour atteindre à l'échéance. Nous continuerons alors à vivre cette vie mêlée, en marge de l'humanité. Des soldats encore, dans leur caserne, respirent un air libre et ont conscience de leur condition. L'ordre, la discipline, la propreté, le service régulier sont autant de facteurs indispensables qui procurent au soldat un rôle sérieux qui, en temps de guerre, lui donne le pas sur toutes les autres institutions. Toute la noblesse du rôle tombe en captivité. On prétend que nous sommes traités en soldats, cela n'est pas vrai. Les chambrées, les systèmes d'organisation ont beau être de pur ordre militaire, le troupeau hétérogène qui fut traqué, battu, avili, sent peser trop lourdement sur l'échine le poids d'une injustice irréductible qui est comme une punition céleste imméritée dont la flétrissure reste marquée ainsi qu'une déchéance impossible à surmonter. Ni goût, ni ambition, ni coquetterie n'ont d'attrait ; à quoi bon ? Dans un mélange désordonné, on

trouve un amalgame singulier de gens et de métiers de toutes sortes. Les menuisiers, houilleurs, artisans divers sont groupés au hasard avec les étudiants, des fonctionnaires, des gens qui, engagés à la première heure comme volontaires, ont quitté un négoce lucratif ou une position sociale élevée . A la guerre tout ce monde s'est trouvé réuni. Il l'est resté en bloc en captivité. C'était fatal et il n'y a pas à s'en plaindre. C'est une occasion circonstanciée de pratiquer la maxime égalitaire : « Tous égaux devant la loi. » Mais en toute occasion autre que la présente, il est permis à chacun d'orienter ses dispositions vers un but fixe afin de ne pas perdre tout contact avec son rôle initial. Cela est presque impossible, la volonté en tout manque, on ne s'organise pas étant enchaînés, nous sommes de vrais abandonnés, groupe disparate de conditions sociales multiples, de nationalités diverses, qui n'ont de commun qu'une détresse égale et pareille, et qui partagent la même misère. Un sentiment nous réunit bien tous dans une aspiration générale : la haine, qui nous fait crisper machinalement les poings lorsque l'on entend au loin mugir des voix gutturales dont il faut subir le son malgré un insurmontable dégoût. Ah, ils sont beaux ceux qui parlent chez nous de détendre les ressentiments, qui prêchent de réduire les dissentions, d'applanir les haines. On voit bien qu'ils n'ont pas été ici, ces gens qui en prêchant comme ils le font n'engagent même pas leur honneur.

Comme diversion, un ordre du camp prescrit d'avoir à enlever des vêtements, tous insignes, cocardes, rubans aux couleurs nationales des Alliés ; toutes les photographies représentant des villes allemandes doivent être détruites. Par représailles, les décorations sont enlevées aux Russes à partir du grade d'*ober-leutenant* jusqu'aux soldats.

Des prisonniers civils sont arrivés ici venant du camp de Cassel aux fins d'être désinfectés. Ils nous racontent que certains jours, ils ont eu dans leur camp jusque quatre-vingt-cinq décès. La moyenne journalière était de cinquante mortalités.

Les gens tombaient comme des mouches sous les épidémies. Je ne veux pas me faire le complice de potins colportés sans contrôle et en prendre la paternité (car dans ce cas j'aurais pu en dire long), mais je puis noter pour mémoire ce qui se raconte quitte à être démenti. Le général qui commandait le camp « aux nombreuses mortalités » aurait dit que *c'était aussi sa façon de faire la guerre* ! On dit que ce général a été déplacé .

Une innovation (aussi heureuse que les autres). Depuis que les prisonniers reçoivent des vivres de chez eux, la soupe des Boches n'a plus autant de succès. On ne peut plus distribuer ce dont on ne veut plus aux Russes, sous peine de poteau. Ces derniers viennent d'obtenir l'autorisation d'acheter de la soupe à la cuisine. A cet effet, il faut aller se procurer un bon de 15 pfennigs au bureau, avec lequel on a droit à un bol de *abend suppe.* Et voilà comment les Allemands ont résolu le problème de l'alimentation de leurs prisonniers. Sans autre commentaire, le fait est déjà à ne pas y croire !

On peut également se procurer des portions de pommes de terre frites ou bouillies et de la salade pour 15 pfennigs.

Le 24 au soir, on voit hisser les drapeaux. Il paraît que deux forts d'Iwangorod seraient tombés. A cette occasion, l'amiral a réuni ses officiers au « casino » et pour corser la petite fête, il a fait venir la chorale et les chœurs russes pour chanter sous les fenêtres. On se demandait où cela restait si longtemps. Il est évident qu'on ne nous a pas accordé de priviléges pour notre seul agrément personnel et qu'il faut bien distraire un peu MM. les Allemands. Seulement, on pousse l'impudence (ne fallait-il pas s'attendre à tout ?), jusqu'à choisir un jour de victoire allemande pour faire chanter à cette occasion les prisonniers. J'aurais de beaucoup préféré passer sous silence ce triste événement, mais il me semble plus sain de dénoncer les petites tares qui insensiblement se répandent parmi les prisonniers. Critiqués par les uns, les chanteurs n'ont toutefois pas eu le courage de broncher (sauf deux qui se sont abstenus) et sont allés donner l'aubade

à l'amiral. Ils sont sans excuse et leur conduite ne trouve aucune justification que leur inconséquence apathique dont les effets ont anémié l'esprit. Que vont penser les Allemands de nous ? Cela n'a de comparaison que la conduite de certaines catégories de femmes qui, dans les pays occupés, font la honte des honnêtes gens. Aussi triste que cela soit pour nous de constater, nous pouvons avoir la fière consolation de sentir que l'inconduite de la minorité rehausse le prestige de ceux restés purs. Le lendemain la chorale était dissoute sans bruit, chacun de ses membres ayant comme un vif désir de se cacher.

La censure devient un peu plus nerveuse. « Anastasie » est toujours délicieuse quand elle veut embêter son monde. Son talent s'exerce à présent dans les petits paquets qu'elle fouille consciencieusement, ouvrant au hasard des boîtes de sardines, coupant les pains en deux ou plusieurs morceaux, plongeant des sondes dans les pots de confiture et éparpillant le contenu des paquets de tabac dans le but d'y découvrir des missives secrètes ou des communiqués mystérieux.

Le 30, dans le rapport du bataillon aux chefs de baraques, on remarque entre autre le faire-part de l'enterrement d'un Russe, quelques punitions distribuées dans différentes baraques pour des motifs divers et l'annonce que ceux qui ont perdu un œil à la guerre, peuvent aller en chercher un autre en verre, à la baraque n° 10 chez le fourrier (textuel).

Nous apprenons par la famille qu'un colonial (le sixième) est décédé à Hammeln. C'est notre compagnon d'armes Berthels.

Un de nos camarades vient de revenir d'une corvée dans les salines de Badensted-Linden, près de Hanovre. Il donne quelques détails sur le genre d'opérations que l'on impose aux prisonniers. Les marais salins sont situés dans de vastes plaines où les travailleurs pataugent dans la vase salée jusqu'à mi-jambe. Par des canalisations les eaux sont emmenées vers les fabriques. Dans une grande cour sont placées des cuves dans lesquelles viennent se déverser les eaux de quatre ou cinq sources situées

à proximité du bâtiment. Les cuves remplies, on chauffe l'eau à une température de 50 degrés pendant huit heures. Cette eau s'évapore au fur et à mesure et il ne reste bientôt plus que le sel qui est ensuite déposé dans des bacs contenant 50 kilos. Ces bacs sont ensuite transportés dans des magasins également chauffés pour activer le séchage. Le sel subit des manipulations, broyage, sélections, etc. C'est à ce travail de manutention que sont employés les prisonniers. Cette besogne est rude, attendu que le transport des lourdes cuves et des bacs dans ces magasins surchauffés sont une gymnastique fatiguante pour des gens mal nourris qui sont obligés à ce travail de 6 heures du matin à 6 heures du soir, avec interruption d'une heure à midi pour le repas. Il paraît qu'à la fin de la journée d'exercices, on n'en peut plus et que l'on doit tordre les vêtements imprégnés de transpiration.

Il y a des équipes de jour et de nuit sous la surveillance de sentinelles allemandes dont l'âme est de roc. Comme salaire, il varie entre 80 pfennigs et 1 mark 20.

Les journaux clôturent ce qu'ils appelent leur année de guerre par des considérations dithyrambiques qui tentent toutes à rejeter les causes de la guerre sur les Alliés et pour voiler les regrets tardifs d'y avoir pris part, les Allemands, sur leur thème favori exhaltent leur valeur militaire. Je laisse à d'autres le soin d'apprécier la nécessité des forces armées, mais je n'éprouve aucun enthousiasme pour le rôle qu'elles jouent dans l'univers. C'est pourquoi je préfère moi, clôturer cette année néfaste par ces quelques lignes de l'illustre écrivain Camille Flammarion dans ses *Rêves Etoilés* et qui s'appliquent si judicieusement à la situation présente. Flammarion n'est pas le premier venu et en réponse à toutes les élucubrations qui viennent d'Allemagne et qui ne changeront rien aux faits accomplis, il convient bien souvent de répondre par des citations d'il y a vingt ans qui fouillent l'âme germanique dans ses intimes recoins, et qui sont ce que les Allemands redoutent le plus de nous.

« Les millions d'hommes qui peuplent actuellement l'Allemagne (pourquoi songeais-je à cette nation plutôt qu'à une autre, peut-être parce qu'elle est plus disciplinée, plus militaire, moins avancée que ses voisins dans le sentiment de la liberté), ces millions d'hommes, disais-je, ne s'aperçoivent pas qu'ils sont les esclaves d'un état-major, ni plus ni moins que ceux d'un roi de l'Afrique centrale. Que seraient les chefs de ce pays sans le militarisme ? Rien. Incapable de gagner même de leurs mains leur seule existence, ils n'existent que par la soumission de ceux qui les nourrissent. Par des phrases retentissantes, par des mots sonores de gloire et de patrie, ils exploitent l'imbécilité de ces millions d'esclaves, lesquels, au premier signal, éprouvent un sublime bonheur à s'élancer au carnage, au pillage et à la mort. Qu'ils refusent cet esclavage, ils sont libres ; mais l'idée ne leur en vient même pas. Et pour se garantir contre le brigandage organisé par une centaine de malfaiteurs exploitant la bêtise humaine, l'Europe toute entière entretient des armées permanentes, enlève ses hommes au travail utile et fécond et jette toutes ses forces, toutes ses ressources, dans un gouffre sans fond. Elle en est heureuse, elle en est fière, elle s'en glorifie. On fait admirer aux enfants à peine éclos les merveilles du patriotisme militaire et tous les citoyens chez tous les peuples, sont élevés dans la haine glorieuse de leurs voisins. Intelligente humanité, ravissante planète. »

Il est certain que les journaux de chez nous (je parle des territoires non occupés), doivent être remplis de confiance dans l'avenir et nous serions bien heureux d'en voir quelques-uns, histoire de nous réconforter quelque peu. Mais nous devons nous contenter du menu fretin de la littérature journalistique allemande à tant la ligne en période ordinaire, officiellement triturée en ces temps de guerre par l'alliage circonstancié de l'Etat-major gouvernemental et de la censure. Et nous en sommes là à attendre, les coudes au menton, mornement, la fin de ces horreurs.

CHAPITRE XIV

APRES UN AN DE GUERRE

Notre bilan de récapitulation sera plus bref. Notre regard en arrière nous reporte à l'époque confuse où nous fûmes brusquement obligés de nous rendre à l'ennemi. Notre calvaire commença aussitôt. Oh ! cet exode vers la captivité, sur nos routes poudreuses où nous croisions sans interruption les puissants tronçons de l'armée envahissante qui allait de sa masse formidable écraser notre pays. Cette vision de terreur, les suites que nous entrevoyions tout-à-coup dans ce songe horrible qui se faisait réalité, et à travers lequel nous avançions sous les imprécations des conquérants. Ces villages détruits, ces ruines fumantes, ces champs dévastés, traces de combats et de pillages. Le ventre creux, la volonté absente dans un corps qui n'est plus qu'une chose, une mécanique à marcher. Trois nuits d'épouvante sur la terre dure, comme un bétail dont l'étable aurait été ravagée par la tempête et que l'on pousse dans la plaine pour s'y vautrer en attendant qu'on le conduise vers un abattoir. Les champs empuantis de l'odeur infecte de cadavres, les chevaux éventrés par des éclats d'obus, tombés aux bords des routes, le cou allongé, les membres roides, des essaims de mouches bourdonnantes voltigeant autour des charognes dont les corbeaux se disputent les entrailles. Les yeux regardent, l'esprit — oh ! pourquoi avons-nous conservé l'instinct de penser ? — travaille, cherchant à pénétrer les impossibles, combattant l'irréductible, s'abusant en vaines improbabilités. Nous ne voulons pas d'un malheur complet, rien n'est irréparable, notre sort ne doit avoir été qu'un accident dont nous sommes les victimes pitoyables. Le canon tonne ; il nous est bon de l'entendre, la

résistance prouve la vitalité et l'espoir nous tient, tant que tout souffle n'est pas éteint.

Gembloux. — Concentration. — Des quatre coins arrivent des blessés, des prisonniers, collègues aussi malheureux que nous et qui nous prouvent que nous ne sommes pas hélas les seuls à pleurer notre sort. Débris glorieux de ce que fut un corps d'armée. Le départ en trains, l'encaquement dans les boxes à bestiaux, le passage à la frontière ! Qui peut encore définir ce qui se passa dans nos âmes à ce moment ? Nous pensions n'avoir plus de cœur et voilà qu'il battait à se rompre ! Des larmes d'impuissance nous échappaient, et nous tendions nos bras désespérés vers la Belgique que nous abandonnions à des mains de barbares dont nous allions apprendre les mœurs magnanimes. Quarante-sept heures de chemin de fer, et quel trajet ! Naufragés échappés à un navire en détresse et tombés aux mains de pirates.

Munster. — Des cris et des brutalités avant la subsistance. La vie enclose, séparés désormais du reste du Monde, sans nouvelles, sans réconfort, enfermés dans une caisse dont le couvercle soulevé nous permettait d'aspirer l'air. Puis *Celle-lager.* Nouveau champ de misères, Charibde en Scylla ! Les appels prenant la presque totalité des journées, non pour la régularité des services, mais, nous le sentions, pour nous énerver, nous tracasser, nous abaisser, nous démontrer plus que jamais que nous n'avions plus un mot à dire sur cette terre, plus un geste permis, et qu'un seul signe pouvait nous priver de la maigre et honteuse pitance qu'on nous donnait comme à regret en en privant les cochons. Les matraques, les poteaux, les coups de sabres et de crosses, les injures, les grossièretés, apanages d'une race dont les nôtres au pays subissaient le joug, tandis que nous gémissions sous ses chaînes. La faillite de l'humanité, la foi, la charité foulés aux pieds, la crédulité dans la bonté divine échappant aux plus fervents, la terrible réalité de la bestialité humaine s'exerçant contre la faiblesse, l'âme sauvage et tyrannique renaissant, s'acclimatant avec une stupéfiante facilité

d'assimilation dans les mœurs d'un peuple faisant sans transition un bond brusque de plusieurs siècles en arrière. Des cris gutturaux qu'on ne comprend pas, des coups brutaux qu'on sent car ils visent haineusement un but, la lâcheté de gardes-chiourmes qui n'entendent de la guerre que les échos lointains et qui se vengent de leur fonction d'arrière-plan peu reluisante, en cherchant quand même un ennemi à frapper de leurs armes de sédentaires. Une envie folle qui prend, fugitive, l'espace d'un éclair, de saisir une de ces brutes rugueuses par le cou et de serrer ferme pour en voir une de moins. Le regret continuel et inutile de ne plus être au front avec des armes pour lutter d'égal à égal. La croupissante impuissance qu'on doit s'avouer, la bête a fait et refait le tour de sa cage et ne trouve aucune issue pour la fuite. C'est un enfer, et voilà nos souvenirs rétrospectifs de la guerre, tels que le sort l'a voulu. Depuis, l'habitude nous a fait prendre notre mal en patience, mais surtout le grand espoir reste vivace, car sans lui à quoi serait bon encore vivre dans ce camp exécré d'où nous ne sortirons pas seulement libres individuellement mais déjà vengés.

Des avis dans les journaux annoncent aux habitants qu'on fera saisir tous les objets en cuivre, en zinc et en nickel qui ne seront pas livrés aux autorités avant le 25 septembre.

Le 3 août le rapport aux chefs de baraques est laconique, mais combien significatif : « Par mesure de représailles, les Français ne recevront plus le pain qui leur est envoyé de France parce que des avions ennemis ont passé sur la ville de Fribourg ! »

Le 5 août on pousse tous les prisonniers dans la plaine. On se doute bien qu'il va encore se passer quelque canaillerie coutumière. Nous ne nous trompions pas, car cette manœuvre était destinée à cacher un vol que les Boches perpétraient dans les baraques. Tout a été fouillé pour s'emparer de tous les objets en cuivre, aluminium et autres métaux. Les gourdes, cuillers, gamelles, même des ronds de serviette, bagues et insignes gravés, objets personnels achetés pour servir de souvenirs, ont été saisis.

Nous avons vu des Allemands mêmes écœurés de la besogne qu'on leur faisait faire. Deux jours plus tard, à la suite de réclamations, on remettait les objets gravés.

Les premiers Russes inscrits pour rentrer dans leur pays, malades, sont partis le 7. Il y avait vingt-cinq inscrits, tuberculeux, incurables, etc. Cinq n'ont pas attendu le jour fixé, car ils sont morts les 5 et 6. Parmi les autres on croit que peu arriveront à destination, tel étant leur état de délabrement.

Le 9, on nous donne pour la première fois des pommes de terre nouvelles. Cela semble un fait banal, mais c'est tout un événement pour nous. Elles ne sont pas bien fameuses ces premières patates, mais nous en faisons néanmoins un régal.

Après la prise de Varsovie, dont nous nous convainquons petit à petit, que ce n'est pas le fait d'armes fameux et extraordinaire pour les Boches comme on veut bien l'écrire ici, les opinions s'orientent à nouveau vers l'optimisme. Quoique rien n'indique que la guerre ne doive pas durer longtemps encore, il nous semble que des symptômes présagent sauf imprévu (oh, ces imprévus !), que nous approchons lentement de la fin.

La situation en ces derniers temps n'avait rien eu d'encourageant ; une certaine lourdeur pesait qui n'était pas loin de dégénérer en abattement. Oh ! ces jours de noir ennui, de dépression, de découragement que rien ne peut redresser ! Jours inévitables dont chacun de nous a eu le tour. On n'oserait pas confier à son voisin ce que l'on pense à ces heures douloureuses. Ici, on dénomme cela vulgairement avoir le « cafard ». Mais c'est autre chose que d'avoir l'humeur contrariante, c'est plus pénétrant, jusqu'à l'indéfinissable. Des lueurs éclairent brusquement ces périodes sombres au moment où l'on croyait que tout courage allait nous abandonner. On est remué, regaillardi lorsqu'on lit le discours du président Poincarré, à l'occasion du 14 juillet.

Un *Petit Parisien* du 6 juin, nous apprend la touchante et grandiose réception de la 3e division belge à Paris et sa promenade triomphale à travers la capitale française. Puis c'est le

vibrant appel au peuple belge, l'émouvante proclamation du roi Albert à ses soldats et à ses concitoyens. On ne peut plus dire de nous que nous avons l'émotion facile, mais à ces pages historiques et qui vibrent profondément dans nos cœurs nous ressentons comme une secousse électrique et communicative d'énergie. Ah oui ! nous sommes fiers à ces moments d'être belges ! Un journal de Munich a osé imprimer *in-extenso* cette proclamation, mais à condition d'avoir pu la souligner d'un de ces commentaires vils et abjects qui font désormais partie du monopole de la polémique boche : « A travers tous ces mots ronflants et pompeux perce une crainte, la peur de ce qui adviendra. Et cela démontre (?) une fois encore que la cause de l'Allemagne est la seule juste ! »

Lâches ! lâches ! lâches ! Ah oui, nous briserons, comme le dit notre Roi, toutes les attaches avec les coquins qui se vantent de leurs méfaits et qui n'ont pas honte de se glorifier d'accomplir les choses les plus ignobles que l'histoire du monde ait à enregistrer. Et ceux qui auront soutenu ces brigands de leurs complaisances, sans rage ni sourde révolte, veulement, ne sont plus dignes du nom de Belges, et, avec notre souverain, nous les désignerons à la vindicte publique.

Le 23 *août* nous voici à l'anniversaire de notre capture à Lives. C'est le sujet de nos conversations et l'occasion de nous rappeler les détails de nos dernières opérations au front. A telle heure nous quittions Jambes pour nous poster au bois de Lives afin d'assurer la retraite de l'infanterie. A tel moment, les instructions étant suivies, nous descendions nous-mêmes les derniers pour nous reporter à Namur où nous pensions que les nôtres étaient toujours. Mais nous étions encerclés au pont de Lives et pris dans une trappe. Tous ces événements nous repassent en mémoire et ici le soir, en prenant notre repas et en nous couchant, nous trouvons que nous n'avions pas « ça », il y a un an lorsque nous tombâmes éreintés des efforts de la journée

la plus cruelle que nous ayons jamais vécue, sur la terre dure de la plaine Saint-Nicolas à Bouge.

Au bout d'un an de captivité, on s'est accoutumé au régime et en nous débrouillant avec les moyens dont nous pouvons disposer, nous sommes parvenus à « en sortir ». Du moins, on se contente de peu et on prend beaucoup mieux et avec la philosophie de la résignation ce qui aurait paru difficultueux auparavant. On fait son ménage, on prépare son café, son thé ou son chocolat, on accumule de petites provisions de conserves, denrées, douceurs de toutes sortes qu'on nous envoie, très régulièrement du pays. Après la période de privations et de grande misère du début, nous avons doublé le cap de l'inconnu inquiétant dans lequel nous végétions. Au moins nous ne mourrons pas de faim et c'est un point essentiel .

Une quarantaine de prisonniers russes sont arrivés. Ils ont été pris, il y a une quinzaine de jours, aux environs de Schaulen. Les malheureux n'ont plus que la peau sur les os et semblent des moribonds. Les Allemands disent : « Voilà comment les Russes traitent leurs soldats » ! Façon adroite et coutumière de renverser les rôles et d'attribuer aux autres leurs méfaits.

L'adjudant français dont il a été question le 15 mai, quoiqu'innocent de ce qu'on lui avait reproché, vient d'être condamné à sept mois de forteresse.

De nouvelles recrues partent sans cesse pour le front. On dit tous les jours que ce sont les derniers soldats de l'Allemagne, mais il paraît qu'on se trompe. Il est vrai qu'un nouveau mode de recrutement a été créé ici et sans précédent dans l'histoire : Les jeunes gens de dix-sept ans doivent se présenter sous les drapeaux, le jour exact de leur dix-septième anniversaire. Ils sont incorporés immédiatement et envoyés peu après sur le front.

Fin Août deux groupes de civils belges de cent cinquante environ chacun, partent pour la Belgique. On dresse une liste de quarante blessés belges, qui seront rapatriés, mais on fait auparavant ici et en Belgique des enquêtes pour savoir si les familles

de ces futurs rentrants disposent de ressources suffisantes pour entretenir leur parent.

Septembre arrive sans qu'on s'en aperçoive beaucoup, tellement on vit dans un état voisin de l'inconscience. Les appels, les corvées s'exécutent machinalement avec une lassitude résignée selon une routine que l'on a fini par accepter par la force de l'habitude. Deviendrait-on complètement lymphatique ? On renonce à se préoccuper dans le clan des « indomptés » des petites intrigues pas toujours immaculées que quelques arrivistes malgré tout se sont spécialisés à entreprendre pour une peu glorieuse renommée, mais s'assurant ainsi des semblants d'avantage et de faveurs bien éphémères du reste de la part des Boches.

Le 6 les Français blessés sont appelés pour passer une visite médicale. Comme pour les Belges, les sous-officiers sont soigneusement écartés.

Comme extra, une escadrille de six avions viennent, dans la plaine avoisinante du camp, faire des exercices de lancement de bombes. Cela nous rappelle la guerre comme un souvenir qui se fait de plus en plus lointain.

Le 7 nous voyons arriver au camp sept officiers : trois Français, trois Russes et un Anglais, qui doivent passer ici à la désinfection. Ils sortent d'une forteresse et iront à Celle-Schloss où se trouve un camp pour officiers. Lorsque ces nouveaux venus font leur apparition dans le camp, un mouvement se produit. Des corvées de prisonniers qui sortaient pour aller travailler dans les environs, lorsqu'ils croisent nos officiers leur envoyent spontanément et avec ensemble un salut militaire qui témoigne la déférence et l'estime. Tout le long de l'allée qui mène à l'installation des bains, les prisonniers se sont précipités et saluent avec le même empressement nos alliés qui répondent cordialement et en souriant. Cette rencontre inusitée nous émeut, tandis que l'amiral et son adjoint, blêmes de rage n'osent prendre des mesures de rigueur et nous envoyer selon l'habitude des chiens dans les jambes.

D'après les camarades qui travaillent à la désinfection, nous apprenons que les officiers des Alliés sont pleins de confiance et nous encouragent à prendre patience. Notre heure sonnera bientôt ! Lorsqu'ils partent les mêmes marques de politesse et de curieux intérêt les suivent. Mais les représailles ne se font pas attendre. L'allée centrale devient interdite comme promenade. On réunit tout un bataillon de prisonniers qu'on envoie manœuvrer pendant une heure dans la plaine. De plus les petites punitions de suppression de pain pendant plusieurs jours, et usuelles pour les baraques entières dont un seul des occupants a été surpris à fumer, sont particulièrement nombreuses. Douze baraques sont privées de pain parce que leurs garde-chambres sont allés en retard chercher les essuie-mains qui vont au lavoir tous les mardis. Malgré toutes ces vexations, nous estimons que c'est pour nous une journée de réconfort, rien que pour avoir vu quelques-uns des nôtres et de nous être compris du regard. Un détail, plutôt amusant : pendant que tout ceci se passait, l'autorité avait fait décoiffer la mitrailleuse qui se trouve braquée sur le camp, et les servants étaient prêts à intervenir à la moindre vélléité de manifestation. Ce qui prouve que dans leur manie d'exagération dans les mesures d'ordre, les Boches se rendent souvent parfaitement ridicules.

Le 7 septembre on nous accorde une seconde couverture. Elle est la bien-venue, mais fait penser à l'hiver. Bah ! apprêtons-nous à hiverner s'il le faut absolument. Qu'on ne s'étonne pas trop de voir varier de temps en temps notre état d'âme, il n'y a aucun mal à cela, et du reste qui, dans toute l'Europe aura gardé pendant cette guerre une seule opinion, un même esprit ? N'étions-nous pas l'année dernière à pareille époque ou à peu près, bien plus proches de la paix qu'à présent ? Des pronostics, des paris, on n'en fait plus, nous sommes blasés. Nous estimons que les événements du moment nécessitent pour notre cause une prolongation des hostilités et nous l'acceptons parce que les sphères compétentes l'imposent. Malgré les canards tendancieux de la

presse allemande qui lançent à « coics » que veux-tu des bruits de désaccords balcaniques, d'échec aux Dardanelles et des propositions de paix de la part de la Russie, auprès de nous, c'est comme si l'on chantait l'air de la *Femme sensible.* Il nous suffit parfois de tomber sur un fragment de journal français, datant au besoin d'un mois de distance pour voir des éclaircies dans notre ciel que les Allemands font tout ce qu'il est possible pour assombrir. Ils n'y réussiront pas.

L'ober-leutnant Lenz est venu dans la baraque du pain s'étonner, lui qui n'ignore rien de ce qui se passe dans le camp, de ce que l'on découpe encore des tranches à chaque pain pour en former des rations, diminuant ainsi le poids de celles-ci, tandis que les pains eux-mêmes ont diminué de plus en plus de volume. Comme il ne manque plus de pains lors des réceptions, on devra désormais ne plus enlever de tranches et les étonnements tomberont de soi car depuis le 2 octobre 1914 que cela dure, on peut bien mettre ordre à des comptes dont nous sommes seuls à subir les conséquences.

Assez souvent partent encore pour le front de nouvelles recrues : accompagnement en musique, enthousiasme de commande. Mais les soldats ne chantent plus comme dans le temps, beaucoup pleurent. Cette musique a plutôt l'air de l'orchestre du dentiste de la foire. Les Allemands s'étonneront, lorsqu'ils liront ces lignes, de ce que nous ayons trouvé tout imparfait chez eux, ce qui nous fait tant critiquer la captivité, nourriture indigeste et lourde, choucroute, pommes de terre, fèves, cochon et morue qui s'arrêtent dans notre gosier ; les gens dont on nous impose la domination et par dessus tout, ce régime à la prussienne auquel aucun étranger ne se fera jamais. On tentera de m'objecter que tous les germains ne sont pas des brutes et qu'il y a parmi eux de braves pères de familles comme dans tous les pays et qui répugnent aux excès, ne faisant leur besogne de gardiens qu'à contre-cœur. D'accord au fond, tout cela leur donne peut-être à réfléchir dans leurs rares moments perdus. Mais, il y a

d'abord le naturel des individus qui est légendaire. Puis les meilleurs deviennent hargneux de par les effets de la guerre qui leur crée une situation d'ennuis personnels, de tracas qui s'érigent en corvées, les patriotes eux-mêmes souffrent de la contrainte nationale et du caporalisme qui commence à peser lourdement sur ceux qui ont quitté l'armée il y a vingt ans. Tous perdent de l'argent dans leurs affaires, les familles ne s'en tirent pas toujours comme elles le veulent, la misère et le fiasco de l'entreprise ne sont pas pour créer une atmosphère de fraternité et de condescendance. Mais nous devons néanmoins vivre dans cet air vicié dont nous souffrons le plus sans avoir le droit de nous en plaindre. Il est possible que d'aucuns ayent des qualités, le *herr* Lenz, en tête, peut être un bon administrateur. Mais la haine aveugle des dominateurs nous a laissé caché toute qualité en ne nous épargnant pas l'étalage complet du cortège des défauts. On nous reproche les misères dans laquelle l'Allemagne s'est embourbée, on nous rend responsables d'avoir contrecarré et mis en échec les projets de passer à travers notre pays. Pour l'Allemagne nous sommes de grands coupables auxquels on doit faire payer la casse. Et dans tout ceci nous, qui ne comprendrons jamais la guerre autrement que quand il s'agit de défendre son indépendance ou son territoire menacés, on ne nous accorde pas le droit de dire ou de penser que le seul coupable est celui qui brutalement et par un coup de force qui restera stigmatisé dans l'histoire, a violé notre neutralité, nous privant des joies du foyer, tenant les nôtres à la gorge tandis qu'on nous fait perdre en une honteuse captivité, de longs mois en des souffrances imméritées.

Qui nous rendra le temps perdu, quand nous rendra-t-on notre patrie ? Dans tous les pays en guerre, on peut encore vivre chez soi dans la confiance. Seuls, nous n'avons plus de patrie et nous sommes doublement prisonniers. Quand tout sera remis sur pied, les Allemands réfléchiront peut-être à tout ce qu'ils nous ont fait endurer, et tenteront de racheter leurs

dégâts. Mais n'ayant ni sentiments ni honneur, il leur sera impossible de se laver de leur couche d'infamie. En attendant, nous parlons du présent et nous nous sentons incapables d'apprécier favorablement quoique ce soit qui a trait à nos oppresseurs. S'ils ne comprennent pas cet état d'esprit, tant pis pour eux, mais quand l'heure du jugement sera venue, j'espère qu'on nous permettra à notre tour de jouir de leur déconvenue. Ce seront nos représailles, pour nous servir du terme mis en consécration par les auteurs de la guerre. Et les Allemands apprendront à leur tour à compter avec les représailles !

Le dimanche 12 nous voyons passer dans le camp un particulier qu'on dit être un Allemand naturalisé Belge et qui représente en Belgique une œuvre de colis pour prisonniers. Il est piloté par un *leutnant-feld-webel*, un interprète allemand et trois ou quatre Belges travaillant à la *Kommandantur* et choisis par conséquent parmi les gens « sûrs ». On montre au visiteur la plaine des rassemblements où le dimanche les prisonniers les mieux nourris, ceux qui reçoivent le plus de colis de chez eux, jouent au foot-ball. Puis c'est le théâtre qui reçoit la visite, et on présente à notre « compatriote » des cartes-photos sur lesquelles figurent les « artistes » qui jouent en ce moment *La Petite Carmen*. Le monsieur promet d'exposer ces photographies et se dit heureux de voir « que les prisonniers s'amusent bien ». N'est-ce pas triste ? A la cuisine, ce visiteur au lieu de s'enquérir du menu trouva pour toute fiche de consolation à dire aux cuisiniers belges : « Qu'ils ne devaient pas tenter de fuir, car ils ne pouvaient rendre aucun service à leur patrie ». De la vraie vie des prisonniers, rien, personne ne peut communiquer avec le voyageur qui se contente des explications de ses guides, des « cramponnés » qui tiennent trop à leur place que pour oser se permettre de dire des vérités en présence des Allemands. Et nous lirons bientôt dans le « *Bruxellois* » et autres journaux boches, le récit pompeux de la vie des camps de pri-

sonniers. Vrai jusqu'à présent, nous ne devons encore rien à personne !

Les blessés rentrés auront eux, sans doute, parlé de nos misères car on nous a distribué des sortes de circulaires comprenant une demi-page imprimée, donnant dans une des quatre langues : français, flamand, anglais, russe, le menu des repas d'une semaine servis aux prisonniers. La seconde moitié en blanc sert à la correspondance dans l'espoir que nous utiliserons ce moyen pour écrire chez nous. Le jour même de la publication de cet étrange document de réclame culinaire, dont depuis plus d'un an nous « savourons » les chefs-d'œuvres de préparation qui nous donnent la bile et parfois des nausées, on voiturait à travers les allées du camp le poisson en caisses qu'on allait mettre dans la rata du lendemain. Ce fut une fuite de tous côtés, il n'y avait pas moyen de résister à la peste qui se dégageait de cette pourriture. Seuls les cuisiniers, stoïques, y sont habitués.

Le 16, quatre-vingt-sept blessés français (les gradés ont été exclus) partent pour la France. On leur a fait signer à tous, avant leur départ, une déclaration attestant qu'ils avaient été bien nourris, bien soignés et qu'ils n'avaient pas de plaintes à formuler. Ils ont signé en faisant, bien entendu, la restriction mentale que ce « chiffon de papier » vaudrait pour eux ce qu'a valu de la part de l'Allemagne le traité de neutralité de la Belgique.

Deux cas de folie viennent d'être constatés : l'un parmi les Français, l'autre parmi les Russes. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en soit pas produit plus.

Je lis dans le *Hannoversche Tageblatt* le récit d'un prisonnier allemand interné en France. Cette lettre est parvenue en Allemagne probablement par l'intermédiaire d'un blessé rentrant, moyen sévèrement prohibé ici. Il y est raconté la façon dont l'auteur a été fait prisonnier et son exode vers la captivité. La foule hostile l'aurait maltraité, lui et ses compagnons. Il a été privé de soins et de nourriture. Il est couché sur de la paille et doit travailler. Ce confrère ennemi qui apitoye ses braves

compatriotes sur son triste sort, serait peut-être étonné d'apprendre qu'il est logé à la même enseigne que nous. Si nous, pour en avoir subi l'expérience, nous réprouvons tous les actes de brutalités et de mauvais traitements contre des gens sans défense, nous pouvons toutefois invoquer à notre avantage, que nous n'avons pas envahi un pays, que nous n'avons pas commis des meurtres, des massacres, des pillages, des incendies, des œuvres de destruction ou de vandalisme. Il est assez difficile d'exiger des populations chez lesquelles on a tout détruit qu'elles prennent des soins maternels pour ces mêmes vandales qui sont venus répandre les horreurs de la guerre dans le pays, et, quoique je le répète, il n'est pas très courageux de frapper des gens désarmés, les Boches doivent savoir qu'on n'a fait que leur rendre la monnaie de leur pièce et que tout ce qui leur est advenu, ils sont venus le chercher. Que ne sont-ils restés chez eux ? . . .



CHAPITRE XV

EN ATTENDANT LA FIN

Nous avons passé des jours douloureux et plongés dans une sombre neurasthénie. Les choses n'avancent pas ; les nouvelles de Russie ne sont guère encourageantes et l'hiver lui, avance à grands pas. Saura-t-on jamais ce que représentent nos souffrances morales ? Pourtant depuis quelque temps, on nous laissait tranquilles, en ce sens qu'on n'a plus l'occasion de s'occuper de nous. Ce sont les Allemands qui se sont habitués à nous, et une idée générale domine tout le monde, captifs et gardiens : la fin la plus rapide possible.

Tout-à-coup le 27 *Septembre*, nous apprenons la victorieuse offensive anglo-française qui a réussi sur tout le front à refouler les Allemands en leur enlevant la première ligne de défense. Nous faisons des vœux les plus ardents pour que la poursuite continue, et nous vivons dans une fièvre de nouvelles. Les Boches tout en cherchant à masquer leurs défaites n'arrivent qu'à grossièrement cacher leur dépit. Ici ils tirent tous une « sale bobine ». Je vous ferai grâce des élucubrations dont les journaux allemands assaisonnent leurs productions afin de rassurer leur public. Dans le temps cela attirait notre attention et nous en discutions. Actuellement nous haussons les épaules.

Dans la ville de Celle on ramasse tout ce qui est valide ou à peu près pour marcher. Dans le camp, on expédie du jour au lendemain au front des malheureux qui ont déjà été précédemment réformés quatre fois.

L'autorité militaire a formé un corps de pompiers choisis parmi les prisonniers. Ceci a permis aux soldats-pompiers d'aller faire du service actif. Nos pompiers-prisonniers sont coiffés du shako belge de la ligne et sur leur poitrine ont été cousues deux

lettres en étoffe rouge : F. L. (Feuer lager). Ceux de Nanterre n'ont qu'à bien se tenir s'ils veulent conserver l'apanage qu'a immortalisé la légende.

Le 11, l'adjudant français dont il a déjà été parlé, a été rejugé en appel. Il a été acquitté, reconnu non-coupable. Un conseil de guerre tenu le même jour a condamné trente prisonniers français à deux ans de forteresse pour avoir refusé le travail forcé dans les fabriques.

Le 12 on apprend qu'un Russe qui était dans la « boîte » (condamné à deux ans pour rebellion en corvée), avait réussi à s'évader. Ce tour de force semble incroyable et pourtant est réel, car le fuyard n'a plus été rejoint. Pour s'enfuir, ce Russe avait creusé sous le plancher du cachot une ouverture qui lui permit d'atteindre aux fondations en briques du bâtiment. Là il entama les briques de soutien et s'ouvrit une brèche. Il s'esquiva la nuit. Mais son travail a certainement duré plusieurs jours et il est réellement inexplicable de se représenter comment ce doublement prisonnier a pu « travailler » dans une maison en planches où le moindre bruit se répercute en échos, et traverser deux lignes de sentinelles et des clôtures en fil barbelé.

Des collègues qui ont tenté le coup de la fuite étant en corvée agricole, ont à différentes reprises été ramenés au camp. Ils sont punis de quinze jours de prison et sont l'objet d'une surveillance spéciale.

Chaque fois les fuyards ont été vendus et signalés avant leur arrivée à la frontière par des paysannes intriguées de voir des hommes valides se promener dans les champs. Il devient tellement rare en Allemagne de voir des civils en état de porter les armes déambuler sur les chaussées, que tout homme ayant atteint l'âge de dix-sept ans et qui n'est pas en tenue militaire est suspect et arrêté. La surveillance est très minutieuse. Pourtant, malgré le redoublement d'attention depuis l'évasion du Russe, nous apprenons brusquement, le 14, qu'un colonial (Lange) et un étudiant russe ont levé le pied. On n'en revient

pas, tout le monde est abassourdi. Bientôt les légendes les plus extraordinaires circulent. On parle d'une évasion longuement préparée, que les fugitifs, largement pourvus d'argent et en possession de papiers en règle, de vêtements civils, passe-ports, plans, indicateurs, voir même de tickets pour un bateau, sont passés en Suède (?). Une auto les aurait même attendus le soir à proximité du camp, bref des fables extraordinaires. En réalité on ne sait absolument rien, mais ce qui est le plus remarquable, c'est que personne n'a été retrouvé. Inutile de dire que, très légitimement, nous faisons des vœux les plus ardents pour que nos confrères en captivité aient réussi leur coup de maître.

Des perquisitions ont encore lieu tous les jours, au hasard, surtout pour s'assurer si les prisonniers n'ont pas trop d'argent sur eux.

La semaine aura été féconde en événements, car le 15 on arrête quelques prisonniers coupables d'avoir fait du commerce dans le camp. Mais en même temps, on arrêtait cinq Allemands (deux sous-officiers et trois soldats), comme fournisseurs de ces singuliers négociants. Il paraît qu'il se faisait un trafic intense de liqueurs, tabacs, denrées diverses. Nous avons vu les Boches arrêtés, passer sous nos yeux, sans armes, conduits dans la « boîte » par leurs frères. Parmi eux se trouvait un de ces « chiens de garde » qui poursuivait impitoyablement les fumeurs, et qui en a fait punir de nombreux, de cachot ou de poteau.

A chacun son tour ; l'aventure nous fait sourire. Quant à l'Etat-major du camp, on devine la colère et la rage qui se sont emparées de ces messieurs à la découverte de ce petit scandale, qui met en si fâcheuse posture les représentants de la discipline rigoriste de tous poils. Pendant la journée ce sont des va et vient, des enquêtes, des courses à travers le camp. L'amiral, le *herr* Lenz et tout le restant de la clique se remuent, tandis que nous nous rinçons l'œil, goguenards. Ce n'est pas tout. Pendant que ceci se passait, un soldat russe avait une violente querelle avec son beau-frère et le frappait de sept coups de couteau.

Quoique grièvement atteint, le blessé ne semble pas en danger de mort. Le meurtrier a été conduit au cachot, mais là on prétend que cet homme a voulu se rebeller et qu'il est devenu fou furieux. C'est du moins ce motif qu'on a invoqué pour justifier le massacre du prisonnier, car cinq Allemands se sont jetés sur lui et l'ont lardé de coups de baïonnettes ; il était couvert de blessures, a eu le crâne fendu, le ventre ouvert, et est mort de ses blessures. Les médecins ont déclaré que cette « répression » s'est faite avec la plus grande violence et ont refusé le permis d'inhumation.

Le 17 sont arrivés quelques prisonniers français pris en Champagne le 25 septembre. Ils nous apportent les nouvelles les plus rassurantes. Il est curieux de constater que quand nous questionnons des prisonniers, leurs témoignages sont tout l'opposé de ce qu'on leur fait dire dans les journaux allemands. Les représentants de feuilles germaniques tombent sans doute toujours sur des prisonniers qui sont dans les secrets de l'Etat-major et qui ont vu et entendu Joffre donner des ordres, ce qui rend leur témoignage très sensationnel. A moins qu'on ne soit tombé sur certains « trembleurs » encore ahuris et abrutis par leur capture, qui racontent tout ce qu'on veut, et, l'imagination aidant largement, le public allemand apprend par ses journaux tout ce qui s'est passé de défavorable aux Alliés sur tout le front. Mais que les Français impriment ce qui se passe chez les Boches, ça c'est de la *schweinerei.*

Le 24, les Allemands répandent officiellement que notre compagnon Lange, qui s'était évadé l'autre jour, a été rattrapé à la frontière Danoise, qu'il s'était sauvé une deuxième fois, mais avait été fusillé par une sentinelle.

A l'appel du dimanche, il nous est donné connaissance d'un arrêté allemand qui oblige tous les prisonniers à travailler à n'importe quelle besogne décrétée par les autorités. Voici ce document textuel :

« Arrêt (*sic*) du Ministère de la Guerre du 20 septembre 1915. — Nº 10915 g. U. K. : En cas de refus de travail de la part des prisonniers, on doit leur communiquer ce qui suit : « Tous les » travaux auxquels on a employé des prisonniers de guerre » sont exigés d'eux sans restriction, au besoin de force, même » quand le genre de travail pourrait causer des scrupules aux » prisonniers de guerre à l'égard des rapports avec les entre- » prises militaires. Pour cela, ils ne peuvent pas s'en rapporter » aux règlements ou lois de leur propre pays, vu que, pendant » la durée de la guerre, ils sont soumis aux règlements et lois » de guerre allemands. C'est exclusivement l'administration mili- » taire allemande qui porte la responsabilité de la manière dont » elle emploie les prisonniers de guerre pour les divers travaux. » En cas de résistance, les prisonniers seront forcés de travailler » par des punitions. Il y a d'autant moins de scrupules que les » prisonniers de guerre allemands à l'étranger sont forcés de » faire des travaux de toute espèce par l'application de mesure » coercitives les plus sévères. Tout prisonnier qui en fera la » demande recevra, à son retour au pays natal, une attestation » disant qu'il a été forcé de travailler, contre sa volonté, par » ordre de l'administration militaire, pour qu'il puisse se justi- » fier auprès de son gouvernement. »

Voilà donc la porte ouverte à tous les abus. On peut même nous obliger à travailler aux munitions et autres travaux militaires ! Et nous n'avons rien ni personne pour nous défendre. Nous avions déjà assez de vexations pour nous énerver. On ne nous bouscule plus, on ne nous frappe plus, nous pouvons fumer toute la journée dehors, ce sont de grands progrès, mais à côté de cela plus nous avançons en captivité, plus celle-ci nous pèse car rien ne l'allège. Nous sommes toujours nourris comme des bêtes : soupes à l'avoine, gruaux, soupes aux poissons, le tout à l'avenant. Et les Boches trouvent que nous n'avons pas de motifs de nous plaindre, étant nourris et ayant la vie sauve. Est-ce que l'idéal allemand réside dans ces deux conceptions ?

Et le train-train habituel reprend journellement de même, monotone.

Les journaux nous apportent des nouvelles tellement contradictoires qu'il y a de quoi en perdre la raison. Dans un seul journal on lit jusque cinq versions différentes des mêmes événements. Heureusement, nous tombons encore quelques fois sur des journaux neutres ou des Alliés qui nous remettent quelque peu dans la voie. Mais que tout va lentement ! Et voici que la complication des Balcans vient encore ajourner nos rêves de liberté. L'espoir persiste malgré tout, mais nous sommes très énervés. Avec cela, il faut se résigner, car il n'y a rien à faire.

Le 26 tombe la première neige. L'année dernière il avait neigé pour la première fois le 23 novembre. L'hiver est là !

Le 27 nous avons la surprise de voir rentrer au camp l'étudiant russe qui s'était enfui l'autre jour avec notre camarade Lange. Il est revenu tout seul se constituer prisonnier à l'entrée du camp, où on lui a même fait un tas de difficultés pour l'admettre. Les autorités en étaient abassourdies ! Vu ces circonstances extraordinaires, l'étudiant, nouvel enfant prodigue, n'a pas été puni et a été simplement réintégré. Ce fugitif s'était rendu à Berlin où il avait touché de l'argent de familliers. Il avait vainement tenté de passer l'une ou l'autre frontière et s'est même promené costumé en officier suisse. Des officiers allemands lui ont adressé la parole, lui demandant l'opinion de la Suisse sur la durée de la guerre. Mais il ne pouvait se procurer aucune nourriture, argent en mains. Tout est réglementé et rationné en Allemagne, et pour obtenir du pain, de la viande, du sucre, du lait, du beurre, etc., tout ce qui constitue vivres et provisions de bouche, il faut être muni de bons et d'autorisations. De guerre lasse, ne voyant aucune issue à une aventure aussi incroyable, l'ancien prisonnier est revenu de lui-même reprendre ses fers ! Voilà peut-être un fait unique.

Le 28, une dame de la Croix-rouge russe accompagnée d'un officier danois sont passés dans le camp s'enquérir de la situation

dans laquelle se trouvent les prisonniers russes. Cette fois, nous pensons qu'on aura pu rendre compte de nos misères, encore que ces délégués étaient accompagnés sans être quittés d'une semelle par l'Etat-major du camp. Mais les étudiants russes n'ont, paraît-il, pas eu leur langue en poche et ont exposé leurs griefs. A certains moments la dame russe n'a pu contenir ses larmes au récit des souffrances de ses protégés. Quant à nous, toujours rien. Pourquoi nous laisse-t-on dans l'oubli ?

Nous arrivons à la Toussaint, jour triste qui se passe comme les autres, sauf que les prisonniers vont déposer des fleurs sur les tombes de leurs frères morts en captivité. Nous nous souviendrons aussi que ce jour, il nous a été servi la plus infecte soupe composée de poissons préparés dans de l'eau de pommes de terre.

Les événements se poursuivent , mais il semble que l'on ajoute encore aux épreuves cruelles dont nous étions cependant plus que saturés. L'invasion de la Serbie ouvre un champ nouveau de diversion, et jusqu'à présent les avantages sont pour nos ennemis. Nous savons que « cela s'arrangera », mais notre humeur gagnerait à connaître quelques bulletins de victoire. Combien de jours, de semaines, de mois, va encore durer cette tragédie ? Ceux qui sont mariés pensent à leur femme, à leurs enfants. Que font nos parents et tous ceux restés au pays ? Quelles sont encore les misères qui s'accumuleront sur notre pauvre patrie ? Dans chaque âme de prisonnier, il se joue un drame poignant que personne ne pourra jamais concevoir.

On vient d'installer dans la cuisine une machine à broyer des os. Tout doit trouver son emploi, mais nous ne pensions tout de même pas qu'on aurait pu nous donner en nourriture des os pulvérisés !

Le 5 sont partis pour leur pays une centaine de Russes blessés. Ils ont été conduits à la gare sur deux chariots.

A dater d'aujourd'hui, on ne lie plus les prisonniers punis

au poteau à cause du froid. Mais le cachot a été agrandi du double de cellules.

Un tas de mesquines vexations visant au but de nous tracasser, nous assaillent journellement. On trouve que nous recevons trop de colis ! Pour nous forcer à restreindre les envois, on nous diminue les emplacements pour nos paquets, on enlève les clous auxquels nous suspendions nos vêtements, et les punitions pleuvent à plaisir. Nous vivons dans un encombrement et un désordre qui font plaisir à nos gardiens.

On ne peut plus punir de privation de pain, et on va retirer cinq hommes dans chaque demie baraque, alors qu'il n'y a pas longtemps on voulait y ajouter quinze hommes. Nous croyons que c'est le passage de la dame russe qui nous vaut ces réformes.

Le 12 un Russe parvient à s'envoler du camp, car c'est la seule façon dont on peut s'imaginer une fuite ici.

Le 14 on apprend que ce Russe s'est rendu volontairement au camp de Soltau. Ceci prouve qu'il n'y a plus rien à faire pour tenter de se libérer de notre prison : on retombe dans un champ de misère où l'on ne pourrait que mourir de faim.

La question des vivres semble devenir manaçante en Allemagne. Sans compter que nous sommes parfois obligés de refuser la nourriture qui est ignoble, nous venons d'apprendre qu'il y a eu des émeutes autour des abattoirs de Berlin, et le 16 à Hanovre des magasins auraient été pillés et une rue entière aurait particulièrement souffert des dégâts occasionnés par la foule affamée. Les agents de police et les fonctionnaires du chemin de fer en Allemagne sont rappelés du front pour reprendre leur service.

Ici on refait nos fiches à chacun et de ce fait, on réclame à tous les prisonniers 3 pfennigs pour frais de bureaux. On s'empresse de ne pas adhérer à cette mesure, sauf quelques-uns qui payent. Nous nous attendions à des représailles, mais on n'a rien osé faire. Il ne manquerait plus qu'on inaugure ce système de nous faire payer des taxes.

24 *Novembre.* — Les journaux allemands se sont émus de voir la presse étrangère commenter la misère, la chèrté des vivres et les troubles qui se sont déchaînés dans quelques villes allemandes. Plutôt que d'avouer ces angoisses, les Boches ont pris le parti de se moquer de ce qu'ils appellent les inventions de leurs ennemis. Et nous qui avons appris avant que les journaux ayent pu l'imprimer, qu'il y a eu des émeutes dans certaines communes, nous voyons la cynique comédie que joue la presse allemande docile et muselée. Et quoique les lecteurs n'en ignorent, on leur dit dans des grimaces : « Vous voyez ce qu'on dit de nous à l'étranger ! Montrez que nous savez vous sacrifier jusqu'au bout et faites bonne mine. » Et, le ventre creux, le peuple allemand, qui apprend que trois armées de grandes puissances continuent à poursuivre les petits Serbes dans des combats où la valeur et l'héroisme ne sont pas du côté où on l'imprime, ce peuple baillant la faim, trouve la force d'applaudir et de donner ainsi l'illusion d'un bien-être qui n'existe pas.

Nous repassons pour la quatrième fois à la désinfection. A présent cela se passe moins grossièrement, c'est plus décent et ainsi personne ne songe plus à critiquer cette mesure sanitaire qui a son utilité.

Le 30, une trentaine de prisonniers français , parmi lesquels quelques sous-officiers, partent pour être échangés. (Soldats blessés bien entendu.)

On avait donné l'espoir à des blessés belges et à quelques vieux qu'ils allaient pouvoir rentrer. On avait même établi des listes, mais les contre-ordres ne se font pas attendre. Nos braves en sont pour leurs courtes illusions.

Un Russe a écrit chez lui qu'il avait dû vendre ses bottes pour acheter de la soupe. Il a été appelé à la *Kommandantur* comme il s'y attendait, et on l'a obligé d'écrire une carte où ses allusions à la faim ne figurent plus.

Le 3 décembre, la machine à broyer les os, dont nous avons parlé, fonctionne à la cuisine. On pulvérise les os, ensuite on chauffe

ce produit dans une chaudière à 4 atmosphères, puis ce qui en résulte est versé dans la soupe. Que verrons-nous encore ?

Le 4, le consul d'Espagne est passé pour marier par procuration deux civils belges qui sont donc mariés sans l'être, puisque leur femme est en Belgique. Les rares prisonniers qui ont vu le consul traverser le camp, n'ont su que le lendemain qui il était, et ont connu la visite d'un représentant d'une nation qui est sensée défendre nos intérêts. Pourquoi cette visite dans le plus strict incognito ? On continue à ne pas s'occuper de nous et à considérer que nous ne manquons de rien.

Le commandant du camp Lenz est allé trouver les prisonniers civils et leur a tenu ce langage : «Vous êtes ici pour deux ans encore. Vous vous ennuyez sur vos paillasses, ceux qui veulent aller travailler dans l'industrie privée peuvent y exercer librement leur métier. On peut s'inscrire à la *Kommandantur.* » Il paraît qu'environ deux cents civils ont mordu à cette grossière amorce et iront travailler dans les usines... du roi de Prusse....

Aujourd'hui 6, nous revoici à la Saint-Nicolas. Nous ignorons tout ce qui se passe chez nous, car depuis quelque temps nous sommes sans nouvelles. Quant aux journaux allemands, ils s'en donnent à cœur-joie de poursuites à travers toute la Serbie. Ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, rien ne vient les démentir. Et par le fait, nous devons constater malheureusement que cela ne va pas bien pour nous dans les Balcans. Les affres de la captivité sont portées par là à leur limite ; on accumule sur nous souffrances sur souffrances et nous n'avons même pas la consolation qu'on nous fiche au moins la paix dans l'intérieur du camp. Nous devons passer par la mauvaise humeur du premier venu de nos cerbères. L'un d'eux surtout, qui a la direction d'une rangée de cinq baraques, se montre particulièrement hargneux vis-à-vis des prisonniers (Weiser).On le dit vaguement Alsacien, d'où le surnom qu'on lui a donné, mais on se refuse à le croire. Arrivé au camp comme simple soldat, il a dépassé les autres

et a gagné par ses procédés les galons de *feld-webel* (sergent-major). Le *feld-webel* Weiser (dit l'Alsacien), mérite qu'on fasse de lui un portrait détaillé destiné à clouer au pilori de l'humanité cet individu aux instincts de bassesse. Ame damnée de l'*ober-leutnant* Lenz, Weiser marche dignement sur les traces de son brutal chef. Il en a été le chien et le fidèle exécuteur des hautes œuvres. Au début, il se fit passer pour Alsacien, et d'un air que certains avaient pris pour sincère, mais qui n'était que de la sournoiserie la plus cynique, Weiser prétendait qu'il tenait pour nous et qu'il détestait les Prussiens. Il nous dit avoir travaillé comme civil à la construction des tranchées françaises en Alsace. Lors d'une poussée allemande, il fut pris par les troupes du Kaiser, et naturellement il trouva moyen de justifier qu'il avait été forcé au travail des Français par la violence. Il redevint alors Badois (il habitait l'Alsace avec sa femme qui est du pays). Enrôlé dans l'armée allemande, il devint sous-officier peu après son arrivée au camp où il avait déjà eu l'occasion de révéler ses instincts de brute. Sans instruction ni la moindre éducation, ce manœuvre-charpentier rêva d'éclipser ses collègues. Ceux-ci le craignaient comme la gale et haïssaient ses procédés. Pire que tous les autres, notre individu pousse à l'extrême les vexations, arrachant les prisonniers de leur lit dès 5 heures du matin, les poursuivant de ses sarcasmes et les injuriant.

Aux appels, il trouvait moyen de traiter tout le monde de mauvais soldats (lui n'a jamais été qu'un soldat de camp). Il entrait en trombe dans les baraques, arrachant les vêtements suspendus au mur, jetant à terre les gamelles contenant du café, envoyant au diable les colis que recevaient les prisonniers et qu'il trouvait toujours trop nombreux. Les punitions, poteau, cachot, suppression de nourriture, pleuvaient drû. Et naturellement ce mal-appris était moins bien obéi que les autres. Il faisait la besogne de Lenz. Celui-ci en récompense de « ses bons services » lui décerna le sabre en fer blanc des *feld-webels*, lui donnant

ainsi un tour de faveur sur les autres qui l'en détestèrent un peu plus. Ce faux Alsacien partit deux fois en congé chez sa femme en Alsace. Et tandis qu'il fait ici le fanfaron, chez lui il est obligé, pendant tout le temps que dure sa permission, de se cacher à plusieurs mètres sous terre, dans une cave, car son village est sans cesse bombardé par l'artillerie française. Au retour, Weiser n'en est que plus hargneux. Il envoie aux marais tous ceux qui ne plient pas assez complaisamment sous sa férule. Il trouve moyen d'insulter encore les malades qui se rendent à la visite, mais deux heures avant le départ des candidats à l'internement en Suisse, il s'empresse autour de ceux-ci cherchant à les équiper proprement et leur enlevant d'un coup de pouce les poussières qu'il relève sur leurs tuniques. Contact visqueux qu'on subit écœuré sans pouvoir cacher entièrement son dégoût. La tête de Weiser nous restera en mémoire. Lui et son patron nous laisseront un souvenir de l'incomparable *kultur* allemande. Ses collègues mêmes disent de lui qu'il est *himmelfar* (lunatique). Et voilà comment s'usent nos existences misérables et abruties.

Les seules nouvelles que nous parvenons à apprendre doivent nous venir des journaux. On conçoit dans de telles circonstances ce que la vérité gagne à être apprise par des quotidiens boches. En Serbie, les Allemands trouvent paraît-il, dans les moindres huttes de paysans des portraits de François-Joseph, ce qui dénote d'un loyalisme envers l'Autriche. S'en serait-on douté ? Le roi de Bulgarie est accueilli comme un tsar libérateur. En Belgique, un Américain qu'on dit être un ancien bourgmestre de New-York, a déclaré dans un journal que les Belges étaient plus heureux sous la domination allemande que sous leur régime indépendant ! Peut-on écrire de telles insanités et qui les croira ? Qu'attendons-nous encore pour sauter au cou des Allemands ? Nous invitons ce Yankee à revenir voir, le jour où l'occasion sera donnée aux Belges de témoigner leur attachement à leurs oppresseurs, la façon dont ils leur sauteront au cou en matière de remerciement !

Des ligues et œuvres se sont formées un peu partout dans les pays alliés pour venir en aide aux prisonniers. Ce sont là des œuvres louables dont nous ne saurions assez nous réjouir. Les plus pauvres d'entre nous reçoivent les bien-heureux colis contenant tant de bonnes choses et qu'on ouvre ici avec une joie d'enfants.

Le 10, on entend parler officiellement de la paix. Le Reichstag s'est réuni le 9 et le fameux discours du chancelier a été prononcé. Je ne prendrai pas position plus profondément dans le débat, car cela m'entraînerait trop loin, mais je soulignerai les commentaires de la presse anglaise et française qui répondent bien à nos points de vues.

Pour ce qui concerne les prisonniers, il y a ici une grande majorité composée des intellectuels, et de ceux qui se rallient aux opinions de ces derniers qui, posément et sincèrement désirent la continuation de la guerre jusqu'à réussite complète de la bonne cause.

Quoiqu'il doive nous en coûter de rester nous morfondre dans la plus odieuse captivité, tout nous est préférable à une paix factice qui ne présenterait aucune garantie. On nous a donné le temps d'accumuler tous nos moyens d'actions et ce n'est pas au moment où l'Allemagne usée par ses efforts, offre de discuter la paix qu'il s'agit de déposer les armes. Au contraire, nous ne voulons plus avoir fait la guerre aggravée de ses innombrables sacrifices, pour en revenir à dire que tout ce qui a été fait l'a été pour rien. Nous sommes en trop bon chemin, continuons, et courage encore un petit temps.

Quant à la seconde catégorie de prisonniers, moins nombreuse, elle se compose de gens las d'attendre, qui ont tout perdu ou n'ont plus aucun bien et qui, à leur retour devront batailler ferme pour lutter à nouveau contre les difficultés de l'existence. Ils ont femme et enfants et souffrent beaucoup d'en être si longtemps séparés. Ils voudraient bien que la guerre finisse de suite. Ils ne discutent d'aucune condition, pourvu que cela

finisse et qu'ils puissent rentrer. Ils ne sont pas non plus très ferrés sur la politique internationale. Après cela il est encore une portion heureusement très réduite, d'individus qui voudraient la cessation de la guerre à n'importe quel prix. Ce sont les anarchistes de notre régime, car il se rencontre de sinistres personnages partout. Mais ils n'osent pas pérorer beaucoup, car ils trouvent instantanément à qui parler.

Le 11, il est passé dans le camp un délégué, dit-on, de la Croix-rouge de Genève, qu'on prétend être un Français habitant depuis vingt ans Hambourg. Il s'entretient pendant dix minutes avec les immuables représentants fournis par la *Kommandantur*, toujours les mêmes, qui lui demandent du lard, des livres, des désinfectants et ... une salle de spectacle ! Quant à parler de la nourriture, plus ignoble que jamais, et du régime qui laisse encore trop à désirer, ces messieurs n'ont pas trouvé l'occasion d'en toucher un mot ! Peut-on s'imaginer de telles inconséquences ! Il est vrai que ces messieurs employés à la *Kommandantur*, qui se cramponnent à leur « situation », n'ont pas à se plaindre, n'étant pas punis quand on les surprend à fumer dans leur baraque, ne sont pas privés de pain lorsqu'ils sont en défaut, peuvent aller se promener à Celle quand ils en font la demande, écrivent autant de lettres qu'ils veulent, ne sont pas astreints à assister aux appels journaliers, ne vont pas aux corvées, et sont assurés d'après les services qu'ils rendent aux Allemands d'être exempts de se voir envoyés aux marais ! Et voilà ceux qui se vanteront d'avoir prêché notre cause ! Les malheureux que l'on envoie journellement en corvées dans les marais seront très reconnaissants à ces messieurs d'avoir demandé à un délégué de la Croix-rouge, une salle de spectacle ! Et, bien entendu, comme toujours, le délégué était bien entouré pour éviter que les vrais prisonniers puissent l'approcher.

Il se constate depuis peu une émulation très louable chez les Wallons. Certains se sont décidés, un peu tard, mais enfin, à apprendre le flamand. Ils conviennent que lorsqu'un pays

a la richesse de posséder deux langues nationales également utiles et mêmes très nécessaires, le mieux est de les connaître toutes les deux au lieu de passer son temps à discuter et à se lancer à la tête des objections vides de bons sens. Ce sont les Allemands qui nous ont ouvert les yeux en cherchant à profiter des circonstances et se servir de nos dissensions pour les retourner contre nous. Combien de Wallons, réfugiés en Hollande, n'auront pas ressenti leur infériorité en ne connaissant qu'une langue, et le même désagrément n'aura-t-il pas frappé les Flamands émigrés en France ? Sous le rapport des langues, il est hautement souhaitable que cette guerre aura eu pour nous au moins cette conséquence de rapprocher les Belges entre eux plus étroitement, et qu'on verra proclamer l'égalité des langues au désir et à l'unanimité — enfin — de tous les intéressés.

Un vent de folie souffle encore une fois en trombe à travers le camp. Folie des statistiques, des dénombrements, des listes, des comptes d'apothicaires. Hâtivement comme si c'était réellement pressé, on dresse des listes des Flamands (pour la vingtième fois), des blessés, de ceux qui ne le sont pas, des Bretons, des Champenois, des Wallons, des Parisiens, des malades, des corps de métiers, de ceux qui travaillent au camp, de ceux qui travaillent un peu, de ceux qui ne travaillent pas du tout. Cela prend beaucoup de temps mais on est persuadé que cela ne servira à rien. Même les Allemands ne s'en font pas de doute, mais on leur demande des listes et ils les fournissent sans discuter. On leur demanderait de dresser la liste des saints du paradis, qu'ils s'y livreraient sans broncher. Sur la dernière liste imaginée devaient figurer tous ceux qui, malades, allaient pouvoir se rendre dans des sanataria en Suisse. Qu'on juge de la joie des intéressés, car la moitié des prisonniers se rendent à la visite médicale dans l'espoir qu'on leur reconnaîtra une maladie ou quelqu'infirmité. Beaucoup sont déçus, mais une centaine conservent l'espoir de faire le voyage en Suisse. Hélas l'aventure se termine plus lamentablement que dans le vaudeville. Car

après deux jours d'espérance et de rêves de « châteaux en Suisse », un contre-ordre glacial précise qu'il ne s'agit que des tuberculeux Français, et que pour toute l'Allemagne il n'y aura que cent élus. Le camp n'en fournirait en tout que neuf, mais ils ne sont pas encore partis ! Cela se passe le 22 décembre 1915.

Nous apprenons qu'en France le ministre de la guerre vient de décider que, puisque les lettres des prisonniers en Allemagne restaient dix jours avant d'être expédiées, on ferait subir le même sort aux lettres des prisonniers en France. Que croyez-vous que fait l'Allemagne en réponse à cette mesure ? Une contre-représaille tout simplement ! On retiendra dorénavant pendant dix jours les courriers venant de France pour les prisonniers Français en Allemagne, et les lettres expédiées d'ici resteront dix jours en souffrance avant d'être transmises. Qui donc a dit que nous ne servions plus à rien en captivité ? Au contraire, nous servons de représailles, de contre-représailles, et de tout ce que la guerre a inventé pour embêter l'humanité et particulièrement les gens sans défense. En des temps plus civilisés, on appellerait cela purement de la lâcheté !

25 *décembre*. — Noël ! Jour monotone comme les autres. Les Français se racontent des histoires, les Belges jouent aux cartes, les Russes répètent des cantiques. Quant aux Anglais qui solennisent toujours quand il s'agit de fêter *Christmas*, ils ont orné leur baraque avec des guirlandes de fleurs en papier. A vrai dire, il n'y a plus aucune fête pour nous. Cette année la Croix-Rouge de Hanovre a fait remettre à chaque prisonnier un petit pain de la valeur d'une ration fait avec une sorte de fécule de pommes de terre au goût indéfinissable. L'année dernière, nous nous souvenons que tout le bataillon avait été privé de pain à cause de deux inconnus coupables d'avoir fumé en plein air.. Triste souvenir, triste existence, triste Noël !

26 *décembre*. — Je viens d'apprendre un fait qui mérite d'être pris en note. On nous demandera s'il ne nous est pas venu à l'idée, lorsque nous avions à récriminer contre les injustices ou

les mauvais traitements, de nous plaindre au chef suprême du camp, qualifié pour nous entendre : l'amiral. Il fallait pour cela un fait précis. Celui-ci s'est présenté. Un adjudant français, chef de baraque, avait été rendu responsable par l'*ober-leutnant* Lenz de ce que deux lits dans sa baraque n'avaient pas été soigneusement refaits. D'où une punition de deux jours de privation de pain et cinq jours d'arrêts en cellule. L'adjudant alla protester auprès de l'amiral, après avoir passé par la filière hiérarchique. L'amiral lui demanda de quoi il se plaignait, que le chef de baraque était responsable de l'état de sa chambrée et qu'il fallait bien punir pour maintenir l'ordre. Ce à quoi l'adjudant répondit que l'on était beaucoup trop sévère pour des peccadilles et que l'*ober-leutnant* Lenz poursuivait réellement les prisonniers, cherchant dans les plus petits coins à les trouver en défaut. En fait, si l'on avait des pouvoirs presque illimités sur les prisonniers il restait le droit à l'existence protégé par les lois universelles. Or la suppression du pain, base de la nourriture, était une violation de ces lois. L'amiral coupa court à la discussion en infligeant sept jours supplémentaires de cachot à l'adjudant pour avoir osé réclamer. Ce sous-officier a donc dû faire douze jours de cellule et par surcroit, on l'envoie demain dans les plus mauvais marais de la contrée : à Vehnemoor.

Le 28 décembre, nous apprenons brusquement que le service personnel est décrété en Angleterre. Hier encore, les journaux Boches prétendaient que jamais cette loi militaire ne passerait, que dix-huit ministres sur vingt-huit y étaient opposés et que du reste une crise ministérielle était imminente. Aujourd'hui tout est remis en place et seuls deux ministres avaient encore à se rallier au vœu de la majorité. Cet événement, le plus important depuis la guerre, est très favorablement accueilli par nous, mais l'Allemagne n'y voit qu'un *bluff* et finit par déclarer que c'est une victoire à elle, d'avoir contraint l'Angleterre à cette extrémité militariste si critiquée auparavant. Tout est victoire pour l'Allemagne. Les défaites, elle trouve moyen de les tourner

en gloire et elle termine son année 1915 en se déclarant parfaitement satisfaite de son invincibilité. Ah ! quand assènera-t-on donc le coup de massue final sur le crâne de cette hyène puante pour l'empêcher de hurler encore à la victoire en même temps qu'à la mort !



CHAPITRE XVI

— 1916 —

Depuis quelque temps, on n'entendait plus, ce qui contribuait parfois à tromper l'attente, les chants dans les baraques. Rien ne dure, et la faible distraction de se récréer par quelques chansons le soir, n'avait plus d'intérêt. C'est que l'on ne se berce plus d'illusions, on sait la situation grave et notre calvaire se prolonge. Extérieurement on a l'air résigné, on se redresse, on fait violence au malheur pour supporter le sort. Nous sommes des soldats et des hommes, nous saurons porter le poids de nos maux aussi lourd qu'il pèse sur nos échines, mais la patience humaine nous impose une rude contribution. On fait le fort, il doit en être ainsi, mais qui peut dire à quel moment le vide de nos âmes, se creusait, se crispait, sans transitions à des instants plus moroses que d'autres ? C'est le soir, la nuit quand chacun est endormi ou qu'on le suppose, qu'on sent la détente des sensations nerveuses s'opérer sur la masse du troupeau couché. Et cette détente se fait dans le cauchemar, le rêve hideux qui vous laisse au matin pantelant. Des cris dans la nuit, des sanglots, des souffles oppressés de misérables dont le sommeil se heurte à des souffrances, éclatent ou fusent parmi les inconsciences. D'autres étouffent des pleurs, mais l'effort qu'ils font s'entend malgré tout dans la cage en planches de la chambrée. L'enfer, la nuit, dans cette atmosphère de tristesse enfonce en une indiscible douleur contre laquelle on se débat en vain. Un hurlement, un cri parfois plus lugubre que les bruits accoutumés réveille le dortoir, et on assiste involontaires et veules à la scène d'horreur que rêve un camarade : «Ils sont là !!.. Ils tuent !!... En avant !!... Lâches !!... » Un sursaut, des grognements, des réveils brusques coupent ces sommeils pénibles.

On se retourne sur les paillasses dures, et la nuit s'achève tant bien que mal jusqu'à l'appel en pleine obscurité, qui parfois est encore une délivrance.

Mais les nerfs prennent quelques fois leur revanche, et on tue l'obsession.

Le réveillon du Nouvel an est un prétexte qui met le feu dans les veines. On sent que l'année qui va s'ouvrir sera pour nous d'une importance capitale. Privés de tout, sans délassements acceptables, c'est, quand le cœur parle, du débordement. A défaut de toute autre chose, un accordéon servira à marquer le ton, et on oubliera le reste pour quelque temps pour ne penser qu'à concentrer tous nos espoirs.

Le 31 *décembre* a vu le camp en effervescence. Dans toutes les baraques, les répertoires les plus variés sont accueillis avec une complaisance facile. Il faut arriver à l'heure de minuit. Les soldats allemands à l'extérieur du camp chantent à tue-tête et ne peuvent nous entendre. *Herr* Lenz se promène bien dans le camp avec deux sentinelles tenant en laisse deux chiens, et fait fuir quelques noctambules, mais il ne trouvera pas à sévir. Si les Boches peuvent faire leur tintamarre, nous chantons en sourdine, et malgré qu'eux cherchent ouvertement à nous assourdir de leurs *Wacht am Rhein*, nos *Brabançonnes et Marseillaises* suffisent à réchauffer nos cœurs. A minuit juste, on s'envoie ses souhaits d'un coin à l'autre de la baraque ; des voisins nous font visite et les chants reprennent jusque bien tard.

Oh souhaits de 1916 ! si vous pouviez vous réaliser, quelle joie ! Nous avons tout donné, cette année nous rendra-t-elle la vie avec la victoire et la liberté ?

Le 5 sont arrivés environ six-cents Anglais qu'on envoie ici en punition. Ils avaient commencé par refuser les travaux dans des fabriques de munitions. Aux marais où ils furent envoyés ensuite, ils ont également refusé le travail. La première chose qu'ils ont fait en arrivant ici, fut de refuser la détestable soupe de midi, qu'on voulait leur donner. On les emploie à des travaux

vulgaires de voirie, etc. Ils sont stoïques et flegmatiques, les Anglais, et crânes avec cela ! C'est un exemple pour les autres.

Le 7 c'est la Noël russe. Nos Russes s'en donnent à pleins gosiers de cantiques. Ils vont promener leurs puces dans toutes les baraques où ils chantent leurs chœurs religieux. La plupart de ces Russes ont de bonnes voix et leurs chants d'ensemble sont harmonieux. Quant aux puces, puisque nous en parlons, ces parasites semblent être très peu influencés par les manifestations diverses ; tenaces, elles continuent à nous obséder de leur fléau. On s'habitue à tout, mais c'est terrible !

Dans nos baraques, nous recevons les visites les plus diverses. On taille un bout de causette avec des camarades belges, français, russes ou anglais venant d'autres camps et qui nous apprennent entre autre qu'ailleurs on est bien mieux traité, tant sous le rapport de la nourriture que sous la manière d'être conduits. Il vient aussi parfois des prisonniers civils qui nous racontent leur odyssée avec une emphase qui frise parfois le cynisme. Certains ont joué les tours les plus pendables à la police allemande pendant l'occupation, mais on n'entend jamais une note patriotique dans ces conversations. Ces gens pratiquaient la fraude, vendaient très cher des journaux français et anglais, ont franchi plusieurs fois la frontière hollandaise, mais jamais un de ces singuliers trafiquants n'a songé à s'engager dans l'armée pour défendre sa patrie. Pour eux la guerre pouvait durer, leur seule préoccupation étant de *faire de l'argent* de n'importe quelle façon. A la longue ces histoires nous inspirent de l'aversion ; il est vrai que nous ne parlons pas la même langue, et pour cette classe spéciale qui nous occupe, nous sommes des fous pour être allés « bêtement » risquer notre peau. Il est vrai que certains de ces civils ne dédaignent pas à l'occasion de se faire photographier sous des habits militaires empruntés. On sait ce qu'on doit en penser, mais pour nous dont la fierté est d'avoir fait notre devoir, qu'on nous pardonne de tenir à ce petit sentiment, c'est notre seule consolation, tout cela nous paraît bien triste.

Le 12, on a eu connaissance dans le camp d'un article publié par un journal russe et qui décrit la vie à Celle-lager même, sous des aspects peu flatteurs pour ceux qui nous traitent. La *Kommandantur* s'en est émue à tel point qu'elle a questionné plusieurs étudiants russes pour tâcher de trouver une bonne volonté qui voudrait prendre la peine de rectifier l'article du journal. Mais les offres sont tombées à faux et les Allemands en sont pour leurs frais. Il est trop tard pour se repêcher dans l'opinion et il ne sied même pas d'enquêter pour savoir si l'on a fait fausse route. On a prétendu si bien nous connaître et les journaux sont allés jusqu'à détailler nos caractères. Comme ils nous connaissent bien ! Les Belges pour eux sont des indisciplinés, ne comprenant pas que l'on doive se rendre à des appels. (Et tous les jours ceux-ci durent des temps indéterminés.) Nous sommes irréductibles et indomptables. Les Wallons sont petits, ont les cheveux noirs et les yeux foncés, tandis que les Flamands, plus grands, ont la chevelure blonde et les yeux bleus.

On se demande ce que ces balivernes sans queue ni tête peuvent bien avoir à servir pour exprimer nos caractères ? Et c'est ainsi qu'on prétend nous connaître ! Si nous ne possédons pas en nous le feu sacré de la discipline à tous crans, c'est que vraisemblablement nous ne sommes pas nés avec la mentalité prussienne qui fait de tout sujet un esclave ; et dans les temps les plus reculés nous n'avons jamais su nous plier sous la férule esclavagiste. Nous avons une autre notion de la liberté, et, même enchaînés, mal nourris, traités comme des bêtes de somme, nous prétendons ne pas nous courber plus bas que nous l'imposent les circonstances.

Des six cents Anglais arrivés l'autre jour, on a essayé d'en envoyer quatre cents aux marais. Mais ils ont jeté leur pain et ont refusé le travail à nouveau, de sorte qu'on a été contraint de les faire revenir ici.

D'habitude on payait les salariés en timbres. A présent on paye les mandats qu'on nous envoie de chez nous (et qui sont

déboursés en espèces), en timbres également. Tollé général, mais qu'y faire ? Où veut-on en venir en définitive ?

On nous écrit de Belgique que les Allemands y achètent des vivres pour les envoyer en Allemagne. Cela ne nous étonne pas. Ici même des médecins ont racheté des conserves aux malades du lazaret. Des soldats allemands achètent du pain aux prisonniers. Ce sont des juifs russes qui s'occupent de ce trafic en rachetant le pain des rations à ceux qui reçoivent leur pain de chez eux. La misère doit être indescriptible en Allemagne malgré les avis contraires donnés au *Reichstag*. Celui-ci commence à devenir quelque peu turbulant. On y agite des questions qu'on a souvent tenté d'exploiter chez les autres ; la censure, la cherté des vivres, la brutalité des sous-offs.

Pour en revenir au camp, nous devons dire que nous ne manquons plus de rien, mais c'est bien uniquement grâce aux envois que nous recevons de nos pays. Cela nous permet de refuser de toucher encore à la soupe des cuisines, sauf le dimanche quand on y met un peu de viande. Les plus pauvres ont à présent des provisions, ce qui fait loucher nos gardiens réduits à l'état d'indigents, tandis que nous grossissons positivement. C'est sans doute ce qui a permis à deux « artistes » venus de Belgique visiter un camp de prisonniers de dire que ceux-ci ne manquaient de rien et n'avaient aucun motif de se plaindre. Nous leur souhaitons pour le moins six mois de notre vie captive à ces cocos de génie !

Le 23 arrivent environ trois cents Serbes prisonniers. On leur a fait traverser toute l'Allemagne. Ils font la meilleure impression, quoiqu'ils n'ayent plus mangé depuis deux jours. On établit une garde sévère autour d'eux et ceux qui tentent de leur passer du pain sont punis de cachot. Mais on réussit pendant la nuit, à leur faire parvenir des vivres, réunis dans toutes les baraques.

Le 24, sept cent nouveaux Serbes font leur entrée au camp. Ceux-ci sont des plus minables. Il y a trois jours qu'ils n'ont

plus mangé. En Autriche, ils sont restés pendant treize jours sans recevoir de pain. Nous insistons pour pouvoir apporter des vivres à ces malheureux et nous finissons par obtenir cette autorisation. Alors ce sont des collectes, rassemblements de vivres, dons de toutes espèces qui affluent. Nos Serbes n'en reviennent pas d'être ainsi gâtés par leurs frères d'armes et ils en sont très reconnaissants. Ce petit mouvement charitable entre frères de misère n'a pas échappé aux Allemands. Les Français ont même abandonné à nos alliés un envoi complet de vivres qu'ils reçoivent périodiquement d'un comité de secours.

Le 26, les Anglais qui avaient refusé le travail ont été condamnés à un an et demi de prison. Ils vont en cassation à Berlin.

Le 27, nous voici à la fête de l'empereur. Plus de bruit comme l'année dernière. Calme plat. En somme journée aussi insipide que les autres.

Le 28, M. Jacquemain, échevin de l'instruction publique à Bruxelles, vient faire une courte apparition dans le camp. Il est très « encadré » et fait la visite désormais classique : théâtre, cuisines, bains, lazaret. On dit qu'il est venu visiter notre bourgmestre M. Max qui se trouve interné au « château de Celle » à Celle où sont également plusieurs officiers.

Ce même jour partent pour la France une cinquantaine de blessés français.

Le 1er *février* partent pour la Suisse, pour y être échangés, une vingtaine de blessés belges. Cinq sont hissés sur une charrette, car il leur est impossible de marcher. C'est la première caravane de Belges qui part, exception faite de quelques rares isolés qui ont réussi à rentrer. Parmi ceux qui sont partis ce jour figure un député de l'arrondissement d'Ypres qui avait été condamné à six mois de forteresse pour avoir favorisé l'engagement à l'armée de ses compatriotes. Les Allemands avaient incendié sa maison dans laquelle se trouvait sa femme. Celle-ci fut brûlée vive. Après quelque temps passé ici au lazaret, ce député a pu rentrer étant malade.

3 *février*. — Des poux ayant été trouvés sur un Russe, le camp repasse à une désinfection générale.

Nous avons appris que jusqu'à présent deux anciens chefs de bataillons du camp et un adjudant de Lenz, qui étaient partis au front, y ont été tués. Un ex-chef de bataillon et deux ou trois *feld-webels* sont prisonniers. A leur tour, ils vont jouir des douceurs de la captivité.

Le 4, cent et onze blessés français partent en Suisse pour y être échangés. Quelques vieux civils français sont également partis pour la France par la Suisse. Ce nous est un soulagement de voir s'en aller d'ici ces vieillards.

Les Serbes ont été autorisés à afficher l'avis suivant dont j'ai pris copie : « *Remerciements* » — Nous exprimons ici à nos frères russes, français, anglais et belges notre sincère reconnaissance, pour l'aide fraternelle qu'ils nous ont apportée au moment le plus critique de notre existence. Nous leur en seront éternellement reconnaissants ! Nous vous saluons, frères... (*s*.) Vos frères, les Serbes. »

Le 7, on raconte que six prisonniers partis en corvée sont filés avec leur sentinelle ! En voilà une évasion !

Le 9. — Il faut que je vous raconte comment on opère ici pour obtenir l'engagement « volontaire » des gradés prisonniers. Un jour, on réunit ceux-ci et on leur demande quels sont ceux qui veulent travailler *volontairement*. Comme beaucoup de sous-officiers sont employés à la poste, aux paquets, aux services divers, on fait remarquer que la question ne se pose pas pour ceux-là. La réponse est : « Peu importe, on demande les volontaires ». Naturellement, personne ne bouge. Alors, on écarte ceux qui ont une besogne et on les y envoie ; on n'en parle donc plus. A ceux qui restent, on repose la question. Les prisonniers déclarent que dans le camp ils veulent bien accepter un poste si c'est nécessaire. On ne peut rien promettre. Craignant un envoi aux marais, personne ne sort des rangs.Deux jours après, on fait revenir les gradés sans travail et on leur repose la ques-

tion, menaçant cette fois d'envoyer tous les récalcitrants dans un camp où ils seront très mal, devront faire l'exercice durant toute la journée, n'auront pas de cantine, etc. Ce sont les paroles du colonel. Quelques-uns se décident à accepter le travail. On leur fait signer immédiatement un papier qui les livre entièrement pour n'importe quelle corvée. Les refusants sont envoyés immédiatement dans le camp dont on a fait le sombre tableau. Quelques-uns qui ont pu justifier d'une incapacité maladive restent dans le camp. Voilà ce qu'on entend ici par « travail volontairement accepté ».

Le 14, une trentaine d'échangés qui étaient partis pour la Suisse sont revenus ici. (Un est mort six jours après). Il paraît que le nombre des échangeables était atteint et malgré que la plupart soient gravement blessés, on a fait retourner ces malheureux en captivité.

Le 15. — Les journaux allemands ont souvent écrit, et la déclaration en a été faite au *Reichstag*, qu'on n'employait pas les prisonniers pour faire des travaux de défense. Nous avons la preuve du contraire. Ici sont revenus vingt-sept Russes que l'on tenait en réserve depuis six mois pour aller réfectionner les voies ferrées en Silésie. On les y a expédiés, mais là, on leur a fait faire des grenades à mains. Ayant refusé ce travail, on les a envoyés aux marais d'où ils sont revenus ici. Deux cents autres Russes sont également rentrés au camp. On les avait fait travailler à des tranchées dans les environs de Strasbourg et de Metz. Souvent passaient au-dessus d'eux des avions français. Ces Russes ont refusé le travail qu'on exigeait d'eux. On a menacé de les fusiller, et on les a privés de nourriture pendant un jour. Finalement, ils se sont vus envoyés aux marais où pendant quinze jours ils sont restés, jusqu'aux genoux dans l'eau. Ils ont fini par refuser le travail et les revoilà ici.

Le 22 est passé au-dessus du camp un Zeppelin, le L. 6. C'est le même jour qu'un Zeppelin a été descendu à Sainte-Ménéhould.

Le 25. — Le procès de l'adjudant français dont il a déjà été question est terminé. La sentinelle allemande prévenue a été acquittée comme on ne s'étonne pas de l'apprendre. L'avocat dans sa plaidoirie a insinué que les témoins-prisonniers ont eu le temps de comploter pour charger le prévenu. L'adjudant avec lequel les témoins se sont entretenus, était venu de Müggenburg où sont internés les sous-officiers qui sont partis d'ici l'autre jour. On leur fait faire l'exercice pendant toute la journée. Le commandant du camp les a prévenus qu'ils devaient tous travailler sous peine de quoi on leur supprimerait tout envoi d'argent, de colis et de correspondances. Les sous-officiers ont répondu par un refus catégorique, préférant les privations au travail forcé.

Après un an et demi de captivité, j'ai relu mes notes. Il y a un an, nous avions déjà cette belle confiance dans la victoire et la paix prochaines. Des Allemands mêmes ne nous disaient-ils pas que la fin de la guerre était escomptée pour la fin du mois de mai ? A présent cet optimisme perdure, et les Boches avancent que tout pourrait être fini de juin à août. Nous voudrions le croire, mais ce n'est pas la première fois qu'on se trompe de date. A vrai dire personne ne peut faire de pronostics. Toutefois, on comprendra aisément que nous ne laissions pas cette préoccupation de côté. Au contraire, on ne fait qu'y penser. Et si l'année dernière à pareille époque nous n'eussions pas eu ce bel espoir qui nous a soutenu, on en serions-nous ? Et cependant nous vivons toujours. Nous sommes aussi moralement un peu plus tranquilles ; les services ont été si souvent réorganisés qu'il semble qu'il ne reste plus rien à remanier. Donc nous sommes rassurés quant aux lendemains, ce qui calme nos énervements (1). Rien n'était plus tracassant que d'être sans cesse sur le qui-vive pour savoir ce qui nous adviendrait du lendemain ; et ici on devient forcément très casaniers, on ne demande qu'une chose : qu'on nous laisse tranquilles.

(1) Nous nous illusionnions grossièrement comme on le verra par la suite.

1er *mars*. — Par décision de l'autorité allemande, on pèse plusieurs prisonniers de diverses nationalités, et il paraît qu'on les repèsera tous les mois. Ceci pour voir s'ils grossissent. Ce qu'on ne dira pas c'est que nous subvenons à nos besoins par nous mêmes, grâce aux colis que nous recevons de chez nous.

Près des pompes, on a installé de grandes cuves destinées à recueillir le surplus des bidons de soupe que nous ne consommons pas. Ces tonneaux débordent chaque jour, témoignage que nous ne touchons pas à l'infernal potage boche. Le contenu des cuves est enlevé par les paysans des environs qui en nourrissent leurs cochons. Enfin voilà une destination trouvée !

Le tarif des punitions pour les fumeurs surpris dans les baraques est singulièrement aggloméré. Pour être pris à griller une cigarette, on est puni de : cinq jours d'isolement dans le second camp, cinq jours de cachot, cinq nouveaux jours d'isolement, deux jours de privation de pain, quinze jours de privation de colis et de correspondance, passage à la désinfection (? !), mis au travail en corvée. Les chiens-de-garde ont pour ordre de pincer vingt fumeurs par jour.

Hier le 3, les soldats allemands de la garnison ont refusé pour la seconde fois leur nourriture qui cependant est de beaucoup meilleure que la nôtre. L'amiral les a sermonnés vertement, et la conclusion en a été que les congés pour toute la garnison sont suspendus jusqu'à nouvel ordre, et que pendant quinze jours les soldats devront faire l'exercice sur la plaine durant deux heures. C'est égal, il y a six mois, les Boches n'auraient pas osé réclamer, et il a fallu en être arrivé à une rude extrémité pour avoir eu l'audace d'élever une protestation.

11 *mars*. — Un petit événement caractéristique vient de se passer. Un loustic, énervé sans doute des exagérations et fanfaronnades boches, s'en est vengé en lançant sont petit canard sensationnel. Hier soir il répandit le bruit que les Allemands avaient pris quatre nouveaux forts à Verdun. Ceci était dit à un endroit où nos gardiens « pouvaient l'entendre ». Comme

on s'y attendait, le canard a atteint son but. Le soir les Boches se sont livrés à une petite séance de réjouissances accompagnée de beuveries. Nos « amis » sont tellement bien informés par les leurs, qu'ils apprennent souvent les nouvelles par nous, et évidemment les bourdes sont également partagées en parts approximatives. C'est égal les Boches renseignés par les prisonniers...!

Cela devait finir mal. Ce matin les journaux informent que le fort de Vaux, dans lequel les Allemands avaient pu prendre pied pendant peu de temps, avait été repris par les Français. C'est loin de l'histoire des quatre forts enlevés. Aussi fait-on une mine très allongée dans le camp adverse. Tout se réduit à une amère déception. Or, comme en Allemagne il faut toujours un coupable pour tout, on recherche le farceur. Le trouvera-t-on ?

Un petit trait de la censure que je m'en voudrais de laisser échapper. Un des nôtres vient de recevoir des cartes postales illustrées de sa ville de résidence portant les vues des environs de Dinant. Sur l'une d'elles on voit les ruines historiques du château de Poilvache. Mais la censure a cru devoir biffer quelques mots de la suscription imprimée. On a donc retranché « vue des ruines de » et on n'a laissé subsister que le seul mot de « Poilvache ». Anastasie a fait là un coup de maître. Evidemment, il fallait effacer aux yeux du monde la trace du vandalisme des Allemands qui doivent chercher à masquer qu'ils ont détruit de fond en comble le patelin de Poilvache au point qu'il n'en subsiste plus qu'une ruine située sur les hauteurs boisées de la Meuse.

Un de ces derniers jours étaient partis d'ici quatre cent quatre-vingts Russes (Petits-Russiens) qu'on a envoyés dans un camp où ils ont rejoint d'autres compatriotes. Là des officiers autrichiens les ont « cuisinés » et leur ont offert une situation qu'on n'a pas autrement déterminée. Tous ont été invités à signer un papier, sorte de contrat, dont le texte n'a pas été dévoilé. Ceux qui ont refusé de signer les yeux fermés ont été frappés, privés de nourriture pendant deux jours et finalement renvoyés

ici. Des quatre cent quatre-vingts, cent cinquante-huit sont rentrés à Celle-lager, les autres, tout en ne sachant pas à quoi ils s'engageaient, sont restés, navrés mais terrorisés. On croit qu'ils sont destinés à aller faire des tranchées.

Le 14. — La vie continue ici monotone. Pour ne pas changer, on refait des listes des Flamands, des métiers, des malades, auxquels on fait à nouveau entrevoir un petit voyage en Suisse.

Vous penserez que je deviens barbant à force de répéter toujours la même chose, mais ce n'est pas ma faute ; cela nous fait le même effet ici, et c'est ainsi que le temps se passe.

Le gouvernement belge du Havre vient d'envoyer des effets d'équipement pour ses prisonniers. Les uns en reçoivent et sont contents. Les autres, ceux qui n'en obtiennent pas récriminent pendant un jour, puis tout retombe dans l'oubli. Le théâtre joue encore, on est même en train de construire un cinéma ! Tout cela distrait des gens qui ne savent pas s'ils font bien ou mal. Pourtant l'opinion s'est révoltée le jour où quelques entrepreneurs de plaisirs louches, que nous nous abstiendrons de qualifier autrement pour notre honneur à tous, ont voulu organiser un bal ! Un bal de prisonniers ! Les Allemands en chuchotaient, enchantés de nous voir tomber si bas. Mais immédiatement des protestations véhémentes se sont élevées et un des nôtres(puisque les réclamations collectives ne sont pas admises), est allé trouver l'amiral pour lui dire son fait au nom de tous. Les bals ont été supprimés instantanément, privant ainsi les Boches du petit scandale qu'ils escomptaient. C'est malheureux à dire, mais il y a des gens dont la mentalité dépasse toutes les limites, et le pire, c'est qu'ils ne le savent pas.

Nous sommes en ce moment en pleine offensive allemande qui à Verdun prend l'ampleur qu'on connaît. Pendant plusieurs jours nous sommes restés dans les transes les plus mortelles, mais l'héroïsme français a sauvé la situation. Selon une gravure française l'alerte a été chaude, mais la France en a vu d'autres !

Le 15 nous sommes en possession d'un *Journal* du 6 mars, dans lequel nous lisons le récit des combats épiques autour de Verdun. C'est sublime et terrifiant ! Mais aussi que de fierté nous éprouvons des succès maintenus par les nôtres. Cent vingt-cinq mille Boches sont déjà restés sur le terrain, et ici les trains amènent des blessés que c'en est incroyable. Rien qu'à Celle, vingt-huit trains composés de quarante-trois wagons de blessés sont en trois jours arrivés aux lazarets, et depuis Verdun sur toute la route c'est ainsi. Des soldats allemands ne cachent pas que jamais ils ne passeront le mur de canons qui leur est opposé, mais le haut commandement s'entête toujours. Il y a quelque chose qui est bien près de casser dans ce haut commandement ! Toutefois, nous respirons plus librement.

Actuellement nous n'allons même plus à la cuisine chercher la soupe du midi ou du soir, ce qui fait que les cuves exposées à l'extérieur n'ont plus de raison d'être et que les charrettes de paysans vont directement à la cuisine, où des chaudrons on transvase directement la soupe dans les tonneaux. Ce qui fait que les cuisines du camp fabriquent de la nourriture non plus pour leurs prisonniers, mais pour les cochons. Nous nous soutenons avec des conserves. Les Français qui reçoivent périodiquement des légumes secs de leur pays, ont été autorisés à cuire leur soupe eux-mêmes ; une cuisine est à leur disposition. Dans la plupart des baraques les Français partagent leur soupe avec les Belges. Sans commentaires je crois !

Le 18 deux médecins suisses sont arrivés et visitent les prisonniers qui se déclarent malades, aux fins de les envoyer en Suisse. Quelques malades sérieux et quelques très habiles carottiers sont désignés. Cela fait des heureux et des malheureux !

Le 20 *mars,* nous lisons un journal *Le Matin* du 13 mars. Des opérations autour de Verdun y sont magistralement décrites ; et maintenant nous en savons plus que les Allemands, qui doivent continuer à ignorer tout. Mais je crois qu'ils n'ignorent pas tout ce qu'on pense.

Nous venons de surprendre un ordre confidentiel adressé aux chefs de bataillons. Le *feld-webel-leutnant* qui commande notre bataillon, est dans le civil directeur de banque. Il est chargé de faire des conférences et théories aux soldats allemands du camp au sujet du prochain emprunt. Des listes sont mises à la disposition des compagnies, et tous les militaires, officiers en tête pour donner le bon exemple, sont « priés » de souscrire une certaine somme prélevée sur leur solde. Il sera tenu note de ceux qui souscrivent.

Ce jour, un de nos amis nous montre une caissette ayant contenu dix cigares, qu'il a « trouvée » à Munster le 15 septembre 1914 et sur laquelle nous lisons l'inscription brûlée au fer : *Cigarren in Paris zu rauchen.* (Cigares pour fumer à Paris.)

Les caissettes étaient donc préparées pour en faire cadeau aux soldats allemands qui entreraient dans Paris ! Que nous sommes loin de ces hardis pronostics, et quelle saveur cela a pour nous de voir ce témoignage de la présomption boche. (*Note.* — Les cigares étaient bons.) En attendant, nos ennemis fument un cigare de dimension devant Verdun !.

On affiche un avis : « Les pourparlers entamés entre l'Allemagne et la France au sujet de l'amélioration de la nourriture des prisonniers de guerre allemands en France n'ayant pas encore abouti, la défense faite aux intéressés de faire des envois de pains et de biscuits reste en vigueur. La mesure s'applique aux intéressés belges, les soldats allemands faits prisonniers par les Belges étant internés en France (*signé* : le lieutenant-colonel Graù). »

Il s'agirait de savoir qui a commencé par affamer ses prisonniers ! Ici nous continuons à refuser la nourriture des Boches. Représailles. On désigne une grande partie des Français pour aller en corvée. Il paraît qu'ils vont en Pologne (du côté de Mitau). De nombreux Belges sont également envoyés en corvées.

Les soldats allemands ont été fouillés ; ils ne peuvent être en possession de plus de 5 marks. Il est vrai que nous sommes à la veille de la clôture de l'emprunt.

Les Boches ont comme nous leur monnaie en timbres, à la différence que les leurs sont ronds. Des confetti quoi !

Une petite scène vient de se passer, et je me décide à la raconter quoique y ayant joué moi-même un rôle.

Ce matin j'étais allé me brosser les dents à l'extérieur de ma baraque qui n'est séparée des baraquements des soldats allemands que par la clôture de fils barbelés.

Des soldats boches me contemplent, comme s'ils n'avaient jamais vu un «jass» se brosser les dents. Ce sont de jeunes recrues qui vont partir pour Verdun, entourées de quelques anciens. Ceux-ci me hèlent : «Eh kamerad nous venons de Belgique»!

Pas de réponse.

— Beau pays, nous y serons bien. Et vous aussi vous pourrez être heureux quand vous serez Allemands !

— Alors, dis-je, nous allons nous dépêcher de nous faire naturaliser Chinois car jamais nous ne serons Allemands !

Les jeunes de la nouvelle classe me regardent avec des yeux de porcelaine. Un vieux marronne : — « Nichts zù thùn mit diezer kerl » (Rien à faire avec ce gaillard).

Mais il veut avoir le mot de la fin.

— Wir gehen nach Frankreich.

— On doit vous y attendre, car cela ne va pas du tout par là, gùte reis nach Verdoun !...

Et je lance en fontaine un jet d'eau dentifrice, tandis que mes boches écument de rage derrière les barbelés qui me protègent contre leur fureur.

Mais dans ma baraque on rit comme de petites folles de la bobine des autres ; plaisir réconfortant et rare.

CHAPITRE XVII

LE PRINTEMPS DE 1916

S. M. le Printemps s'annonce... par une tombée de neige ! Le général en chef de la Création se serait-il aussi trompé dans les dates ? Ce temps perdure quelques jours, engendrant la neurasthénie.

Le 25 à 8 heures du soir, on fait dresser à nouveau la liste des Flamands et cela doit être fait pour 9 heures. On parle de réunir tous les Flamands dans un camp. Où pense-t-on enfin en venir avec ces menées ? Quoiqu'il en soit, et quelque but qu'on poursuive, toute entreprise des Allemands en ce qui nous concerne tombera à faux. Mais que penser de toutes ces listes ? On n'a même pas la pudeur de cacher ce gâchis. Au lieu de conserver un modèle quelconque pour toutes les éventualités qui se présentent si souvent, on préfère nous donner le spectacle d'une organisation boiteuse. Que les Allemands se moquent de nos appréciations et se soucient de nos réflexions comme de Colin-Tampon, nous n'en doutons pas. N'empêche que la fameuse administration modèle allemande ne nous émerveille nullement. Qu'on ne vienne plus nous vanter cette parodie administrative comme exemplaire.

On puise ferme dans toutes les baraques pour réunir un certain nombre de travailleurs qui partent immédiatement en corvées. Il paraît qu'on veut nettoyer le camp. C'est avec cela qu'on entretient les anxiétés et les angoisses des lendemains incertains, des avenirs problématiques, les fièvres des attentes, et les qui-vives au bout desquels on ne peut que présager des départs pour des destinations inconnues, vers des lointains inquiétants où l'existence laborieuse jusqu'aux éreintements fait entrevoir l'ennui des bêtes surmenées. Et à cela la vie d'ici,

en cage, semble encore préférable. Ici au moins on sait comment on respirera le lendemain, et on s'intéresse assez peu de savoir si l'on ne sera pas mieux chez les paysans. Mais il n'y a pas à choisir ; quand on est désigné, on doit partir, les travaux du printemps exigent des bras.

Dans notre existence animale nous nous sommes groupés selon nos sympathies. Il nous faut échanger nos pensées, coordonner nos vues, entretenir nos confiances mutuelles, sans quoi la vie humaine serait impossible. Des amitiés se sont nouées qu'on pouvait croire éphémères, mais dont on sent toute la force lors de ces départs, de ces séparations brusques et cruelles qui laissent une sensation de vide s'ouvrant sur un nouveau néant. Il faut avoir ressenti cette impression vague et pourtant réelle des arrachements sombrant au milieu des habitudes qui avaient pris force de coutume. Quand on a vécu ensemble pendant si longtemps les mêmes amertumes, souffert les mêmes misères dans un coude-à-coude d'intimes afflictions, en étroite communion d'esprit, qu'on ne s'est rien caché pour se mieux comprendre, que les peines de l'ami deviennent les vôtres, et que l'on s'en console en partageant les douleurs, on comprendra que l'on souffre encore et même davantage quand le confident, l'ami avec lequel vous partagiez vos repas, vos instants de récréations, est parti ! Et l'angoisse de la séparation s'avive du problème qui pointe à l'horizon. L'ami cherchera à s'enfuir, tentera l'impossible pour se libérer de ses chaînes. Réussira-t-il ? Notre cœur bat à cette pensée ! Mais l'échec ! Les chances sont aléatoires. Alcrs c'est la découverte du fugitif, l'arrestation stupide, le cachot, qui replonge dans les désespoirs. Ou bien c'est la mort ! Et on a beau faire le malin, cela donne le petit frisson.

Attendons, nous vivons de tant d'espoirs.

Aujourd'hui, la chambrée paraît bien vide : six camarades sont encore partis. Hier au soir, on a essayé d'égayer les adieux par des chants qui n'ont malgré tout pu faire dissiper toute la tristesse qui flottait. A 4 heures du matin nos compagnons

sont partis, chargés de leurs paquets, dans la nuit froide, par des chemins boueux et détrempés par la neige fondue des jours précédents. Et cela a quelque chose de morne et de désespérant ; une émotion étreint nos gorges. Quand se reverra-t-on ?

On communique un avis par lequel on prévient les prisonniers qu'ils ne pourront plus recevoir mensuellement de Belgique qu'un seul colis au lieu de trois et un postal au lieu de quatre. Les envois ne pourront contenir ni pains, ni biscuits, ni sucre, ni macaroni, ni viandes. Seulement du poisson, du lait, du chocolat et du tabac. Il fallait s'y attendre. La lâcheté de nos ennemis ne s'arrête pas devant le mensonge éhonté de prétendre, malgré tout , aux yeux du monde, que nous sommes bien nourris et bien traités, et que tous les vivres que nos parents et amis de Belgique nous envoyent, en y apportant des soins religieux, ne sont que du superflu. Ah, quand donc la bête dangereuse pour toute l'humanité sera-t-elle abattue ?

En huit jours, on a fait repasser tout le camp par quatre visites médicales. On classe ensuite les prisonniers par listes. Les plus valides s'en iront, les autres travailleront ici. Les blessés sont gardes-latrines ou employés à d'autres insipidités.

Une lettre nous apprend que 100,000 kilos de chocolat ont été débarqués à Marseille, ce qui en clair veut dire pour nous que 100,000 nègres sont arrivés au pays de la Cannebière. (Y en a bon, ça va barder.)

Le 31 *mars,* quinze blessés belges arrivent au camp. On leur fera remplir quelques formalités avant de les renvoyer en Belgique. Certains sont très mal arrangés.

On continue l'évacuation du camp.

Le 6 *avril* on fait brusquement partir deux cent cinquante français, si brusquement qu'on n'a prévenu personne. Le théâtre même n'échappe pas à la faillite. Tous les théâtreux partent en corvée ! Ne l'avions-nous pas prévenu ? Le but des Boches est atteint, ils ont pu photographier et publier des vues de théâtres de tous les camps, puis, à la première pile sérieuse, les distrac-

tions sont supprimées. Elles n'étaient donc pas indispensables ! On connaît nos sentiments ; nous n'avons jamais admis les représentations publiques organisées par quelques industriels qui ne s'intéressaient qu'à « faire de l'argent » tandis que les autres ont leur esprit uniquement tendu vers la situation de nos armées. Mais tout arrive en son temps et certains n'en sont plus que pour leurs regrets d'avoir donné dans le panneau. Malgré que nous ne soyons plus que très peu de monde au camp, on a achevé la baraque du cinéma. Les « organisateurs » qui ont avancé l'argent (3,100 marks) sont dans la désolation. Rien à faire, et par surcroit, on vient de prévenir que les soldats allemands payeraient 15 pfennigs et les prisonniers 25 comme prix d'entrée. Nous n'avons pas le cœur de plaindre ceux qui s'embarquent dans de telles aventures.

Le 8 *avril.* — Le cinema s'est ouvert hier. Comme il fallait s'y attendre et comme nous l'avions prédit, il y avait parmi les films, des actualités de la guerre, et évidemment ce sont des faits d'armes boches que l'on glorifie. On a fait défiler, paraît-il, les troupes allemandes entrant à Wilna. Pour peu, on demandera d'applaudir à nos défaites. Et il se trouve encore des gens pour nous contester le droit de protester contre de telles exhibitions !

Le 10. — Depuis la suppression brutale des envois de colis aux Belges, la misère commence rudement à se faire sentir, d'autant plus qu'on est obligé de refuser de plus en plus la nourriture des cuisines. Jusqu'ici on consommait encore le café du matin, mais à présent celui-ci est devenu une telle mixture, infusion de chicorée et de glands sans addition de sucre, que ce breuvage est devenu imbuvable. On ne vend plus de sucre à la cantine et les Allemands eux-mêmes doivent être munis d'une carte pour s'en procurer. La cantine ne fournit plus rien sauf du miel, de la moutarde et quelques menus objets, et les journaux prétendent toujours qu'il y a de tout à profusion. Mensonges. Et dans le *Hannoversche Tageblatt* nous devons lire qu'un journaliste de Genève qui a visité les camps allemands

trouve que l'alimentation est suffisante. Un prisonnier aurait même déclaré à ce visiteur que la meilleure nourriture serait de la lecture. Nous nous demandons sur quel genre de prisonniers on tombe toujours pour obtenir ces déclarations. Ici sur les 20,000 prisonniers qui ont déjà défilé par le camp, on n'en a jamais questionné *un seul*. L'Allemagne possède de tout, n'est ni affamée ni appauvrie ! Mensonge, mensonge, cynique comédie, triste mentalité qui ne sauvera pas la cause, car les faits imposeront leur jugement.

Le 13. — Parmi les malades, désignés pour aller en Suisse, on a encore fait une sélection. Soixante et un sont placés en seconde catégorie et iront peut-être plus tard en Helvétie. En attendant ils partent ce matin pour le camp de Holzminden, poursuivis par les clameurs et les imprécations de l'Asacien qui rudoie ces malades jusqu'au départ.

14. — Le rapport d'aujourd'hui annonce que le gouvernement français avait proposé à l'Allemagne de payer la pension aux décorés de la Légion d'honneur prisonniers. Le gouvernement allemand a refusé.

Le 15 *avril*. — Le temps s'est mis au beau, ce n'est pas trop tôt. Les jeux de balles recommencent. Pour tuer les longues heures d'ennui, on s'acharne dans les baraques à faire des réussites aux cartes ; ce qui est bien le superlatif en méthode d'abrutissement. Mais que voulez-vous ? Et puis on est superstitieux. Quand on réussit, on est tout content, et quand cela rate, comme les gosses, on recommence. Ah si l'on nous avait jamais dit que nous en arriverions un jour là !

Le 18. — Un incendie détruit un magasin situé heureusement à l'extrémité du camp. Nos pompiers ont été là !

Le 19. — Inspection passée par un général. Il trouve la soupe mauvaise et aboye quelque peu contre ses subordonnés. Cela ne change rien, et après son départ tout retombe dans l'état habituel.

On pratique le 21 une fouille qui, comme les autres n'aboutit à rien, car elle était éventée.

Des visites médicales se succèdent ; en deux mois nous en avons passé huit, et ce n'est pas fini. On pressure le citron pour trouver le plus de valides afin de les envoyer en corvées dans le pays.

28 *avril.* — Quatre de nos jeunes camarades (le plus âgé n'a pas vingt-quatre ans), qui étaient partis en corvée agricole, et qui ont tenté de se sauver, ont été repris et sont revenus ici hier. Nous avons pu les approcher. Leur odyssée est très intéressante et très émouvante. Nous admirons le courage de ces petits sergents (les quatre sergents de La Rochelle) qui ont fait preuve d'une endurance digne d'un meilleur sort. Nous connaissions leurs projets et nous faisions des vœux ardents pout leur réussite. Malheureusement il est bien démontré qu'il n'y a rien à faire pour se libérer de l'odieuse captivité dans laquelle nous croupissons. Hélas nous sommes condamnés à rester dans ce séjour maudit, dont nous conserverons un souvenir haineux, jusqu'à la fin de l'affreuse guerre. J'ai cru intéressant de reproduire le carnet de route d'un des quatre fugitifs (le sergent Bousez). Il est savoureux dans sa simplicité et complète l'historique de la captivité

CARNET DE ROUTE D'UN ÉVADÉ.

« 16 *avril* 1916. — Le jour de nous sauver a sonné. Nous marcherons pendant la nuit.

22 *heures* 30 *minutes*.— Nous forçons la porte de notre logement, (la porte d'une grange.) Nous portons nos capotes, vivres, etc., dans un petit fourré.

Nous revenons et nous couchons tout habillés. Avant le contre-appel du soir deux d'entre nous partent en éclaireurs. Simple coïncidence sans doute, notre gardien se trouve de l'autre côté de la porte et dit : « Voyez, ces gens faisaient semblant de dor-

mir, que signifie ? » Nos amis rebroussent chemin et viennent nous dire : « Attrapés ! » Consternation. On discute. Finalement on décide quand même de s'évader, lorsque notre gardien se sera couché dans la place contiguë à la nôtre.

Le 17, 1 heure du matin. -- Nous sortons silencieusement sur nos chaussettes, bottines en mains. Nous ouvrons doucement la première porte, ensuite la seconde et nous voilà sur la route. Nous faisons 200 mètres sur nos chaussettes, dans la boue. Nous nous chaussons et filons en silence vers le petit bois où nos effets sont déposés, recouverts de branchages. On s'habille et en route par deux, à 200 mètres de distance entre chaque groupe. Marche vers Ulsbeck, 7 kilomètres 1/2. On traverse ce gros village à 2 h. 1/2. Tout est calme, seul le bruit de nos chaussures ferrées sur le pavé raisonne dans la nuit. Nous tâchons cependant d'amortir le plus possible le bruit de nos pas. Nous continuons sur Schneiderkrug, mais nous prenons bientôt un chemin de traverse pour dépister les recherches. Nous continuons encore quelque temps et nous entrons dans un bois. Trop peu épais, nous devons chercher autre chose. Il est temps de se dépêcher, l'aurore arrive et nous débouchons à 30 mètres d'une ferme. Quelques alarmes. Pluie. Départ à 10 heures soir. Rencontré une jeune fille. Difficultés pour trouver une route dans la bonne direction. Pluie, marais. Nous continuons.

18. — Pluie. Voie ferrée. A bout de forces, trempés jusqu'aux os, nous arrêtons à 3 heures de la nuit. Abris, pluie, toujours pluie, pas de chance.

Départ à 9 h. 30 du soir sans avoir eu un moment de repos, car nous avons dû rester debout, le sol étant trop détrempé. Transis de froid. Pleins de courage malgré les nombreuses déceptions, nous nous remettons en route et avons le bonheur de constater que nous sommes à Kloppenburg. Nous traversons le passage à niveau près de la gare, nous nous engageons dans la rue principale et par la gauche nous arrivons à un vicinal qui nous conduit à la grand'route longeant le chemin de fer qui va

à l'Ems. Toujours la pluie. Les pieds sont affreux à voir. Deux jours et trois nuits dans l'eau ! Nous souffrons beaucoup et nous sommes heureux de trouver une cabane abandonnée pour sécher nos vêtements, soigner les pieds et dormir un peu. Nous sommes à proximité de Lastrup.

19. — Nous dormons très peu à cause du froid. Le soleil daigne se montrer mais disparait aussitôt pour faire place à la pluie. Nous décidons de passer une seconde nuit dans notre rustique cabane que nous visitons (demeure d'un sabotier rentré sous les armes probablement). Les vêtements ne sèchent pas.

Jeudi 20. — Encore de la pluie. Nous mangeons quatre biscuits chacun et nous nous passons de boire, notre eau de fossé étant épuisée. Vers 3 heures après-midi, pendant que nous fumions une cigarette, deux jeunes rôdeurs tentent de s'introduire dans la demeure pour voler. Notre crainte avait été que ce ne soit le propriétaire qui réapparaisse. Nous crions : Loos, loos, schweinerei (toutes les beautés du vocable). Et voilà les voleurs partis. Soupir de soulagement. Départ vers 10 heures du soir. Temps nébuleux, noir comme dans un four. A 11 heures, Lastrup. Après avoir pris une route contraire à notre direction, nous rebroussons chemin et nous décidons de suivre le chemin de fer. Nous marchons à bonne allure. Il fait un temps délicieux agrémenté d'un magnifique dernier quartier. Nous passons Lindern et nous arrivons à la frontière prussienne où notre chemin de fer se termine. Nous reprenons la grand'route et nous arrivons à Werltz à 3 heures du matin. Nous marchons toujours.

Vendredi 21. — Nous rencontrons le sonneur de cor qui nous a causé une belle frayeur. Traversons le village assez important et par la droite nous reprenons le chemin de fer qui conduit à l'Ems. A 300 mètres à l'ouest de Werltz, nous entrons dans un bois pour nous reposer des fatigues de cette longue marche de plus de 25 kilomètres. Nous essayons de dormir, mais impossible ! sol humide, froid. Et voilà, je suis de garde de 9 heures à 11 heures et le soleil me rend visite. Salut, lumière du jour qui vient

réchauffer nos corps engourdis et ranimer nos âmes où brillent malgré tout la foi et l'espérance. Viens, viens, infuse en nous tes rayons chauds et vivifiants, réjouis notre cœur, et qu'à travers ton éblouissance et ton énigmatique mystère nous puissions percevoir ce mot magique, symbole de toutes nos aspirations : Liberté !

A cause du mauvais temps, nous constatons que nous sommes très en retard sur l'horaire fixé. Nous sommes donc obligés de nous rationner, quatre petites galettes par jour, une demie-boîte de sardines et un flacon d'eau de mauvaise qualité. Telle est notre nourriture journalière. Je ne sais comment il soit possible de n'être pas encore tombés malades. C'est un miracle. La journée a été assez bonne, mais comme d'habitude nous n'avons pu dormir. Départ à 10 heures du soir. La pluie se remet bientôt à tomber et nous commençons à en ressentir les effets. A minuit nous arrivons à proximité de Sögel ; nous laissons le vicinal à notre gauche et nous traversons le village. La pluie tombe à flots, nous nous égarons et il est 1 heure du matin lorsque nous retrouvons la ligne du vicinal.

Samedi 22. — Nous continuons notre route sur Wahn et nous marchons sans trouver le village ce qui nous fait faire un grand détour. (Erreur grossière sur notre carte.) Nous sommes trempés jusqu'aux os. Nous devons supposer avoir passé Wahn et nous continuons sur Lathen (1 kilomètre de l'Ems). Nous sommes à bout de forces, un camarade est légèrement indisposé et nous ne demandons plus qu'une chose : trouver un abri pour passer la nuit. Dans le désert pas une maison à voir pendant des kilomètres, pas de bois, rien que des marais et un peu de bruyère. A l'endroit où le vicinal rejoint la route, nous avons le bonheur de remarquer au loin une espèce d'habitation. Avec Marlier, je vais la visiter. C'est un hanger pour bestiaux. Nous y entrons pour nous reposer. *Quatre heures du matin.* Après cette journée pluvieuse, terrassés par la fatigue, nous sommeillons quelques heures malgré que nous soyons exposés à tous les vents

A midi, dîner : deux sardines, deux petits biscuits. Une borne nous indique 9 kil. 5 hect. pour Lathen. Que cela finisse vite, car ce chemin de la liberté si doux à parcourir prend les allures d'un calvaire.

Départ à 10 h. 20. Temps sombre. Nous longeons la route de Wahn à Lathen. Campagne déserte ; les marécages et les terrains inondés sont plus nombreux. Nous arrivons à Lathen vers 1 h. 30. Nous traversons la petite ville mais il nous est impossible de trouver une route qui nous conduise à l'Ems. Nous rebroussons chemin et repennons le sud.

Deux heures. — Nous rencontrons le veilleur de nuit. Celui-ci allume sa lanterne et nous demande qui nous sommes et où nous allons. Nous répondons évasivement, tout en continuant notre route, que nous allons travailler à Lagen (et nous sommes dans la direction opposée à ce village, ce que nous avons constaté après). Nous forçons l'allure et après plusieurs détours nous nous engageons dans une route qui semble devoir nous conduire à l'Ems. Malheur de malheur, cette route comme les autres et les terrains environnants, tout est inondé ! C'est le débordement de l'Ems qui s'accuse et la rive droite doit être impraticable. Force nous est de chercher autre chose. Après un court conciliabule, nous décidons de marcher sur Meppen (20 kilomètres environ). Nous reprenons la route et nous retraversons la ligne du chemin de fer Emden-Cologne. Nous sommes à bout. A force de percer les ténèbres, nos yeux fatigués ne voyent plus, et pourtant il faut marcher. Vers 4 heures nous pénétrons dans un bois situé à droite de la route. Nous étions à 1 kilomètre de l'Ems, à 12 kilomètres maximum de la liberté, et voilà que le destin, l'implacable destin, nous oblige à nous arrêter ! Les vivres diminuent. Nous mangeons deux biscuits et une sardine. Il nous reste des vivres pour trois petits repas. Et, l'Ems traversée, nous avons à parcourir 12 kilomètres de marais pour gagner la Hollande. Qu'importe, nous marcherons, nous avons confiance, mais le cœur commence à se serrer. Nous sommes faibles, très

faibles. Qu'adviendra-t-il de nous ? Question inquiétante. La nuit promet bien, nous nous décidons à continuer notre route. Nous partons vers 9 heures et marchons 1 kil. 5 hect. pour arriver à la bifurcation Meppen-Haren-Hollande. Nous prenons la chaussée de Haren. A droite quelques feux de joie à l'occasion des fêtes de Pâques. Nous retraversons le chemin de fer Emden-Cologne et arrivons dans les terrains inondés. Nous traversons deux grands ponts au-dessus des marécages et nous arrivons à l'Ems. Tout semble favorable, quand soudain à quelques mètres devant nous, deux guérites prussiennes se dressent. On ne respire plus. Deux sentinelles sont là et nous ordonnent d'arrêter. Pas d'issue pour fuir, du reste nous savons qu'on ne fait pas deux sommations, immédiatement après la première on tire. Nous sommes pris. Court interrogatoire du reste inutile. Nous avons perdu la partie ! Nous sommes conduits au corps de garde et fouillés. Arrêtés ! Quelle désillusion ! Nous mangeons le reste des biscuits et nous nous couchons.

Le 24, réveil, *7 heures.* — Déjeuner : deux morceaux de sucre et quatre tasses de café pour 1 mark 20 ; car on nous fait payer ce repas. Vers 10 heures, on nous expédie sur Haren (station) où on nous embarque pour Meppen, escortés de deux sentinelles. D'un bureau de compagnie où nous sommes interrogés et visités, on nous envoye à un corps de garde où on nous sert à manger. Nous apprenons que les sentinelles qui nous ont arrêtés se sont vues octroyer cinq jours de congé. Dans les différents bureaux par lesquels nous sommes passés, nous avons vu appendu au mur des cartes à une grande échelle figurant toute la frontière. Nous remarquons que des points indiquent les positions de 50 en 50 mètres où se trouvent échelonnées des sentinelles. C'est un véritable filet et trois rangées se suivent ainsi. Il y a même en certains endroits des mitrailleuses. Nos sentinelles à présent causent avec nous et sont revenues à meilleure conception depuis qu'on sait que nous sommes des Belges.

C'est comme à Haren, lors de notre arrestation, le peuple commençait à s'ameuter et criait : « A mort les Anglais » !

Quand nous avons pu faire comprendre que nous étions des Belges la foule s'est calmée brusquement. Au corps de garde nous voyons un soldat d'origine alsacienne. Quand il se sent seul avec nous, il converse cordialement. Il a résidé en France et semble tout contrit de se trouver ici. Il nous plaint sincèrement car le régime des prisonniers est franchement par trop insupportable. Il nous approuve d'avoir tenté de fuir, mais hélas, lui aussi prétend qu'il n'y a rien à faire de ce côté. Outre la triple rangée de sentinelles, le terrain marécageux et les cours d'eaux qui sillonnent cette contrée, se prètent à merveille pour assurer la garde. Les barques sur les rivières sont retirées sur la berge opposée et deux remorqueurs exercent la surveillance continuelle entre les ponts. Deux sentinelles gardent chaque pont.

On nous conduit à la prison : on nous met à quatre dans une cellule et nous y passons trois jours.

Le jeudi 27, trois sentinelles viennent nous prendre pour le départ à Celle. Nous recevons 100 grammes de pain pour un jour de voyage. La faim se fait particulièrement sentir lorsque nous arrivons en gare de Hanovre, où on refuse de nous laisser acheter à manger. Nous voyons un Anglais prisonnier qui travaille à la gare. Aussitôt qu'il se rend compte de ce qui se passe, ce camarade nous apporte du bouillon, du cacao, du fromage et des tartines. Après ce beau geste, nos sentinelles se décident à nous permettre d'acheter une tasse de café et une demie-tartine que nous payons 50 pfennigs. Nous arrivons à Celle-lager. Ainsi se termine notre aventure (*s.*) Maurice Bousez. »

Bousez et ses trois camarades ont été condamnés à quinze jours de cellule et à être envoyés au camp de représailles de Lichtenhorst.

Un Zeppelin, le L. 7 survole le camp le 30.

Nous apprenons la reddition des Anglais à Kut-el-Amara.

Le 1er *mai* on réglemente les heures. Toutes les pendules sont avancées d'une heure. Cela fait une avance de deux heures sur notre horaire belge. En tenant compte qu'on se lève à 5 heures du matin cela fait chez nous 3 heures. Et on travaille jusque 7 heures du soir. Avec la nourriture qu'on a ....

Trois cents Français partent le 3 vers la Russie. Il sont suivis de toute une batterie de cuisines roulantes.

Le 8 nous apprenons que le 4, le fameux Zeppelin L. 7 que nous avons vu évoluer au-dessus du camp dimanche dernier serait tombé dans la mer du Nord, détruit par les Anglais.

Le 16, représailles brusques. On retire les pains et biscuits contenus dans les colis-postaux venant de tous les pays, des particuliers, des œuvres et des abonnements. Le lendemain, on daigne , par un avis, nous faire part que par mesure de représailles, on nous enlève notre pain. On proteste. Le surlendemain la mesure est levée, les prisonniers allemands en France ayant obtenu 600 grammes de pain. (Nous n'en recevons ici que 250 grammes et de quelle qualité !)

Le dimanche 21, on nous autorise à confectionner une soupe avec les produits envoyés par des comités français. C'est un régal qu'on apprécie, je vous l'assure.

Un fait que j'ai ajouté après coup à mes notes pour le cas où celles-ci fussent tombées entre les mains des allemands, mérite d'être dévoilé. Deux compatriotes servaient à la table des officiers allemands. Ils avaient lié connaissance avec les cavistes de l'amiral qui leur révélèrent que la cave de cet officier regorgeait de vins français provenant de la Champagne. Nos poilus se sont mis en tête de faire restituer le vin qu'ils ne s'imaginent que volé en France. Mais pour cela il s'agit de graisser la patte aux boches de service, car l'argent est toujours le plus puissant levier. En calculant le prix de la complicité achetée on en est arrivé à établir qu'une bouteille de vin reviendrait à 4 marks,

une bouteille de Cognac à 6 marks. On peut même avoir du champagne, ce qui est un peu plus cher.

Les deux cavistes et les deux sentinelles préposées à la grille de sortie, achetés à ce prix, consentent non seulement à fermer les yeux, mais à servir de complices.

Eh bien oui, nous n'avons pas eu le moindre scrupule de boire ainsi le vin de l'amiral volé dans les caves françaises.

Et nous buvions ce vin à la mort du dernier boche !

Le 24 les Suissards partent, ce sont les malades sérieusement atteints et reconnus bons pour aller villégiaturer en Suisse. Une catégorie de douteux était déjà partie il y a deux semaines, et avait eu la chance dans ses rangs. Des malades de la deuxième catégorie n'avaient plus obtenu tant de veine et beaucoup sont restés sur le carreau. Ce doit être pénible de faire un voyage à Constance, voir la liberté au bout et devoir revenir sur ses pas pour réintégrer les camps allemands. Nous apprenons que les vrais malades sont presque tous passés. Nous avons vu partir ces collègues avec joie, car toutes ces misères nous font mal, mais aussi avec une légère pointe de regret de ne pas en être. Puis la résignation poursuit son œuvre.

Le vent est toujours à l'optimisme et il nous semble que les événements courrent à une solution (1). Cela ressort des lettres que nous recevons et que nous lisons entre les lignes, et des quelques journaux étrangers qui passent très difficilement au travers les mailles d'« Anastasie ».

Si nous n'avons pas eu d'hiver, nous n'avons pas eu davantage de printemps. Il pleut presque tous les jours, et en juin il fait encore très froid. On fait du feu dans les baraques. Il pleut aussi par toutes les fissures, et comme remède... on laisse pleuvoir.

Le 7 juin, nous apprenons la mort de lord Kitchener. Comment ne pas l'apprendre, chaque Boche que nous rencontrons nous demande avec un sourire si nous savons déjà la grande nouvelle !

Au cours d'une promenade, car toutes les semaines une vingt-

(1) **Si nous avions pu nous douter que c'étaient encore de vaines chimères !**

aine de prisonniers peuvent aller faire un tour dans les champs, des camarades ont rencontré un troupeau de vaches. Sur dix bêtes, sept portaient incrustée dans l'oreille la médaille du Condroz (Belgique).

Le 9 chaque prisonnier belge reçoit un pain, don de notre gouvernement. Nous avons le sourire ; jamais nous n'avons pensé que l'aumône d'un pain eut pu nous causer tant de plaisir. Hélas, comme nous eussions été beaucoup plus heureux de pouvoir donner plutôt que de recevoir ! Et je pense que plus tard, chaque fois que nous rencontrerons un malheureux qui a faim nous ne pourrons nous empêcher de lui donner une partie de ce que nous avons.

On nous raconte qu'à Göttingen, les Allemands ont encore eu l'occasion de se heurter à l'esprit de fermeté des Belges. Dans ce camp, on avait réuni un certain nombre de Flamands. Beaucoup avaient décliné l'offre qui sentait l'intéressement. Or, pour se dédommager sans doute du fiasco essuyé à Gand, les Allemands ont voulu donner des cours en flamand. Mais il y a loin de Varsovie à Gand, et brusquement tous les Flamands ont déclaré qu'ils se refusaient à suivre des cours dont le but n'était que trop apparent. Ceci en hommage à la courageuse attitude de nos admirables professeurs Pirenne et Frédéricq, emprisonnés en Allemagne pour avoir refusé d'accepter le rectorat de l'université de Gand. Et jamais plus qu'en ce moment les Flamands n'ont senti vibrer au fond de leur cœur leur amour pour leur langue maternelle.

Le 10, vingt Français qui sont condamnés depuis l'année dernière à un an et demi de prison, pour avoir refusé de travailler aux munitions, sont expédiés sur un établissement pénitencier. En appel, ils avaient vu confirmer leur jugement, mais pour les condamner, on s'est basé sur le fait qu'un ordre ayant été donné au sous-officier français qui commandait le détachement, cet ordre ayant été formellement repoussé, la loi d'obéissance

à ses chefs avait été transgressée et il y avait lieu « pour ce fait » d'appliquer la pénalité prévue.

Parmi ceux qui auront fait tout leur devoir, sur place, au moment où il s'agissait de conserver tout son sang-froid et le démontrer, il y aurait peut-être beaucoup à dire, et nous ne signalerons que quelques faits pour faire ressortir la beauté de certains gestes isolés, sans commande, accomplis par l'effort même de ceux qui risqueaient tout, même leur vie, dans cette partie inégale. Il est malheureux de devoir reconnaître que certains prisonniers frayaient de façon par trop désinvolte avec les Allemands. Certains le faisaient par manque d'intelligence, par crainte parfois ou par obligation. D'autres coupables, sans atténuation, acceptaient par intérêt des fonctions chez les Boches, ce qui leur assurait les complaisances des « pointus ». A leur retour chez eux ils n'auront garde d'oser en parler. Ah, qu'il nous est doux de pouvoir répéter que n'ayant jamais rien accepté des Boches malgré les offres, et ayant souffert pour cela, vouant dès le début du fond du cœur une haine farouche à tout ce qui était allemand, et avoir sauvegardé toute sa dignité, on peut avoir sa liberté d'action, de parole et d'écrits.

Des malheureux, contraints et forcés ont dû travailler aux munitions. Le refus leur valurent des coups, la privation de nourriture et même la fusillade. Ce sont des gens sacrifiés. D'autres, des misérables, ne sachant peut-être pas ce qu'ils faisaient acceptaient toutes les besognes. L'appât du gain a parfois primé tout sentiment. Quelle joie de pouvoir signaler des actes purement héroïques. Un prisonnier, qui certes ne se doute pas que son odyssée sera rapportée un jour dans un livre, fut le héros et la victime de l'histoire absolument véridique que je rapporte ici. Ce modeste s'appelle Denis Castermans, musicien au 11e de ligne. Assimilé aux sous-officiers, il fut un jour expédié avec quarante Belges aux environs de Wilhelmshaven. Là on lui fit savoir qu'il s'agissait de faire travailler ses hommes à la fabrication de munitions. Castermans révolté, se tournant vers son

équipe, traduisit en flamand les honteuses propositions des Boches. Il déclara que personne ne pouvait accepter une telle besogne. L'officier allemand qui avait compris ce que Castermans venait de traduire, le fit empoigner et le mit au cachot pendant deux jours, sans manger. Puis on le retira de cette prison pour l'emmener dans une belle chambre confortable où un excellent repas se trouvait préparé sur la table. On lui dit que s'il acceptait le travail, cette chambre serait la sienne et qu'il pourrait immédiatement se mettre à manger. Nouveau refus indigné. Alors on conduisit le malheureux dans une sorte de cachot dont le fond en forme de cuvette était rempli d'eau. Il resta dans cette position ayant de l'eau jusqu'aux genoux pendant six heures, puis au bout de ce temps l'eau froide fut évacuée et remplacée par de l'eau chaude !!

Cet incroyable traitement absolument authentique pourtant, ne changea pas la détermination de Castermans. Quand on vint le retirer de cette position atroce pour lui donner un peu de pain, il répondit fièrement à une nouvelle proposition de l'officier, qu'on pouvait lui faire subir n'importe quel supplice, qu'il refusait obstinément à travailler à la confection de matériel de guerre destiné à tuer ses compatriotes. Il dit aussi qu'il avait encore trois frères au front qui se chargeraient bien de le venger. Voyant qu'il n'y avait rien à en obtenir, on renvoya le courageux flamand à Celle avec ses quarante hommes qui, pendant plusieurs jours avaient subi la faim et toutes sortes de tortures. Castermans est en partie paralysé des jambes. Il marche à l'aide de deux cannes. Au camp on a donné l'ordre de le ménager pour qu'il retienne sa langue, et on l'a mis comme surveillant de la cantine. Ceci s'est passé en juin 1916 au camp de Celle-lager.

Le 20 les journaux allemands daignent nous apprendre, sans autres commentaires la chute de Czernowitz. Mais nous le savions depuis deux jours !

Nous lisons un avis laconique affiché contre les planches d'une baraque : « Le prisonnier de guerre français Jules Chatelin ten-

tant le 4 juin de s'évader de la corvée d'Ummern du camp auxiliaire de Müggenbürg, a été tué. »

Le 21 on procède à l'établissement d'une liste éliminatoire pour les prisonniers qui se trouvent dans les conditions nécessaires pour partir en Suisse. Il y a cinquante-trois élus, dont je suis.

Les Allemands versent dans la superstition. Il n'est bruit à Celle que des prédictions d'un astrologue fameux en qui la population met la plus grande confiance. Cet augure aurait prédit la fin de la guerre pour le 17 août prochain. Le peuple y croit fermement. On oublie de dire pour qui le chimérique personnage prédit la victoire. Attendons au 17 août ! (1).

21 *juin.* — On enlève les poteaux, vestiges d'une barbarie des temps anciens. On les cache. Ceci doit être en prévision de l'arrivée prochaine d'une commission scandinave.

Nous apprenons l'arrestation et plus tard la condamnation du député Liebknecht. Le torchon brûle....

1re *juillet.* Lenz, le commandant du camp, nous quitte. Il va remplir des fonctions ailleurs. Son remplaçant est un jeune officier, âgé de vingt-trois ans qui cause bien le français. Pourvu qu'il soit poli et humain, c'est tout ce que nous lui demandons. Nous l'attendrons à l'œuvre pour le juger. Quand Lenz a fait ses adieux à la censure et aux bureaux, il paraît qu'il avait les larmes aux yeux. Il a serré la main de ses interprètes belge et russe et leur a souhaité que la paix soit proche. Puis il se serait essuyé les yeux, réellement émotionné. Du cœur ? Non, cet homme doit avoir le viscère gauche bétonné. Du sentimentalisme ? Peut-être. Il doit regretter son œuvre. N'a-t-on pas vu de grands tortionnaires s'émouvoir au spectacle de l'agonie d'une souris, mais reprendre toute leur satisfaction cruelle à la vue de massacres humains ? Il est possible que Lenz ait pu croire agir par devoir en pressurant les prisonniers comme il l'a fait, mais nous qui avons subi ses misérables instincts, nous ne le

(1) Le 17 août ne s'est rien passé. C'était l'anniversaire de l'archiduc-héritier d'Autriche-Hongrie

regretterons pas. Qu'il parte avec notre malédiction. Le seul mérite que nous lui accordons c'est d'avoir su maintenir une propreté rigoureuse dans le camp, son œuvre bien personnelle, ce qui étonnait tous ceux qui venaient d'ailleurs.

Le 2. — Ce jour sont arrivés au camp sept cent cinquante Russes, retour du front français où on leur a fait exécuter des travaux de voies ferrées et autres. Ils disent que cinq des leurs ont été fusillés pour refus de travail. Des aviateurs Alliés survolaient leur camp, aussi la place a-t-elle dû être évacuée. Ces malheureux sont hâves et décharnés. Il est impossible de décrire l'état de misère de ces êtres. Vrais squelettes, lorsque nous les voyons parqués dans la baraque de la désinfection, nous leur jetons par les fenêtres, malgré les sentinelles, des morceaux de pain. Tout nus, ils se précipitent dessus comme des fauves affamés en se bousculant. La sueur nous en perle au front d'horreur concentrée.

Le lendemain arrivent environ quatre cents Russes, évacués des tranchées de Belgique et du nord de la France. C'est l'offensive franco-anglaise qui a occasionné ce retrait rapide. Plusieurs ont été fusillés pour refus de travail, les restants ont été astreints à des travaux d'utilité militaire. Le retour de ces Russes était particulièrement émotionnant pour nous, car une partie revenaient de Belgique (ils avaient travaillé aux environs de Bruges). Ils nous racontent que chez nous, les Allemands volent tout, et qu'il était formellement interdit à la population de donner quoique ce soit aux prisonniers. Mais le grand cœur des femmes belges s'émut devant les souffrances que la faim imprégnait sur le visage des Russes ; et ces cœurs héroïques envoyèrent leurs petits enfants apporter du pain. Tout cela nous est raconté dans un idiome spécial, mais les larmes qui brillent dans les yeux de ceux que nous interrogeons, nous prouvent combien ils resteront reconnaissants envers celles qui ont eu le courage de les secourir malgré la défense des Allemands.

Le 12 retentit brusquement un ordre, trois fois contredit, prescrivant aux derniers prisonniers désignés pour la Suisse, qu'ils ont à faire leurs bagages, et passer immédiatement à la désinfection. On ne veut pas y croire car les précédents désignés avaient attendu pendant trois semaines dans le camp, et cette fois-ci les médecins suisses ne sont même pas venus pour nous. A peine avons nous le temps de mettre ordre à nos affaires, et le soir même, après deux fouilles et inspection des bagages, nous sommes parqués à cinquante-trois dans le bloc des isolés où quelques heureux d'autres camps viennent nous rejoindre. Nous n'en revenons pas et nous ne voulons pas croire à notre bonheur. Tout au plus pensions nous partir vers le 25 après avoir subi d'autres visites au cours desquelles on s'attendait à des éliminations. Quelques amis peuvent venir nous faire leurs adieux en portant nos paquets.

Le 13 à midi juste, nous partons de Celle quittant à jamais ce camp maudit après une captivité de près de vingt-trois mois !



CHAPITRE XVIII

EN SUISSE.

En route donc pour la Suisse ! Nos compartiments de troisième classe nous semblent de confortables wagons de luxe. Et dire que nous sommes arrivés ici dans des wagons à bestiaux !

A Göttingen nous avons pris un nouveau contingent important de prisonniers candidats suissards. Nous voyons peu de monde dans les gares. De grandes affiches attirent l'attention. Elles prient les voyageurs de parler bas dans la crainte d'espions. Nous passons au milieu d'une indifférence de commande, sauf à Karlsruhe où l'on se souvient que des aéros français ont causé pas mal de dégâts. On nous montre le poing ; que nous importe. Nous avons dormi dans le train. On nous réveille à 2 heures du matin pour nous donner un petit morceau de fromage. Heureusement, nous avions quelques provisions.

Enfin, après ce long voyage, nous arrivons le 14 juillet, à 7 h. 1/2 du soir en gare de Constance. Sur la rive opposée du lac imposant nous voyons se profiler les montagnes de la Suisse. Y serons-nous bientôt ? On nous groupe pour nous conduire en rangs de quatre dans la vaste caserne de Constance où nous sommes répartis dans divers bâtiments. Les dortoirs sont propres, les lits confortables. Les coloniaux sont bien partagés, on les loge dans le bâtiment principal au premier, dans une chambre de vingt lits. Nous prenons nos repas dans un mess et des soldats allemands nous servent. Tout nous goûte et tout nous émerveille. Nous sommes cependant tenaillés d'une inquiétude compréhensible et difficile à dissimuler. La première nuit nous dormîmes comme des anges dans nos lits aux draps blancs. Voilà vingt-trois mois que cela ne nous était plus arrivé.

Le samedi 15 il ne se passe rien. La visite ne se fera que lundi. Pendant tout ce temps nous restons sur des charbons ardents et nous nous donnons de mutuelles assurances qui ne se basent sur aucune précision. Les soldats allemands autour de nous font l'exercice ; ce sont surtout de jeunes recrues qu'on exerce. Pas un mot, quelques échanges de saluts. On ne nous bouscule nullement et nous nous promenons pendant toute la journée dans la vaste cour. On rencontre quelques amis qu'on avait perdus de vue depuis longtemps et qu'on est tout heureux de revoir.

Les nuits du samedi et du dimanche seront mauvaises pour nous, malgré nos lits à ressorts ! Trop d'inquiétudes nous hantent.

Enfin, après une attente cruelle, on annonce que la visite aura lieu à 11 heures le lundi 17. Nous défilons tous dans une grande salle où trônent trois médecins suisses et trois allemands. On passe d'abord chez ceux-ci. Ceux qui sont reconnus « bons pour la Suisse » reçoivent un billet sur lequel sont inscrits quelques signes cabalistiques qu'on espère être le « Sésame ouvre-toi ». Lorsque le médecin allemand devant lequel on passe d'abord émet des doutes, le candidat est envoyé auprès d'un médecin suisse qui décide en dernier ressort. Certains restent ainsi sur la sellette pendant deux angoissantes heures. On ne connaît rien du verdict. Certains cependant par les difficultés et tiraillements éprouvés sont sûrs de repartir en Allemagne. Quelle perspective ! C'est à en frémir !

A 6 heures, les officiers partent, les uns pour la Suisse, les autres pour les camps allemands. Un colonel qui avait été désigné pour la Suisse se voit renvoyé en Allemagne parce que dans le double fond d'un de ses colis, on a découvert une carte de l'Etat-major !

Mardi 18. — Après une nuit pénible, on communique la grande décision, dans la cour, à 8 h. 1/2 du matin. On ne respire plus ; on crie les noms des refusés qui sont écartés et groupés ; des sentinelles baïonnette au canon les gardent. Quand la lecture de la liste est terminée, nous poussons un grand soupir de sou-

lagement. Mais hélas notre joie se voile d'un sentiment de réelle compassion pour nos collègues malheureux dont certains étaient indiscutablement malades et qui doivent retourner à Mannheim. Nos amis partent tristement à 10 heures, menés avec quelque rudesse, ce qui nous attriste davantage. Quant à nous, à 11 heures, on nous fait passer une visite détaillée de nos bagages. Mais les Boches sont décidément trop balourds pour trouver quoique ce soit qui les intéresse. Tout ce qui était dangereux a été soigneusement caché, et mes documents décousus de mes capotes se trouvent dans une table de nuit sous un inoffensif vase retourné.

Nous devons partir à 6 heures. A 3 heures, on fait un nouvel appel et on fait sortir de nos rangs le sergent-major Milican. Il y a eu erreur, et ce sous-officier doit s'en aller à Mannheim. S'imagine-t-on plus cruelle situation ? Avoir la certitude d'aller en Suisse et brusquement se voir renvoyé en Allemagne ! C'est à en pleurer, la scène est infiniment triste. Mais notre ami est courageux et il part peu après avec les Français refusés. Nous étions en tout à Constance sept cent quatre-vingt-quinze prisonniers. Là-dessus 27 p. c. ont été refusés pour l'internement en Suisse.

On met des étiquettes sur nos bagages. Avant de fermer mes colis la joie est telle chez moi que je joue un dernier air de phonographe. Mais il se fait que c'est la *Marseillaise* qui se trouve sur l'appareil. Et le chant national Français retentit dans la caserne allemande. Un colonel français qui n'a pas encore passé la visite, lève la tête et s'écrie que nous allons nous faire massacrer. Mais les Boches sont trop affairés pour entendre, et à la fenêtre apparaissent à nos côtés deux ou trois soldats alsaciens d'origine qui sourient dans leur barbe. C'est égal, quand j'y pense encore ! . . . .

Nous quittons la caserne pour la gare, à 6 heures. La garde sort et présente les armes. Nous ne nous plaignons pas des traitements à Constance, au contraire, on a été pour nous pleins de

prévenances, mais la longue et pénible attente avant le verdict a surexcité nos nerfs d'une manière incroyable. Enfin nous entrons dans de confortables wagons suisses de deuxième classe et nous nous installons frémissants d'émotion contenue. On nous laisse en gare jusqu'à 8 h. 40. Le public nous regarde indifférent, mais il n'est pas difficile de se rendre compte que les soldats allemands nous envient. Enfin à 8 h. 40, heure allemande, le train quitte la gare de Constance et nous poussons un profond soupir qui ressemble à un râle. C'est ici que se passent les incidents les plus poignants depuis notre capture. La frontière est proche de Constance. On remarque un dernier cordon de sentinelles allemandes l'arme au bras, puis une nouvelle borne, et nous voici en Suisse ! Nous n'avons pas fait 100 mètres que brusquement surgissent des fourrés, des maisons, et courant tout le long de la voie ferrée, une foule enthousiaste qui se met à nous acclamer et à nous lancer des fleurs, des drapeaux, des cigares, des présents de toutes sortes. A tous les arrêts ce ne sont que des vivats, saluts sympathiques, cris en l'honneur des Alliés. On nous comble de présents et on nous bourre de friandises. Avec avidité on écoute le récit de nos souffrances, mais beaucoup ne peuvent plus s'exprimer, tant est forte leur émotion. On pleure, on rit, on danse. Les cris de : Vive la France, vive la Belgique, croisent les réponses : Vive la Suisse ! Des chœurs d'enfants chantent dans les gares et toujours et partout ce ne sont que transports d'enthousiasme ! Nous embrassons les soldats suisses qui nous convoyent, et qui sont aussi émus que nous. A Zurich (9h.45), à Berne où nous arrivons à 1 heure de la nuit, c'est la cohue. Tout le monde veut nous voir et nous serrer la main. Un sérieux service d'ordre a dû être établi car lors du premier convoi, la foule a failli étouffer les prisonniers. On n'en peut plus, la voix s'arrête au fond des gosiers et nous ne pouvons plus répondre qu'en pleurant aux manifestations dont nous sommes l'objet. Dans le buffet de la gare, on nous sert une collation, et nous écrivons hâtivement et fébrilement des

cartes illustrées que l'on s'offre à transmettre à nos parents. La Croix-rouge se prodigue ; nous rencontrons des compatriotes qui nous remercient chaleureusement de ce que nous avons fait. On colporte de bonnes nouvelles sur la guerre et les derniers télégrammes qui précisément nous sont très favorables, nous sont communiqués. Nous dormons(?) dans le train, en gare de Berne. Nous croyons rêver, car il nous est impossible de nous rendre compte que notre bonheur est de pure réalité. A 5 heures du matin le train repart et nous arrivons à Interlaken à 8 heures où on nous répartit dans des hôtels, la plupart très confortables. On va pouvoir manger, dormir, et point capital, nous n'aurons plus sous les yeux les casques à pointes !

Délivrés ! Encore très timides, nous déambulons dans les rues, tenant le milieu de la chaussée comme des pioupious de hameaux, pensant que les trottoirs nous sont interdits. Et voilà que les soldats suisses nous saluent avec toutes les marques de respect ! Notre cœur se gonfle de gratitude et, discrètement, comme si nous craignions de faire mal, nous nous risquons à aller prendre un verre. Certains cafés ouvrent leurs portes et offrent des consommations à quelques soldats peu fortunés qui hésitent à accepter. On s'enhardit petit à petit. Un loustic s'écrie : « Attention voilà le chasseur de fumeurs qui arrive !» Et machinalement, par la force de l'habitude, chacun jette vivement sa cigarette. On rit comme des gosses. Et le soir, en posant doucement sa tête sur un oreiller de plumes, on s'endort avant même d'être complètement emmitouflé dans ses draps.

O Suisse généreuse, libre Helvétie, votre geste qui nous rend à la vie sera pour nous un souvenir impérissable de reconnaissance !

Le surlendemain de notre arrivée, le 21 juillet, on nous fit assister dans la salle du Kursaal à la fête nationale belge (anniversaire qui fut commémoré dans toute la Suisse). Salle comble, ornée aux couleurs des Alliés. Fête des mieux réussies, au cours de laquelle une cantatrice belge, Mme d'Hermanoy exécuta des

chansons flamandes et wallonnes qui nous émurent et nous ravirent par leur grâce. Mais le clou de la soirée fut la *Brabançonne* chantée par cette artiste drapée dans les couleurs belges. Quand résonna la strophe : « O Belgique, ô mère chérie », les sanglots mal contenus jusqu'alors éclatèrent franchement et l'émotion fut portée à son comble. Un voile soulevé sur notre chère patrie absente, nous faisait entrevoir, dans ce coin pittoresque de la Suisse, notre noble Belgique toujours présente à nos souvenirs et dont nous pleurons le martyr depuis deux ans. Mais cette fois se mêlaient à nos larmes la foi patriotique d'une prochaine renaissance et l'espoir certain d'une victoire si chèrement achetée et si dignement méritée.

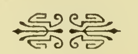


Et maintenant, je puis dire comment j'ai escamoté les documents qui ont servi à dresser le compte-rendu de la captivité, et comment ces pièces ont été établies. Dès le début, j'ai pris des notes sur des carnets ; plus tard j'ai transcrit en double ces mêmes notes sur d'autres carnets que je cachais dans des endroits différents et connus de moi seul. Lors des multiples inspections et perquisitions, les cachettes devenant peu sûres, mes carnets étaient la plupart du temps cachés dans le propre bureau du commandant du camp (Lenz), dont un des nôtres, comme secrétaire avait la clé, soit dans le bureau du chef de bataillon et même chez le juge Puhlmann. Là au moins on ne venait pas perquisitionner en pleine gueule du loup ! Dès que nous nous sommes trouvés dans le camp des baraques, j'ai transcrit mes notes au fur et à mesure sur des toiles à pansement caoutchoutées, feuilles très fines et imperméabilisées sur lesquelles des deux côtés je pouvais écrire à l'aide de mon stylographe, d'une écriture minuscule. Certains détails compromettants : l'histoire du drapeau, etc., étaient écrits en langue congolaise que les Boches n'auraient pu déchiffrer. En tout, j'ai écrit ainsi vingt-six larges

bandes, celles-ci m'étant fournies par les soins de camarades employés au lazaret. Ce volumineux dossier fut divisé en quatre, et comme je m'étais procuré deux capotes et deux tuniques, mes documents y furent cousus et y sont restés conservés malgré les intempéries et les désinfections d'effets. Au départ de Celle on a tâté mes vêtements, mais on a supposé qu'ils étaient renforcés d'une assez épaisse doublure. (Pouvait-on s'imaginer que j'avais écrit sur de la toile ?) A Constance j'ai décousu mes doublures et mon « Histoire de la captivité » s'est trouvée cachée sous un vase de nuit retourné. On a ouvert la table de nuit on n'a pas retourné le vase !

J'ai laissé au camp les deux premières copies sur carnets et il avait été convenu d'un mot d'ordre pour faire connaître si tout avait passé ou bien si mes documents avaient été saisis. Dans ce cas, mon affaire était claire et je m'attendais à tout. Mais au moins si l'on supprimait l'homme l'idée serait restée.

J'ai usé d'un autre subterfuge pour dissimuler une pièce de théâtre intitulée : « *Les Prisonniers* », d'un caractère violent et hardi. J'avais transcrit cette pièce à la machine à écrire (machine envoyée par l'administration d'un journal belge et qui servait à confectionner le petit journal du camp). A la bibliothèque, il y avait un relieur. Je fis relier ma pièce en ayant soin d'y adapter comme première page, la page en blanc d'un livre qui portait le cachet de la censure : *Geprüft. Postprüffungstelle. Celle-lager.* — Ainsi relié et *approuvé par la censure,* ce drame pouvait passer pour un livre ayant été reçu de l'extérieur, et, avec l'audace des coups de forces nécessaires, j'ai traversé les lignes allemandes sans broncher...



CONCLUSION

A cette histoire de deux années de captivité devrait s'ajouter celle des deux années qui suivirent. Mais qu'en dire davantage ? Il est malheureusement certain que les dernières années de séjour forcé dans les camps d'Allemagne ont été encore plus rudes que les premières, avec cette différence qu'on finit par s'habituer même aux pires misères. On acquiert une cuirasse à l'endurance.

Les événements qui suivirent durant cette seconde moitié de la guerre n'auront hélas pas toujours été très encourageants pour ne parler que de la défection russe dont les effets se sont si cruellement fait sentir parmi les prisonniers. Mais l'espoir restait toujours vivace malgré tout, et certains faits d'armes glorieux et surtout l'intervention de l'Amérique à nos côtés vinrent réchauffer les cœurs de nos pauvres captifs employés à de durs travaux dans les champs, dans les mines, sur les chantiers.

Tout le monde aura souffert pendant cette guerre, mais les pauvres soldats qui sont restés depuis le début des hostilités captifs des Boches, comptent parmi ceux ayant mérité le nom de héros et de martyrs. Les tranchées, les geôles, les kommandos furent de terribles épreuves, ajoutées aux dépressions morales inévitables qui furent le sort des combattants désarmés et sacrifiés pour les besoins de l'ensemble.

A chacun son dû ; mais un devoir noblement accompli ne s'interprète pas de deux façons différentes. Certains journaux ont même déclaré que la captivité fut plus dure que la guerre.

Les grands blessés, les grands malades, qui purent aller refaire leur santé en Suisse ont vu leurs peines s'alléger. La Suisse a sauvé la vie à des milliers de moribonds. Ils s'en souviendront.

Malgré quelques erreurs du début, quelques conflits applanis

par la suite, l'exploitation mercantile de quelques hôteliers, tout cela s'efface devant le but charitable qui a été largement atteint.

Et comment ne pas proclamer notre admiration pour les patriotes de la Suisse qui se sont rangés avec nous résolument dans le camp des défenseurs du droit ? Saura-t-on jamais ce que la plus noble cause doit aux Benjamin Vallotton, ce vaillant champion de la justice primant la force, aux Millioud, professeur à l'Université de Lausanne, et Geisendorf, président de la Commission romande des internés, desquels je m'honore avoir reçu certains encouragements qui me furent, en Suisse, si parcimonieusement mesurés d'autres parts ?

Et les Ador, et les colonels Feyler et Secrétan, et tant d'autres ? D'avoir vécu au milieu d'eux, en une période de neutralité épineuse, restera pour moi et pour ceux qui furent là-bas en terre romande ou alémanique, un souvenir de joie et de réconfort qui comptera d'inoubliable façon.

Il restait pour compléter le roman d'un captif le retour en France, le rapatriement.

....

....

Pour nous Belges, ce n'était pas encore la rentrée au foyer, l'exil continuait. Mais nous sentions les approches de la patrie, la frontière prochaine et la victoire au bout.

Notre roman continuait, car il a fallu encore « trimer ». C'était prévu.

....

....

Mais ceci n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage déjà suffisamment étendu. Il y a dans cet ordre d'idées matière à un étalage d'autres considérations. Cela viendra plus tard.

Il faut conclure. Quand un épilogue se termine dans une apothéose, la conclusion est aisée. C'est pour nous une nouvelle vie qui commence : nous avons mérité qu'elle soit belle.

Et comme on connaît mieux la vie quand on a lutté contre la mort !

Jusqu'à la fin, les prisonniers ont eu à lutter contre un ennemi implacable et haineux.

Jusqu'au bout, ils ont eu à souffrir. Même vaincus , les Boches n'ont pas arrêté leurs cruautés.

Des prisonniers sont morts en touchant au but, épuisés par les privations, les fatigues et les mauvais traitements.

Toute l'humanité doit se souvenir de ces agissements. Il faut se prémunir par tous les moyens possibles contre un retour offensif, de quelque nature qu'il soit, venant de l'Allemagne.

Et mon livre rappellera à ceux qui furent les acteurs du grand drame de 1914-1918 et à leurs familles, qu'il est un sentiment qui doit rester vivace en nous : la haine des barbares, le dégoût du Boche.

Il sera utile de conserver le souvenir !

Et maintenant, chers compagnons, que nous avons la victoire, on peut bien dire, qu'à l'égal de tous nos braves soldats, il vous revient une large part, à vous les sacrifiés du début, une part qui ne sera plus discutée, à notre grande : Victoire !

Terminé à Londres, en novembre 1918.

W. Van Cauteren.




IMPRIMERIE
E. STOCKMANS & Cº
rue Otto Venius, 29
ANVERS

Willy VAN CAUTEREN

La Guerre et la Captivité

JOURNAL D'UN PRISONNIER DE GUERRE EN ALLEMAGNE



OUVRAGE HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DU

:-: :-: GOUVERNEMENT BELGE :-:

BRUXELLES ET PARIS

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire

G. VAN OEST & Cie, Editeurs

1919



